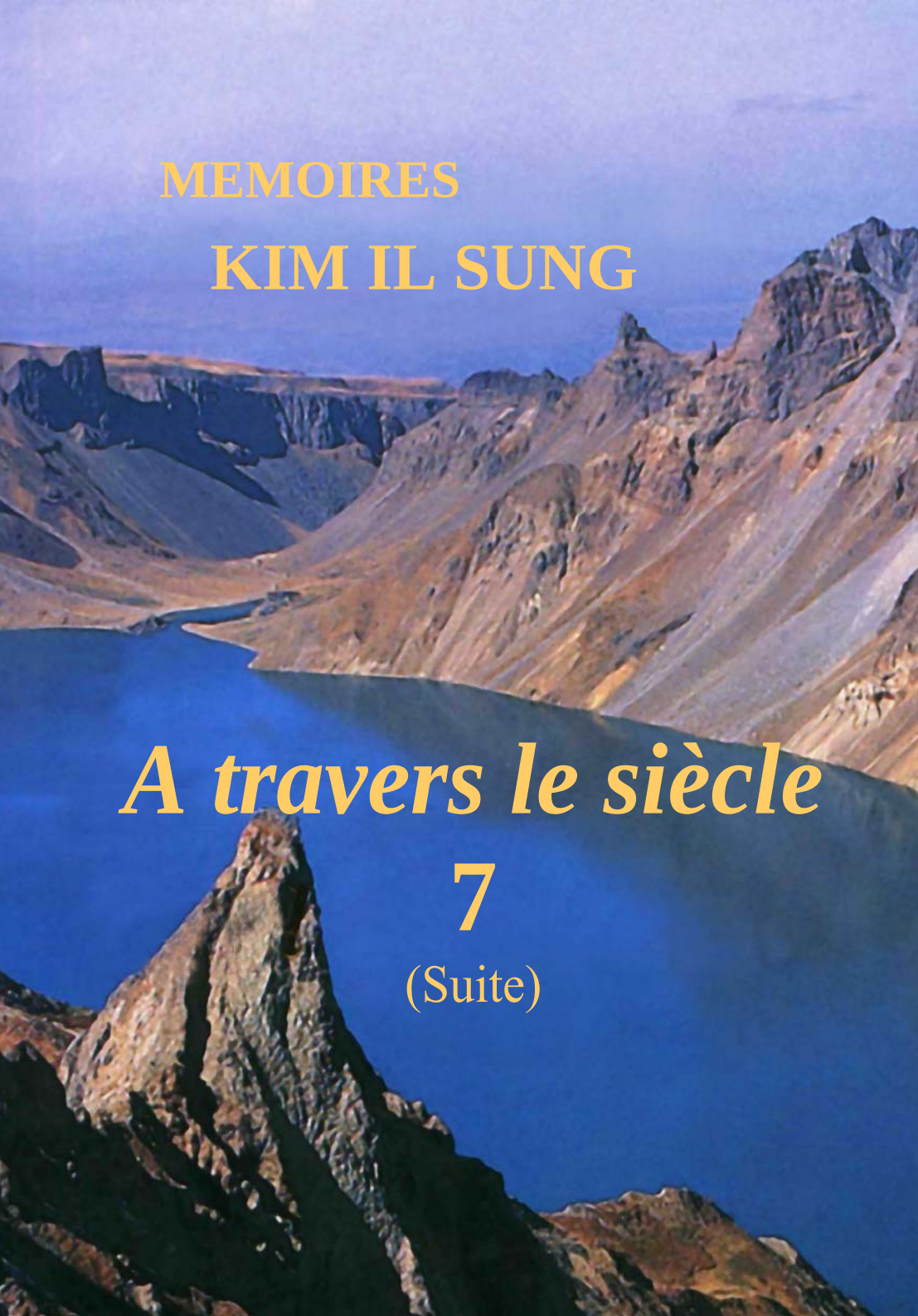
MEMOIRES

KIM IL SUNG

A travers le siècle

7

(Suite)



MEMOIRES

KIM IL SUNG

A travers le siècle

7

(Suite)

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES
PYONGYANG, COREE
1996

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, sera toujours avec nous.

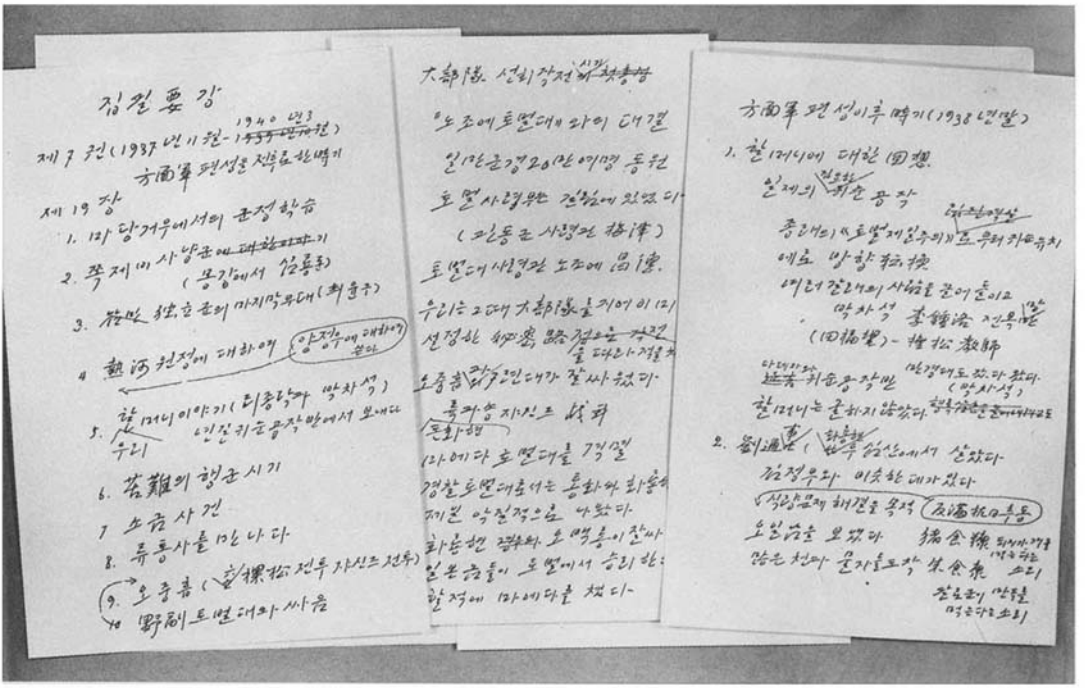
PREMIERE PARTIE

LA REVOLUTION ANTIJAPONAISE

7

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, avait un amour ardent pour le peuple, qu'il élevait à la hauteur du ciel, et avait une confiance absolue en lui; toute sa vie il a œuvré pour la liberté et le bonheur du peuple, en donnant le meilleur de lui-même et en bravant mille épreuves.

Kim Jong Il



Une partie du plan de ses mémoires établi par le camarade Kim Il Sung, grand Leader.

Le camarade Kim Il Sung, Commandant de l'ARPC, qui, surmontant toutes les difficultés du monde, a conduit une résistance de longue haleine, jalonnée de combats sanglants, contre les Japonais.

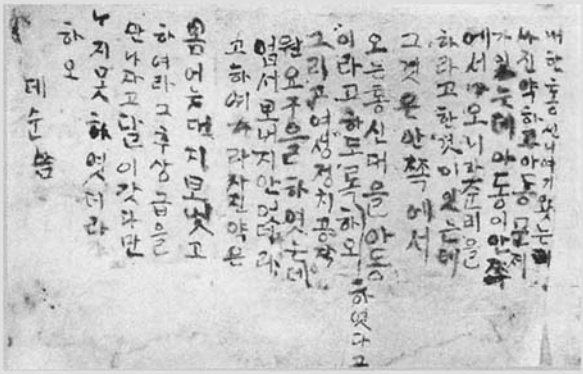
Légendes sur le Général Kim Il Sung, mystérieux héros de la résistance antijaponaise

Presse étrangère de l'époque sur le héros légendaire, le camarade Kim Il Sung.

Déconcerté par l'essor de la révolution antijaponaise, l'impérialisme japonais intensifia sa sauvage répression.

Pak Tal ligoté.
(*A gauche: le chef policier Choe, agent des Japonais, qui s'occupa de l'«affaire de Hyesan».*)

L'affaire de Hyesan

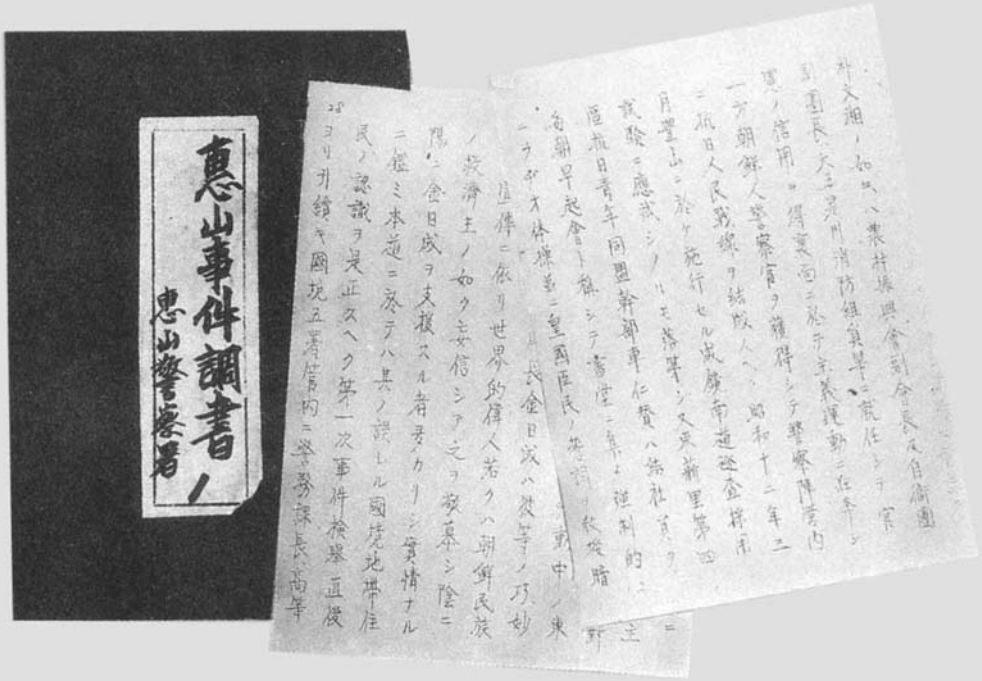


Lettre de Ri Je Sun en détention à son organisation, écrite avec son sang.

Ji Thae Hwan.

Ri Ryong Sul.

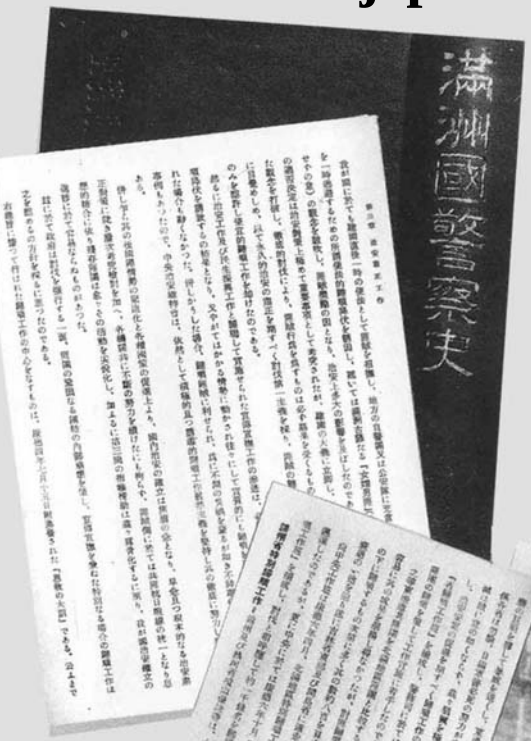
Kim Chol Ok.

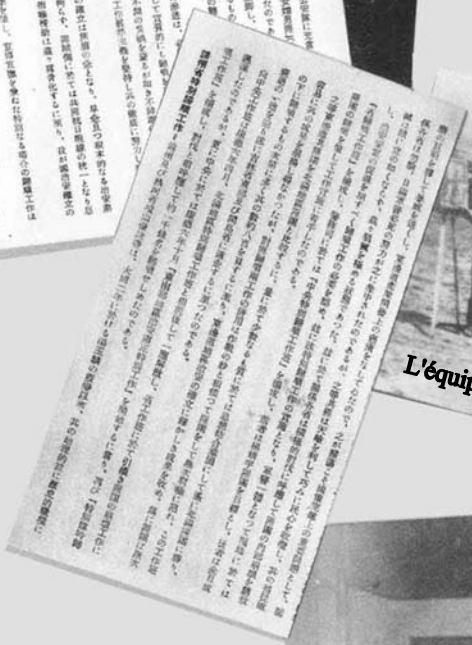


Documents des impérialistes japonais sur l'«affaire de Hyesan».

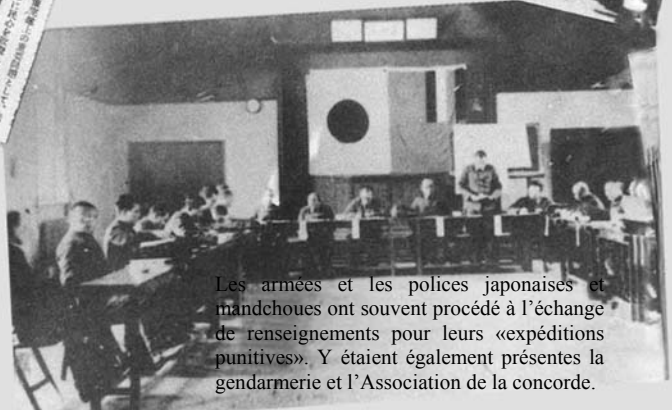
Manœuvres tenaces des impérialistes japonais pour la «campagne pour la conversion»

Documents révélant que les Japonais passaient de l'«exclusivité des expéditions punitives» à leur combinaison avec la «campagne pour la conversion».


滿洲國警察史



L'équipe de Nagashima à la veille du départ.



Extrait de l'«Histoire de la police du Mandchoukouo»: l'équipe spéciale centrale de campagne pour la conversion devait s'occuper des unités de Kim Il Sung.

Les armées et les polices japonaises et mandchoues ont souvent procédé à l'échange de renseignements pour leurs «expéditions punitives». Y étaient également présentes la gendarmerie et l'Association de la concorde.

Une équipe de Japonais chargée de la «campagne pour la conversion».

Les Japonais intriguaient vilement pour se servir des traîtres dans leurs opérations spéciales. Sur notre photo: le traître Jon Kwang (X).

Peng Qinggou(X), chef de la Jiajiali mandchoue, collaborant à l'opération spéciale des Japonais.

Pak Tuk Bom a changé de camp aussitôt après son arrestation.

Anciens partisans utilisés par les Japonais dans l'"expédition punitive".

早く帰国するように

一九三五年、寒さだき、或る日のことであつた。まだ氷の解けきらぬ図們江を越えてカタコト吉林へ向う列車のコンパートの中で、一等乗客とはおよそ不似合な、七十余りの四よごれた朝鮮服の老婆が一人ぽつねんと足もとに目を落し坐つていた。

その向い側に坐つている屈強な二人の日本人もおし黙つて、一人はこの老婆の顔を、一人は過ぎ行く窓外の景色を眺めていたが、ややあつて

「どうです、あなたは、孫が可愛いいと思つたら早く帰国するように手紙を書くことです、何度も同じ事は言いませんよ……」

日の浅い年配の男は、官憲は丁寧であつたが、どこか威圧するように言つた。老婆は目を閉じて相変らず黙つていた。

「いま、いわれたように、そうしなさい。そうすれば肺も軽くなるし、お前さんも孫に会えるし、万事が好都合じやないか？」

こうして、もつたいないような扱のできるのも皆な日本の偉い人の親心だよ……」と協和服の若い男が言う。しばらくして老婆は口を開いた。「手紙が書きたきあ、お前さんたちでお書きに……、わしは、あれが何処に、どうしているかも知らねえだ」彼女は吐き捨てるように言うともう一言も口を開かなかつた。

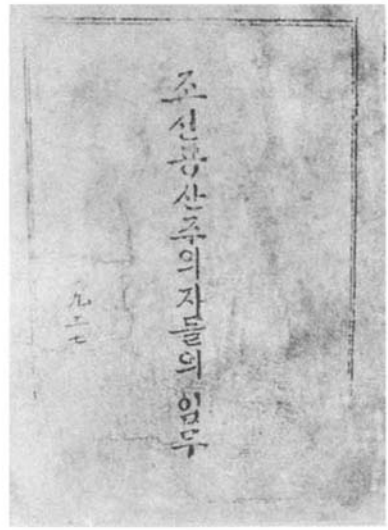
これは東満の特務機関が、三四年の満州国成立とともに、ますます強化した朝鮮民族運動に策を弄して、その首領であつた金日成の老祖母を利用しておびき出すために取つた人質戦術の一駒であつたという。金日成の首に二十万円の賞金をつけるお触が出たのはそれから一ヶ月してからであつた。東満、北鮮に神出鬼没の活躍をしていた金日成とその一派の動きは、日本軍部にとつては始末にあえぬ厄介者であつたが、東満と北鮮では彼はすでに大きな存在だつたといわれる。

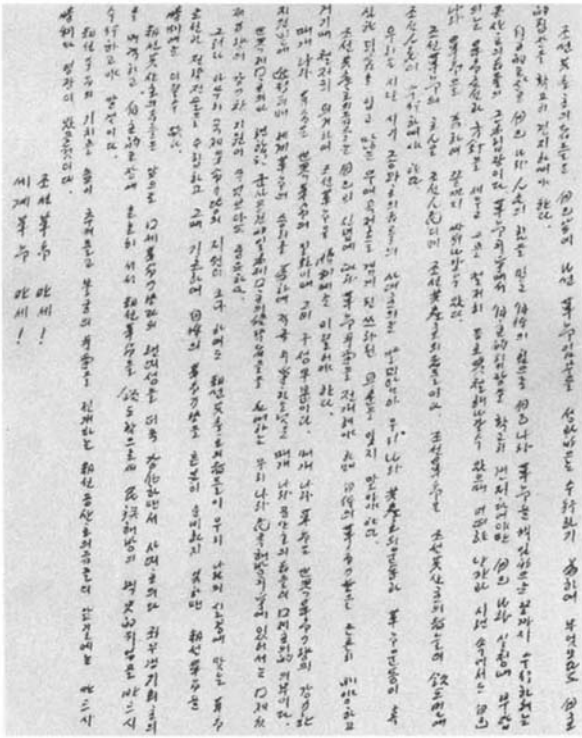
Emmenée de force en Mandchourie par les impérialistes japonais, Mme Ri Po Ik a enduré bien des épreuves. Sur nos photos: l'auberge de Houzhou où elle a demeuré (en haut), et un matériau de presse relatant son histoire.

Mme Ri Po Ik, grand-mère du camarade Kim Il Sung, respecté Leader.

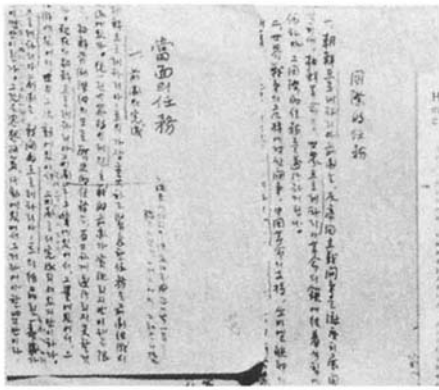
***Les Tâches des communistes coréens*, œuvre immortelle, qui a précisé le caractère et les tâches immédiates de la révolution coréenne**

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, a rédigé cette œuvre à l'automne 1937. (*En bas, le manuscrit.*)





Au Komintern circulaient alors de nombreux écrits traitant chacun à sa manière du caractère, des tâches et de l'avenir de la révolution coréenne.



Une université politico-militaire en pleine forêt

Le camp secret de Matanggou dans le district de Mengjiang.

Choe Kyong Hwa.

Kim Yong Guk.

Kang Ton.

Ma Tong Hui et sa famille

Ma Tong Hui.

Sa mère Jang Kil Bu.

Sa femme Kim Yong Gum.

Sa sœur cadette Ma Kuk Hwa.

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, en visite chez la mère de Ma Tong Hui.

« Je vais désormais prendre soin de vous, mère, à la place de Tong Hui. » C'est ce qu'a dit le camarade Kim Il Sung lors de sa visite chez elle qui avait donné son fils, sa fille et sa bru à la révolution.

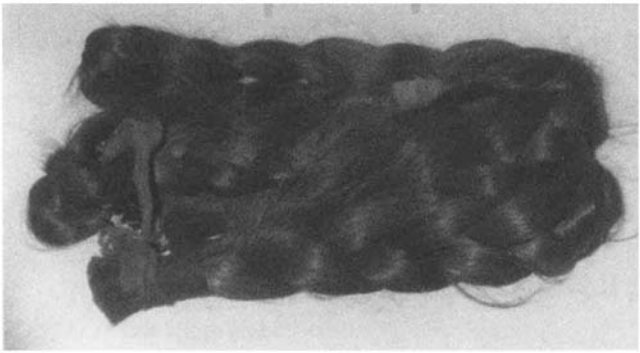
Fleurs impérissables, fidélité constante à la révolution

«Je vois venir le triomphe de la révolution!» dernier cri de Choe Hui Suk, partisane indomptable, aux bourreaux japonais qui lui avaient arraché les yeux.

Choe Hui Suk.

Ho Song Suk.

An Sun Hwa.



Nattes de Ri Kye Sun qui témoignent de sa fidélité à la révolution et de sa vie brillante.

Chefs de guérilla héroïquement tombés au champ d'honneur

Pak Son Bong.

Pak Su Man.

Quelques-uns des bustes érigés au Cimetière des martyrs de la révolution.

Jong Il Gwon.

Se fiant au peuple, bénéficiant de son aide

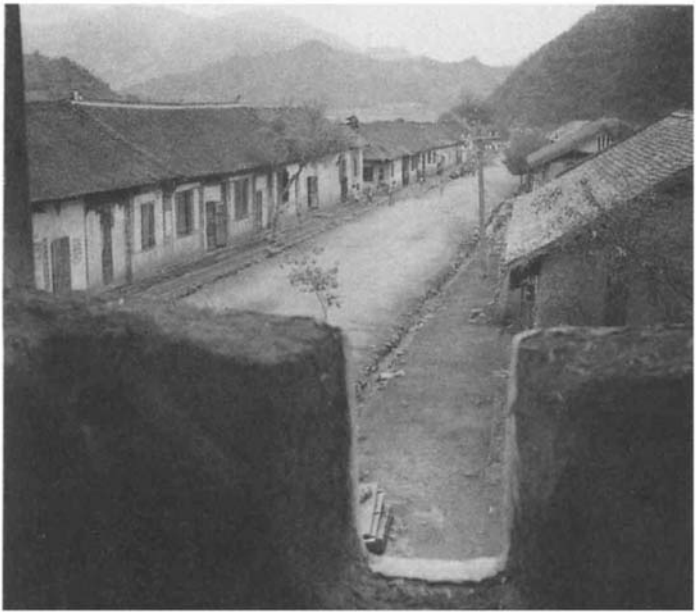
Kim Il, commissaire politique de régiment de l'ARPC.

Le rocher et la pierre posée dessus dont la population de Jiazaishui se servait comme signal lors du ravitaillement de l'armée de guérilla.

Vue de Jiazaishui.

Champs de bataille dans le district de Changbai

Champ de bataille de Shierdaogou.



Champ de bataille de Liudaogou.

La guerre d'agression de l'impérialisme japonais en extension sur le continent asiatique

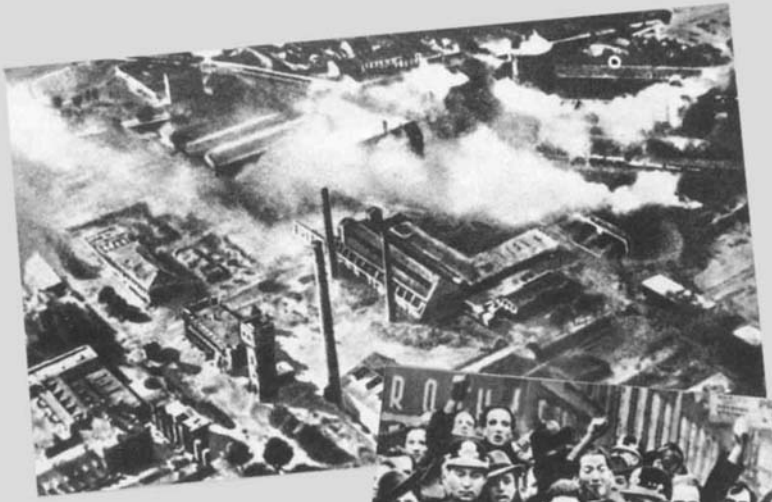
Une unité mobile de l'armée japonaise prenant part à l'opération de Xizhou.

Shanghai en flammes sous le bombardement de l'aviation japonaise.

Corps d'habitants de Nanjing massacrés par l'armée japonaise.

Les nuages de la guerre s'amoncellent en Europe

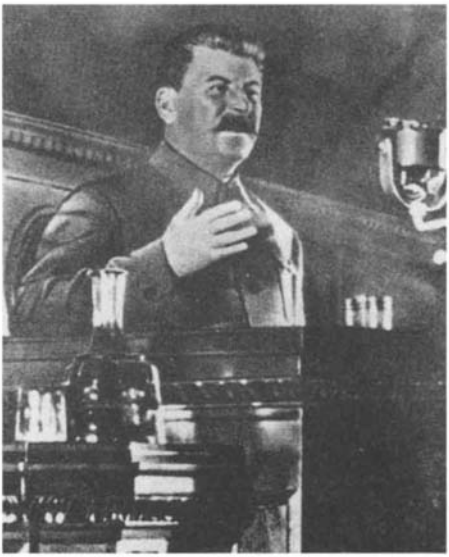
Le banquet en l'honneur du pacte anti-Komintern conclu entre le Japon, l'Allemagne et l'Italie à Osaka.



L'occupation de la Pologne et le bombardement de Varsovie par l'armée nazie.

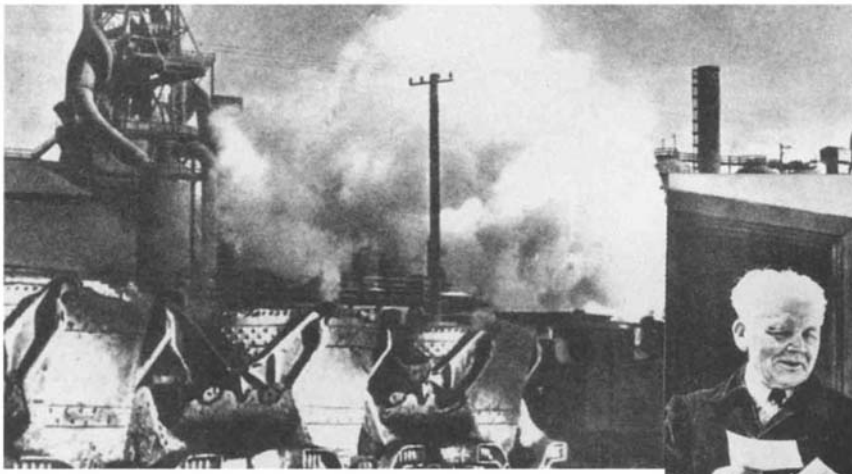
L'invasion de la Tchécoslovaquie par l'armée nazie.

Les progrès de l'édification du socialisme en Union soviétique



Staline prononçant un discours au palais du Kremlin.

Députés adoptant le projet d'une nouvelle Constitution de l'Union soviétique.



Un grand centre sidérurgique nouvellement mis sur pied.

Travailleurs soviétiques bénéficiaires du système d'assurances sociales.

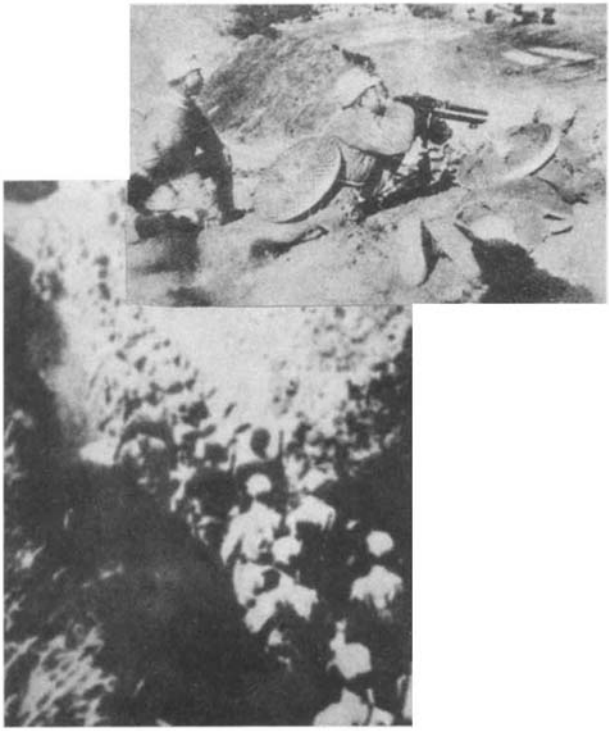
Travailleurs soviétiques passant agréablement un moment de loisir.

Le développement de la résistance au Japon en Chine

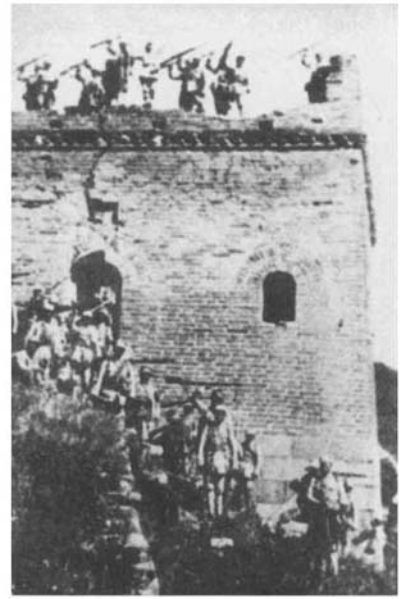
Mao Zedong s'entretenant avec des paysans de Yanan.

Zhu De.

Zhou Enlai.



La bataille de Pingxingguan. La 8e Armée de route marchant pour prendre position, et une vue des combats.

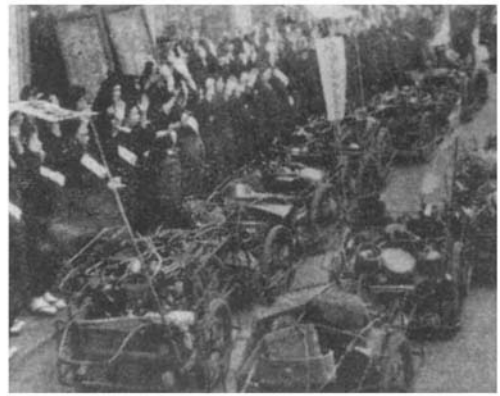


La bataille de Baituan. La 8e Armée de route criant victoire sur une terrasse de la Grande Muraille où l'on allumait autrefois du feu pour donner l'alarme.

La répression et le pillage nippons intensifiés parallèlement à l'extension de l'agression sur le continent

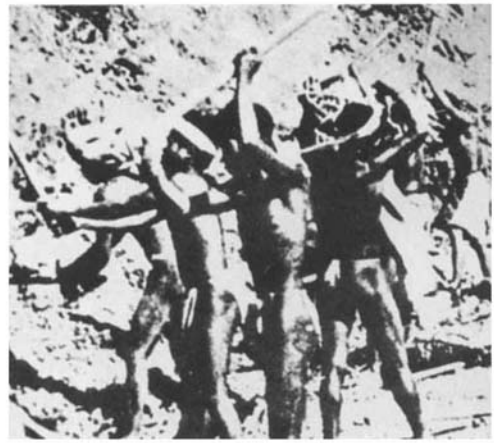
La mise en vigueur du «décret sur la mobilisation nationale» par l'impérialisme japonais.

Les impérialistes japonais en guerre contre la Chine ont réquisitionné au hasard les ressources matérielles et humaines de la Corée.



Objets métalliques réquisitionnés.

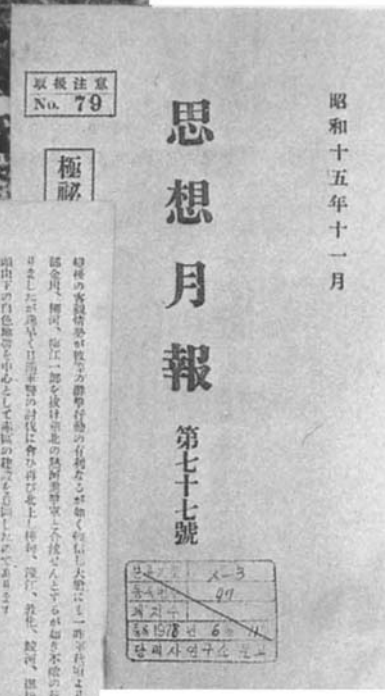
Ecrits laissés sur un mur du dortoir des Coréens réquisitionnés et peinant à une houillère de Kyushu, Japon: «Je veux retourner dans mon pays natal!» «J'ai faim!» «Je veux voir ma mère.»

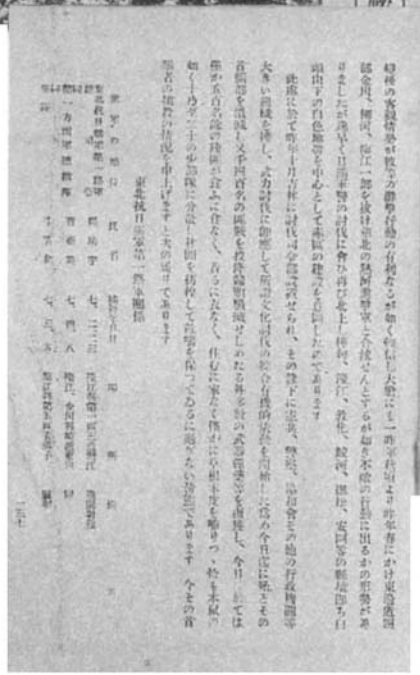


Enfants coréens astreints à la corvée sous le couvert de «service bénévole».

Une unité de cavalerie de l'Armée anti-japonaise unifiée du Nord-Est.

La 8e Armée de route avançant vers Rehe.





Documents des autorités japonaises sur l'expédition de Rehe.

L'expédition de Rehe, aventurisme militaire, a porté un grave préjudice à la Lutte armée antijaponaise.

LA CONFERENCE DE NANPAIZI

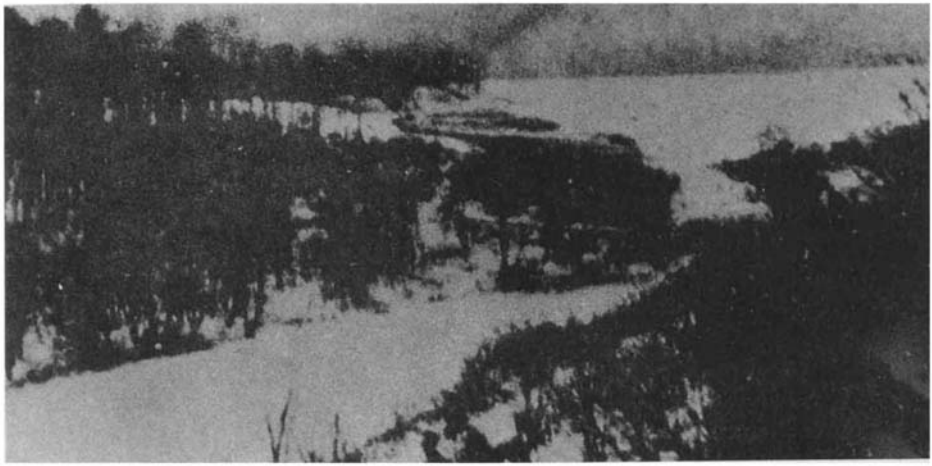
(du 25 novembre au 6 décembre 1938)

Lieu de la Conférence de Nanpaizi.

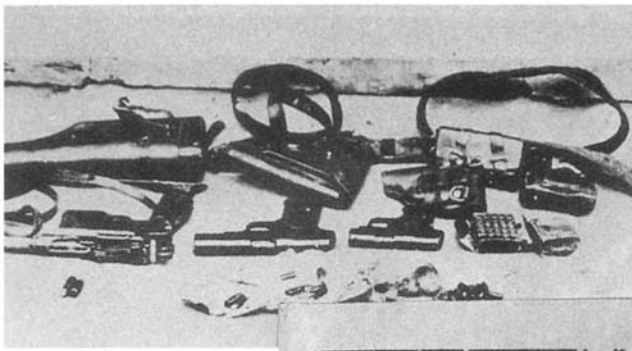
So Chol.

Ri Tong Gol.

Pak Song Chol.



Théâtre d'activité de Yang Jingyu.



Armes, cartouchières et sceau ayant appartenu à Yang Jingyu.

王道楽土の理想と挫折

楊靖宇と東北抗日連軍

伊藤一彦

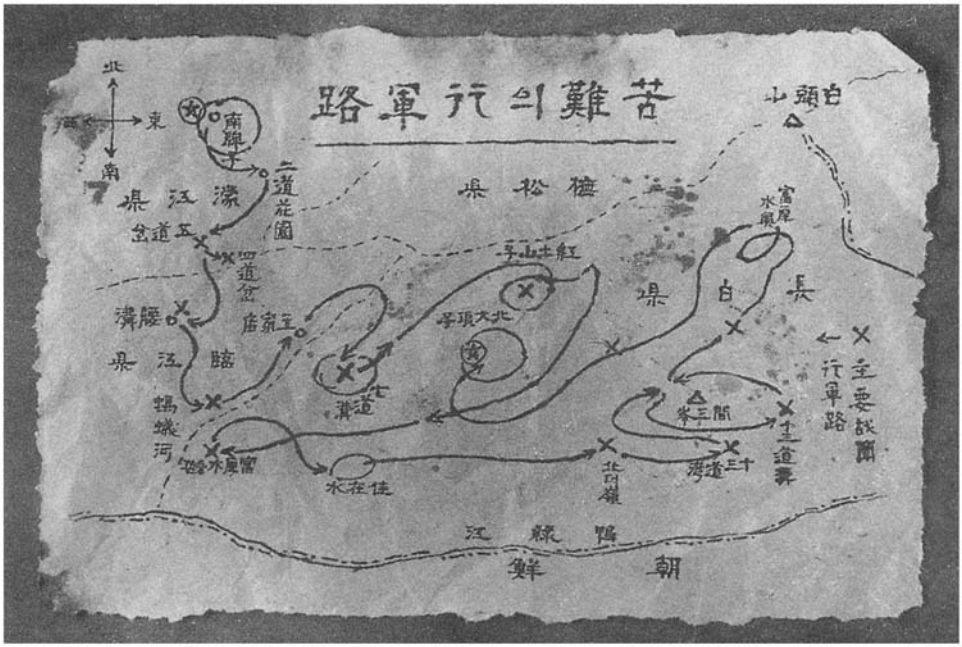
楊靖宇（ヤン・チンユー）の名は、「満州」（正しくは「滿洲」）この語は中国語では今日、「満族」と呼ばれる民族の旧称であり、元来中国東北地方を指す地名としての用法はないが、日本では一般に地名として用いられ、本文の対象が主として「満州国」時代であって、当時は中国共産党も「満州省委員会」とか「南満」「東満」といった語を使用していたので、小論もこれを踏襲する。抗日ゲリラの指導者として、日本では金日成に次いでよく知られている。作家の澤地久枝氏は、一九八一年夏、解放後初めての外国人として吉林省靖宇県に楊靖宇殉滅の地を訪ね、同地の「老百姓」や研究者等にインタビューして「もうひとつの満洲」（文藝春秋）にまとめている。

青年時代の楊靖宇

Extrait de la presse japonaise présentant Yang Jingyu.

LA DURE MARCHE

La fermeté révolutionnaire et la noble moralité communiste dont les partisans de la révolution antijaponaise ont fait preuve au cours de la Dure Marche pleine de difficultés sans nom constituent toujours un trésor idéologique et spirituel, une garantie de victoire de notre révolution.



Le trajet de la Dure Marche.

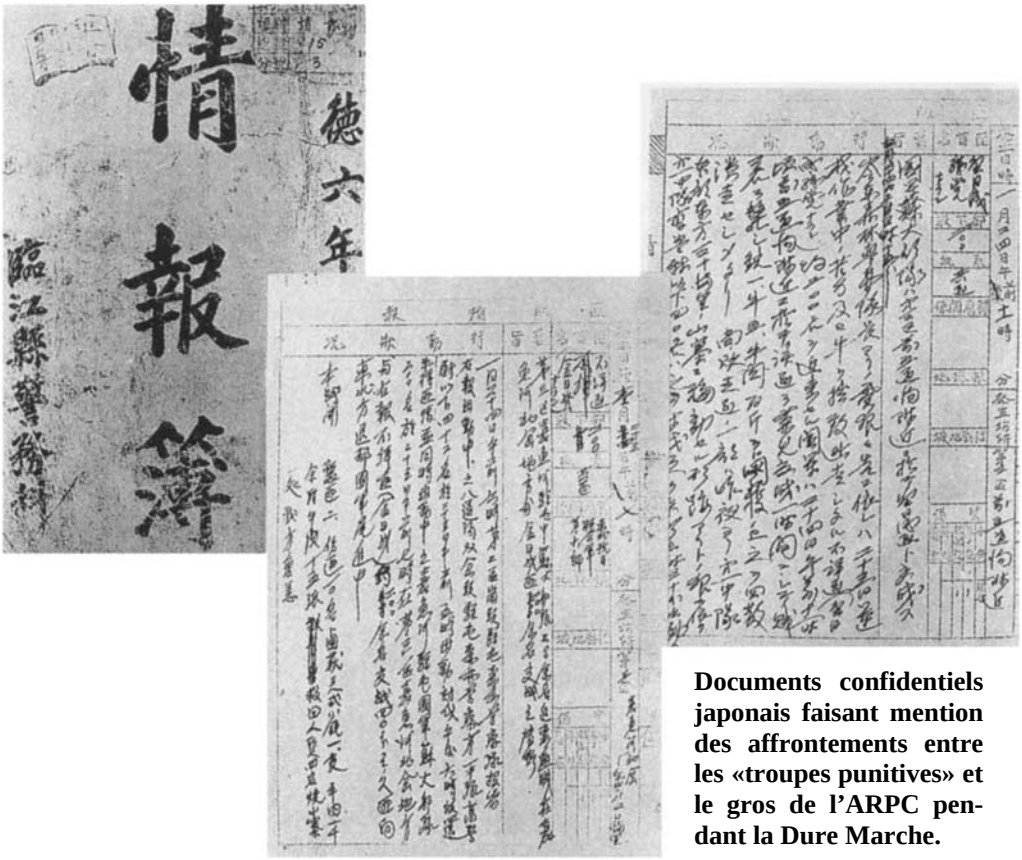
Han Ik Su.

Choe In Dok.

Ri Kwon Haeng.

Ji Pong Son.

Kim Jong Dok.



Documents confidentiels japonais faisant mention des affrontements entre les «troupes punitives» et le gros de l'ARPC pendant la Dure Marche.

Compagnons d’armes issus de l’armée indépendantiste

Choe Yun Gu, dernier chef de l’armée indépendantiste.

Kim Myong Jun.

Hong Chun Su.

Champ d’exercices de l’armée indépendantiste à Sanyuanpu dans la province du Tonghua.

DE NOUVEAU VERS LA PATRIE

Lieu où s'est tenue la Conférence de Beidadingzi en avril 1939.

金日成○團主力과
討伐隊激戰演出
白頭山麓密林地帶서
森警隊와激戰
白色地帶로匪團通入

金日成一味
咸南に潛入
わが警備隊と交戰中
目下交戰中
老人縊死

Journaux de l'époque traitant de l'opération de pénétration de l'ARPC en Corée.

L’emplacement du bivouac à Konchang.

La route de garde Kapsan-Musan.

L’emplacement du bivouac à Mupho.

L’emplacement du bivouac au mont de l’Oreiller.

La cabane où le camarade Kim Il Sung, grand Leader, a effectué un travail politique.

Arbres portant des mots d'ordre écrits par la camarade Kim Jong Suk au bivouac au mont Chongbong.

Hauts lieux révolutionnaires liés à la victoire dans le secteur de Musan

Monument à la victoire dans le secteur de Musan.

Vue partielle du grand monument de Samjiyon.

Kim Se Ok.

Choe Won Il.

Jo Myong Son.

La «grande expédition punitive» entreprise par les impérialistes japonais sous le nom d'«opération spéciale pour le maintien de l'ordre public au Sud-Est»

Nozoe rapportant la marche de son «expédition punitive» au commandant en chef de l'armée japonaise du Guandong.

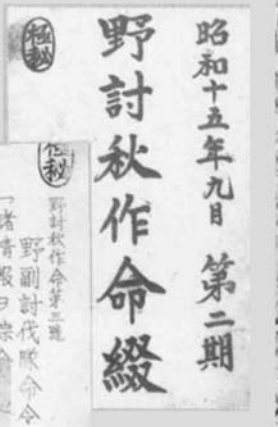
Poste de garde d'une «troupe punitive».

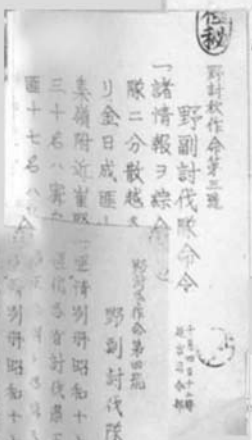
Le programme pour le «maintien de l'ordre public» et les schémas de comparaison des secteurs à «punir».

L’aviation utilisée pour l’«expédition punitive».

Une «troupe punitive».

Matériaux sur les activités des «troupes punitives» japonaises. Ils reconnaissent que le gros de l’ARPC était hors d’atteinte.





O Jung Hup.

Le chef de régiment O Jung Hup,

incarnation de la volonté de protéger à tout prix le cerveau de la révolution

«En menant la lutte révolutionnaire depuis plus de 50 ans, j'ai eu sous mes ordres de nombreux cadres, mais je n'ai jamais eu affaire à un homme aussi dévoué et aussi scrupuleux que O Jung Hup.»

Kim Il Sung

Le champ de bataille de Liukesong où O Jung Hup est tombé.

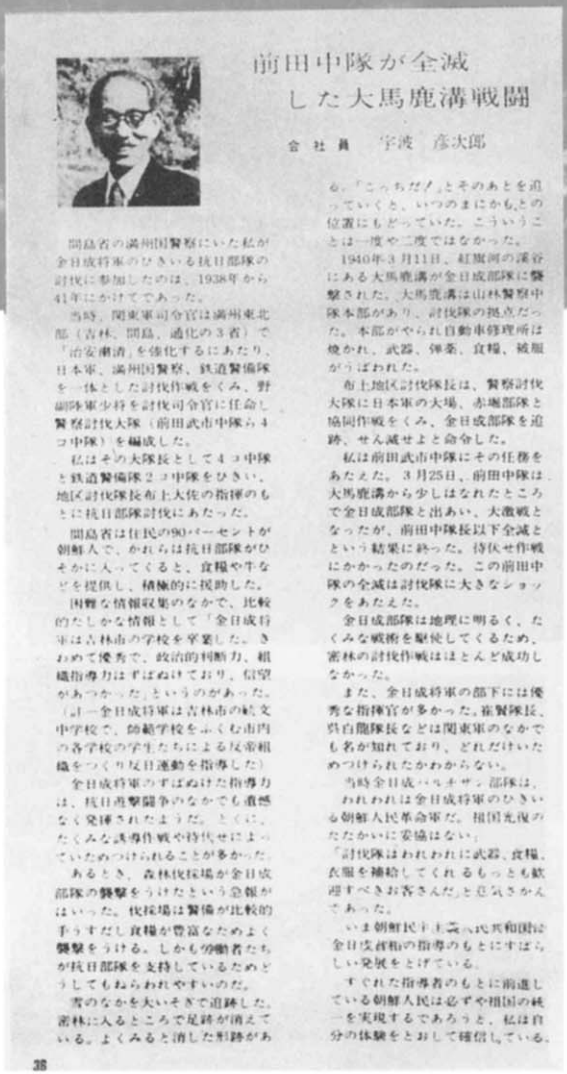
Choe Il Hyon.

Kang Hung Sok.

Grandes victoires à Damalugou et à Hongqihe

Le champ de bataille de Hongqihe.

La «stèle à la mémoire de la bataille» signalant l'anéantissement de la troupe de Maeda à Hongqihe et un extrait des mémoires d'Unami, chef de la «troupe punitive de la police» et supérieur de Maeda.



前田中隊が全滅した大馬鹿溝戦闘

会社員　宇波　彦次郎

間島省の満州国警察にいた私が全日成将軍のひきいる抗日部隊の討伐に参加したのは、1938年から41年にかけてであった。

当時、関東軍司令官は満州東北部（吉林、間島、通化の3省）で「治安粛清」を強化するにあたり、日本軍、満州国警察、鉄道警備隊を一体とした討伐作戦をくみ、野副陸軍少将を討伐司令官に任命し警察討伐大隊（前田武市中隊ら4コ中隊）を編成した。

私はその大隊長として4コ中隊と鉄道警備隊2コ中隊をひき い、地区討伐隊長布上大佐の指揮のもとに抗日部隊討伐にあたった。

間島省は住民の90パーセントが朝鮮人で、かれらは抗日部隊がひそかに入ってくると、食糧や生などを提供し、積極的に援助した。

困難な情報収集のなかで、比較的たしかな情報として「全日成将軍は吉林市の学校を卒業した。きわめて優秀で、政治的判断力、組織指導力はずばぬけており、信望があつかった」というのがあった。（註―全日成将軍は吉林市の毓文中学校で、師範学校をふくむ市内の各学校の学生たちによる反帝組織をつくり反日運動を指導した）

全日成将軍のすばぬけた指導力は、抗日遊撃闘争のなかでも遺憾なく発揮されたようだ。とくに、たくみな誘導作戦や待伏せによっていためつけられることが多かった。

あるとき、森林伐採場が全日成部隊の襲撃をうけたという急報がはいった。伐採場は警備が比較的手うすだし食糧が豊富なためよく襲撃をうける。しかも労働者たちが抗日部隊を支持しているためどうしてもねらわれやすいのだ。

雪のなかを大いそぎで追跡した。密林に入るところで足跡が消えている。よくみると消した形跡がある。「こっちだ！」とそのあとを追っていくと、いつのまにかもとの位置にもどっていた。こういうことは一度や二度ではなかった。

1940年3月11日、紅旗河の渓谷にある大馬鹿溝が全日成部隊に襲撃された。大馬鹿溝は山林警察中隊本部があり、討伐隊の拠点だった。本部がやられ自動車修理所は焼かれ、武器、弾薬、食糧、被服がうばわれた。

布上地区討伐隊長は、警察討伐大隊に日本軍の大場、赤塚部隊と協同作戦をくみ、全日成部隊を追跡、せん滅せよと命令した。

私は前田武市中隊にその任務をあたえた。3月25日、前田中隊は大馬鹿溝から少しはなれたところで全日成部隊と出あい、大激戦となったが、前田中隊長以下全滅という結果に終った。待伏せ作戦にかかったのだった。この前田中隊の全滅は討伐隊に大きなショックをあたえた。

全日成部隊は地理に明るく、たくみな戦術を駆使してくるため、密林の討伐作戦はほとんど成功しなかった。

また、全日成将軍の部下には優秀な指揮官が多かった。崔賢隊長、呉白龍隊長などは関東軍のなかでも名が知れており、どれだけいためつけられたかわからない。

当時全日成パルチザン部隊は、われわれは全日成将軍のひきいる朝鮮人民革命軍だ。祖国光復のたたかいに妥協はない。

「討伐隊はわれわれに武器、食糧、衣服を補給してくれるもっとも歓迎すべきお客さんだ」と意気さかんであった。

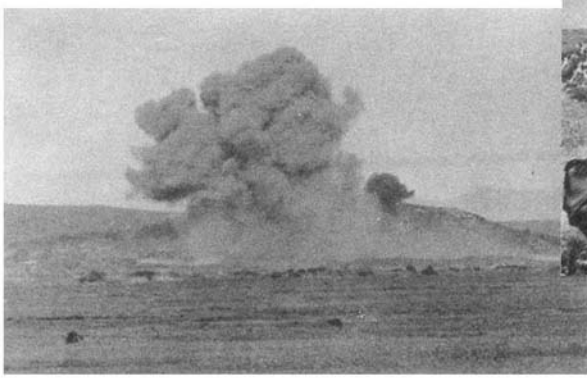
いま朝鮮民主主義人民共和国は全日成首相の指導のもとにすばらしい発展をとげている。

すでれた指導者のもとに前進している朝鮮人民は必ずや祖国の統一を実現するであろうと、私は自分の体験をとおして確信している。

Défendons par les armes l'Union soviétique!

L'incident du lac Khassan et celui de Khalkhin-gol, deux conflits locaux soviéto-nippons sur la frontière

Joukov.



Un poste de garde frontalière de l'armée soviétique au bord du lac Khassan et le bombardement du secteur en litige par l'aviation soviétique.

Une batterie de l'armée soviétique à Khalkhin-gol prête au combat.

L'infanterie japonaise s'imposant une marche forcée à travers la steppe pour avancer ses préparatifs d'attaque.

L'armée japonaise a subi une défaite honteuse à Khalkhin-gol.

Négociation soviéto-nipponne pour le cessez-le-feu à Khalkhin-gol.

Kim Jin.

Pak Won Gyu.

Jon Tong Gyu.

Pak Kwang Son.

Ryang Hyong U.

Dans le feu de la révolution antijaponaise (2)

Kim Sam Son.

Kim Chol Jin.

Kim Pyong Su.

Choe Sun San.

O Jae Won.

Han Thae Ryong.

Son Jong Jun.

Han Chon Chu.

Ri Tu Ik.

Ri Jong San.

Ri Jong In.

An Jong Suk.

Kim Ji Myong.

Song Sung Phil.

Ri Yong Gu.

De la suite des mémoires du camarade Kim Il Sung, grand Leader, *A travers le siècle*

Le camarade Kim Il Sung, respecté Leader, Soleil de l'humanité progressiste, grand homme aux vertus exceptionnelles, a entrepris, au soir de sa vie, d'écrire ses mémoires, œuvre de vaste étendue, qui devaient établir le bilan de sa carrière, et, malgré son âge avancé, il y a travaillé jour et nuit, pour en publier jusqu'au tome 6.

Dès le premier jour de leur parution, ses mémoires ont suscité un profond retentissement dans le public du pays comme dans celui de l'étranger; c'était là un manuel sans prix pour la vie et le combat. En effet, ils jettent la lumière sur l'essence et les principes de la révolution ainsi que sur les moyens à mettre en œuvre pour la mener à bien, et ils exhalent un noble amour pour la patrie et la nation, pour le peuple et les camarades.

Or, à notre grande et profonde affliction, le camarade Kim Il Sung nous a quittés subitement alors qu'il n'avait écrit qu'une partie de sa vaste œuvre. Quelle perte irréparable pour nous tous! Comme il est regrettable qu'il n'ait pu achever cet ouvrage inestimable!

Toutefois, il a établi de son vivant le plan général et un programme détaillé d'écriture de ses mémoires et a laissé de nombreux manuscrits et souvenirs sur les événements majeurs et les personnages importants de son époque.

Le Comité Central du Parti publie, sur mandat, la suite de ses mémoires *A travers le siècle,* en se référant strictement à son plan et à son programme initiaux et en compilant ses manuscrits et ses souvenirs ainsi que de nombreux autres documents concernant les

événements historiques qu'il a vécus, conservés dans les Archives du Parti.

L'édition de la suite de ses mémoires contribuera à camper, pour l'éternité, le noble profil et les exploits impérissables du camarade Kim Il Sung qui, pendant ses 80 années de vie, n'a cessé de donner le meilleur de lui-même à la prospérité de la patrie et de la nation coréenne, ainsi qu'au bonheur de l'humanité tout entière; elle renforcera chez tous le chaleureux et fier sentiment d'avoir éternellement présente parmi eux la haute et sublime figure de ce grand révolutionnaire, de cet homme d'Etat éminent, de cette grande personnalité aux vertus hors du commun.

Le Comité central du Parti du Travail de Corée

Le 15 avril 1996

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE XIX. **A L'ENCONTRE DES VAGUES D'EPREUVES**

1. Le camp secret de Matanggou
2. Le chasseur de belettes
3. La dernière troupe de l'armée indépendantiste
4. Le maire de village Wang et le chef de poste de police Wang
5. L'expédition de Rehe
6. Ma rencontre avec Yang Jingyu
7. Ma grand-mère Ri Po Ik
8. Dans la forêt de Nanpaizi

CHAPITRE XX. **POUR UN NOUVEL ESSOR DE NOTRE REVOLUTION**

1. La Dure Marche
2. La leçon du mont Qingfeng
3. L'«incident du sel »
4. La bataille de Taehongdan
5. La fête *Tano* à Yushigou
6. La fermeté révolutionnaire de nos combattantes

CHAPITRE XXI. **NOS OPERATIONS DE CONVERSION EN GRANDES FORMATIONS**

1. Une visiteuse au camp secret
2. Liu l'Interprète, propriétaire foncier chinois
3. Face aux «troupes punitives» fortes de plusieurs centaines de milliers d'hommes
4. O Jung Hup et son 7e régiment
5. Un homme du Phyong-an
6. «Défendons par les armes l'Union soviétique!»
7. La fin de la «troupe punitive de Maeda»

CHAPITRE XIX

A l'encontre des vagues d'épreuves

Le camp secret de Matanggou

Le chasseur de belettes

La dernière troupe de l'armée indépendantiste

Le maire de village Wang et le chef de poste de police Wang

L'expédition de Rehe

Ma rencontre avec Yang Jingyu

Ma grand-mère Ri Po Ik

Dans la forêt de Nanpaizi

Novembre 1937 – novembre 1938

1. Le camp secret de Matanggou

L'actuel district Jingyu en Chine du Nord-Est s'appelait autrefois district de Mengjiang.

Là s'étend une immense forêt baptisée Paizi, et elle abrite, dans sa partie est, un lieu du nom de Matanggou.

C'est justement là que le gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne se livra de façon concentrée à des études politiques et militaires pendant environ 4 mois, de la dernière décade de novembre 1937 à la dernière décade de mars de l'année suivante.

Le camarade Kim Il Sung a souvent évoqué, en parlant des études des jeunes et des enfants, des cadres et des militaires, l'expérience faite à l'époque de la révolution antijaponaise.

Nous reproduisons ici une partie de ce qu'il a raconté devant les historiographes de cette grande lutte.

En hiver 1937, tous dans notre armée, officiers et soldats, se sont livrés à des études politiques et militaires dans le district de Mengjiang, au camp secret de Matanggou. Nos hommes se sont alors appliqués à cette tâche pendant environ 4 ou 5 mois.

On peut se demander de quelles études il s'agissait encore puisque l'armée de guérilla avait déjà eu au printemps de cette même année un mois de travail de ce genre dans le camp secret de Donggang. C'est exact et il n'y a là rien de singulier.

Comme il sied à une armée de cette sorte, l'Armée révolutionnaire populaire coréenne attachait, à la différence d'une troupe armée ordinaire, une grande importance et aux affaires politiques et aux affaires militaires. En effet, on doit bien connaître la politique et l'art de la guerre, c'est-à-dire savoir manier la plume et l'épée, si

l'on veut mener à bien la lutte armée, sensibiliser la population, former un front uni avec d'autres forces et désagréger l'armée adverse. Voilà la raison pour laquelle nous avons toujours consacré de grands efforts à la formation des militaires sur ces deux plans, et les études offrent un moyen des plus efficaces à ces fins également.

Comme vous devez bien le savoir, nous estimions alors comme aujourd'hui que l'homme est maître de tout et décide de tout, et que sa conscience constitue le principal facteur déterminant l'issue de la révolution.

Dire que l'homme décide de tout, c'est dire qu'il le fait grâce à sa conscience et à ses aptitudes intellectuelles. D'où la nécessité pour lui de s'instruire toujours pour développer et améliorer sa mentalité et ses capacités.

Or, si nous avons organisé à l'époque deux grandes sessions d'études politiques et militaires au cours d'une même année, il y avait à cela d'autres raisons pressantes pour l'heure. A l'époque, persuadés que le Japon ne manquerait pas de se rendre maître absolu de tout l'Orient, beaucoup de gens ont jeté le manche après la cognée. En effet, l'armée nippone qui avait provoqué la guerre sino-japonaise s'était emparée, sans difficulté, de vastes régions en Chine propre, et cela a semé la confusion dans les esprits. Découragés, même ceux qui, jusque-là, avaient milité, bien que timidement, pour l'indépendance nationale, se sont mis à se laisser aller à la dérive: les uns se tenaient enfermés chez eux, passant leur temps à se lamenter sur le destin tragique du pays; les autres se démenaient en courant fébrilement dé-ci, dé-là, en quête de moyens de survie. Jusque dans les rangs de notre armée révolutionnaire étaient apparus, bien que rares, des éléments hésitants.

Dans ces circonstances, si nous ne nous penchions pas de près sur la formation de nos combattants, nous ne pourrions guère, cela

était évident, accroître les forces de notre révolution ni appliquer jusqu'au bout, sans hésitation, la ligne indépendante que nous avions définie pour la révolution coréenne.

D'autre part, diverses orientations imposées au nom de l'Internationale communiste déconcertaient les gens en soulevant de graves problèmes.

Les gauchistes aventuristes, nichés au sein de cette organisation, avaient imposé, au grand mépris des réalités d'alors, l'expédition de Rehe et avaient porté de graves préjudices tant à notre révolution qu'à celle de la Chine.

Entre-temps, les sympathisants communistes témoignaient un assez vif intérêt au «programme d'action du Parti communiste coréen», dont les auteurs présumés étaient un soi-disant «groupe d'initiateurs de la fondation du Parti communiste coréen», ainsi qu'au texte d'un discours censé avoir été prononcé par un certain Kim lors du 7e Congrès de l'Internationale communiste. Qu'ils fussent l'objet d'un vif intérêt était chose bien compréhensible. Depuis la dissolution de leur parti, les communistes coréens étaient allés de gauche et de droite à la recherche d'une ligne directrice correcte, et ils espéraient trouver dans ces textes quelques suggestions tant soit peu utiles à leur conduite ultérieure.

Que les Coréens fussent parvenus à se faire entendre à la tribune du Congrès de l'Internationale communiste, à s'exprimer dans la revue de celle-ci constituait un fait réjouissant en soi-même.

Mais le programme et le discours en question foisonnaient, à notre vif regret, de termes et de passages qui détonnaient avec la réalité de la révolution coréenne.

Quant à nous, nous avions nettement défini déjà lors de la Conférence de Kalun le caractère de notre révolution en précisant qu'elle était une révolution de démocratie anti-impérialiste et anti-

féodale, et non bourgeoise, et nous avions, pour nous, l'avantage d'avoir appliqué la ligne de gouvernement révolutionnaire populaire dans les zones de guérilla.

Aussi avons-nous estimé nécessaire et pressant de donner aux officiers et aux soldats de notre armée une connaissance exacte de la ligne indépendante que nous avions à suivre pour mener à bien notre cause.

Telle a été une des raisons pour lesquelles j'ai alors écrit un article intitulé *les Tâches des communistes coréens;* et j'ai organisé, avec cet écrit comme principale matière d'étude, des études politiques intensives. J'ai précisé une fois de plus dans cet article le caractère de notre révolution et ses tâches immédiates ainsi que ce qu'avaient à faire les communistes coréens pour conduire en toute indépendance cette révolution à la victoire.

Par ailleurs, nous devions, cela était indispensable, entraîner et endurcir les nouvelles recrues que nous avions alors au sein de notre armée.

Et Matanggou, situé à une longue distance des points d'appui de la domination ennemie, était l'endroit idéal pour ce genre d'activité auquel notre troupe comptait s'appliquer pendant l'hiver.

Je me souviens bien des pommes de terre que nous avons savourées avec délices le jour de notre arrivée à cet endroit. Nous les avons fait griller au feu de la cheminée que l'avant-garde de notre armée avait eu soin d'installer pour nous. La contrée de Mengjiang ne cédait en rien à celle de Fusong ou d'Antu quant à la culture des pommes de terre. On en trouvait de grosses comme un oreiller de bois, et l'on avait alors du mal à en faire tenir une dans une calebasse. Et elles étaient d'un goût délicieux.

A peine arrivés à destination, nous avons convoqué en réunion les cadres militaires et politiques de l'armée, pour fixer le pro-

gramme d'études que chacun, officier et soldat, devait suivre, puis nous avons invité tout le monde, lors des réunions que nous avons fait tenir par unités, par organisations politiques et par classes d'études, à s'engager à bien étudier. C'est alors que nous avons lancé les mots d'ordre: «L'étude est aussi la bataille – L'étude est le premier devoir des révolutionnaires.» Nous avons fait suspendre ces mots d'ordre inscrits sur de grandes pancartes au mur de toutes les baraques.

A l'époque, nous avions dans l'armée peu d'hommes qui aient bénéficié de l'enseignement régulier. On en comptait certains comme Ma Tong Hui, Choe Kyong Hwa, Kim Yong Guk, Kang Ton, surnommés «grands étudiants» pour leur niveau relativement élevé, mais, en fait, leur instruction se limitait au primaire ou au secondaire tout au plus. Issus de familles pauvres, tous mes hommes avaient été privés du moyen de s'instruire malgré le désir ardent qu'ils en avaient. Par son niveau intellectuel, So Chol venait incontestablement en tête, étant diplômé d'une école de médecine. Mais lui non plus n'était pas assez riche pour payer ses études. C'était à force de bonne volonté et de persévérance qu'il avait pu faire sa médecine tout en gagnant sa vie. Dans notre troupe, peu d'hommes étaient aussi cultivés que Pak So Sim, Cha Kwang Su et le «Vieux à la pipe».

Au début de nos cours, certaines nouvelles recrues ont rechigné à assister aux leçons politiques, ne se passionnant que pour l'entraînement militaire. C'était bien le cas d'un nommé Pak Chang Sun. Ne sachant pas écrire même la première lettre de son nom, il n'en éprouvait cependant pas le moindre embarras ni la moindre gêne. Bien au contraire, il crânait souvent d'un ton plutôt rogue: «Qu'importe que je ne sache pas lire, je n'en saurais pas moins me battre, et mieux que vous autres.» Il manquait fréquemment les

cours, et, quand ses camarades le lui faisaient remarquer, il répliquait: «Bah, de grâce, tête de bois, je n'y comprends rien de rien. A quoi bon alors y perdre mon temps? Mieux vaut m'exercer au tir pour tuer le plus de Japs possible.»

Un jour, je l'ai fait venir pour causer. Parlant avec lui, je lui ai demandé en désignant un érable champêtre: «A quoi peut-on utiliser cet arbre? — A faire des manches de cognée, a-t-il répondu à l'instant même sans avoir à réfléchir — Que faut-il faire quand on élève un veau pour en faire plus tard une bête de somme? — Il faut lui mettre un anneau nasal.»

Paysan de souche, il s'y entendait parfaitement dans ce genre de choses.

J'ai repris: «C'est exact. Vous vous y connaissez bien, car vous avez eu l'expérience du travail de la terre. Sinon, vous ne le sauriez pas de façon si pertinente. Il en est de même de la révolution. Vous devez savoir à quoi peut servir chacune des choses et comment, si vous voulez la mener à bien. Quiconque n'a pas votre expérience ne saurait, même en voyant cet érable champêtre, qu'il pourrait servir à faire de bons manches de cognée. De même, celui qui ne sait pas comment il faut frapper l'adversaire ne saura le combattre efficacement, malgré sa bonne volonté. Manier un fusil n'est pas tout pour l'emporter sur l'ennemi. Si vous vous obstiniez à saboter les études, nous serions obligés de vous renvoyer chez vous. Un homme incapable de venir à bout des difficultés rencontrées dans ses études pourra-t-il avoir la fermeté de poursuivre la révolution pleine d'épreuves? Nous devrions vous retirer le fusil et vous congédier. Et vous pourriez retourner chez vous et reprendre votre ancien travail de la terre. Et c'est bien cela que vous voulez? Décidez vous-même.» Pris au dépourvu et très piqué au vif, il a eu un sursaut de surprise; il en était très offensé.

En effet, ne nous avait-il pas rejoints avec la ferme détermination de se consacrer à la révolution? Et comment pourrait-il se séparer de nous pour la bonne petite raison que les études lui répugnaient? Depuis, il s'est repris et s'est mis à bûcher ferme.

Une autre nouvelle recrue, nommée Kwon, négligeait également les études, alléguant qu'il avait la tête dure. Chaque fois que ses camarades lui conseillaient de s'appliquer à ses tâches, loin de suivre leurs conseils, il objectait, en répétant ce qu'il semblait avoir entendu quelque part: «Ouais! Le général Hong Pom Do, comme moi, ne savait pas lire, même la première lettre de l'alphabet, mais cela ne l'a pas empêché d'être un brillant chef de l'armée indépendantiste. Rien ne dit qu'on ne peut faire la révolution parce qu'on ne sait pas lire.» Et il continuait sur sa lancée. Sa nonchalance dépassait les bornes, l'emportant même sur celle de Pak Chang Sun. Têtu et rouspéteur, il donnait du fil à retordre à ses supérieurs. Enfin, excédés par son entêtement, le chef et l'instructeur politique de sa compagnie sont venus un jour me prier d'intervenir.

J'avais une idée. J'ai écrit à ce jeune récalcitrant une lettre, que je lui ai fait remettre par une de mes ordonnances. Puis, j'en ai informé toutes les compagnies en avertissant que personne ne devait la lui lire à sa place.

Le jeune homme qui avait reçu ma lettre perdit du coup toute sa belle contenance: il avait eu l'insigne honneur de recevoir une lettre du Commandant, mais il n'avait aucun moyen de savoir de quoi il y parlait, et cela l'a mis sur des charbons ardents. Il courait donc ici et là, priant et suppliant ses camarades de lui lire la lettre, mais les uns comme les autres refusaient de se rendre à sa prière, en prétextant telle ou telle excuse. Désolé, le malheureux a fait le tour de toutes les sections, puis de toutes les compagnies, mais en vain. Nul ne voulait lui tendre la perche. Imaginez-vous dans quelles transes il a

dû être!

Enfin, épuisé et désespéré, il est venu me trouver. Il m'a prié de lui dire ce que je lui avais écrit.

La lettre lui disait d'accomplir une tâche urgente avant telle heure et d'en rendre compte au Quartier général. L'heure fixée était depuis longtemps passée. Se sentant en défaut, il resta immobile, devant moi, la tête basse et suant à grosses gouttes.

Je lui ai dit: «Ainsi, parce que vous ne savez pas lire, vous avez manqué d'exécuter l'ordre du Commandant. Supposez qu'on vous ait assigné par écrit une tâche urgente pendant que vous étiez en mission en zone ennemie, que s'en serait-il alors suivi?»

Le jeune homme s'est repenti à chaudes larmes. Depuis, il s'est ressaisi et s'est attaqué aux études avec une telle ardeur qu'il est devenu plus tard un cadre de l'armée, militairement et politiquement très compétent.

A ce propos, je voudrais vous raconter un autre cas montrant également comment un illettré est devenu, grâce aux études, un excellent combattant.

Lorsque nous opérions à Wangqing, il y avait dans notre troupe un nommé Kim Man Ik, surnommé «Guniang», ce qui signifie en chinois la «jeune fille». Il le devait à la clarté de son teint, à la douceur de son caractère et à la délicatesse de ses traits, mais, en contraste avec ces traits efféminés, il avait une taille imposante.

Au début, il avait servi dans l'armée de jeunes volontaires et avait alors participé à la bataille pour la défense de Xiaowangqing. Ensuite, admis dans l'armée de guérilla, il s'est battu dans la compagnie de Choe Chun Guk et s'est fait remarquer par sa bravoure. Originaire d'un trou reculé de campagne, il n'avait pas vu de train jusqu'à l'âge de vingt ans. C'était un homme candide et innocent ayant le cœur sur la main.

Une fois, lors d'une attaque d'un convoi de train ennemi, il a fait, par son innocence, se tordre de rire ses compagnons d'armes. Ceux-ci se tenaient en embuscade, lorsqu'ils surprirent notre homme accroupi par terre, une oreille appliquée sur le rail. Intrigués, ils lui demandèrent ce qu'il faisait ainsi, et il se releva en murmurant: «Ah, je pige maintenant. Je me demandais ce que c'était un train. Rien de particulier. C'est un traîneau de fer se déplaçant sur deux barres de fer.» De campagnard et d'illettré, il est devenu, plus tard, grâce aux études dans notre armée, responsable des affaires de la jeunesse d'une compagnie et s'est occupé de la formation des jeunes combattants de son unité. Il a participé par la suite aux diverses opérations pour la libération de la Chine du Nord-Est et, de retour dans la patrie, a servi comme chef de bataillon, puis chef de régiment dans la division de Kang Kon.

J'aimerais bien savoir si on fait remarquer dans les livres consacrés à la guerre de Libération de la patrie que Kim Man Ik a commandé de façon admirable son unité lors de la bataille de libération de Séoul et de celle de Taejon. Il est tombé, à ce que je sais, sur la rive du Raktong. Il a été grièvement atteint au ventre et au cou; pourtant, il a refusé de quitter le champ de bataille et a commandé son unité pendant encore deux jours, avant de rendre le dernier soupir.

Afin de soutenir les études, le personnel du secrétariat et celui de l'imprimerie de notre armée ont beaucoup peiné. Ils ont mis sur pied un atelier de fortune à un endroit proche du camp secret et ont imprimé nombre de manuels et de livres de référence nécessaires aux études de nos combattants. Choe Kyong Hwa, rédacteur en chef du *Jongsori*[1], et Kim Yong Guk, responsable de l'édition du *Sogwang*[2], qui brillaient tous deux par le talent de leur plume, travaillaient alors au secrétariat. De concert avec le «Vieux à la pipe», ils ont écrit de

nombreux articles expliquant les matières d'études et des récits pouvant aider à celles-ci; ils ont, d'autre part, exhorté les lecteurs zélés à écrire eux-mêmes des articles, qui, sortant de leur plume de combattants, sentaient la sueur et la fumée de la poudre, comme tout écrit pris sur le vif. Sans parler des hommes de la classe d'études autonomes, même ceux qui appartenaient à la classe d'alphabétisation ont alors rivalisé d'ardeur pour écrire dans les périodiques de l'armée. En s'essayant à écrire des articles, on élargit son horizon, et on prend goût au travail intellectuel.

Les principaux sujets traités lors des cours politiques concernaient l'attitude indépendante à maintenir dans la conduite de la révolution, la foi en celle-ci et la confiance en ses propres forces que l'on ne devait perdre en aucune circonstance. Ces sujets traduisaient les impératifs de la situation grave que traversait notre révolution depuis l'éclatement de la guerre sino-japonaise. A l'époque comme aujourd'hui, il était vital pour la révolution coréenne de s'en tenir à une position indépendante. Si les ouvrages tels que *le Programme en dix points de l'Association pour la restauration de la patrie* et *les Tâches des communistes coréens* nous ont alors servi de principales matières d'études, c'est parce qu'ils traduisaient fidèlement l'attitude indépendante que nous avions adoptée pour faire réussir la révolution coréenne.

A l'époque, nous avons également consacré de gros efforts aux études et à l'entraînement militaires. Nous avons tâché d'enseigner essentiellement à nos hommes *les Actions de la guérilla* et *les Connaissances élémentaires de la guérilla* qui donnaient l'ensemble des tactiques en la matière. Afin d'accroître la combativité de nos hommes, nous avons fait en sorte que les commandants se concentrent sur les tactiques de la guérilla pour qu'ils les possèdent à fond, et que les combattants ordinaires s'exercent au tir et

fassent des exercices d'ordre serré.

Nous leur avons fait étudier également les procédés de combat de l'armée régulière, les ayant inclus dans notre programme, afin que chacun apprenne à bien connaître l'adversaire dans ses procédés de combat, d'une part, et, d'autre part, acquière, dès lors, les connaissances nécessaires pour exécuter la tâche importante qui nous incomberait, plus tard, après la libération du pays, tâche de créer une armée régulière.

Très souvent, nous avons organisé, en plein air, dans une ambiance analogue à celle d'une bataille, des séances d'études de tactiques. On a alors enseigné les tactiques non seulement aux commandants, mais aussi aux combattants ordinaires. Nous avons appris aux nouvelles recrues qui ne savaient pas se servir d'une carte l'art de la lire et de s'orienter avec une boussole.

De plus, de temps en temps, nous avons monté des opérations pour leur permettre de mettre en pratique ce qu'ils avaient appris sur livres. Les combats de Qingjiangdianzi et de Jingantun sont du nombre. Nos hommes ont livré également un combat d'embuscade pour se procurer de l'approvisionnement.

Choe Kyong Hwa est tombé lors de notre attaque contre Jingantun. Kang Ton a alors attrapé, par manque de précaution, des engelures aux pieds; lui aussi tombera plus tard au champ d'honneur. Ces deux hommes avaient rejoint notre armée à Changbai. A la différence des autres, c'étaient des intellectuels ayant de plus l'expérience d'avoir dirigé d'importants réseaux d'organisations clandestines dans leur région; c'étaient des combattants qui promettaient beaucoup.

C'est Kwon Yong Byok qui avait repéré Choe Kyong Hwa et avait eu soin de le former comme militant pendant son séjour à Wanggedong d'où il mettait sur pied et dirigeait des réseaux du parti

et de l'Association pour la restauration de la patrie dans la région de Xijiandao. Comme j'ai parlé en diverses occasions de ses activités, je me passerais de les évoquer ici.

Kang Ton est aussi un de ceux que nous avions remarqués et formés comme révolutionnaires après notre sortie dans la région de Xijiandao. N'ayant suivi que le second cycle du primaire, il avait étudié en autodidacte le cahier de cours du secondaire et aussi l'histoire de la société humaine, et il s'était lancé très tôt dans le mouvement «Eclairer les masses», contribuant ainsi à la diffusion des idées patriotiques et des sentiments antijaponais. Le cours du soir qu'il avait mis sur pied et dirigé a eu du succès, ayant donné bon nombre de révolutionnaires. Un grand nombre de ses anciens élèves ont servi dans notre armée, dont Ri Ul Sol. Aujourd'hui, on loue en termes dithyrambiques le mérite de celui qui a formé ne serait-ce qu'un héros; à ce point de vue, Kang Ton devrait, à bon droit, être considéré comme un homme de grand mérite.

Quand il habitait à Yinghuadong, il avait concouru à l'implantation d'une organisation de l'Association pour la restauration de la patrie dans son village et y avait installé lui-même une organisation de l'Association de la jeunesse antijaponaise. Ces ramifications ont beaucoup fait par la suite pour approvisionner notre armée. Lui-même, mettant habilement à profit son titre officiel de chef de dix foyers, a souvent recueilli et envoyé chez nous des renseignements importants, ce qui nous était d'une grande aide. Je l'ai rencontré dans le camp secret de Heixiazigou lorsqu'il y était venu nous remettre l'approvisionnement qu'il avait apporté sur son dos.

C'était lors de 1'«affaire de Hyesan[3]» qu'il a rejoint notre troupe à la tête d'un groupe de jeunes de son village, après avoir mis en sécurité les gens de sa contrée favorables à la révolution. Aussi, bien

qu'il fût nouvel engagé dans l'armée, l'avons-nous nommé responsable de la propagande d'une compagnie, et il a rempli ces fonctions de façon irréprochable en s'occupant attentivement de l'éducation des combattants de son unité. Le camarade Jon Mun Sop aussi lui doit beaucoup pour la formation de ses jeunes années.

Kang Ton a assidûment participé aux débats et à la polémique d'études et a régulièrement écrit dans les périodiques de l'armée. Un de ses articles, publié dans le *Jongsori,* m'a fort impressionné. Il y condamnait les atrocités commises par les Japonais dans la région de Changbai lors de 1'«affaire de Hyesan» et rendait de façon vivante ce qu'il avait alors vécu lui-même.

Une fois au cours de nos études à Matanggou, il m'est arrivé de l'envoyer prendre des nouvelles de la 4e division opérant quelque part dans le district de Huadian. Le chemin était long de plus de 120 kilomètres et périlleux, car cette région était étroitement surveillée par l'ennemi. Or, Kang Ton s'est lui-même offert à s'en charger, ayant appris que j'étais très inquiet de n'avoir pas de nouvelles de cette division. Et non seulement il a très bien accompli sa mission, mais, de surcroît, il a apporté de Huadian nombre de renseignements importants qu'il avait recueillis lui-même. J'ai été alors rempli d'admiration pour sa loyauté et son intrépidité.

Lors de notre attaque de Jingantun, c'est lui qui a ouvert, à la tête de ses camarades, le chemin à son unité, en faisant sauter le blockhaus ennemi à coups de grenades. Il s'est battu par la suite dans le détachement de couverture, et il a alors attrapé des engelures aux pieds. Sitôt après notre retour dans le camp secret, nous avons fait prendre pour lui les mesures de traitement nécessaires.

Cependant, bien qu'il eût les pieds gelés, il n'a pas voulu garder le lit pour se faire tranquillement soigner. Tout en exécutant les prescriptions du médecin, il a continué de donner des cours et des

leçons d'alphabétisation et d'écrire dans le journal de l'armée. Il travaillait littéralement d'arrache-pied. Enfin, lors d'une attaque surprise de l'ennemi contre notre camp secret, il a pris le fusil et s'est jeté dans la mêlée. Atteint au ventre, il a trouvé la mort des suites de cette blessure. Un homme de valeur nous a quittés ainsi à notre vif regret.

Sa carrière héroïque nous convainc une fois de plus que quiconque s'applique aux études devient exemplaire dans la pratique révolutionnaire également et accomplit des exploits dignes de rester gravés dans l'histoire de la patrie et dans la mémoire du peuple. Pour autant que je sache, tous les partisans-héros ont sans exception attachée une grande importance aux études dans leur vie quotidienne. Jamais de ceux qui avaient négligé de s'instruire n'est sorti un homme de mérite qu'on puisse proposer comme modèle à la postérité. Ceux qui s'efforcent constamment de faire provision d'aliments spirituels ne manquent pas, où qu'ils travaillent et de quoi qu'ils s'occupent, d'accomplir de brillants exploits pour la révolution. Aux dires des responsables du ministère des Forces armées populaires, le Héros Ri Su Bok aussi a été un brillant et consciencieux élève pendant ses années scolaires.

En effet, je n'ai jamais vu d'homme qui, négligeant les études, fût ferme dans ses convictions, et non plus qui demeurât fidèle à ses obligations révolutionnaires quand sa foi était faible. Les études amènent l'homme à raffermir ses convictions et à se déterminer à faire la révolution.

Le camarade Kim Jong Il a dit: «Chacun perçoit, appréhende et assimile selon son niveau.» Je trouve sa remarque juste et correcte, pleine de sens.

A Matanggou, nous nous sommes également attachés à améliorer le niveau culturel de nos combattants. Nous avons souvent or-

ganisé la diffusion de chansons révolutionnaires, des séances de divertissement, des exposés d'impressions tirées de la lecture de romans révolutionnaires, ou de romans tirés de biographies ou de faits réels, afin d'amener nos hommes à vivre et à combattre dans l'optimisme. Ainsi, pas un jour ne s'est passé dans notre camp secret sans qu'une séance de divertissement eût lieu.

Par notre expérience, nous sommes convaincus: le chant, c'est le signe de l'optimisme, c'est le symbole d'une révolution victorieuse. Comme je l'ai fait souvent remarquer, la vie réclame la poésie, la danse, la musique. Une vie qui en est dépourvue vaudrait-elle bien la peine d'être vécue?

Nos chants retentissaient donc partout où nous nous rendions, dans nos campements, sur nos estrades de fortune, sur nos champs de bataille. Un chant énergique atteste un bon moral, et une armée au bon moral ne perd jamais la bataille. Que des chants éclatants retentissent dans les rangs des révolutionnaires! Ceux-ci ne manqueront pas alors de prospérer, en gagnant en cohésion et en force. Là où les chants montent, la révolution va infailliblement de l'avant.

A l'époque, nous avons également accordé beaucoup d'attention à l'assainissement de notre cadre de vie. Un corps sale, peu soigné, ne pourrait abriter un esprit clair et sain. De même, une troupe malpropre et désordonnée ne pourrait faire preuve de grandes aptitudes au combat. Jadis, à la vue des seules traces de notre campement, celles des feux de bivouac de notre armée, l'ennemi a renoncé à nous poursuivre, car celles-ci leur donnaient une idée claire de la discipline et de l'ordre qui régnaient dans notre armée et, par conséquent, de la combativité de celle-ci.

Or, au premier temps après notre arrivée dans le camp secret de Matanggou, des tendances au relâchement et au désordre se sont manifestées dans certaines compagnies. On se complaisait à vivre

dans l'insouciance sans même penser à faire provision de bois de chauffage, et chaque fois qu'on en avait besoin avant l'heure du repas, on courait couper des arbres aux alentours du camp secret.

Cet état de choses m'a amené à décider de créer un modèle à suivre par toute l'armée pour régulariser sa vie en caserne. J'ai fait venir O Jung Hup, alors chef de la 4e compagnie du 7e régiment, la meilleure de notre armée. Je l'ai mis au courant des insuffisances dont la troupe souffrait dans sa vie en caserne. Il a pris mes observations pour une critique adressée à sa propre compagnie. A son retour, il a déclenché une campagne d'assainissement du cadre de vie, pour faire sa compagnie changer d'aspect. Trois jours plus tard, il est revenu m'inviter à inspecter son unité puisqu'il avait fait quelque chose, a-t-il dit, pour assainir le cadre de vie de son unité.

Le lendemain, je suis allé faire un tour dans son casernement avec les autres cadres militaires et politiques de l'armée. Dès le premier coup d'œil, nous avons pu nous rendre compte de la métamorphose qui s'y était opérée: tout était en bon ordre et d'une parfaite propreté. On n'a pu trouver rien à reprendre. Près de la cuisine de campagne s'empilaient de grosses bûches de bois chablis qui ne produisaient presque pas de fumée; la provision pouvait suffire pour plusieurs mois.

J'ai dit à O Jung Hup de passer en revue les armes de ses hommes, et il a fait se rassembler sa compagnie, il a d'abord donné son arme à examiner par le chef de la première section de son unité, puis, après ce test, a entrepris la revue de l'armement de son unité.

J'ai invité par la suite les autres cadres qui m'accompagnaient à procéder à une revue de détail en inspectant l'armement, l'habillement, le casernement dont les baraques, la cuisine, le lieu de toilette, etc., et puis à me dire ce qu'ils auraient trouvé d'imparfait. Mais, après inspection, tous se sont accordés pour dire

n'avoir rien trouvé à critiquer.

Les autres compagnies n'ont pas tardé à suivre l'exemple de son unité pour améliorer l'entretien de leur caserne et assainir leur cadre de vie.

Comme je me rappelle ce que nous avons fait en matière d'assainissement du cadre de vie, il me revient à l'esprit la campagne de défense du tabac qui a alors eu lieu. C'était la deuxième en date qui se déroulait dans la principale troupe de notre armée. La première avait été lancée, sur mes suggestions, par Ri Tu Su et ses camarades, à l'époque de nos opérations dans la région du mont Paektu, mais la seconde a été déclenchée par les amateurs de tabac eux-mêmes lors de nos études dans le camp secret de Matanggou.

En organisant les études politiques et militaires à Matanggou, nous avons visé à donner à nos combattants la formation nécessaire pour faire d'eux des révolutionnaires de type communiste, prêts à servir loyalement la révolution coréenne. Dans toute société, l'enseignement a pour tâche essentielle de former des hommes prêts à servir fidèlement le régime social en place à l'époque donnée. Si les Japonais ont fait semblant de dispenser un peu d'enseignement en Corée sous leur occupation, c'était en vue d'«apprivoiser» les jeunes Coréens et de faire d'eux des esclaves dociles à leur service. Aussi ont-ils interdit à ceux-ci tout accès à l'enseignement supérieur. Il suffisait, estimaient-ils, de leur donner des rudiments de connaissances professionnelles pratiques, pour se servir d'eux comme esclaves.

On entend souvent dire que les sciences ne connaissent pas de frontières; pourtant, il ne faut pas oublier qu'elles peuvent ou profiter à l'homme ou lui nuire selon le cas, c'est-à-dire selon qui elles servent et comment.

Les connaissances ne seront au service du genre humain et ne

profiteront au peuple que lorsque l'enseignement s'attachera à former des hommes dignes de ce nom, ayant une solide base idéologique et morale ainsi qu'un niveau technique et culturel élevé. Et la bonne formation idéologique et morale s'impose en toute priorité, car l'amour de l'homme, l'amour du peuple et du pays ne viennent pas gratuitement comme un don du ciel; ils sont fondés sur une conscience élevée et une saine mentalité. De ma vie, je n'ai jamais connu d'homme qui, étant de basse moralité, aimât les êtres humains, chérît le peuple et le pays.

Et voici ce qui distingue notre socialisme des autres: chez nous, le Parti et l'Etat, comme ils ne sont pas intéressés exclusivement par les biens matériels, ne se préoccupent pas seulement du développement économique du pays, mais ils s'occupent en toute priorité de la formation idéologique de l'homme qu'ils considèrent comme maître de tout; ils s'attachent à le doter de riches connaissances techniques et professionnelles, mais surtout à le pourvoir d'un noble profil idéologique et moral. Pour nous, ce ne sont pas les biens matériels, mais bien l'homme qui compte le plus. Aussi nous estimons-nous les plus riches du monde, parce que, chez nous, les hommes à noble mentalité ne cessent de se multiplier au fil des jours.

Les études politiques et militaires de Matanggou ont marqué un processus de transformation des hommes destiné à les pourvoir du profil et des qualités de révolutionnaires communistes.

Voici un incident qui s'est produit lorsque nous nous repliions après notre attaque contre Jingantun: une jeune recrue a perdu un fusil. C'était celui de Kang Ton. Il l'avait confié à Ju Jae Il, instructeur politique de sa compagnie, lorsque Kang partait pour se faire soigner dans le camp secret, ayant attrapé des engelures aux pieds pendant qu'il se battait dans le détachement de couverture.

Alors que la troupe évacuait le champ de bataille, la nouvelle recrue en question qui n'avait pas encore reçu son arme s'est offerte, désireuse d'alléger la charge de son instructeur politique, à porter le fusil de Kang Ton. Et il le lui a remis sans se faire prier.

La troupe avait déjà fait un long chemin depuis Jingantun, lorsque tout à coup Ju Jae Il sursauta, frappé de stupeur, ne voyant pas le fusil à l'épaule de ce gentil jeune homme. Il lui demanda ce qu'il avait fait du fusil, et il s'est avéré que, en repartant après une halte à mi-chemin, le jeune homme avait oublié de reprendre le fusil qu'il avait posé par terre. Les deux hommes ont en toute hâte rebroussée le chemin de quelques lieues et ont battu à tâtons, dans les ténèbres, le sous-bois de l'endroit pendant plus de 3 heures, mais en vain.

Rentré dans le camp, Ju Jae Il m'en a rendu compte et a proposé d'infliger une sanction au coupable. Selon la discipline en vigueur dans notre armée révolutionnaire, on punissait alors sévèrement de pareilles fautes.

J'ai demandé à mon interlocuteur quel genre de sanction il avait en vue, et celui-ci a répondu qu'il n'en avait aucune idée, n'y ayant pas réfléchi. Je lui ai recommandé d'y réfléchir. J'estimais très grave la faute de la nouvelle recrue, mais plus grave encore celle de l'instructeur politique qui avait eu la légèreté de confier l'arme à un novice sans lui rappeler aucune mesure de précaution à prendre à cet effet. Comme il avait manqué de sérieux et de responsabilité!

Or, c'était un partisan chevronné, avisé et circonspect. Comment, lui, toujours si réfléchi et si méticuleux, avait-il pu agir de façon si inconsidérée vis-à-vis d'une jeune recrue? C'était vraiment incompréhensible. Si je lui avais dit de bien songer au genre de punition à infliger au fautif, c'était pour lui donner le temps de passer en revue sa propre conduite.

Le lendemain matin, il est revenu me voir; il m'a dit que ce n'était pas l'autre, mais bien lui qui devait être puni parce qu'il n'avait su prévenir le malheur, par manque de sérieux et de responsabilité, alors qu'il aurait dû le faire. Il avait compris son erreur, et il s'en est repenti sincèrement.

Pour donner la leçon à tous, j'ai convoqué une réunion des commandants, à laquelle j'ai soumis le cas de celui-ci.

A la réunion, on a décidé de le destituer de ses fonctions d'instructeur politique de la première compagnie du 8e régiment et de l'affecter comme membre hors rang au secrétariat de l'armée.

A cette nouvelle, toutes les recrues ont eu du mal à retenir leur émotion. Que l'instructeur politique ait pris à son compte toute la responsabilité de l'erreur du jeune fautif et qu'il s'en trouvât même relevé de son poste, l'incident a eu un vif impact sur elles. Il témoignait de façon éloquente de la noble éthique qui unissait les supérieurs et les subalternes dans notre armée révolutionnaire.

Le jeune novice, accablé, bourrelé de remords, est venu voir son ancien instructeur politique et, les yeux noyés de larmes, s'est repenti amèrement de sa faute.

Cependant, Ju Jae Il s'en est toujours imputé la responsabilité:

«Si je suis destitué, je le suis pour ma propre faute, et non pour la vôtre. Certes, c'est une grosse bévue de votre part que d'avoir perdu un fusil, mais c'est moi qui en étais la cause. Instructeur politique, j'aurais dû vous rappeler toutes les mesures de précaution à prendre. Cependant, j'ai pensé au premier moment à en rejeter la responsabilité sur vous. J'ai agi très mal, je ne suis pas même digne de vous regarder en face.»

Muté au secrétariat, il a très bien rempli les nouvelles fonctions qui lui ont été assignées.

Le jour de la fin des études, j'ai levé la sanction qui lui était ap-

pliquée et l'ai nommé instructeur politique de la compagnie des gardes du corps. Le même jour, Kim Ju Hyon qui avait été également relevé de ses fonctions de chef de l'intendance du Quartier général a été nommé commandant de régiment, compte tenu du gros effort qu'il avait fait pour s'améliorer.

De la sorte, les études politiques et militaires de Matanggou ont beaucoup contribué à développer les capacités de combat des officiers et des soldats de notre armée ainsi qu'à améliorer leur profil politico-idéologique et moral.

Après les combats de Liukesong et de Jiaxinzi, nous avons également fait ce genre d'études pendant une quarantaine de jours dans un endroit appelé Baishitan.

Ces études ont été motivées par l'enrôlement massif de plus de deux cents ouvriers des exploitations forestières de Liukesong et de Jiaxinzi. Il fallait les entraîner tant soit peu si nous voulions poursuivre nos actions comme prévu à l'étape suivante.

La plupart d'entre eux étaient illettrés; de plus, bien que déterminés à se jeter dans la révolution, ils étaient tous étroits d'esprit; ils ne comprenaient pas, par exemple, pourquoi la classe ouvrière devait diriger la révolution même dans notre pays où la paysannerie constituait la majorité écrasante de la population.

Son Jong Jun, lui aussi, était illettré et il avait été ouvrier dans une exploitation forestière avant de s'engager dans notre armée. A l'origine, il avait travaillé la terre à Antu. C'était l'attaque de l'armée de guérilla contre Hanconggou qui lui avait dessillé les yeux. Cette localité n'étant pas loin d'Antu, l'action de la guérilla avait exercé un fort impact sur ses habitants.

Cependant, ancien ouvrier d'une coupe de bois, il estimait toujours que la paysannerie devait tenir le rôle dirigeant dans le combat révolutionnaire puisqu'elle était de beaucoup supérieure en nombre

à la classe ouvrière.

D'autre part, les nouvelles recrues ne savaient pas se servir des armes ni faire les exercices d'ordre serré. Or, dans l'armée révolutionnaire populaire, différentes sortes d'armes étaient en usage. Pour ne parler que d'armes légères, on comptait plus d'une dizaine de modèles: mitrailleuses japonaises, mitrailleuses allemandes ou tchèques, plusieurs modèles de fusils d'infanterie, plus de quatre sortes de revolvers, etc. Ainsi, quiconque désirait combattre dans l'armée de guérilla devait absolument savoir se servir de différentes sortes d'armes.

Nous avions mis la main, à l'issue d'un combat contre une troupe japonaise, sur plusieurs mitrailleuses japonaises. Il y en avait un modèle qui avait le chargeur placé sur la chambre de culasse, un autre ayant le chargeur fixé sur le flanc. Le premier était d'un maniement facile, le second non. Pour en apprendre le mode d'emploi, j'ai fait capturer un mitrailleur japonais et lui ai fait demander de nous y aider, mais le prisonnier n'a pas voulu se conformer de bonne grâce à notre injonction. Nous avons appris qu'il était opiomane; avec un peu de ce stupéfiant, on pourrait lui tirer les vers du nez. Nous lui avons donné de l'opium, et il n'a plus fait le difficile.

Par la suite, j'ai rédigé un guide d'emploi de la mitrailleuse pour instruire nos combattants.

Ainsi, quand on a dû se donner tant de mal pour seulement apprendre à se servir d'une mitrailleuse, à la démonter et à la remonter, comment pourrait-on espérer que d'anciens bûcherons, frais engagés, deviendraient des combattants adroits sans recevoir la formation politique et militaire nécessaire?

J'ai ordonné à O Paek Ryong de pousser son chemin à la tête de son unité en entraînant à sa suite l'ennemi qui nous poursuivait, sans lui donner le temps de reprendre baleine, puis de le semer quelque

part à 160 ou 200 kilomètres de Baishitan avant de venir nous rejoindre; puis j'ai dépêché de tous côtés de petits détachements pour transporter l'approvisionnement et les armes que nous avions précédemment cachés en divers endroits. Tout ceci fait, nous nous sommes installés confortablement dans le camp secret de Baishitan pour nous livrer à des études politiques et militaires. Ayant appris que nous avions reçu plusieurs centaines de nouveaux hommes, Choe Hyon nous a envoyé des dizaines de fusils.

Cette fois-ci, les études ont été menées, divisées en deux étapes, par mesure de précaution, de façon à pouvoir faire face à toute éventualité. La tâche de la première étape a consisté à enseigner les matières d'étude de façon accélérée, en peu de temps, et celle de la seconde, à réviser et à récapituler pour approfondir et consolider ce qu'on avait appris.

Nous avons assigné aux combattants anciens la tâche d'améliorer leur niveau pour le porter à celui d'un stade supérieur et d'aider les nouveaux dans leurs études, et à ces derniers d'apprendre en un mois à lire et à se servir des différentes armes en usage dans notre armée. Une fois les tâches fixées, nous avons fait déclencher un mouvement d'émulation entre régiments, entre compagnies et entre individus. C'est alors que nous avons lancé les mots d'ordre: «L'étude est aussi la bataille – Plus la situation devient difficile et complexe, plus nous devons assidûment étudier.»

Grâce à toutes ces mesures, les nouveaux engagés ont appris en peu de temps à lire et à écrire. Pour les tester, nous les avons invités à écrire à leurs parents et proches dans leurs contrées natales; et chacun a écrit de façon impressionnante ce qu'il pensait et éprouvait. Ils ont aussi appris à démonter, à remonter les différentes armes, fusil, pistolet, mitrailleuse et à tirer. Certains d'entre eux ont même écrit dans les périodiques de l'armée.

Cet hiver-là, tous les combattants, anciens et nouveaux, se sont efforcés d'écrire dans les journaux et les revues.

Le jour de la conclusion des études de la première étape, il y a eu une cérémonie de distribution de prix dans une atmosphère solennelle ainsi qu'une grande séance de divertissement. Ceux qui s'étaient distingués dans les études ont reçu des montres, des bagues en or ou des stylos.

Le même hiver, nous avons souvent mangé du *piji* (mets traditionnel coréen confectionné avec du soja – NDLR) à Baishitan. Non loin de notre camp secret, se trouvait un lieu nommé Dapuchaihe, et nous avons découvert tout près de là un champ de soya portant encore sa récolte de l'année. Par l'intermédiaire de paysans du lieu, nous avons acheté la culture sur pied et l'avons moissonnée. Tous nos hommes ont alors exprimé leur désir de goûter le *piji*.

Dans notre camp secret habitait une famille de réfugiés qui y étaient venus fuyant une «expédition punitive» de l'ennemi. Je logeais chez elle, et le *piji* que l'on faisait avec du soya moulu et des feuilles de choux gelés était notre plat de choix. Nous conservions cet aliment après en avoir confectionné des gâteaux gros comme un poing et les avoir fait geler. A chaque repas, j'en prenais un que je faisais recuire dans une casserole. J'en prenais trois fois par jour sans cependant éprouver le moindre dégoût. Comme nous devions alors économiser les vivres, nous y mettions très peu de maïs, mais ce plat, plutôt grossier, était pour nous toujours d'un goût on ne peut plus délicieux.

Les études politiques et militaires à Baishitan ont produit leur effet dans nos combats de Hongqihe et de Damalugou, dans une série d'autres activités politiques et militaires que nous avons entreprises vers la fin de nos opérations de conversion en grandes formations et lors de nos opérations en petites formations.

Par la suite encore, je n'ai cessé d'insister sur la nécessité, pour nos cadres, de s'instruire sans répit afin d'améliorer leur formation politique et professionnelle, car, ai-je dit, on ne peut voir clair et loin devant soi que sous la lumière des connaissances qu'on aura acquises.

Aujourd'hui, tout le monde chez nous s'efforce de s'instruire tout en travaillant sous le mot d'ordre lancé par le camarade Kim Jong Il: «Que tout le Parti étudie!», et un climat d'étude révolutionnaire règne dans tout le pays.

2. Le chasseur de belettes

Pendant que nous faisions nos études politiques et militaires dans le camp secret de Matanggou, l'ennemi se démenait fiévreusement à la recherche du Quartier général de notre armée. Ses services d'espionnage finirent par savoir que le gros de notre armée avait quitté la région du mont Paektu pour se diriger vers le secteur de Mengjiang; ils se mirent à tramer des complots visant à détruire l'état-major de la révolution coréenne.

Voici une histoire instructive datant de cette époque-là.

Un jour, Kim Ju Hyon, au retour de sa mission à la tête d'un petit groupe de combattants, m'a raconté qu'il avait rencontré un vieil homme, ancien combattant d'une troupe indépendantiste, qui habitait à Mengjiang et parcourait les montagnes en tendant des pièges pour attraper des belettes. Il avait parlé avec lui et l'avait trouvé d'opinion assez progressiste.

J'ai pris un vif intérêt à ce vieux chasseur de belettes, parce que c'était un ancien combattant de l'armée indépendantiste[4]. A l'époque, les hommes de peu de fermeté avaient pris peur du fait que l'armée japonaise, une fois la guerre sino-japonaise déclenchée, avait déferlé jusqu'en Chine propre et avait pris Beijing, Shanghai et autres villes: bien des gens avaient abandonné la révolution pour se tenir enfermés chez eux ou raser peureusement les murs dans des ruelles obscures. On regrettait donc les patriotes; aussi, si l'on rencontrait quelqu'un ayant eu quelque chose à voir avec le mouvement indépendantiste, se

réjouissait-on en lui serrant chaleureusement la main.

Par ailleurs, du moment que mes hommes avaient pris contact à Mengjiang avec le vieux chasseur qui avait jadis servi dans une troupe indépendantiste, nous pourrions avoir des chances, par son intermédiaire, d'obtenir des nouvelles de Sim Ryong Jun; c'était en effet une figure importante du *Chamui-bu* de jadis, surtout au temps où les trois *bus* des troupes indépendantistes, *Jong-ui-bu, Sinmin-bu* et *Chamui-bu,* se disputaient la sphère d'influence en Mandchourie. Lors de ses années de service au sein du *Chamui-bu,* celui-ci avait milité à Huinan, à Huadian et à Mengjiang, et, après la fusion des trois *bus* en *Kukmin-bu,* il avait habité quelque part à Mengjiang.

Je le connaissais bien parce que c'était un ami de mon père. A l'époque de mes études secondaires à Jilin, je l'avais souvent vu à la rizerie Fuxingtai, avenue Shangyijie, et à l'auberge Sanfeng. Les militants du mouvement indépendantiste et les commandants de ses troupes en Mandchourie étaient alors venus à Jilin pour discuter de la fusion des trois *bus* afin de mettre un terme à l'état de division et de désordre. En effet, trois hommes réunis se donnaient le nom d'un parti, cinq personnes regroupées constituaient une fraction ou une organisation à part. Ils avaient jugé nécessaire de rassembler tous les partis, toutes les fractions et toutes les forces des différentes couches. Jilin était le lieu d'élection de leurs réunions, et Sim y avait représenté le *Chamui-bu.*

J'ai dit à Kim Ju Hyon de se renseigner plus en détail sur le vieux chasseur de belettes, puis de lui demander s'il connaissait Sim et, si c'était le cas, de s'enquérir auprès de lui où ce dernier habitait et de quoi il vivait.

Kim Ju Hyon partit, puis revint. Il avait de nouveau rencontré le vieux chasseur, qui, selon lui, gardait toujours son amour pour la patrie, bien qu'il eût cessé de soutenir le mouvement indépendantiste;

et le vieux savait bien où Sim Ryong Jun vivait et comment.

Le vieil homme s'était même porté garant que ce dernier gardait toujours sa foi intacte bien qu'il se fût établi avec sa femme à Mengjiang, après avoir quitté sa troupe indépendantiste.

En écoutant le rapport de Kim Ju Hyon, j'ai pensé que, si Sim Ryong Jun n'avait pas abandonné, malgré son âge avancé, sa volonté du temps de son mouvement indépendantiste, il pourrait bien nous aider à implanter dans sa région une ramification de l'Association pour la restauration de la patrie. S'il restait attaché au pays, il ne manquerait pas de venir se joindre à notre front uni bien qu'il ait des opinions politiques différentes des nôtres, ai-je estimé.

Si nous avons alors fait si grand cas de cet homme et avons tant cherché à entrer en contact avec lui, il y avait à cela d'autres raisons encore.

A l'époque, l'armée japonaise s'enfonçait toujours davantage dans le marais de la guerre sino-japonaise, et, en l'occurrence, nous cherchions à coopérer avec les forces chinoises hostiles au Japon et à nous allier avec les forces antijaponaises sous la férule du «gouvernement provisoire coréen» à Shanghai. Or, pour collaborer avec ces dernières, il nous fallait des intermédiaires qui puissent nous mettre en contact avec ledit gouvernement. Sim était l'homme fort indiqué.

Sim Ryong Jun avait jadis fréquenté le «gouvernement provisoire coréen» à Shanghai. Le *Chamui-bu* auquel il appartenait était directement subordonné à ce gouvernement, sous le nom de *Chamui-bu* de l'armée de terre de Mandchourie, et nombre de ses cadres étaient des gens envoyés par celui-ci.

Le grand Leader a affirmé que ceux qui avaient servi dans les troupes indépendantistes en même temps que Sim Ryong Jun, avant de passer en Chine propre, devaient être d'une façon ou d'une autre liés au gouvernement provisoire coréen et avoir des intelligences même avec le Guomindang.

Un envoyé spécial de Wang Delin était alors arrivé chez nous, et nous l'avions nommé instructeur de la compagnie des gardes du corps, fonctions qui, auparavant, n'existaient pas dans notre armée.

Nos hommes l'appelaient donc instructeur Li. Il était très fort aux échecs chinois, et j'y ai souvent joué avec lui.

Wang Delin, dès le lendemain du déclenchement de la guerre sino-japonaise, prit le commandement de la deuxième armée de route du détachement de la Commission militaire révolutionnaire; à ce titre, il était en contact avec Jiang Jieshi, qui avait des liens avec le «gouvernement provisoire coréen». Aussi, si nous en établissions avec Wang Delin, pourrions-nous dégager un terrain favorable à notre collaboration avec ce gouvernement. C'était donc une chance inespérée pour nous que Wang Delin nous ait dépêché, de Chine propre, son envoyé spécial.

Aux dires de celui-ci, Wang Delin n'avait pas pris sa retraite malgré ses soixante ans sonnés, afin de poursuivre, sur la première ligne, son combat contre les Japonais. Chen Hanzhang aussi m'a parlé de lui.

Lors de son service dans l'armée chinoise de salut national, il était allé voir Wang Delin à Tianjin, sur ordre de Wu Yicheng. Wang Delin lui avait alors dit que, s'il avait quitté le Nord-Est pour venir en Chine propre, c'était dans le but d'obtenir le soutien de Jiang Jieshi et de Zhang Xueliang et d'étendre son combat contre les Japonais. Lors de leur rencontre, Chen Hanzhang avait dû parler en détail à Wang Delin de la lutte armée que menaient les communistes coréens.

Il fallait donc bien sonder le vieux chasseur de belettes si nous voulions nous mettre en contact avec Sim Ryong Jun. Pour le tester, nous lui avons confié pas mal de tâches, et, à chaque fois, il a exécuté ponctuellement nos consignes, ce qui nous a fait le juger digne de confiance.

Par la suite, nous avons entrepris des démarches auprès de Sim. D'abord, je lui ai envoyé, par l'intermédiaire du vieux chasseur, une lettre en mon nom personnel, avec un exemplaire du Programme en dix points et un de la Déclaration constitutive de l'Association pour la restauration de la patrie. Or, après l'avoir rencontré, le vieux chasseur avait dit que celui-ci, ayant reçu ma lettre, était resté impassible, sans montrer aucun signe d'émotion. On avait demandé au vieux si l'autre n'avait pas fait de réflexion, et, d'après lui, Sim Ryong Jun avait dit qu'il allait bientôt me répondre.

Tel était le rapport de Kim Ju Hyon, et cela m'a donné à réfléchir, car c'était contraire à mon attente. Nous avions pensé qu'il réagirait vivement à ma lettre et que, s'il n'était pas accouru à notre camp secret, tout au moins, il exprimerait clairement son opinion. Mais non, il était resté sans réaction. Il se pouvait que notre appel à regagner le front de combat contre les Japonais l'ait beaucoup troublé, lui qui avait jadis combattu sur la première ligne, le fusil à la main, pour l'indépendance nationale, mais qui, par la suite, résigné et las, avait préféré ne se préoccuper que de sa vie privée. Regagner le front antijaponais, c'était se consacrer, comme dans le passé, au mouvement indépendantiste, et il était naturel qu'un homme qui avait abandonné à mi-chemin ce mouvement hésitât à y revenir.

En tout cas, c'était bien étrange qu'il n'ait rien dit du Programme en dix points ni de la Déclaration constitutive de l'Association pour la restauration de la patrie.

En effet, un homme qui avait délaissé la lutte à mi-chemin pourrait hésiter à se résoudre à la reprendre. Du reste, s'il tardait à me répondre, il devait avoir ses raisons.

Quoi qu'il en soit, nous devions attendre sa réponse. C'est après seulement l'avoir reçue que nous pourrions juger de son état d'esprit et prendre les mesures qui s'imposaient.

Quelques jours plus tard, un petit groupe de combattants se rendit à Mengjiang pour voir le vieux chasseur de belettes, qui lui transmit la réponse de Sim. Commençant par des civilités d'usage telles que «Comme vous peinez dans la montagne», etc., la lettre disait: «J'ai appris que vous, fils de Kim Hyong Jik, commandez en ce moment une importante troupe armée et combattez bravement au nom du pays et de la nation. Quelle joie pour moi! Je trouve juste votre ligne de lutte armée contre les Japonais. Quant à moi, je suis rongé de remords d'avoir abandonné à mi-chemin le mouvement indépendantiste. Mais votre lettre m'a donné le courage de me décider à le reprendre, et j'espère que vous m'y aiderez.»

Quelle ne fut pas ma joie alors! Par son âge, il était de la génération de mon père. En 1937, nombre d'indépendantistes de cette génération n'étaient plus de ce monde, ou s'étaient réfugiés à l'étranger, ou se trouvaient derrière les barreaux. Certains avaient abandonné le combat, pour vivre tant bien que mal de la coupe de bois ou de la culture de la terre, ou devenir tout simplement des philistins. Je connaissais de nombreux personnages en vue parmi les indépendantistes, mais ils avaient tous disparu de Jilin entre la fin des années 1920 et le début des années 1930. Beaucoup d'entre eux avaient déplacé leur champ d'action en Chine propre. Le pasteur Son Jong Do était le dernier des amis de mon père que j'aie vu à Jilin avant de partir pour la lutte armée.

Après notre arrivée dans la région de Jiandao pour notre lutte armée, je n'avais jamais revu les dirigeants des troupes indépendantistes des trois *bus* que j'avais rencontrés si souvent à Fusong et à Jilin. Je ne les avais cependant pas oubliés où que je fusse. Quand je pensais à mon défunt père, je me souvenais aussi d'eux qui, avec lui, discutaient du cours de la vie et se préoccupaient beaucoup du destin de la nation en détresse. Cependant, j'ignorais où ils étaient

tous allés, eux qui étaient si nombreux, pour disparaître sans laisser de trace.

Et voilà que j'avais retrouvé à Mengjiang Sim Ryong Jun, j'avais pris contact avec lui, j'avais reçu sa lettre promettant son nouveau départ. J'étais au comble de la joie.

A l'époque, comme nous avions décidé d'étendre l'Association pour la restauration de la patrie à de vastes régions, nous avions beaucoup discuté de la façon d'exécuter ce projet, et certains points en étaient publiés même dans le journal de notre armée.

Implanter cette organisation dans la région de Mengjiang, c'était y étendre l'action et l'influence de la base du mont Paektu et, en prenant cette région pour tremplin, élargir nos forces révolutionnaires jusqu'aux lointains secteurs.

Nous avons envoyé, par l'intermédiaire du vieux chasseur de belettes, de l'argent à Sim Ryong Jun en le priant de nous acheter des journaux, dont le *Tong-a Ilbo* et le *Joson Ilbo*. Sim s'est exécuté en quelques jours.

Des lettres ont été échangées ainsi entre Sim et nous, ainsi que de l'argent et des objets.

Au bout de quelques mois, nous avons jugé le moment venu de l'engager dans les activités clandestines. Le comité du parti du Quartier général s'est réuni pour en discuter et a décidé d'intensifier nos démarches auprès de lui, afin d'implanter dans la région de Mengjiang, par son intermédiaire, des organisations révolutionnaires, dont l'Association pour la restauration de la patrie.

J'ai dit: «Désormais, nous pourrions lui confier des tâches. Assignons-lui celle de créer à Mengjiang un réseau de l'Association pour la restauration de la patrie. Et demandons-lui de nous envoyer des médicaments pour soigner nos blessés. Ces tâches seront un dernier teste sur lui, en même temps qu'une bonne occasion pour lui

de recouvrer sa dignité de militant.» Les participants ont été de mon avis.

Nous avons alors également discuté du choix de l'agent politique qui devrait servir de conseiller à Sim. Celui-ci avait été un gros légume du *Chamui-bu,* mais n'avait pas l'expérience de la mise en place d'organisations. Le peu qu'il en avait pour avoir participé à la fusion des trois *bus* ne suffisait guère pour assumer la mise sur pied d'une organisation clandestine. Nous avons donc décidé de lui envoyer un agent politique compétent qui pourrait l'orienter en coulisse, et nous avons choisi Kim Il qui avait une riche expérience de ce genre de travail.

Sim aussi nous avait demandé un aide. Il avait même réclamé une entrevue avec moi en disant qu'il tenait à créer sans tarder un réseau de l'Association pour la restauration de la patrie comme le voulait le Général Kim, mais qu'il ne savait pas comment s'y prendre.

Ses deux demandes m'ont paru raisonnables.

Cependant, tous les hommes du Quartier général se sont opposés à mon voyage à Mengjiang. Car c'était, selon eux, trop risqué. Or, il n'était pas question non plus de le faire venir à notre camp secret, lui deux fois plus âgé que nous autres.

Pour une entrevue avec lui, il fallait donc choisir un endroit quelque part loin de Mengjiang et de notre camp secret. Ayant jugé cette idée pertinente, nous avons donc dépêché un petit groupe de combattants choisir un endroit convenable. Une fois l'endroit fixé, je comptais y envoyer Kim Il pour une entrevue avec Sim.

Une fois établi le plan, j'ai ordonné à un petit groupe conduit par Kim Ju Hyon d'amener le vieux chasseur de belettes à notre camp secret.

Pour arriver de la rivière Toudaosonghua au camp secret où siégeait le Quartier général, il fallait passer par plusieurs endroits;

tout d'abord remonter le torrent gelé au fond d'une vallée, puis escalader un escarpement, ensuite traverser l'un après l'autre les camps secrets des 7e et 8e régiments et enfin celui de la compagnie des gardes du corps. Tous ceux qui venaient au Quartier général devaient emprunter sans faute ce trajet. C'était là l'ordre rigoureux que le Quartier général avait émis en vue de garder le secret et que chacun devait respecter absolument.

Ceux qui venaient au camp secret devaient remonter le torrent gelé, car ils ne laissaient alors pas de traces. Même dans le cas où ils laisseraient des traces dans la neige sur le torrent gelé, ce n'était pas la peine de s'en inquiéter: le vent emportait tout sur la glace. Le jour où le vent ne soufflait pas, on n'avait qu'à frotter ses semelles dans la neige avant de marcher, on ne laissait alors pas de marque. C'était une méthode de marche en hiver que nous avions découverte. C'était ainsi que nous avions pénétré dans le camp secret de Matanggou et que, plus tard, nous étions entrés dans le camp secret de Baishitan.

Le jour où nous avons quitté Qingjiangdianzi pour aller à Matanggou, dans le district de Mengjiang, il avait neigé; c'était la première neige de l'année. Arrivés aux abords du camp secret, devant un rocher à pic, nous avons aperçu un filet d'eau jaillir au beau milieu de la rivière gelée à pierre fendre. Certains de nos hommes ont alors dit que la rivière Toudaosonghua devait receler dans ses entrailles une source thermale.

Un escarpement très raide et très abrupt dominait l'entrée de Matanggou, et toute la troupe a beaucoup peiné pour l'escalader. Mes hommes l'ont gravi à grand-peine, pas à pas, en suant à grosses gouttes, en s'accrochant à des branches d'arbres, à des touffes d'herbe desséchées, etc.

C'était vraiment miraculeux que de voir en plein hiver, alors que

le froid givrait les sourcils, de l'eau jaillir comme d'une source au beau milieu de la rivière prise. Quelle singulière rivière que nous voyions là!

Pour arriver chez nous, le vieux chasseur de belettes, lui aussi, a suivi le trajet secret que nous avions tracé la première fois. Précédé du petit groupe de combattants qui était allé le chercher, il passait devant le poste de garde du camp secret du 7e régiment, lorsqu'il intercepta par hasard ce que se disaient les factionnaires: «Il n'y a que des espions qu'on amène ici, et ce vieux est d'un aspect fort suspect. Si c'est vraiment un espion, c'est moi qui voudrais lui loger une balle dans la tête.» Et le vieux en fut consterné.

En effet, cet hiver-là, nous n'avons laissé aucun civil pénétrer dans notre camp secret. Si nous avions besoin de rencontrer quelqu'un, nous l'avons fait loin du lieu. Seuls ceux sur les crimes desquels nous devions enquêter pour les en punir y ont été entraînés. Habitués à cette discipline, les sentinelles avaient pris le vieux pour un espion arrêté. Et ils avaient laissé entendre ce qu'ils pensaient parce qu'ils l'avaient pris pour un Chinois; en effet celui-ci avait mis ce jour-là, on ne savait pourquoi, des vêtements chinois, et non coréens. Aussi les sentinelles s'étaient-elles méprises sur sa nationalité et avaient-elles dit ce que le vieux n'aurait pas dû entendre.

Or, s'il avait été innocent, il n'aurait pas eu à s'en inquiéter. Mais il en était affolé. Il avait jugé que l'armée de guérilla avait déjà pénétré son secret. Le fait était que, lorsque nous préparions le plan d'entrevue avec Sim Ryong Jun, ce vieil homme, cédant à la menace et au chantage des Japonais, avait accepté la tâche que ceux-ci lui donnaient: attenter à la sécurité du Quartier général. Le jour où il avait suivi le petit groupe de combattants pour venir à notre camp secret, il avait caché en son sein un outil meurtrier destiné à attenter à notre vie. Comment donc aurait-il pu être tranquille?

Il apparut au Quartier général alors que je jouais aux échecs avec l'envoyé spécial de Wang Delin.

J'ai mis de côté le jeu, et je l'ai reçu. J'ai remarqué qu'il avait l'air soucieux.

Comme il l'avouera plus tard, ce jour-là, ayant entendu ce qu'avaient dit les sentinelles, il avait conjecturé: «On dit que le Général Kim Il Sung prévoit les changements du temps trois mois à l'avance, et il a dû déjà pénétrer le complot dans lequel je suis impliqué. Ce n'est pas pour rien qu'on m'amène ici, me voilà donc perdu.» Depuis qu'il avait reçu la tâche, il n'avait pu tenir en place, et moins encore maintenant qu'il avait entendu les paroles de mes hommes.

Au contraire, en voyant sa mine souffreteuse, nous avons ressenti de la compassion pour lui. Comme il devait lui avoir été difficile de vivre au jour le jour de la chasse aux belettes dans un trou perdu comme Mengjiang, lui qui avait fait dans les larmes ses adieux à la patrie sous l'occupation de l'agresseur étranger! Nous lui avons réservé un accueil affectueux. Nos hommes mangeaient alors du sorgho, mais nous avons fait l'effort de lui offrir du millet, et nous l'avons laissé librement visiter toute la caserne, nous l'avons invité à assister à son gré aux séances de divertissement, à la conférence, au débat d'études de nos hommes. Ainsi, pendant les quelques jours qu'il passerait chez nous, avons-nous voulu lui dessiller les yeux, avant de l'envoyer, lui et Kim Il, au rendez-vous avec Sim Ryong Jun.

Nous avons cherché à lui donner une bonne impression de diverses façons, mais il n'a presque pas réagi à nos efforts. Mes gardes du corps m'ont dit qu'il ne touchait guère aux repas et ne faisait que demander, en poussant des soupirs, quand il pourrait repartir du camp secret.

Si nous avons tardé à les envoyer, lui et Kim Il, c'est que nous

savions que l'ennemi avait encerclé Matanggou. C'était la seule raison qui nous faisait le retenir. Nous avions envoyé à différents endroits des groupes de guetteurs, qui, munis d'une longue-vue, étaient montés au sommet d'une colline ou au haut d'un arbre, pour examiner les alentours. Ils avaient découvert sans grand-peine des fumées qui montaient des collines environnantes et des attroupements d'ennemis ici et là. Nous nous sommes donc gardés de provoquer de la fumée le jour, et, la nuit seulement, nous avons allumé un petit feu pour préparer nos repas.

Une fois, j'ai fait venir le vieux chasseur de belettes au Quartier général pour causer. Je parlais avec lui, lorsque le responsable d'un petit groupe est venu me rapporter le résultat de son opération. Avant de finir, il m'a dit: les siens avaient pris sur le chemin du retour deux agents secrets de l'ennemi; l'un avait tout avoué, aussi l'avait-il remis en liberté après une bonne semonce; l'autre avait tout nié, sa mission et son crime, malgré des preuves indéniables, et tenté de résister, aussi l'avait-il exécuté.

A ce rapport, j'ai dit qu'il avait bien fait de punir celui qui s'était obstiné à résister tout aussi bien que de relâcher l'autre qui s'était repenti.

Je n'avais pas encore fini que le vieux s'est mis à genoux et m'a imploré en faisant des courbettes: «Général, pardonnez-moi, je suis coupable.» Surpris, le responsable du petit groupe et moi, nous restions à considérer le vieux. Tout compte fait, s'il demandait pardon, il devait avoir de bonnes raisons, mais lesquelles? Je ne pouvais en avoir aucune idée.

J'ai invité doucement le vieux à s'expliquer.

A m'entendre, il semblait avoir repris un peu ses esprits. «Attendez un moment», dit-il, puis il sortit et rentra avec une hache à la main, celle qu'il avait gardée cachée au pied d'un bouleau. Et il a

tout avoué. Selon lui, sa première faute était d'avoir reçu des Japonais la tâche d'attenter à la sûreté du Quartier général et d'avoir caché la hache, au lieu de tout avouer et de se déclarer coupable tout de suite, malgré l'accueil chaleureux qu'il avait reçu. Sa deuxième faute consistait à ne pas avoir mis le Quartier général au courant de la trahison de Sim Ryong Jun, bien qu'il la connût.

Cette nouvelle, celle de la trahison de Sim, m'a bouleversé. Que le vieux chasseur de belettes ait reçu cette tâche de la part des Japonais, c'était bien possible, et rien d'étonnant. Nous avions déjà connu de pareils cas lors de notre séjour dans le camp secret du mont Paektu. Mais, que Sim Ryong Jun, un pilier du *Chamui-bu* d'hier, ait tourné casaque pour devenir laquais des impérialistes japonais, cela dépassait vraiment toute imagination.

A l'époque des trois *bus,* il avait joui de l'estime et de l'affection générales. Orateur de talent, il avait prononcé des discours ardents et cinglants contre les Japonais. Dire qu'un tel homme était devenu leur chien!

J'ai demandé au vieux comment il le savait, et il a répondu qu'il l'avait vu se concerter avec les Japonais. Ils avaient discuté, a-t-il dit, du moyen de tendre un piège au Quartier général de l'armée révolutionnaire, et voici comment: si un représentant de l'armée de guérilla venait chez Sim, ils le prendraient et le forceraient à écrire au Quartier général une lettre priant le Commandant de se rendre lui-même au rendez-vous fixé, puis, si celui-ci venait, ils le cerneraient et le captureraient.

Selon le vieux, les lettres de Sim avaient toutes été dictées par les Japonais. Chaque fois que nous lui avions confié une tâche, il en avait informé les Japonais et avait agi selon leurs instructions.

Le vieux chasseur a ajouté que, depuis qu'il avait tourné casaque, Sim Ryong Jun avait souvent servi de guide aux troupes «punitives»

japonaises à Changchun.

Quelle heureuse chance que le vieux ait tout avoué à temps! Sinon, que serait-il arrivé à Kim Il et puis à moi? Nous aurions été perdus.

Ainsi, en faisant confiance à l'homme, on s'expose souvent à un grave danger. Mais, moi, j'ai échappé au malheur grâce aussi à la confiance que je mettais en l'homme. N'avions-nous pas fait venir le vieux chasseur dans notre camp secret sans le moindre soupçon? Ne l'avions-nous pas laissé librement visiter tous les coins de la caserne, pour y voir ce qu'il voulait? C'est cette confiance, c'est cette sincérité qui a dû prendre le dessus sur les mauvaises tentations qui s'étaient emparées de lui et remettre son âme dans la bonne voie. Telle est la délicate dialectique de la psychologie humaine.

Le camarade Kim Jong Il a dit: «La confiance fait naître la fidélité, et la méfiance, la trahison.» C'est une remarque très juste.

La méfiance ne donne rien, mais la confiance donne beaucoup.

Ce n'est pas cependant dire qu'il faille se fier à n'importe qui, sans même distinguer l'ennemi de l'ami. Il faut croire en l'homme, mais le tester dans la pratique.

Mes hommes n'ont pas voulu pardonner au vieux, bien qu'il ait avoué ses fautes. Mais je lui ai pardonné. Pourquoi ne pas se montrer indulgent envers celui qui se repent sincèrement? Il ne faut pas chercher à régler les vieux comptes avec celui qui avoue ses fautes et se repent sincèrement.

Cet incident m'a donné une bonne leçon: un révolutionnaire ne doit jamais nourrir des illusions sur l'homme, surtout quand la révolution traverse des moments difficiles. Certes, il faut toujours faire confiance à l'homme et l'aimer, mais jamais se faire des illusions sur qui que ce soit. L'état d'âme de l'homme ne demeure pas toujours le même, mais il change. Ce qu'il était hier, il peut ne plus

l'être aujourd'hui et davantage encore demain. Le cas de Sim Ryong Jun le prouve bien.

Un homme peut ou pousser ou entraver la révolution selon l'intérêt qu'il y prend. La mentalité de celui qui lutte pour les intérêts du peuple reste aussi stable que le diamant, mais celui qui poursuit seulement son bien-être et son plaisir au mépris des intérêts de la révolution et du peuple se dégrade rapidement. Ce sont les individualistes et les égoïstes qui, au moment des épreuves, trahissent les premiers la révolution.

Le cas de Sim Ryong Jun m'a persuadé que, si l'homme oublie sa mission fondamentale et s'il ne s'intéresse qu'au bien-être de sa petite personne, il ne peut pas ne pas dégringoler dans le gouffre de la trahison. Celui qui vit seulement pour lui-même n'hésite pas à trahir ses amis, ses camarades, ses voisins, voire sa nation et son pays.

3. La dernière troupe de l'armée indépendantiste

Dans le contexte historique d'une Corée ruinée et emplie des «longs sanglots» de la nation, l'entrée en action de l'armée indépendantiste sous le drapeau d'une résistance armée au Japon a été l'expression de la farouche volonté d'indépendance et le résultat de durs efforts des patriotes coréens de l'époque; ceux-ci ont combattu désespérément pour l'indépendance du pays en mettant en œuvre diverses formes de lutte, légale, illégale, violente et non violente, notamment la lutte des francs-tireurs et le mouvement patriotique «Eclairer le peuple». Cependant, cette armée était condamnée à disparaître bientôt à cause de son retard sur le cours des événements et de l'insuffisance de son implantation parmi la population. N'empêche qu'elle représentait l'unique force armée nationaliste qui se battît contre les Japonais.

Le camarade Kim I1 Sung qui estimait sa volonté de combattre l'impérialisme japonais par la force des armes, sans plus recourir aux requêtes et aux prières, s'était attaché, dès les premiers jours de son combat contre les Japonais, à bien procéder avec elle.

Il souhaitait qu'elle en vienne à se tenir coude à coude avec les forces armées révolutionnaires sur le front commun contre le Japon, et il était allé à ces fins jusqu'en Mandchourie du Sud pour persuader le chef Ryang Se Bong. Mais son noble projet dut attendre plusieurs années encore avant de se réaliser.

Suivant sa volonté de collaboration, Choe Chun Guk et Choe Yun Gu ont œuvré à amener les troupes indépendantistes qui se montraient hostiles au communisme à collaborer avec celui-ci et à s'unir à l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, et ils y ont apporté une contribution éminente.

Quel homme était alors Choe Yun Gu?

En octobre 1975, lors d'une visite au Cimetière des martyrs de la révolution du mont Taesong, le respecté camarade Kim Il Sung s'est arrêté devant le buste de celui-ci et a parlé longuement de lui en évoquant des souvenirs qui sont d'une valeur inestimable pour nous. C'est ainsi qu'ont été connus les détails de la vie de cet homme, de sa personnalité et de son ralliement au communisme.

Voici en substance ce qu'il a alors raconté devant le personnel de l'Institut de l'histoire de notre Parti et le personnel d'entretien du Cimetière des martyrs de la révolution, et aussi

ce qu'il a évoqué de lui, en d'autres occasions, devant les historiographes de la Lutte révolutionnaire antijaponaise, devant des écrivains et le personnel des établissements d'entretien des vestiges de la révolution.

Choe Yun Gu était originaire de Uiju dans la province du Phyong-an du Nord. Le bassin du fleuve Amnok de cette province a été le pays natal de nombreuses figures importantes du mouvement indépendantiste, à savoir O Tong Jin, Ryang Se Bong, Jang Chol Ho, Ri Kwan Rin, Kim Si U, Choe Tong O et Kong Yong.

En 1925, quand les miens et moi étions arrivés à Fusong, Choe Yun Gu était venu à notre rencontre jusqu'à Daying, avec mon père et autres connaissances. Il était alors sous-officier dans une troupe indépendantiste; il en devint plus tard commandant adjoint, puis, dans les dernières années d'existence de cette troupe, commandant.

A l'époque où je fréquentais l'école primaire à Fusong, on l'appelait «Choe le Sergent». Mon père et ma mère ainsi que ses supérieurs comme Jang Chol Ho, O Tong Jin et Ryang Se Bong l'appelaient également ainsi.

C'était alors en effet son grade militaire. Mais, même après qu'il eut été nommé chef de section, et plus tard, quand il était passé de notre côté à la tête de son unité, je l'ai appelé toujours «Oncle Sergent» comme je le faisais dans mon enfance, et surtout quand nous étions en tête-à-tête.

Et il semblait en tirer plaisir. Si nous l'avions appelé «Monsieur le chef de section», il en aurait été plutôt gêné.

Il parlait peu, mais c'était un cœur sensible, seulement peu enclin à extérioriser ses sentiments. Taciturne, profond, large d'esprit et volontaire, c'était un guerrier inné.

Mon père disait qu'il s'était endurci en s'entraînant à l'art martial dès son enfance avec des sachets de sable fixés au bas de ses pantalons. Il avait dû donc nourrir dès son âge tendre des desseins très

élevés. Des troupes de francs-tireurs et des troupes indépendantistes faisaient alors fréquemment irruption dans le bassin du fleuve Amnok, et il avait dû en subir l'influence.

Son père était forgeron, et il l'avait aidé dès l'âge de dix ans, après à peine quelques années d'études dans une école traditionnelle. Une fois, en plein hiver, je l'ai vu se frictionner à l'eau froide. Ses muscles saillants rappelaient ceux d'un lutteur. Mon père m'a alors dit en le désignant: «Un homme doit avoir un physique robuste comme lui s'il veut tenir son rôle.»

Il avait suivi à 17 ou 18 ans une troupe indépendantiste, pour gagner le mont Maoer dans le district de Linjiang qui abritait alors la principale base du Corps *Paeksan* des guerriers[5].

Un jour, j'ai entendu le vieux O Tong Jin dire, en causant avec mon père, que Choe Yun Gu ne manquerait pas de devenir un brave commandant d'armée, et j'en ai été fort impressionné. En effet, il pouvait très bien le devenir grâce à son physique, à sa personnalité et à son tempérament. Il avait de plus fait l'expérience de nombreux combats. Kim Myong Jun qui avait servi un temps sous ses ordres avait dit qu'il aimait se jeter dans le feu, toujours à la tête de ses hommes, même après qu'il fut devenu commandant adjoint. Pendant mes années d'enfance à Fusong, je l'ai tenu en grande estime en le considérant comme une huile du mouvement indépendantiste.

Mon père l'aimait comme un frère.

Quand mon père malade était alité, il était venu chaque jour s'informer de son état en compagnie de Jang Chol Ho, et, quand mon père est décédé, il est revenu avec ses hommes présenter ses condoléances. Il a porté le deuil et a beaucoup pleuré; il m'a adressé des paroles réconfortantes. Je n'ai jamais oublié ses paroles cordiales, et je lui en sais gré aujourd'hui encore.

Je ne sais pas au juste quelles opinions politiques il avait dans ses

années de service au *Jong-ui-bu,* mais, si l'on en juge d'après son attitude vis-à-vis du communisme, il faudrait dire qu'il était plutôt favorable à celui-ci. Mais il ne s'y est pas rallié assez tôt comme Kong Yong ou Pak Jin Yong.

Nombreux étaient, parmi les connaissances de mon père, ceux qui sympathisaient avec le nouveau courant idéologique qu'était le communisme, mais peu d'entre eux avaient osé changer leur fusil d'épaule pour rejoindre le camp communiste.

A l'époque, en Mandchourie du Sud et du Centre, ceux qui s'étaient alignés sur le nouveau courant étaient cernés par les nationalistes. Si les premiers l'avaient emporté sur les seconds, nous n'aurions pas eu à subir cette terreur blanche que les dirigeants réactionnaires du *Kukmin-bu* avaient déclenchée contre nous à Wangqingmen.

Par contre, en Mandchourie de l'Est, le communisme avait pris le dessus. Il avait établi son règne dès le début de sa pénétration avant même que le nationalisme ait eu le temps de se ressaisir pour riposter. Et l'antagonisme entre les deux courants n'avait pas connu d'exacerbation aussi violente qu'en Mandchourie du Sud et du Centre.

Comme c'était le cas de Choe Hyon, de Yun Chang Bom, de Pak Tong Gun, de Kim Il Ryong, de Pak Tu Gyong et autres, un grand nombre de combattants de l'armée indépendantiste étaient passés, sans avoir connu trop de vicissitudes, du côté de l'armée révolutionnaire sous le contrôle des communistes. Dans cette région, l'idéologie périmée avait fait place à la nouvelle, sans provoquer d'effusion de sang. De prime abord, les masses acceptèrent le communisme pour en faire leur idéologie directrice; et la nouvelle orientation que la lutte de libération nationale coréenne avait prise en passant du nationalisme au communisme était considérée comme

un processus logique, conforme à la loi de l'évolution de l'histoire.

En été 1932, j'ai eu une courte entrevue avec Choe Yun Gu à Tonghua. Occupé que j'étais alors à négocier avec Ryang Se Bong pour la collaboration, je n'ai pu causer longtemps avec lui.

A cette époque, les troupes indépendantistes dans leur ensemble se montraient plutôt hostiles au communisme. Nous n'avions pu réaliser la coopération avec elles à cause de l'hostilité de leurs milieux dirigeants et des complots de discorde de l'ennemi. Et notre départ de Tonghua avait beaucoup affecté Choe Yun Gu, a-t-on dit.

Bien que nous ayons quitté sans succès la Mandchourie du Sud, nous n'avions pas pour autant renoncé à notre idée de collaborer avec les indépendantistes. Ce n'était pas chose à prendre ou à laisser; il ne s'agissait pas d'une tâche qui ne nous intéresserait que lorsque nous nous sentirions faibles et qui cesserait d'avoir son poids dès que nous serions forts, ni d'une tâche qui comptait avant la prise du pouvoir, et non après l'accession au pouvoir. C'était une ligne stratégique à suivre jusqu'au jour où nous aurions réalisé la concorde, l'union et la cohésion de toute la nation.

Comme vous le savez bien, nous préconisons aujourd'hui encore, plusieurs dizaines d'années après la Libération, la formation d'un front uni avec les nationalistes.

Dès le début de nos activités révolutionnaires, nous avons tenu cela pour une tâche stratégique à laquelle nous devions nous intéresser jusqu'au jour de la réalisation d'une grande union nationale, et nous avons eu raison.

Bien que nous ayons échoué dans les négociations avec Ryang Se Bong, nous ne doutions pas du succès prochain de notre entreprise, et nous n'avons rien ménagé pour l'atteindre au plus tôt. En effet, qu'est-ce qui nous empêcherait de former un front conjoint avec les frères issus du même sang alors que nous avions déjà réussi

à en faire de même avec les troupes chinoises antijaponaises à l'esprit irréductible? Ce serait une honte à la face du monde si nous n'y réussissions pas.

Depuis notre arrivée dans la région de Xijiandao à l'issue de la seconde expédition en Mandchourie du Nord, je m'étais régulièrement renseigné, par divers canaux, sur les mouvements de l'armée indépendantiste en Mandchourie du Sud, d'une part, et, de l'autre, j'avais fait poursuivre l'effort de collaboration avec elle. J'ai expédié un agent de liaison pour remettre à celle-ci la Déclaration constitutive et le Programme en dix points de l'Association pour la restauration de la patrie. Puis, j'ai chargé les camarades coréens servant dans les unités de l'Armée antijaponaise unifiée qui opéraient en Mandchourie du Sud de bien procéder avec la troupe indépendantiste en vue d'obtenir sa collaboration. Ri Tong Gwang a contacté cette dernière en qualité de représentant de l'Association pour la restauration de la patrie en Mandchourie du Sud.

Or, l'armée indépendantiste se montrait intraitable. Après la mort de Ryang Se Bong, un nommé Kim Hwal Sok était devenu commandant de sa troupe, et c'était un anticommuniste acharné. Nombreux étaient, dans cette troupe indépendantiste, ceux qui sympathisaient avec le nouveau courant idéologique et désiraient collaborer avec les communistes, mais les éléments de la droite qui, depuis les années de *Kukmin-bu,* suivaient aveuglément les anticommunistes, aussi farouches que Ko I Ho ou Hyon Muk Gwan, y formaient une force considérable, et l'effort de coopération avec eux se heurtait à de grandes difficultés, ne pouvant se poursuivre comme il aurait dû. Du vivant de Ryang Se Bong, sa troupe indépendantiste avait effectué des actions conjointes avec les unités de Yang Jingyu, mais, une fois qu'elle eut été placée sous le commandement de Kim Hwal Sok, ce germe précieux de collaboration

n'a pu se développer vigoureusement, par suite de l'opposition des éléments anticommunistes de son commandement.

Il fallait amener Kim Hwal Sok à collaborer avec les communistes, c'était une tâche à exécuter sans retard, car elle touchait au sort des centaines d'hommes placés sous ses ordres.

Si nous y avons alors attaché une telle importance, ce n'était pas que nous ayons eu besoin d'en tirer profit.

En 1936, l'Armée révolutionnaire populaire coréenne était très puissante tant par ses effectifs que par son armement et sa technique de combat. Nous étions alors parfaitement capables d'affronter l'ennemi par nos propres moyens sans faire appel à l'aide de l'armée indépendantiste.

Par contre, celle-ci, en plein déclin, se trouvait dans une situation difficile. Ses rangs s'éclaircissaient de jour en jour; et elle souffrait de la pénurie d'armes; bon nombre de ses soldats n'avaient en mains que des lances ou des bâtons. Très affaiblie, elle évitait toute rencontre avec l'ennemi, n'osant pas l'affronter; elle n'avait donc aucun moyen de compléter ses armes et ses munitions ni de se procurer ses vivres et ses vêtements.

Kim Myong Jun, ancien combattant révolutionnaire antijaponais, qui a accompagné Choe Yun Gu lorsque celui-ci quitta Kim Hwal Sok pour passer à l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, a décrit, dans ses souvenirs publiés en 1960, la situation de l'armée indépendantiste depuis son enrôlement:

«A l'automne 1932, nous sommes allés chercher une troupe indépendantiste cantonnée quelque part aux environs du mont Yantong... Nous sommes arrivés dans un village alors qu'on y préparait un festin de bienvenue pour cette troupe. Mon camarade et moi avons décidé de plaire aux militaires. D'abord, nous les avons aidés à abattre un porc, puis nous avons fait mille petites commissions du factionnaire, mais notre zèle n'a donné aucun résultat: les commandants de la troupe ont rejeté notre demande d'enrôlement en disant que nous étions encore trop jeunes, presque des enfants.

«Raffermissant notre résolution, nous avons suivi de nuit la troupe qui repartait. Et dans tous les villages où elle s'arrêtait, nous avons fait preuve de zèle en rendant divers

services à ses hommes. Enfin, le chef de la compagnie, touché par notre assiduité et notre ardent souhait d'enrôlement, a fini par céder. Je ne peux trouver les mots pour exprimer la joie que j'ai alors éprouvée.

«Mais, aussitôt après, nous nous sommes aperçus, à notre grande déception, que l'armée indépendantiste n'était point ce dont nous avions rêvé. Contrairement à notre attente, elle était très mal équipée; nombre de ses hommes n'avaient qu'une matraque pour arme, et je n'avais pas reçu de fusil, ce qui m'obligeait à emprunter le *taotung* (fusil vieux modèle—NDLR) à un vétéran chaque fois que je devais monter la garde.»

Plus tard, admis dans l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, Kim Myong Jun a passé quelques années auprès du camarade Kim Il Sung dans la base d'entraînement en Extrême-Orient de l'Union soviétique, à l'époque des opérations de cette armée en petites formations.

C'est par lui que le camarade Kim Il Sung, grand Leader, a acquis une connaissance détaillée de l'état de la troupe indépendantiste sous les ordres de Kim Hwal Sok. Il a affirmé que, si, plus tard, la troupe indépendantiste sous la conduite de Choe Yun Gu avait rejoint l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, c'était l'aboutissement logique de l'évolution du mouvement nationaliste dans notre pays.

L'armée indépendantiste s'approvisionnait en vivres et en vêtements aux dépens de la population tout comme elle se procurait des armes avec l'argent prélevé sur celle-ci. Elle contraignait les gens de son secteur à payer un impôt dit «tribut annuel».

Ses agents fiscaux, munis d'un registre, convoquaient les habitants et vérifiaient foyer par foyer le paiement de l'impôt. Ceux qui ne l'avaient pas payé étaient durement admonestés ou même fouettés.

A l'instar de l'administration du *Jong-ui-bu* d'autrefois, l'armée du *Kukmin-bu* exerçait des pouvoirs d'Etat en Mandchourie du Sud.

Selon Kim Myong Jun, l'armée indépendantiste renonça à sa mission dès le milieu des années 1930, pour dégénérer en une troupe de bandits.

Un détachement de cette armée, se voyant à court de vivres, est allé jusqu'à dévaliser les flotteurs sur le fleuve Amnok. Déguisés en brigands, ses hommes se sont tenus aux aguets sur un passage et ont

tiré en l'air pour faire aborder les trains de flottage et s'approprier les vivres des flotteurs. Etait-ce concevable pour une armée qui disait combattre pour l'indépendance du pays? Même en supposant qu'ils étaient dans une situation très difficile, cela dépassait l'imagination.

Quelle honte que cette armée soit tombée si bas, elle qui aurait dû protéger et sauver le peuple!

La discipline se relâchait en son sein, et les cas de désertion se signalaient toujours plus nombreux. Le chef de la section à laquelle appartenait Kim Myong Jun a pris la fuite en même temps que l'homme qui était de service et le factionnaire, en emportant avec eux le sceau, l'arme et l'argent que le commandant gardait dans un coffre-fort du commandement. Et les troupes de montagne n'hésitaient pas à désarmer les détachements de l'armée indépendantiste. La situation de celle-ci était vraiment intenable.

Or, nous ne voulions pas que cette armée dépérisse ainsi sans s'acquitter de sa mission. Sa ruine ne réjouirait que les Japonais; elle ne nous profiterait en rien. Qu'elle existe en tant que force armée, fidèle à sa mission initiale, alors que de nombreuses gens abandonnaient le mouvement indépendantiste ou devenaient des laquais de l'ennemi, cela même était un fait encourageant pour la nation. Elle méritait, du seul fait qu'elle existait, de jouir du soutien et de l'affection de la population. Du reste, n'avait-elle pas à son actif de nombreuses batailles et victoires, bien que, maintenant, elle se trouvât si avachie et si inerte?

Dans sa dernière période, ses officiers ont fait beaucoup d'efforts pour parer à son effondrement face aux attaques réitérées des troupes «punitives» de l'armée et de la police japonaises et mandchoues, ainsi qu'à la dégradation idéologique et morale de leurs hommes. Le plus grand mal dont elle souffrait, c'était le défaitisme,

qui se manifestait par des cas de reddition, de désertion et le brigandage auquel se livraient les soldats en renonçant à l'honneur et à la dignité de l'armée attachée au pays qu'elle avait été auparavant.

Kim Hwal Sok et une partie du commandement de la troupe indépendantiste, ainsi que certains officiers et soldats mettaient leurs espoirs dans l'armée de Jiang Jieshi. Ils nourrissaient des illusions sur le Guomindang et comptaient maintenir leur statu quo grâce à son aide.

La servilité envers les grandes puissances n'est pas quelque chose de spécial. Cette maladie se fait jour dès que l'on se sent faible et que l'on fonde ses espoirs sur autrui en escomptant vivre de sa charité. Ce n'est pas une tare congénitale ni une affection de nature fortuite. Un patriote, si ferme soit-il, risque de contracter ce mal néfaste s'il ne croit pas en ses forces et qu'il se sous-estime.

Comme je l'ai déjà dit, la plus grave des insuffisances idéologiques dont souffrait l'armée indépendantiste était justement l'absence de cette foi en ses propres forces et en les forces du peuple. La servilité envers les grandes puissances vient de l'absence de cette foi, et elle conduit à trahir la patrie et la nation.

Un serviliste xénophile ne fait cas ni de sa patrie ni de sa nation; tous ceux qui se mettent dans cet état peuvent aller jusqu'à les trahir. L'histoire est là pour le prouver.

Ce n'est pourtant pas vouloir dire que tous les soldats et les officiers de la troupe indépendantiste en question comptaient alors sur l'argent et l'armée du Guomindang. Si Kim Hwal Sok considérait Jiang Jieshi comme Dieu, bon nombre d'officiers ne lui faisaient pas confiance, ils portaient intérêt plutôt à la collaboration avec l'Armée révolutionnaire populaire coréenne qu'avec l'armée du Guomindang. Les officiers et soldats de cette troupe connaissaient bien quel type d'armée était la nôtre, non seulement de réputation,

mais encore par expérience.

Je n'ai pas oublié ce que Kim Myong Jun m'avait raconté lors de son séjour dans la base d'entraînement en Extrême-Orient de l'Union soviétique.

Une année, le détachement de la troupe indépendantiste auquel appartenait Kim Myong Jun a rencontré, par hasard, une petite unité de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. Son détachement était arrivé en pleine nuit dans un hameau de montagne dans le district de Jian et a frappé à la porte d'une maison pour demander à y passer la nuit. Mais elle était déjà occupée par les hommes d'une petite unité de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. Les nouveaux arrivants n'avaient pas trouvé de local convenable pour passer la nuit et allaient d'une maison à une autre, lorsque les hommes de l'armée révolutionnaire populaire ont décidé de leur céder la pièce qu'ils occupaient; ils ont invité les autres à prendre leur pièce et leur ont donné une partie de leurs vivres, les voyant à court de provisions.

Les hommes de la troupe indépendantiste qui sont sortis la nuit pour leurs petits besoins ont été surpris en voyant un spectacle peu commun. Les combattants de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne dormaient à la belle étoile, couchés à même le sol autour d'un feu de bois qui s'éteignait, serrés en turban les uns contre les autres; ils dormaient sur des tiges de maïs sans rien avoir sur eux, ni couvertures, ni quoi que ce soit. Qui ne serait pas ému devant un tel spectacle!

Le lendemain matin, les hommes de la troupe indépendantiste ont été encore plus étonnés. Les soldats et les officiers de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne qui avaient déjà remis les tiges de maïs à leur place s'empressaient de donner un coup de main au vieux couple de la maison, qui apportant de l'eau, qui fendant du

bois, qui balayant la cour. Le maître de céans, un vieux Chinois, très ému, leur serrait la main en se répandant en compliments: «C'est la première fois de ma vie que je vois une armée comme la vôtre. Vous êtes une véritable armée du peuple, une armée à nous autres, gens du peuple.»

Cette histoire a été racontée de tous côtés par les hommes du détachement de Kim Myong Jun et a défrayé un temps la conversation dans la troupe indépendantiste, au sein même du commandement. Choe Yun Gu aussi l'a apprise et en a été très touché.

Rien n'a pu voiler les regards de confiance que les hommes de la troupe indépendantiste tournaient vers l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

La collaboration avec l'Armée révolutionnaire populaire coréenne était pour elle la seule voie de survie. Elle devait admettre le communisme et collaborer avec lui si elle voulait sortir de l'impasse. De notre part, nous souhaitions qu'elle gagne en force et continue de combattre de façon autonome ou bien qu'elle unisse ses forces aux nôtres pour un combat commun contre l'impérialisme japonais.

Etant donné sa situation, elle ne pouvait pas ne pas en venir à coopérer avec nous; la question était de savoir comment nous devions détromper le commandant Kim Hwal Sok et consorts, qui fondaient leurs espoirs sur Jiang Jieshi et se montraient hostiles aux communistes. D'après les rapports de nos agents et ce que les camarades de la Mandchourie du Sud nous disaient, Choe Yun Gu avait approuvé la Déclaration constitutive et le Programme en dix points de l'Association pour la restauration de la patrie qu'il avait lus.

C'est après avoir fondé l'Association pour la restauration de la patrie que nous avons décidé de réaliser à tout prix la coopération avec l'armée indépendantiste, et c'est après notre sortie dans la région du mont Paektu et dans celle de Xijiandao que nous nous

sommes mis à l'œuvre pour exécuter notre plan.

Auparavant, l'Armée révolutionnaire populaire coréenne avait déjà eu, de sa propre initiative, quelques contacts avec le haut commandement de l'armée indépendantiste. Celui-ci ne s'était guère opposé à notre proposition de coopération entre les forces nationales opposées au Japon, mais avait refusé de répondre à celle de l'unification de nos deux armées.

C'est dans ce contexte que nous avons chargé Choe Chun Guk qui partait pour la Mandchourie du Sud de poursuivre l'effort de coopération avec l'armée indépendantiste.

A son arrivée en Mandchourie du Sud, celui-ci a remis ma lettre à Choe Yun Gu et a discuté avec lui, à huis clos, de la fusion des deux armées. Quand il lui a communiqué notre point de vue sur la résistance commune au Japon, Choe Yun Gu a approuvé la fusion. Car, sans compter sa vieille amitié pour moi, il était le plus fervent et le plus ferme des combattants antijaponais de l'armée indépendantiste.

«Notre troupe n'existe que de nom, a-t-il déclaré. Si on y regarde de près, on comprendra qu'il n'en est resté que la carcasse. Quant à moi personnellement, j'ai envie de partir tout de suite avec toute la troupe pour aller rejoindre le Commandant Kim Song Ju. Si le vieux commandant s'obstine à refuser, tant pis, je partirai tout seul pour me joindre à l'armée révolutionnaire.»

Choe Chun Guk s'est vu obligé de l'en dissuader, lui disant que nous ne voulions pas la division de sa troupe, que ce ne serait certes pas mal qu'il vînt avec les hommes qui lui étaient fidèles pour nous trouver au mont Paektu, mais que mieux valait pourtant persuader son commandant de s'unir à l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

Choe Yun Gu a alors répondu qu'il n'était pas sûr d'y parvenir,

mais qu'il mettrait toute son énergie à établir un front conjoint avec nous contre le Japon. Il avait compris que c'était la seule voie du salut de son armée; lui, témoin de la corruption et de la dégradation du mouvement nationaliste pendant plusieurs années de service dans l'armée indépendantiste, c'était bien la leçon qu'il en avait tirée.

Kim Hwal Sok, de son côté, pensait à diviser sa troupe en trois groupes et à les faire opérer séparément afin de parer aux revers, mais cela ne pouvait être qu'un expédient, du reste, peu efficace. Parce qu'elle n'avait pas plongé ses racines dans les masses, cette armée n'avait pas de ressources en hommes pour compléter ses rangs.

Choe Yun Gu s'était demandé: «Comment se fait-il que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne aille toujours se renforçant tandis que la nôtre s'affaiblit de jour en jour, que le moral dans l'Armée révolutionnaire populaire coréenne est si élevé que même l'ennemi en pousse des cris de détresse tandis que la discipline va se relâchant dans la nôtre au point qu'il est devenu presque impossible d'y établir l'ordre? Comment se fait-il que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne se suffise à elle-même en tout, vivres, vêtements, logement, sans jamais toucher aux biens de la population tandis que la nôtre ne peut vivre sans se livrer au pillage? Comment se fait-il que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne aille de victoire en victoire tandis que notre troupe subit défaite sur défaite devant l'armée japonaise et que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne regarde notre armée comme une amie tandis que celle-ci la déteste?» Et il en était tourmenté.

Il a fini par se l'expliquer par la base de masse dont disposait chaque armée. La sienne combattait péniblement sans bénéficier de soutien actif de la population, parce que sa base de masse était fragile; elle n'avait pas non plus réussi à remédier à la corruption et à la dégradation qui la rongeaient, parce qu'elle n'avait pas

d'implantation solide dans la population. Voilà la conclusion qu'il en avait tirée. A ses yeux, sombre était l'avenir de sa troupe parce qu'elle se trouvait coupée des masses et qu'elle voulait les dominer, mais lumineux était celui de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne parce que, née du peuple, elle partageait tout avec lui.

Or, ce n'était que naturel et inéluctable qu'elle aie une base de masse faible, du moment que toutes ses activités, toutes ses aspirations étaient fondées sur le nationalisme bourgeois: celui-ci ne voulait pas mettre les masses au centre de ses préoccupations; il ne voyait pas dans les masses l'artisan de la révolution; il n'aimait donc pas l'idée de s'unir aux forces patriotiques des différentes couches, opposées au Japon, et détestait le communisme.

Ayant trouvé la cause de la décadence, de l'isolement et du dépérissement de sa troupe, Choe Yun Gu est arrivé à cette conclusion que sa troupe ne pourrait s'acquitter de la mission qu'elle assumait devant la nation qu'en s'unissant à l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et qu'en s'appuyant sur la base de masse qu'avaient posée les communistes.

Cependant, Kim Hwal Sok faisait la sourde oreille à ses suggestions, car, selon lui, l'union avec l'armée révolutionnaire populaire ne profiterait qu'aux communistes et signifierait la fin de sa troupe. Et il s'obstinait à repousser toute idée de collaboration. «Que mon armée soit condamnée à disparaître, je ne voudrais pas manger dans la même marmite que les communistes», telle était sa position. «Ne vous laissez pas prendre à la propagande des communistes, disait-il. Ce qu'ils ont en tête, ce n'est que la lutte des classes. Le front uni qu'ils préconisent n'est qu'un stratagème temporaire. Le mieux à faire est de tenir à distance ces individus à double face.» Ainsi n'entendait-il pas se départir de sa position anticommuniste.

La situation de la troupe ne cessait d'empirer alors que son

commandant et son commandant adjoint discutaient à perte de vue sans jamais trouver un terrain d'entente. A court de vivres et de vêtements et cernée par l'ennemi, elle se voyait dans une impasse. Pire encore, le nombre de ceux qui désertaient, se rendaient à l'ennemi ou mouraient de faim s'accroissait au fil des jours, et cela démoralisait l'armée.

Choe Yun Gu se décida à jouer le tout pour le tout; il demanda au commandant une dernière et ultime entrevue. Il lui dit sans ambages: «Si vous ne voulez pas accepter mes propositions, il n'y aura plus rien entre nous. Je ne vois d'autre issue que de me séparer de vous avec les hommes qui sont pour l'union, quitte à voir notre troupe se diviser en deux. Car nous serons anéantis si nous continuons à balancer comme aujourd'hui sans prendre de décision. Je veux que chacun soit libre d'agir à sa guise, d'aller trouver ou Jiang Jieshi ou Kim Il Sung!»

Aux abois, Kim Hwal Sok dut céder. Il fit se rassembler toute sa troupe, puis expliqua, en termes pathétiques, la situation désastreuse de son armée et, enfin, déclara: «Que ceux qui, parmi vous, veulent aller rejoindre l'armée de Kim Il Sung avancent et se mettent hors des rangs!»

Au premier moment, personne ne bougea. Et pour cause. On ne savait pas ce qu'il avait en tête. Qui pouvait dire qu'il ne voulait pas repérer les sympathisants communistes pour ensuite s'en prendre à eux?

C'est Kim Myong Jun qui s'est présenté le premier. A sa suite, un grand nombre d'hommes se sont avancés. Dans toute entreprise, il faut que quelqu'un ose le premier. Kim Myong Jun l'a fait. C'est pour cette raison-là que je l'ai beaucoup aimé après son engagement dans l'armée révolutionnaire populaire.

«Celui qui m'a alors encouragé, a dit Kim Myong Jun en évo-

quant cette période de sa vie, c'est le commandant adjoint Choe Yun Gu. Il n'a rien dit, mais il nous a exhortés du regard. Il a exigé de nous que nous agissions selon nos convictions.»

Ainsi, la troupe indépendantiste a fini par se diviser en deux, et tous en ont pleuré, y compris Kim Hwal Sok et Choe Yun Gu. Quelles ne devaient pas être leur douleur et leur désolation quand ils virent leur troupe se scinder!

Les deux groupes se sont mis en route allant chacun de son côté après s'être promis de se retrouver le jour de l'indépendance de la Corée. L'un est parti sous les ordres de Choe Yun Gu à la recherche de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, et l'autre qui comptait à peine quelques dizaines d'hommes, sous la conduite de Kim Hwal Sok, s'est dirigé vers Fenghuangcheng. Ainsi, cette armée du *Kukmin-bu,* la seule force armée nationaliste qui s'opposât jusque-là à l'impérialisme japonais en Mandchourie du Sud, a cessé d'exister en tant que telle.

«J'ai fait un long chemin avant de me retrouver près de vous, mon chef Kim Song Ju, m'a dit Choe Yun Gu à Nanpaizi. J'aurais dû venir plus tôt. Mais, j'ai trop longtemps hésité.»

Je l'ai félicité sincèrement.

Car il s'agissait là d'un événement digne d'être inscrit dans l'histoire de la lutte de libération nationale et l'histoire du front uni national de Corée. C'était le fruit de la politique de front uni telle que nous l'avions définie et poursuivie depuis le début de notre lutte armée contre les Japonais, de même qu'un nouveau jalon ainsi posé par les communistes coréens dans leur effort pour l'application du «Programme en dix points de l'Association pour la restauration de la patrie». L'unification de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et de l'armée indépendantiste a fourni un modèle à suivre par les communistes et les nationalistes. Ils devront en tenir compte.

Et les exploits de Choe Chun Guk et de Choe Yun Gu qui ont créé ce modèle méritent de figurer dans l'histoire du mouvement de front uni national et celle de la grande union nationale de notre pays. Voilà pourquoi je ne peux oublier Choe Yun Gu, cet homme à l'esprit si large, qui a été le premier à s'efforcer de collaborer avec les communistes. Tenant compte de ce fait, les historiographes de la Lutte armée antijaponaise devront souligner son mérite dans les ouvrages consacrés à l'histoire du mouvement de front uni national.

Son passage à l'armée révolutionnaire a marqué le début de l'union entre la génération des pères et celle des fils au sein de notre mouvement révolutionnaire. Du point de vue idéologique, Choe Yun Gu relevait de la génération de mon père. La majorité de cette génération s'inspirait du nationalisme, tandis que notre génération était adepte du communisme. Les patriotes de ces deux générations considéraient le communisme et le nationalisme comme deux courants idéologiques aux antipodes; pourtant ils ont fini par s'embarquer sur la voie de la résistance commune à l'impérialisme japonais en transcendant leur différence d'idéaux.

Le cas de Choe Yun Gu montre que, quelque profondes que soient les différences d'idéal, de croyance et d'opinion politique, les personnes réellement attachées au pays et à la nation peuvent très bien s'entendre entre elles et s'unir.

Après avoir rejoint l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, Choe Yun Gu a adhéré au parti communiste; nommé à un poste important de l'état-major, il a bravement combattu pour la victoire de la révolution antijaponaise; il est tombé au champ d'honneur à la fin de 1938, dans le district de Huadian. J'ai été très affligé par sa mort, compagnon d'armes de mon père et mon camarade révolutionnaire à moi. C'est lui qui a ouvert la voie de la collaboration des nationalistes avec les communistes, mais il a quitté ce monde sans avoir vu le jour

de la libération. C'est ce qui m'a affligé le plus.

Différemment de lui, Kim Hwal Sok a été arrêté alors qu'il était en route pour aller trouver Jiang Jieshi, et il n'a pu remplir jusqu'au bout sa mission en tant que commandant de la troupe indépendantiste. Il a été victime d'un complot des Japonais: ceux-ci, ayant pénétré ses illusions sur Jiang Jieshi et son désir de s'en approcher, avaient dépêché à sa rencontre un agent déguisé en envoyé spécial de Jiang Jieshi. Cet agent lui a présenté un faux mandat et l'a invité à le suivre en disant que le président Jiang l'attendait pour une entrevue. Aveuglé par ses espoirs irraisonnés à l'égard de celui-ci, Kim Hwal Sok a eu l'imprudence de le suivre sans même avoir pensé à vérifier son identité, et l'agent l'a conduit tout droit au commandement de la gendarmerie.

Il doit sa fin lamentable à son anticommunisme maladif et à sa servilité envers les grandes puissances.

Comme le montre l'histoire de notre nation, les servilistes et les anticommunistes finissent toujours, qu'ils le veuillent ou non, par glisser sur la pente de la trahison.

Sun Yatsen, dirigeant de la révolution démocratique bourgeoise chinoise, a pu poursuivre son œuvre parce qu'il a bénéficié du soutien des masses, ayant opté pour la collaboration avec les communistes. Kim Ku aussi a pu laisser son nom dans les annales de notre nation parce qu'il a osé faire un nouveau départ vers la fin de sa vie en passant de l'anticommunisme à la coopération avec les communistes. Si Kim Hwal Sok avait choisi, comme ces derniers, de collaborer avec les communistes, il ne serait pas tombé dans le piège tendu par les Japonais, et il aurait pu terminer sa vie dans l'affection et l'estime du peuple en tant que patriote.

C'est justement pour cette raison-là que, chaque fois que je rencontre quelqu'un qui est atteint de la maladie anticommuniste, je me

fais un devoir de lui faire savoir que non seulement l'anticommunisme gâchera sa vie, mais encore et surtout qu'il l'éloignera de sa nation et de son peuple. S'opposer aux communistes qui font cause commune avec le peuple revient à tourner le dos à ce dernier. Aussi l'anticommunisme conduit-il à trahir le pays, la nation et le peuple, tandis que l'admission du communisme et la collaboration avec lui permettent de les servir.

Kim Myong Jun qui a rejoint l'armée révolutionnaire populaire avec Choe Yun Gu a toute sa vie fidèlement suivi la voie de la révolution. Après la Libération, il a été longtemps mon officier d'ordonnance. Cet homme simple et candide m'a rendu beaucoup de services, se tenant toujours à mes côtés.

Le camarade Kim Jong Il l'a honoré et l'a entouré de sollicitude en disant de lui qu'il était le dernier homme de l'ancienne armée indépendantiste.

Hong Chun Su a été également dans l'armée indépendantiste avant de venir se joindre à l'armée révolutionnaire populaire.

L'expérience historique de la fusion de l'armée indépendantiste avec l'Armée révolutionnaire populaire coréenne à l'époque de notre lutte contre l'agresseur impérialiste japonais pour la restauration de la patrie démontre de façon éloquente que, de nos jours, toutes les forces patriotiques de notre nation, qu'elles soient dans le Nord, dans le Sud ou outre-mer, doivent et peuvent s'unir les unes aux autres en transcendant les différences d'idéologie, d'idéal et d'opinion politique, dans une lutte commune contre les forces étrangères.

4. Le maire de village Wang et le chef de poste de police Wang

Parmi les Chinois qui, dans la seconde moitié des années 1930, ont aidé l'Armée révolutionnaire populaire coréenne par tous les moyens figuraient deux Wang qui, alors, servaient dans les organismes ennemis. L'un, maire du village de Dahuanggou dans le district de Linjiang, et l'autre, chef du poste de la police fantoche mandchoue à Jiajiaying dans le même district, appelé couramment chef de poste de police Wang.

Comment ces deux hommes, serviteurs subalternes de la politique coloniale des impérialistes japonais, avaient-ils pu prendre contact avec l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et en étaient-ils venus à la soutenir dans son combat contre les Japonais? Les démarches engagées auprès d'eux relevaient du travail d'éducation entrepris sous la direction personnelle du camarade Kim Il Sung, grand Leader, peu après le déclenchement de la guerre sino-japonaise.

Il les a rencontrés chacun une seule fois, mais il ne les a pas oubliés même des dizaines d'années plus tard.

C'est Ju Jae Il, instructeur politique de la première compagnie du 8e régiment, qui, au retour de sa mission à Dahuanggou dans le district de Linjiang, m'a parlé pour la première fois de Wang, maire de ce village. Il a alors ajouté que, si l'on voulait étendre l'Association pour la restauration de la patrie à ce secteur, il serait bon de commencer par gagner le maire de village Wang.

Il avait appris le passé de celui-ci d'un militant d'une organisation clandestine qu'il avait fait admettre au parti lorsqu'il était secrétaire du comité du parti de la section de Niuxinshan, à Sandaogou dans le district de Helong. Ce militant, brûlé, n'avait pu demeurer plus longtemps à Helong, et l'organisation locale du parti

l'avait envoyé se réfugier dans le district de Linjiang, où il avait un lointain parent. Là, il s'était procuré une hutte aux abords de Dahuanggou et vivait au jour le jour; sans pourtant abandonner ses activités clandestines, il ralliait des gens sur lesquels il pouvait compter.

Quand il avait rencontré Ju Jae Il, son ancien secrétaire du comité de section du parti, il l'avait prié de l'aider à rétablir le contact avec le réseau de nos organisations.

J'ai dit à Ju de retourner sans tarder à Dahuanggou pour créer une organisation avec ses hommes de confiance, puis de la placer sous notre égide. L'instructeur politique se rendit chez son homme et lui dit de mettre sur pied une ramification de l'Association pour la restauration de la patrie sans hésiter ni rien craindre puisque le Quartier général le soutiendrait dans cette tâche. Ainsi, une organisation a vu le jour à Dahuanggou sous notre direction; c'était, si je ne me trompe, la première organisation de l'Association pour la restauration de la patrie que nous ayons mise sur pied dans le district de Linjiang.

J'avais également enjoint alors à Ju de gagner à notre cause le maire de village Wang, qui, ainsi, avait commencé à faire l'objet de notre attention. Nous l'avons sondé durant plus de six mois par l'intermédiaire de l'organisation clandestine de Dahuanggou.

Ce travail a porté ses fruits au printemps 1938.

Nous marchions alors vers le sud, vers la région de Changbai, après nos études politiques et militaires à Matanggou. Notre route passait par Dahuanggou, et j'avais l'intention, une fois arrivé à Linjiang, de prendre sur mon temps et de rencontrer Wang. Notre marche était pleine d'embûches et de difficultés. A 12 kilomètres de Dahuanggou, nous étions obligés de nous arrêter, n'ayant plus de vivres et mes hommes étant moulus de fatigue.

On ne pouvait plus continuer la marche. Il fallait donner des vivres aux combattants pour que ceux-ci puissent poursuivre leur marche et soutenir des combats, mais nous n'avions rien à leur donner à manger.

Il fallait donc livrer un combat pour nous en procurer, mais mes hommes étaient si épuisés qu'ils se tenaient à peine debout. C'est alors que j'ai eu l'idée de conclure nos démarches auprès du maire de village Wang. Si tout allait bien comme nous le souhaitions, nous pourrions obtenir des vivres et même créer des conditions favorables à nos actions ultérieures, ai-je pensé.

Un village nommé Xiaohuanggou se trouvait non loin de Dahuanggou, et un grand malheur avait frappé l'organisation clandestine de l'endroit qui entretenait le contact avec le militant que Ju avait admis au parti à Niuxinshan. Elle avait opéré efficacement en étendant son réseau jusque dans les villages voisins, mais l'ennemi l'avait repéré et avait attaqué le village, massacré les militants de l'organisation, mis le feu aux maisons; il avait tué jusqu'aux vieillards et aux enfants, à coups de feu et de baïonnettes.

Les rares rescapés, quelques membres de l'organisation et autres villageois, s'étaient réfugiés à Dahuanggou. Leur destin se trouvait désormais entre les mains du maire de village Wang qui cumulait la fonction de chef du corps d'autodéfense. Que leur arriverait-il? Cela dépendait de la décision qu'il allait prendre. C'est cela même qui m'a également poussé à penser à le persuader de collaborer avec nous.

J'ai envoyé à Dahuanggou des agents politiques qui devaient parler avec lui.

Ils avaient promis de ne pas manquer de le gagner de notre côté, mais ils craignaient quand même qu'ils ne trouvent en lui un obstacle insurmontable, d'autant plus que cet homme était chef du

corps d'autodéfense.

Pourtant, je n'ai pas douté de la réussite de leur mission, parce que je l'avais jugé de bonne foi. Sur quoi se fondait cette opinion? Aux dires des gens, depuis qu'il était nommé maire du village et chef du corps d'autodéfense, il n'avait fait de mal à personne dans son village, et c'est ce dont je faisais grand cas. A l'époque, ceux qui craignaient de se voir compromis ou tenaient à faire carrière n'hésitaient pas à faire exécuter un ou deux patriotes, pour se faire remarquer, dès qu'ils avaient été promus à quelque poste responsable comme celui de maire de village ou de chef du corps d'autodéfense.

Cependant, le maire de village Wang n'avait dénoncé personne ni n'avait fait de tort à personne. Il avait toléré jusque-là que les réfugiés de Xiaohuanggou demeurent tranquillement dans son village. Si c'était un individu de mauvaise foi, il n'aurait pas agi de la sorte. Il les aurait dénoncés, disant d'arrêter ces rouges venus d'un village sous le contrôle du parti communiste, ou il aurait ordonné à ses hommes du corps d'autodéfense de tous les «zigouiller», pour gagner une prime de la part des Japonais.

Recevoir dans son village les rescapés d'une tuerie à laquelle s'étaient livrées l'armée et la police japonaises et veiller sur leur vie n'était pas chose qu'on puisse faire sans un courage ou une fermeté exceptionnels. Le maire de village lui-même ne pourrait échapper à un châtiment sévère si l'ennemi en venait à en avoir vent. Il avait donc dû se décider à tout affronter.

J'ai dit à mes hommes qui allaient partir pour Dahuanggou: «Le maire de village Wang semble un assez honnête homme. Il faut que vous l'abordiez sans hésiter et lui expliquiez de façon persuasive quel but l'armée de guérilla poursuit en se battant contre les Japonais, et il pourra alors se ranger de notre côté.»

Ayant pris contact avec lui par l'intermédiaire du maître de la hutte, ils lui ont proposé de collaborer, et il a accepté de bonne grâce. Il a même demandé une entrevue avec moi. Il a dit: «Conduisez-moi au Général Kim Il Sung, je vous en prie. Je vous promets de fournir alors à l'armée révolutionnaire tout ce qu'elle me demanderait.»

Cette sollicitation a provoqué une vive controverse parmi les commandants de notre armée: les uns disaient qu'il fallait y accéder et les autres, non. A l'époque, les complots de l'ennemi visant à attenter à la sécurité du Quartier général se multipliant, nos commandants et nos combattants étaient très vigilants.

Une fois au courant de cette discussion, j'ai persuadé mes officiers d'amener le maire de village à notre camp secret.

Quand il eut appris que j'avais acquiescé à son désir, il a fait préparer en secret par les villageois quantité d'approvisionnement, dont des vivres et des souliers, et il est venu me voir au Quartier général. De prime abord, il m'a plu. C'était un homme d'environ 35 ans, beau, courtois et plein de dignité et de vivacité.

J'ai causé un moment avec lui en m'enquérant de sa famille et de sa santé, puis je lui ai dit que je l'appréciais bien parce qu'il était resté digne de son état d'intellectuel, sans s'être laissé entacher dans sa conscience nationale, et je lui ai demandé de nous aider à l'avenir aussi en sa qualité de maire de village.

«Le Japon et le Mandchoukouo ne tiendront pas longtemps, lui ai-je dit. Le Mandchoukouo vous a nommé maire de village, mais vous devrez servir, non le Japon ou lui, mais la Chine, son peuple et la révolution en mettant à profit votre titre dans la mesure du possible. Vous devrez, de concert avec les villageois, soutenir l'armée révolutionnaire. J'espère que vous ne décevrez pas notre attente.»

Reconnaissant de la confiance que je lui témoignais, il a répondu:

«Je ne peux trouver les mots pour vous remercier de la confiance

que vous montrez à l'égard de l'homme indigne que je suis. Je suivrai vos instructions toute ma vie, et je lutterai.»

Il avait apporté, en venant chez nous, de l'eau-de-vie et quelques plats. C'était un homme sensible et sociable. Nous avons bu son alcool, le *baijiu,* sous ma tente. Pour montrer que l'alcool n'avait rien de nocif, il en a vidé le premier un verre, puis il a rempli le mien.

Tout en buvant, il m'a raconté l'histoire de sa famille, qu'il n'avait jamais contée à personne. C'était un récit émouvant et cohérent comme un roman, mais dramatique.

Son père, d'origine mandchoue, était né et avait grandi dans le district de Dongning. Il était si pauvre qu'il avait mené une vie errante jusqu'à l'âge de 40 ans avant de rencontrer et d'épouser une femme de sa convenance.

Sa femme lui donna un enfant charmant, le futur maire de village Wang. Avec le temps, il grandissait, c'était un garçon beau et intelligent; mais très pauvre, sa famille ne pouvait l'élever comme les autres.

Son père se demandait souvent s'il n'y aurait pas de pays au monde où il ferait bon vivre. S'il y en avait un, il quitterait la Mandchourie avec son enfant sans regret. Entre-temps, de jeunes Coréens arrivèrent dans son village, en vue de gagner de l'argent, parce qu'ils en étaient à court, sur leur chemin pour Kangdong où ils espéraient faire fortune. Son père apprit d'eux qu'en Russie on vivait mieux qu'ailleurs.

Beaucoup de gens de la génération de mon grand-père et de celle de mon père appelaient alors la Russie Arasa ou Kangdong.

Il partit avec eux.

En Russie, ils parcouraient des mines d'or, mais en vain; faute de mieux, ils finirent par s'installer à un endroit et cultiver la terre, ce

qui a donné naissance à un hameau de Coréens.

Ainsi le père de Wang vivait parmi les Coréens, en bonne entente comme de vrais frères, bien qu'ils fussent de nationalités différentes.

Fréquentant l'école du lieu, l'enfant s'habitua aux us et coutumes des Coréens et apprit à parler leur langue.

Or, plus tard, en Russie se déchaîna la tempête des partis nouveau et ancien. Le parti nouveau, c'étaient les bolcheviks, et le parti ancien, les Blancs. Les gens du village ont vécu beaucoup de tribulations dans cette tempête. Quand les forces contre-révolutionnaires furent expulsées par les forces bolcheviques, le village passa sous l'empire de ces dernières, et puis, celles-ci délogées, ce furent les Blancs qui y faisaient la loi. Et les villageois se divisèrent à leur tour en deux camps: les uns soutenaient les communistes, et les autres, les Blancs. Même dans une famille, on se bagarrait, le fils aîné étant partisan du parti nouveau, et les deuxième et troisième, du parti ancien.

Ces querelles commencèrent à faire des victimes. Le père de l'enfant y a trouvé la mort, percé d'une fourche des partisans du parti ancien. Le petit, devenu ainsi orphelin, est resté sans aucun soutien. Les villageois l'ont pris en pitié, mais personne n'osait prendre soin de lui de peur d'attirer le soupçon ou la colère du parti ancien, puisque son père avait été partisan du parti nouveau. Les gens du parti ancien, affirmant qu'il fallait exterminer cette mauvaise engeance du parti nouveau jusqu'à son moindre germe, complotaient de tuer l'enfant. Le danger était imminent.

Un des jeunes Coréens qui y étaient passés du district de Dongning décida de le sauver. Par un jour froid d'automne, il prit la clef des champs avec le petit; il franchit la frontière et se dirigea vers le district de Dongning, pour retrouver la mère de l'enfant. Mais, à mi-chemin, ils tombèrent aux mains des bandits. Ceux-ci voulurent

retenir l'enfant comme otage afin d'obtenir de l'argent et des biens. Mais, ayant appris qu'il était sans famille, ils s'apprêtaient à se débarrasser de lui, lorsque leur chef adjoint objecta: «A quoi bon tuer ce pauvre garçon? Laissez le Coréen aller son chemin et amenez-moi le petit dans ma chambre.» Ainsi, le jeune Coréen qui avait dû laisser son argent et l'enfant s'en est allé on ne savait où, et le petit est resté dans la tanière des bandits, sous la protection du chef adjoint. Celui-ci a défendu de le tuer, parce qu'il le voulait pour lui. Une nuit, il fila à l'anglaise avec le garçon, et, arrivé à Linjiang, il s'installa dans la vallée de Dahuanggou, où il s'acheta une maison et des terres; menant un assez large train, il adopta le garçon. Il était riche, parce qu'il avait apporté avec lui l'énorme somme d'argent qu'il gardait sur lui comme fonds commun de la troupe.

Ce père nourricier était du nom de Wang, originaire du Shandong. Il donna son nom à son fils adoptif. Ce qu'il pensait de la vie se ramenait à ceci: le pouvoir donne la richesse. Afin de faire de son fils un personnage, il le fit s'instruire, puis s'arrangea pour le faire nommer au poste de maire de village.

Le maire de village Wang m'a avoué: «Les bienfaits que j'ai reçus de mon beau-père sont incommensurables, mais je ne peux oublier le jeune Coréen qui m'avait protégé lors de la mort de mon père et m'avait ramené en Mandchourie.

«Maintenant que j'ai de l'argent et des biens, poursuivit-il, les larmes aux yeux, je ne peux lui rendre ses bienfaits, voilà ce qui m'afflige. Si j'ai témoigné de la compassion envers les Coréens quand ils étaient dans le malheur, c'était, de ma part, une façon d'exprimer mon sentiment de reconnaissance envers mon ancien bienfaiteur. La plupart des réfugiés de Xiaohuanggou sont des Coréens. Aussi ai-je pris soin d'eux au péril de ma vie pour rendre hommage à mon ancien bienfaiteur.»

Wang était un homme loyal. Ses dernières paroles m'ont beaucoup touché.

Je lui ai dit: «Je vous suis reconnaissant d'avoir eu pitié des Coréens dans le malheur et de les avoir tirés de leur mauvaise passe. Celui qui tient son devoir moral saura payer en retour son bienfaiteur et aussi servir son peuple. Désormais, vous devrez vous considérer comme maire de village, non pas au service du Mandchoukouo, mais au service du peuple.»

Le maire de village Wang m'a juré plus d'une fois de mériter cette confiance.

Il devait rentrer à son village, quand je lui ai adjoint deux hommes pour sa sécurité.

Depuis, il est devenu notre ami et nous a beaucoup aidés. S'il est encore vivant, j'aimerais bien le revoir. Je regrette beaucoup de ne rien savoir de ce qu'il est devenu par la suite.

Nous avons gagné un autre Wang, chef d'un poste de police, presque de la même façon. C'est Kim Phyong, commissaire politique du 7e régiment, qui m'a parlé le premier de lui. Pendant un temps, Kim a dirigé les opérations de petites unités dans les districts de Changbai et de Linjiang, à la tête de la compagnie de Choe Il Hyon. Il contrôlait alors les activités des petits détachements qu'il envoyait dans différentes localités, tout en accomplissant lui aussi des tâches clandestines. Un de ces détachements opérait aux environs de Wudaogou et de Sandaogou dans le district de Linjiang.

Un jour, un combattant de ce détachement vint demander à son chef ce qu'il devait faire du poste de police de Jiajiaying, parce que celui-ci gênait beaucoup les activités de son détachement. Sans doute avait-il l'intention de frapper ce poste de police du Mandchoukouo. En effet, ceux qui voulaient se rendre à Linjiang, à Mengjiang et à Fusong devaient passer par Jiajiaying, et c'est là que

se trouvait ce poste, faisant ainsi un véritable obstacle. Le commissaire politique du 7e régiment m'a rapporté le fait après avoir causé avec le combattant en question.

Alors, je lui ai suggéré de penser à mettre sous notre coupe le poste de police en question: on pourrait le frapper à tout moment, ce n'était pas pressé, et, d'autre part, cela pouvait entraîner de fâcheuses conséquences.

Quelques jours plus tard, il est venu me dire qu'on pourrait sonder le chef de poste de police Wang par l'intermédiaire d'un homme de sa connaissance qui habitait une hutte dans la forêt aux environs de Jiajiaying. Il le connaissait depuis qu'il était secrétaire du comité du parti d'un secteur dans le district de Yanji. On pouvait compter sur lui d'autant plus qu'il avait autrefois été chef de section de la garde rouge dans le district de Yanji. C'était lorsqu'il était menacé de peine de mort, accusé à tort d'avoir des intelligences avec le *Minsaengdan* que les Coréens dans le comité du parti du secteur l'avaient fait passer en zone ennemie. Son nom était Kim, ce me semble.

Ainsi, il vivait de la chasse à Jiajiaying, et le chef de poste de police en question était un amateur enragé de chasse. Ils s'étaient donc liés d'amitié.

J'ai dit à Kim Phyong de se rapprocher de Wang par l'intermédiaire du maître de la hutte, parce qu'il était le seul à le connaître. Tout était allé jusque-là presque de la même façon que dans le cas du maire de village Wang. Or, qu'un ancien militant se liât d'amitié avec un agent de police ennemie, c'était chose bien rare, mais, tout compte fait, cela pouvait arriver. Pourtant, il fallait en savoir long si nous voulions trouver le chemin direct menant au chef de poste de police Wang.

Après son entrevue avec l'homme de la hutte, Kim Phyong me

dit que celui-ci restait toujours fidèle à sa foi révolutionnaire bien qu'il ait quitté la zone de guérilla depuis longtemps. En voyant son ancien secrétaire du comité de secteur du parti en tenue civile, et non en uniforme, ce militant s'était même méfié de lui, soupçonnant qu'il n'ait retourné sa veste pour devenir un agent secret des Japonais. En effet, il nous était parfois arrivé de voir qu'un homme, d'ordinaire en uniforme, éveillait des soupçons en se montrant en tenue civile.

Après seulement l'avoir entendu dire qu'il venait de ma part, l'homme de la hutte l'avait traité comme autrefois. En causant avec lui, il avait dit qu'il regrettait beaucoup d'être passé dans la zone ennemie, sans s'être remis de la fausse accusation d'être du *Minsaengdan*. Et il l'avait prié de le conduire au Général Kim Il Sung et de se porter garant de lui quand il protesterait de son innocence auprès du Général Kim, et il avait ajouté qu'il voulait s'enrôler dans l'armée révolutionnaire populaire si le Général Kim lui faisait confiance.

Le commissaire politique lui avait dit: «Le problème du *Minsaengdan* a été résolu une fois pour toutes par le Général Kim, et vous n'avez plus à vous en inquiéter. Vous devrez rejoindre le front révolutionnaire et militer, la tête haute, avec toute votre énergie.» A ces mots, l'ancien militant avait pleuré de joie.

Il y avait un an qu'il s'était lié d'amitié avec le chef de poste de police Wang. Celui-ci venait de temps en temps dans son domaine de chasse; notre homme prenait quatre ou cinq pièces de gibier en une partie de chasse, alors que le butin de l'autre était à peine d'une ou deux.

Un jour, Wang, désireux de connaître ses secrets de chasseur, vint le voir dans sa hutte. Il admira son érudition en matière de chasse et dit qu'il n'avait pas l'air d'être un simple chasseur, mais plutôt un militant social ou un intellectuel.

Le maître de la hutte lui proposa une partie de chasse le lendemain pour voir s'il était un vrai chasseur ou non. Wang y consentit.

Le premier gagna la partie, et Wang dut arroser sa défaite. Ainsi, ils burent de l'alcool dans la hutte. Wang l'invita alors à devenir son frère juré. Et l'autre répondit que c'était à réfléchir parce qu'à la *Jiajiali* il devrait être son frère aîné. Puis, il lui demanda comme en passant comment lui, chef de poste de police, pouvait prendre si souvent du temps pour se livrer à la chasse.

Wang répondit: «Si je viens souvent à la chasse, ce n'est pas que j'aie beaucoup de temps, mais plutôt parce que j'ai le cœur mortifié. Ah, quelle maudite race que les Japs! Ils envoient les policiers mandchous dans des lieux dangereux, ils nous lancent des ordres et des invectives alors même que l'on est du même grade. C'est assez, y en a marre!»

Ayant appris tout cela de l'hôte de la hutte, le commissaire politique Kim Phyong lui confia la tâche de créer une organisation locale de l'Association pour la restauration de la patrie à Jiajiaying et lui demanda de le mettre en contact avec le chef de poste de police Wang.

Le lendemain, il amena Wang au rendez-vous fixé. Celui-ci n'avait pas oublié, comme le maire de village Wang, d'apporter de l'alcool et des amuse-gueule. L'eau-de-vie était alors un moyen de contact privilégié entre les fonctionnaires du Mandchoukouo.

C'était un homme de stature imposante et de tempérament fougueux, à la différence du maire de village Wang; homme de décision rapide, il donnait des réponses claires et nettes sans tergiverser quand il discutait.

Dès le début, Kim Phyong s'est présenté à lui en disant carrément qu'il était commissaire politique d'une unité dans l'armée du Général Kim Il Sung et lui a demandé sans ambages s'il était dis-

posé à collaborer avec nous, puisque c'était sur l'ordre du Commandant Kim qu'il l'avait invité à venir pour en discuter.

Surpris, l'autre cligna des yeux d'un air tendu, mais, aussitôt, il se ressaisit et, rasséréné, lâcha: «Ah, comme vous y allez dès le début! Discutons-en à loisir et buvons d'abord.» Après avoir vidé quelques verres, il dit, en tapant l'autre sur le genou: «Voilà comment est un commissaire politique de l'armée de guérilla. Pas de stature imposante, vous me plaisez quand même. Vous m'avez étonné en révélant votre identité sans même sourciller à l'homme au sabre que je suis.

–Tels sont tous les hommes du Commandant Kim Il Sung, répliqua le commissaire politique.

–Menez-moi au Commandant Kim, lui glissa Wang à l'oreille. Alors, je lui dirai ce que j'en pense. Mais vous devrez absolument adhérer à notre *Jiajiali.* Alors seulement je pourrais vous faire confiance.»

Ce rendez-vous lui avait permis de comprendre que le maître de la hutte était aussi un communiste. Et il s'est écrié, pris d'admiration, que les communistes gardaient le secret mieux que personne, alors qu'il avait cru que sa *Jiajiali* était la plus stricte à cet égard. En effet, le maître de la hutte n'avait jamais dit qu'il était du parti communiste même après qu'il était devenu son frère juré dans sa *Jiajiali.*

J'ai dit au commissaire politique du 7^{e} régiment de jurer fraternité avec Wang dans son organisation, du moment qu'il n'aurait pas à changer de nom pour cela, et de l'amener au Quartier général.

Plus tard, j'ai rencontré Wang aux environs de Jiajiaying. De prime abord, il m'a plu tout autant que le maire de village Wang. Je me rappelle qu'il m'avait alors fait présent de trois racines d'*insam* sauvage.

Je lui ai proposé de lutter en commun contre les Japonais, et il a

accepté sans se faire prier. C'était un homme plein d'entrain, au langage et aux gestes énergiques. Il m'a confié: «C'est à contrecœur et pour gagner ma vie, et non pour combattre contre le parti communiste, que je suis devenu policier. En voyant les Japs se conduire de façon si arrogante, l'idée me vient plus de cent fois par jour de jeter mon fusil. Je ne m'oppose pas à votre proposition, Commandant Kim, de lutter ensemble contre les Japs, sans quitter ma fonction de chef de poste de police. Puisque c'est votre volonté, j'obéirai. Mais alors, si je porte toujours l'uniforme de la police, les autres partisans me traiteront-ils comme vous? Je ne risquerais pas de recevoir les balles de deux côtés?

–Ne vous en inquiétez pas, ai-je répliqué. Si vous œuvrez pour une juste cause, on le reconnaîtra tôt ou tard. Notre armée révolutionnaire ne fait pas de mal à celui qui lutte contre les Japonais, même s'il travaille dans un organisme ennemi, j'en réponds. Ce que nous attendons de vous, c'est que vous ne vous mettiez pas en travers de nos activités. C'est déjà résister aux Japonais. En outre, vous ferez bien de nous fournir de temps en temps des renseignements et d'aider le maître de la hutte, étant toujours en bons termes avec lui.»

Depuis, le chef de poste de police Wang nous a aidés de son mieux. Sous sa protection, l'homme de la hutte a mis sur pied à Jiajiaying une organisation locale de l'Association pour la restauration de la patrie.

Les deux Wang nous ont fourni des renseignements importants, et les hommes du corps d'autodéfense de Dahuanggou ont agité les mouchoirs en guise de salut vers nos hommes chaque fois qu'ils les rencontraient.

Le résultat de nos démarches auprès des deux Wang marque une autre expérience dans notre effort de transformation de l'homme.

On peut tout transformer, dis-je. Et l'homme est plus difficile à

transformer que la nature et la société. Cependant, avec effort, on peut tous transformer sans exception. De par sa nature, l'homme aspire à la beauté, à la noblesse et à la justice. Aussi, avec un effort soutenu d'éducation idéologique, peut-on améliorer tout le monde. La transformation de l'homme consiste en fin de compte dans celle de sa mentalité.

Mais, il faut se garder de juger de la mentalité d'un homme d'après son titre ou sa tenue, autrement dit, d'après ses origines ou sa position sociale. Certes, il est indéniable que les propriétaires fonciers et les capitalistes possèdent les idées des classes exploiteuses, tandis que les ouvriers, les paysans et les travailleurs intellectuels ont les idées révolutionnaires de la classe ouvrière.

Cependant, il faut savoir qu'un homme en uniforme de police ennemie, comme Hong Jong U[6], peut avoir un cœur loyal et posséder des idées progressistes. Toutes les idées progressistes se ramènent à l'amour pour l'homme, à l'amour pour le peuple, la nation et la patrie. La haute conscience morale trouve son expression dans cet amour.

Nous n'avons pas tenu compte, dans notre effort de transformation de l'homme, ni de la position sociale ni de la nationalité. Pour peu qu'ils aient la conscience pure et l'amour du pays, nous n'avons pas hésité à tendre la main même aux Chinois, sans égard à ce qu'ils travaillent dans les organismes ennemis. Nous avions transformé des Coréens en service chez l'ennemi, nous en avions l'expérience. Pourquoi donc ne pourrions-nous pas procéder ainsi avec les Chinois? Le principe de l'éducation et de la transformation de l'homme ne diffère pas selon la nationalité. Si nous avons rallié à la révolution des policiers coréens, pourquoi ne pourrions-nous pas en faire autant avec un policier ou un maire de village chinois?

A l'époque de la révolution antijaponaise, nous avions, parmi

nos amis chinois, même des officiers supérieurs et subalternes de l'armée fantoche mandchoue, et ils nous ont aidés sincèrement comme les deux Wang.

Les Coréens ont à réunifier leur pays, et, en Corée du Sud, il y a beaucoup de gens qui ont des opinions différentes des nôtres, notamment des propriétaires fonciers, des capitalistes et autres membres des classes exploiteuses, ainsi que des fonctionnaires, des industriels et des commerçants. Une fois le pays réunifié, nous devrons certainement vivre ensemble avec ces gens de différentes couches sur le même territoire. Nous ne pourrions ni ne devrions, sous prétexte de divergence d'opinions, chercher à les supprimer tous, car nous ne pourrions pas vivre ainsi seuls, nous autres communistes.

Nous devrons trouver un dénominateur commun qui permettrait à tous les Coréens, y compris les non-communistes, de s'engager ensemble dans l'édification d'une patrie réunifiée. Ce dénominateur commun, c'est, pense-je, l'amour du pays, l'amour de la nation et du peuple. On pourra très bien s'entendre entre gens qui ont ce sentiment élevé et vivre en bonne intelligence sous un même toit.

5. L'expédition de Rehe

L'expédition de Rehe se révèle en effet riche d'enseignements: elle fut une grosse pierre d'achoppement pour les activités militaires et politiques de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, ainsi que pour le développement du mouvement révolutionnaire en Corée, et porta un grave préjudice à l'ensemble de la lutte contre les Japonais avant et après l'éclatement de la guerre sino-japonaise. Il s'agit là d'un cas type illustrant par excellence quelles difficultés la révolution eut à surmonter dans chaque pays au milieu des années 1930, obligée qu'elle était de calquer sa stratégie sur la «ligne de l'Internationale», et, plus particulièrement, celles que la révolution coréenne dut aplanir dans sa lutte pour sauvegarder et appliquer sa ligne indépendante.

Et voici ce que le camarade Kim Il Sung a évoqué en racontant ce qui s'était passé lorsque le plan d'expédition du Komintern lui était parvenu pour la première fois.

C'est au printemps 1936 que nous avons appris pour la première fois le plan d'expédition en Liaoxi et Rehe, connu la plupart du temps sous le nom d'expédition de Rehe. C'est Wei Zhengmin qui nous l'a communiqué en disant que c'était là la directive du Komintern, ceci lors d'une réunion des commandants de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est, dont Wang Détai.

D'après le plan, il fallait faire marcher les troupes armées du Nord-Est vers Liaoxi et Rehe[7], pour y entreprendre des actions conjointes avec l'Armée rouge des ouvriers et des paysans en marche vers la région de Rehe sous le mot d'ordre «Marcher vers l'Est, combattre les Japonais et recouvrer l'espace perdu», ce afin de contenir l'armée d'agression japonaise qui pénétrait en Chine propre. L'objectif stratégique que se proposait le Komintern était

d'unifier les luttes qui se déroulaient en Chine propre et en Chine du Nord-Est et d'imprimer un nouvel essor à l'ensemble de cette lutte contre le Japon. C'est dans ce but qu'il appelait l'Armée antijaponaise unifiée à marcher vers l'Ouest et à opérer sa jonction, dans la région de Rehe, avec l'Armée rouge des ouvriers et des paysans (appelée plus tard 8e Armée de route) qui remontait vers le Nord pour ensuite marcher vers l'Est.

A l'époque, les unités de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est, notamment la première armée de Mandchourie du Sud, les 4e et 5e de la région de Jidong, les 3e et 6e de Mandchourie du Nord, opéraient à l'est, au sud-est et au nord-est de Changchun, en formant ainsi un demi-cercle autour de cette ville. Et le Komintern voulait qu'elles investissent et prennent d'assaut cette ville en resserrant ce demi-cercle vers l'Ouest, puis qu'elles marchent en direction de Rehe pour faire leur jonction avec l'Armée rouge des ouvriers et des paysans; on pourrait alors, comptait-il, frapper en force l'armée japonaise qui pénétrait en Chine propre.

Il espérait ainsi pouvoir ouvrir une nouvelle phase à la révolution chinoise, en unifiant les luttes qui se déroulaient en Chine propre et en Chine du Nord-Est.

En Chine, la lutte contre les Japonais n'était active que dans le Nord-Est lorsque le Japon, déjà maître des trois provinces de cette partie de la Chine, avait entrepris de fabriquer le Mandchoukouo.

Or, elle avait abordé une phase nouvelle depuis que le Parti communiste chinois, ayant renié la ligne gauchiste, avait élu une nouvelle direction au cours de sa Longue Marche de 25 000 *li* (environ 12 500 kilomètres–NDLR); et le rapide développement de la lutte en Chine propre avait grandement encouragé les gens du Nord-Est.

Avec le plan d'expédition de Rehe, cette région, devenue un autre point chaud de la confrontation sino-japonaise, attira de nouveau l'attention du monde entier.

Situé non loin de la baie de Bohai, Rehe était le chef-lieu de la province du même nom sous la dynastie des Qing. La ville restait donc fortement marquée par l'histoire de celle-ci.

Elle abritait le palais impérial que l'empereur Kangxi avait fait ériger, et c'est dans ce palais baptisé Guanghan que naquit le célèbre empereur Qianlong de cette même dynastie.

Rehe était aussi un point stratégique militaire important, une forteresse naturelle imprenable. Le fait que la Grande Muraille longe la chaîne de montagnes située au sud-ouest de cette ville témoigne de l'importance militaire qu'on y accordait depuis longtemps.

Ville impressionnante, elle a fait que Pak Ji Won, savant coréen de l'école des sciences pratiques du XIX^{e} siècle, a écrit un long reportage intitulé «Journal de Rehe» à l'issue de son voyage en Chine en tant que membre de la suite de l'envoyé gouvernemental de la dynastie coréenne des Ri. Ce reportage donne une image assez fidèle de la région de Rehe, ainsi que de la civilisation et des us et coutumes de la Chine.

Rehe avait fait pour la première fois l'objet de l'attention du monde lorsque les Japonais s'étaient emparés de Jinzhou et de Rehe après les Evénements du 18 Septembre, pour étendre leur agression en Chine propre.

Le plan d'expédition de Rehe du Komintern a suscité chez nous diverses réactions.

Wang Detai se montra sceptique dès le début. Voici ses arguments: «Lancer les troupes de partisans fortes d'à peine quelques milliers d'hommes pour cerner la capitale du Mandchoukouo où se trouvent concentrées d'importantes forces ennemies, et leur faire abandonner les régions de montagnes où se trouvent leurs bases pour aller combattre dans de lointaines régions de plaines, tout cela semble manquer de pertinence et être contraire aux règles de la guérilla. On ne peut pas marcher vers l'Ouest pour la seule raison que l'Armée rouge des ouvriers et des paysans marche de la Chine propre vers l'Est. Nous avons fait l'expérience de l'échec dans nos tentatives d'attaque contre les grandes villes, et voilà qu'on nous enjoint de répéter cette erreur: il y a bien là de quoi réfléchir.»

Au début des années 1930, alors que les chefs des militaristes se livraient à des luttes intestines les uns contre les autres, Li Lisan,

alors N°l de la direction du Parti communiste chinois, en exagérant le côté favorable de la situation, avait fait adopter une thèse aventuriste selon laquelle la révolution pouvait triompher dans une ou quelques provinces; il avait fait déclencher une grève politique générale et des insurrections armées dans plusieurs villes importantes. Suivant ces directives, l'Armée rouge avait attaqué quelques villes, mais avait piteusement échoué. Etant donné cette expérience, il est naturel que bien des gens eussent hoché la tête en apprenant le plan du Komintern. Cette attitude dubitative aurait dû être prise en considération d'autant plus que la plupart des communistes dans l'Armée antijaponaise unifiée étaient habitués à accepter sans murmurer toutes les initiatives du Komintern en les considérant comme les plus justes et pertinentes qui soient.

Pourtant, Wei Zhengmin ne daigna pas y prêter attention. Chargé qu'il était de communiquer le plan, il a plaidé en sa faveur: «Toutes les unités de l'Armée antijaponaise unifiée, notamment celles de Mandchourie du Sud, de l'Est et du Nord, sont tenues de participer à cette expédition. D'ailleurs la situation intérieure évolue à notre avantage. Les chances de succès ne manquent donc pas.» Et il rejeta avec aisance toutes les objections. Puis il se rendit dans le district de Jinchuan pour communiquer le plan aux commandants de la première armée de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est.

Quant à Yang Jingyu, une fois au courant du plan du Komintern, très ému, il a déclaré sa volonté de l'exécuter à la lettre. En effet, il s'était beaucoup efforcé d'établir des liens avec la lutte en Chine propre, et cela était raisonnable, de sa part, puisque les troupes de partisans de Mandchourie du Sud disposaient de bases à peu de distance de la Chine propre.

L'Armée rouge des ouvriers et des paysans qui y opérait venait de remonter vers le Nord pour ensuite marcher vers l'Est en vue

d'imprimer un essor à la lutte contre les Japonais pour le salut national. Et Yang voulait en profiter pour briser le blocus ennemi, établir des liens directs entre la guerre de guérilla en Chine du Nord-Est et la guerre en Chine propre menées contre le Japon, et effectuer des actions conjointes avec elle. Le fait qu'il avait accepté de marcher pour la troisième fois vers la région de Rehe, en dépit des deux échecs précédents, et qu'il avait composé lui-même un chant intitulé *Chant de la marche victorieuse vers l'Ouest*, pour encourager ses hommes, suffit pour démontrer quel grand intérêt il portait à ce plan d'expédition.

Les gauchistes aventuristes du Komintern nous avaient également enjoint à plusieurs reprises de prendre part à cette expédition, notamment au printemps 1936, puis en été 1937 lors de l'éclatement du conflit sino-japonais et enfin au printemps 1938.

En 1936, puis en 1937, alors que le Komintern exigeait de nous que nous participions à l'expédition de Rehe, l'Armée révolutionnaire populaire coréenne opérait dans les régions du mont Paektu et de Xijiandao, en promouvant énergiquement les préparatifs de fondation du parti et le mouvement de front uni, en étendant notre combat en Corée; c'était aussi l'époque où les communistes coréens s'employaient activement à accroître les forces motrices de la révolution coréenne en maintenant fermement leur position indépendante: mener à bien cette révolution sous leur propre responsabilité. De larges perspectives s'étaient ouvertes devant elle, et nous avions beaucoup à faire.

Grâce à nos efforts, des organisations révolutionnaires ont vu le jour comme des pousses de bambou après la pluie, et des dizaines de milliers de révolutionnaires ont été formés dans les régions riveraines de l'Amnok et en Corée. Notre armée devait donc les protéger et les appuyer dans leurs activités, d'une part, et, de l'autre,

imprimer un grand essor à la lutte en Corée en opérant dans la région du mont Paektu et celle de Xijiandao.

C'est justement alors qu'on nous a demandé de participer à l'expédition de Rehe qui n'avait aucune chance de réussir. Vous pouvez donc imaginer quels furent nos sentiments alors. Malgré l'insistance du Komintern, je ne voyais dans ce plan qu'une tentative téméraire et insensée.

A l'époque, nous avions créé la base du mont Paektu, suivant la ligne de la révolution coréenne inspirée par les idées du Juche, et avions livré plusieurs batailles d'envergure dans la région de Xijiandao, de concert avec la 2e division de Cao Guoan de la première armée, et effectué des incursions d'envergure en Corée. D'autre part, nous soutenions de notre mieux l'action des armées en expédition dans les régions de Liaoxi et de Rehe, tout en comblant le vide créé en Mandchourie du Sud par le départ de la première armée. Autrement dit, nous avons tenu, comme on dit, à faire d'une pierre deux coups et y avons réussi: nous nous en sommes tenus fermement à notre ligne indépendante en étendant le feu de notre combat en Corée et avons travaillé dans le même temps à créer des conditions favorables à l'exécution des directives du Komintern.

Alors que la première armée de Mandchourie du Sud marchait vers Rehe et Liaoxi, Wei Zhengmin qui lui avait transmis le plan du Komintern est demeuré la plupart du temps chez nous, au lieu de la suivre.

Le caractère aventurier et irréaliste du plan d'expédition de Rehe s'est révélé plus clairement encore après le déclenchement de la guerre sino-japonaise. Cependant, le Komintern ne voulait toujours pas abandonner son rêve d'«investissement en demi-cercle» et insistait pour que l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est marche vers l'Ouest, bien que cela n'ait aucune chance de réussir. Il avait

jugé, semblait-il, que, la confrontation sino-japonaise ayant dégénéré en une guerre totale et la lutte contre les Japonais ayant subitement pris de l'ampleur, c'était bien le moment propice pour réaliser son vieux rêve.

L'année où la guerre sino-japonaise a éclaté, le Guomindang et le Parti communiste chinois se sont accordés pour coopérer pour la deuxième fois, et l'Armée rouge des ouvriers et des paysans sous le contrôle de ce dernier a été réorganisée en 8e Armée de route de l'Armée nationale révolutionnaire; pleine d'allant, elle a mis le cap sur les régions de Suiyuan, de Chahaer et de Rehe.

En lançant ses directives sur l'expédition de Rehe, le Komintern a exigé que le gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne avance en direction de Hailong et de la ligne de chemin de fer Jilin−Hailong, anciens théâtres d'opérations de la première armée, pour encercler Changchun et appuyer ensuite la première armée en marche vers Rehe. Pour exécuter ces directives, nous devions abandonner notre base du mont Paektu, foyer de la révolution coréenne, et marcher loin vers l'Ouest.

Or, étant donné que tout le territoire de la Chine propre s'était transformé en un vaste champ de bataille, faire notre jonction avec les unités de la 8e Armée de route en marche vers Rehe n'avait aucun sens.

Un autre point qui faisait considérer ce plan comme irréaliste était qu'il ne répondait pas aux principes de la guérilla. Abandonner les régions de montagnes pour passer dans celles de plaine n'était qu'une tentative insensée comme celle d'un poisson qui saute hors d'eau pour se mettre sur la terre. Les régions de montagne de la Mandchourie de l'Est, du Sud et du Nord, dont les communistes avaient depuis longtemps fait leur champ d'action, avaient des avantages à bien des égards: l'état d'esprit de la population, les

conditions géographiques, tout nous y était favorable. Pour atteindre Liaoxi ou Rehe, les unités de l'Armée antijaponaise unifiée devaient traverser de vastes régions de plaine, couvertes de lignes de chemin de fer de Mandchourie du Sud et parsemées de points d'appui stratégiques de l'ennemi.

Une fois les troupes de partisans, légèrement équipées, aux prises avec celles de l'armée régulière ennemie lourdement armées, ayant des canons et des tanks, dans de vastes plaines, figurez-vous dans quelle passe se trouveraient ces premières. Il n'est pas difficile d'imaginer quelle en serait l'issue.

Rehe était proche du théâtre d'action de la 8e Armée de route, juste au-delà de la Grande Muraille, mais se trouvait à des centaines de lieues de celui de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est.

Que cette dernière, dont l'effectif était relativement restreint, parcoure de longues distances à travers des régions de plaine où se trouvaient concentrées des troupes ennemies plusieurs centaines de fois supérieures en nombre, cela contredisait l'a b c de l'art de la guerre.

J'ai plus d'une fois fait remarquer à Wei Zhengmin le caractère absurde de cette expédition du point de vue militaire.

Etait-elle vraiment nécessaire? A en juger par son attitude, Wei Zhengmin aussi semblait en douter. Il n'en gardait pas moins son espoir, en comptant que, le conflit sino-japonais ayant éclaté, le succès de l'expédition pourrait susciter l'essor de la résistance à l'échelle nationale, que ce serait alors une occasion de manifester la volonté de combat et l'amour ardent pour le pays des communistes qui, toujours, hissaient par-dessus tout le drapeau de la lutte antijaponaise. De plus, l'expédition pourrait ouvrir une phase favorable pour inciter Jiang Jieshi à opposer une résistance plus énergique aux Japonais.

«Il est certes nécessaire, ai-je dit à Wei, de susciter l'essor de la résistance dans toute la Chine, de montrer ce qu'est le parti communiste et d'amener Jiang Jieshi à lutter plus énergiquement contre les Japonais, mais il ne faut pas penser à y parvenir en sacrifiant la révolution dans le Nord-Est. Combien de sang ont versé les peuples et les communistes de Corée et de Chine pour cette dernière!»

Mais Wei Zhengmin n'a cependant pas voulu démordre de son idée.

«C'est vrai, a-t-il essayé d'objecter, ce plan comporte des points faibles sur le plan militaire. Mais il ne faut pas pour autant y renoncer sans même l'essayer. Il y aura certes, c'est inévitable, des sacrifices et des pertes au cours de l'expédition, mais pourrait-on jamais réaliser une grande œuvre sans sacrifices?»

Wei Zhengmin a ajouté que la 5e armée de Zhou Baozhong et la 4e armée s'étaient déjà mises à exécuter les ordres du Komintern, en considérant l'éclatement de la guerre sino-japonaise comme une occasion propice pour leur marche vers l'Ouest.

Il disait vrai. J'ai appris plus tard que Zhou Baozhong qui opérait dans la région de Jidong avait évalué de façon très optimiste la situation politique et militaire intervenue en Chine propre et en Chine du Nord-Est après le déclenchement de la guerre sino-japonaise et avait déclaré que, le grand événement ayant déjà éclaté, il faudrait à tout prix, en fonction du développement de cet événement, établir des liens directs avec les unités de guérilla de la 8e Armée de route qui marchaient rapidement vers la région de Rehe.

Cependant, dans son armée également, tous n'avaient pas soutenu ce plan d'expédition. Son adjoint Chai Shirong, par exemple, avait pris une attitude sceptique en ayant dès le début perçu le caractère aléatoire.

Or, Wei Zhengmin avait une fois pour toutes pris position pour

soutenir le plan d'expédition, bien qu'il fût conscient, lui aussi, de son caractère aventuriste. J'ai considéré cela comme sa façon de rester fidèle à la révolution chinoise.

Originaire de la province du Shanxi en Chine du Nord, il était venu en Mandchourie pour participer dès le début des années 1930 à la révolution dans le Nord-Est. Et, devenu un des dirigeants de celle-ci, il s'était consacré corps et âme à l'œuvre du parti et à la création de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est; il avait à son actif bon nombre d'opérations militaires menées à bien contre les Japonais. Il portait un attachement et un intérêt particuliers à la révolution du Nord-Est.

Or, son intérêt ne se confinait pas à celle-ci: il la considérait comme une composante de la révolution chinoise et se préoccupait beaucoup de développer cette dernière tout en faisant grand cas de la révolution locale. Il était prêt à consentir n'importe quel sacrifice si cela pouvait contribuer à l'essor de la révolution en Chine.

Je lui ai dit: «Je comprends bien votre désir de faire aboutir cette expédition même en acceptant des sacrifices, mais je ne peux m'empêcher de me demander si le Komintern, en élaborant ce plan, a tenu compte de la réalité du Nord-Est et des exigences de la révolution chinoise, ainsi que de ses chances de réussir du point de vue militaire, et surtout si l'expédition convient aux particularités de la guérilla. Le plan du Komintern manque de pertinence, dirais-je, quant à son estimation de la situation actuelle de la révolution chinoise, et n'a pris nullement en considération la révolution coréenne. Le volontarisme de Wang Ming, représentant le Parti communiste chinois au Komintern, dépasse les bornes.»

Wei Zhengmin m'a donné raison pour ce qui était du subjectivisme de Wang Ming.

C'était justement ce dernier qui avait élaboré le plan d'expédition de Rehe.

En poste à Moscou, il envoyait sans cesse des directives qui détonnaient avec les réalités de la Chine. Elles qui péchaient par gauchisme étaient cependant imposées sous le nom de «ligne de l'Internationale». Mais, depuis que la coopération avait été conclue entre le Guomindang et le Parti communiste après l'éclatement de la guerre sino-japonaise, il dévia de droite, en préconisant que tout devait être subordonné à cette coopération et à la formation d'un front conjoint avec le Guomindang.

Le camarade Kim Il Sung a évoqué comment il avait exécuté les directives du Komintern concernant l'expédition de Rehe en associant judicieusement les intérêts de la révolution coréenne et ceux de la révolution internationale.

Nous n'avons pas alors pénétré à fond la nature opportuniste des lignes de Wang Ming. Mais, même si nous l'avions fait, nous n'aurions pas pu nous y opposer de front ni refuser ouvertement de les suivre, car Wang Ming était alors membre du comité exécutif et secrétaire du Komintern. Toutes ses directives nous étaient parvenues, non pas en son nom personnel, mais au nom du Komintern

Quant à ce fameux plan d'expédition de Rehe, je l'ai jugé non seulement défavorable au développement du mouvement révolutionnaire dans le Nord-Est, mais encore et surtout nuisible à la révolution coréenne dont il n'avait pris aucun compte. Toutefois, je me suis mis à l'œuvre pour l'exécuter avec le maximum de circonspection.

Nous avons eu une discussion sérieuse avec Wei Zhengmin sur les actions que devraient entreprendre en l'occurrence les unités de la première armée de l'Armée antijaponaise unifiée et le gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

Wei Zhengmin voulait que nous gagnions la région de Hailong et celle par où passait la ligne de chemin de fer Jilin−Hailong, champ d'opérations de la première armée. Mais, si nous nous y rendions suivant sa volonté, nous ne pourrions consolider les succès militaires et politiques déjà obtenus dans la région du mont Paektu. Je lui ai donc proposé un projet de compromis: nous opérerions pen-

dant un temps en circulant dans les régions de Linjiang, de Fusong et de Mengjiang, tout en y poursuivant nos activités militaires et politiques pour développer la révolution coréenne, et puis, le moment venu, marcherions dans la direction qu'il voulait.

Par ailleurs, nos unités comptaient alors un grand nombre de nouvelles recrues venues de la région de Xijiandao et de Corée, et il n'était pas raisonnable de quitter notre théâtre d'action habituel pour passer dans une région inconnue avant d'avoir endurci les nouveaux engagés. J'ai dit sans détour à Wei que nous ne pouvions pas nous éloigner de Xijiandao et du mont Paektu, obligés que nous étions de protéger et d'étendre les organisations révolutionnaires créées en Corée, et aussi pour y intensifier nos opérations.

Wei Zhengmin y a consenti.

Entre-temps, Yang Jingyu faisait de gros efforts pour mener à bien son expédition de Rehe en profitant de l'élan impétueux qu'avait pris la lutte après l'éclatement de la guerre sino-japonaise.

Pourtant, dès le début de l'expédition, soit au printemps 1938, ses unités furent encerclées par l'ennemi et durent combattre dans de très dures conditions. Pis encore, Cheng Bin, chef de sa première division, se rendit à l'ennemi avec toutes ses unités. Cette défection surprenante a bouleversé son plan de marche vers l'Ouest.

A la mi-juillet, Yang convoqua d'urgence une réunion des cadres de sa première armée à Laoling, pour déclarer qu'il renonçait au plan d'expédition, d'une part, et, d'autre part, prendre des mesures de réorganisation pour parer à la fuite du secret.

La reddition de Cheng Bin nous a donné également un grand choc. La première armée risquait de se désagréger. Pour l'aider, nous nous sommes procuré des armes et des munitions et avons dépêché quelques-unes de nos unités en direction de Tonghua, lesquelles, après avoir contourné le district de Mengjiang, avaient

passé par les districts de Jinchuan et de Liuhe.

Ces mouvements avaient pour but de disperser l'ennemi et de permettre à la première armée de percer l'encerclement. Il le fallait pour sauver nos compagnons d'armes de cette armée, conserver ainsi les forces hostiles au Japon dans le Nord-Est et resserrer les liens d'amitié établis entre les communistes et les peuples coréens et chinois au cours de plusieurs années de lutte commune, plutôt que pour exécuter le plan d'expédition.

Alors qu'une partie de nos troupes marchaient en direction de Tonghua en faisant de grands bruits pour attirer l'ennemi, j'ai pénétré subrepticement, à la tête d'un petit détachement, en Corée, où j'ai pris les dispositions nécessaires pour intensifier la lutte révolutionnaire.

Entre-temps, le gros de notre armée a frappé l'ennemi en divers endroits. Un des plus impressionnants combats fut l'attaque d'un chantier de construction de la route aux environs de Badaojiang où stationnait un important effectif de l'ennemi, notamment des troupes japonaise et mandchoue et des unités de la police armée et du corps d'autodéfense. Celles-ci participaient souvent à l'«expédition punitive» contre les unités de l'armée révolutionnaire populaire qui opéraient alors dans le secteur de Linjiang, et entreprenaient en grand les travaux de construction des routes militaires et des chemins de fer reliant Kanggye et Junggang de Corée aux régions intérieures de la Mandchourie via Linjiang.

Nous avons attaqué un important chantier de construction à mi-chemin entre Tonghua et Linjiang; en un clin d'œil, nos hommes ont mis tout sens dessus dessous et hors d'action de nombreux effectifs de la garde ennemie.

Après le combat, quelques entrepreneurs japonais qui y dirigeaient les travaux de construction m'ont sollicité de les recevoir en

audience. Lors de l'entrevue, ils m'ont prié de leur laisser la vie sauve en échange d'une énorme somme d'argent.

Je leur ai dit: «Ce que vous faites ici équivaut à aider le Japon dans ses actes d'agression. Nous n'avons pourtant pas l'intention de vous faire du mal. Vous voulez nous payer une rançon, mais l'armée révolutionnaire ne reçoit jamais de tel argent, ce serait digne d'une bande de brigands. Vous pourrez donc vous dispenser de payer la rançon et retourner. Seulement je vous conseille de quitter ce chantier. Si vous voulez vous occuper des affaires, prenez à forfait d'autres travaux.» Là-dessus, je les ai laissé partir.

Par la suite, il s'est répandu le bruit disant que l'armée de guérilla de Kim Il Sung était venue opérer dans la région ouest de Linjiang. Les entrepreneurs japonais avaient dû en parler à leur retour.

Nous avons ensuite frappé l'ennemi successivement à Badaojiang, à Waichagou et à Lichagou, enfin à Xigang dans le district de Fusong, en vue d'attirer vers nous les forces ennemies.

Se sentant excédé face à nos opérations rapides et imprévisibles, l'ennemi se mit à retirer ses effectifs de-ci de-là, pour les jeter à notre poursuite. C'était donc le succès de nos mouvements tactiques et de nos raids visant à tirer la première armée de sa mauvaise passe. Yang Jingyu et Wei Zhengmin remarqueront plus tard plus d'une fois que les coups de feu que nous avions tirés dans les régions de Linjiang, de Fusong et de Mengjiang avaient beaucoup aidé la première armée à se tirer d'affaire.

Les unités de Mandchourie du Nord de l'Armée antijaponaise unifiée ont subi, elles aussi, de sérieux revers au cours de leur marche vers l'Ouest. Elles avaient entrepris leur expédition en juillet 1937 et s'y étaient mises pour de bon en 1938.

L'expédition de Rehe qui, pendant des années, avait causé tant d'égarements à la révolution du Nord-Est et l'avait forcée à soutenir

des combats et des sacrifices inutiles, s'est soldée par un échec total en Mandchourie du Nord tout comme en Mandchourie du Sud: elle a pris fin en 1938 en Mandchourie du Sud et en 1939 en Mandchourie du Nord.

Alors quelle est la cause de l'échec de l'expédition de Rehe qui a coûté tant d'énergie, tant de pertes en vies et en matériel?

De nombreux historiens l'imputent aux conditions objectives de l'époque comme l'instauration de l'ordre de la domination japonaise et mandchoue et la supériorité écrasante des forces ennemies. C'est là une analyse correcte.

La politique de regroupement des villages pratiquée par l'ennemi sur une vaste échelle à l'époque a coupé les liens entre l'armée de guérilla et la population au sens propre des termes de son slogan: «séparer les bandits de la population». Cette politique a contribué à consolider l'ordre de la domination japonaise et mandchoue et a dressé de sérieux obstacles aux activités des troupes armées antijaponaises. Et l'expédition a dû se poursuivre dès le début dans de dures conditions, presque entièrement coupée des masses et sans moyen de ravitaillement. La population, enfermée dans les villages de regroupement[8], n'a pas eu, malgré son désir, le moindre moyen de renouer ses liens avec les troupes en expédition, loin de pouvoir penser à les approvisionner. Les troupes expéditionnaires ont donc été obligées, pour s'approvisionner en vivres, en tissus et autres, d'attaquer l'ennemi. Et les coups de feu qu'elles tiraient ont informé l'ennemi de la direction de leur mouvement.

De surcroît, sur leur chemin, elles ont buté à chaque pas à de sérieux obstacles, vallées profondes, redoutes et lignes de barrage de l'ennemi, ses casernes et autres.

Mais pouvons-nous attribuer l'échec uniquement aux conditions objectives? Comme tout le monde le sait, les forces appelées à

mener cette expédition étaient les unités de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est, et, au sens plus large, le Komintern qui l'avait imposée. Personnellement, je pense que celui-ci a péché par subjectivisme en en élaborant le plan et en en dirigeant l'effort d'exécution, tandis que les unités de l'Armée antijaponaise unifiée l'ont suivi aveuglément. Tout compte fait, il faut dire que le subjectivisme et l'aventurisme du Komintern ont été la principale cause de l'échec.

Une ligne que les masses n'acceptent pas de bon cœur et qui n'éveille pas de résonance chez elles ne peut pas aboutir.

Si aujourd'hui nous nous mêlons aux masses et prêtons l'oreille à leur voix avant d'élaborer une politique, c'est pour ne pas tomber dans le subjectivisme.

Ce penchant rend l'homme stupide et aveugle. A présent, certaines gens ont tendance à croire leurs idées meilleures que celles des autres et sous-estiment les avis de leurs subalternes. C'est là une grande erreur. Zhu Geliang était un sage de grande réputation, mais les masses le dépassent de loin quant à leur intelligence et sagesse.

Une ligne ou un plan ne peuvent donner de résultat que lorsque les masses en reconnaissent la pertinence. Ils ne serviront à rien tant qu'ils ne gagneront pas le cœur des gens. Les masses ne donnent leur cœur que lorsqu'on leur aura présenté une ligne juste, correcte et transparente. Inutile donc de le dire au sujet des opérations militaires qui n'admettent aucune erreur de calcul.

L'ennemi avait lui aussi remarqué le caractère insensé de l'opération de Rehe.

«... Ils croyaient à la légère que la situation après les "événements" était favorable à la guérilla et eurent, de l'automne 1938 au printemps de l'année dernière, le cran de se lancer dans des opérations audacieuses en cherchant, semblait-il, à faire leur jonction, en passant par la préfecture du Dongbian, dont Jinchuan, Liuhe, Linjiang, avec les unités de Chine du Nord en marche vers Rehe, mais ils se heurtèrent trop tôt à l'expédition punitive de l'armée et de la police japonaises et mandchoues, et ils remontèrent vers le Nord dans l'intention de

créer leur base dans la zone blanche autour du mont Paektu, aux confins des districts de Huadian, de Mengjiang, de Dunhua, de Jiaohe, de Fusong et d'Antu.» (*Mensuel des idées* N° 77, département de la criminalité du ministère japonais de la Justice, novembre, Showa 15 (1940), p.p. 136-137.)

Parmi les directives du Komintern, il y en avait souvent qui ne s'accordaient pas avec les réalités. Néanmoins, chaque fois, nous les avons prises au sérieux et les avons exécutées en tenant compte de la réalité concrète de notre révolution; nous avons beaucoup réfléchi et agi de façon circonspecte pour toujours associer judicieusement les intérêts internationaux et nationaux.

C'est notre principe invariable que de maintenir plus fermement encore la position indépendante et d'agir de façon autonome chaque fois que notre révolution se heurte à des obstacles et que la situation devient complexe. Nous nous sommes toujours efforcés de combiner correctement l'autonomie et l'internationalisme dans nos rapports avec les grands pays voisins comme nous l'avions fait dans nos relations avec le Komintern.

Cela nous a permis de conduire jusqu'à présent notre révolution sur la seule voie de la victoire, sans la moindre dérive.

Aujourd'hui encore, je pense que nous avons agi correctement lors de l'expédition de Rehe.

J'ai fait à l'automne 1970 une visite officieuse en Chine. Les Chinois ont alors offert à Beijing un banquet à l'occasion de l'anniversaire de notre Parti. Y était présente une personne qui avait jadis travaillé au Komintern en même temps que Wang Ming.

J'ai raconté aux cadres chinois les vicissitudes que la révolution coréenne avait connues dans le passé à cause des pressions extérieures et les grandes souffrances que les communistes coréens avaient alors endurées. J'ai cité en exemple la lutte anti-*Minsaengdan* dont de nombreux révolutionnaires coréens avaient

été victimes, et les lignes imposées par certaines gens du Komintern dans la seconde moitié des années 1930, lignes qui ne s'accordaient pas avec la réalité et qui, par conséquent, avaient sérieusement freiné le renforcement de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et le développement de l'ensemble de la lutte révolutionnaire contre les Japonais.

Zhou Enlai a alors répondu que cela était imputable à Wang Ming. Celui-ci avait porté préjudice, non seulement à la révolution chinoise, mais également à la révolution coréenne.

Staline, lui aussi, a reconnu que le Komintern avait commis de nombreuses erreurs par suite de son subjectivisme.

Si le Komintern n'avait pas imposé l'expédition de Rehe, nous n'aurions pas quitté la région de Xijiandao, et nous aurions pu, lors de l'«affaire de Hyesan», porter remède à temps à la situation ou tout au moins parer à des pertes aussi importantes. Si le gros de notre armée avait été là, l'ennemi n'aurait pas osé toucher à nos organisations révolutionnaires. Et, même s'il l'avait fait, les rescapés auraient pu échapper à ses poursuites en gagnant le maquis et en rejoignant nos unités. Pak Tal qui avait échappé au coup de filet avait gagné la montagne, mais avait été pris, n'ayant pu entrer en contact avec nous.

De longues années se sont écoulées depuis. Si je m'en souviens aujourd'hui, ce n'est pas pour juger. Du reste, même si on le veut, il n'y a plus personne à qui demander justice. Maintenant, le Komintern n'existe plus ni aucun autre centre de direction. Il est cependant nécessaire pour les communistes de tirer la leçon de l'expédition de Rehe qui leur a causé tant de préjudice en raison du subjectivisme et de l'aveuglement.

L'histoire n'offre pas de beaux fruits à ceux qui, imbus de subjectivisme, font fi du principe de la révolution. C'est une loi.

6. Ma rencontre avec Yang Jingyu

Dès le début de son combat contre les Japonais, le camarade Kim Il Sung, grand Leader, a attaché un grand prix à la lutte commune des peuples coréen et chinois et aux rapports internationalistes entre les communistes des deux pays. En particulier, il a fait de son mieux pour établir un front conjoint anti-impérialiste avec les forces patriotiques des différents milieux chinois, et, au cours de cette entreprise, il s'est lié d'amitié avec des dirigeants, des révolutionnaires et des commandants de l'armée de la Chine.

Yang Jingyu, éminent commandant de l'Armée antijaponaise unifiée qui, jadis, avait opéré en Chine du Nord-Est, était un des révolutionnaires chinois en renom, avec qui le camarade Kim Il Sung partagea joies et souffrances au cours de leur lutte commune. Les souvenirs que celui-ci a laissés en évoquant cette figure distinguée témoignent d'ailleurs de son sentiment d'amitié chaleureux envers le peuple et les communistes de ce pays. Voici ces évocations.

Yang Jingyu a joué un rôle de premier plan, de même que Ri Hong Gwang et Ri Tong Gwang, lors de la création et du développement des troupes de partisans en Mandchourie du Sud. Celles-ci devinrent plus tard la première armée de l'Armée antijaponaise unifiée, et Yang Jingyu en fut le commandant.

A l'époque de notre lutte armée contre les Japonais, nous nous sommes constamment efforcés de réaliser l'union et la coopération avec les unités de cette armée dans l'intérêt de la lutte commune des peuples coréen et chinois à laquelle nous attachions le plus grand prix. C'est dans cette perspective que nous avions effectué deux expéditions en Mandchourie du Nord, entrepris des actions conjointes avec la 2^{e} division de la première armée, division alors commandée par Cao Guoan, et tâché d'élargir nos relations avec les

unités de Mandchourie du Sud.

Celles-ci nous ont souvent demandé de leur donner de nos hommes, et nous ne nous sommes pas fait prier; bien plus, nous leur avons envoyé nombre de nos cadres militaires et politiques, ceux que nous avions formés à grands frais.

Tout cela nous a permis de resserrer nos relations avec les communistes de Mandchourie du Sud, et de là vient que s'établirent des rapports d'amitié et de camaraderie entre les cadres militaires et politiques des troupes de partisans de Mandchourie du Sud et moi. Yang Jingyu, reconnaissant de l'assistance cordiale que nous accordions à ces troupes, nous avait envoyé ses remerciements par diverses voies, et, pour ma part, j'ai souvent pris de ses nouvelles et lui ai envoyé mes salutations par l'intermédiaire de divers messagers. Ainsi, lui et moi, avons-nous noué et scellé, au cours de notre lutte commune, des liens d'amitié solides.

C'est à l'automne 1938 à Nanpaizi, lors de la réunion conjointe des cadres de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est, que je l'ai rencontré pour la première fois. Nanpaizi est donc un lieu inoubliable.

On trouve dans le district de Mengjiang une immense forêt qu'on appelait Paizi.

Cette forêt, très dense, cache en son sein de nombreux marais profonds.

Les partisans appelaient marais mouvants ces marais profonds, envahis par des eaux boueuses et couverts d'une végétation folle et drue, notamment du *kojigae* (une des espèces vivant dans les marais –NDLR), cachés entre les forêts. Il ne faut jamais y mettre le pied au hasard; vous seriez engloutis en un clin d'œil. Ce genre de marais n'a pas de fond, disait-on. Vous en trouverez de semblables dans la prairie sur la droite du Monument à la victoire des batailles dans le

secteur de Musan.

Les différentes parties de la forêt Paizi avaient, selon leurs positions, le nom de Dongpaizi, de Xipaizi et de Nanpaizi. C'est à Dongpaizi que nous avions fait des études militaires et politiques en hiver 1937, et c'est à Nanpaizi que nous avons tenu une conférence importante avec Yang Jingyu et autres cadres de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est; nous avons alors discuté des mesures à prendre pour remédier aux conséquences funestes de l'expédition de Rehe. Nanpaizi, cachant dans ses entrailles de nombreux marais profonds qui pouvaient engloutir en un instant hommes et chevaux et qui présentait une configuration très accidentée, était un endroit idéal pour tenir secrètement ce genre de réunion. Cette conférence est appelée autrement Conférence de Mengjiang, car Nanpaizi relevait du district de Mengjiang.

A l'époque, notre révolution traversait de rudes épreuves, face à l'offensive de l'ennemi qui cherchait à tout prix à l'écraser, d'une part, et, d'autre part, par suite des actes gauchistes aventuristes de certains éléments nichés au sein de l'Internationale communiste.

L'armée d'agression japonaise, tout en fonçant principalement sur la région sud de la Chine, intensifiait, en vue d'assurer la sécurité de ses arrières, son expédition «punitive» contre les unités de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est. De ce fait, de sérieuses difficultés surgirent devant notre lutte armée et la révolution antijaponaise dans son ensemble.

D'autre part, l'expédition de Rehe, produit du gauchisme aventuriste, s'était soldée par un échec total, et elle avait mis en évidence le caractère téméraire et irréaliste des directives de l'Internationale communiste. L'expédition avait causé un sérieux tort à la révolution antijaponaise. Il fallait donc en tirer la leçon et remédier à ses conséquences désastreuses. C'était une nécessité dont tout le monde

reconnaissait l'urgence.

Pour venir à bout de toutes ces difficultés survenues devant la révolution, il fallait élaborer une ligne nouvelle permettant de briser l'offensive de l'ennemi, d'une part. De l'autre, il fallait prendre immédiatement des mesures énergiques pour remédier aux graves conséquences qu'avaient entraînées les orientations aventuristes gauchistes. C'est dans ce but qu'on avait décidé de réunir à Nanpaizi l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et les unités de la première armée de l'Armée antijaponaise unifiée.

J'attendais Yang Jingyu avec impatience d'autant plus qu'il avait subi les plus sérieux revers lors de l'expédition de Rehe et avait beaucoup souffert sur son chemin pour Mengjiang. Lui aussi tenait grandement à me voir, m'avait-on dit.

Nous avons dépêché des hommes à sa rencontre et avons préparé tout ce qu'il fallait pour recevoir ses unités, le vivre et le couvert, voire des uniformes à leur intention.

Ma rencontre avec lui a été très émouvante d'autant plus qu'elle suivait de rudes épreuves.

Ses yeux, grands et vifs, m'ont plu dès le premier moment. On dit que, si un homme vaut mille *won,* ses yeux en valent huit cents. En regardant les siens, j'ai compris que j'avais devant moi un homme sincère et ardent.

Nous avons causé un moment près d'un feu de bivouac. Puis, à peine réchauffé, Yang Jingyu s'est mis à parler des Coréens qui servaient dans son armée. Il a dit: «J'avais dans mon armée un grand nombre de camarades coréens, tous de braves combattants. Mais, à mon vif regret, ils ne sont pas venus tous avec moi jusqu'ici.» Il les regrettait beaucoup, disant qu'il avait perdu là des combattants de première classe.

Il se montrait si affligé que j'ai dû le consoler de mon mieux.

Lui et moi, nous étions liés d'amitié au cours de notre lutte commune contre les impérialistes japonais, surtout du fait de l'analogie de nos destins.

Dans la première moitié des années 1930, en Mandchourie du Sud, Wang Fengjia, commandant en chef de l'armée des volontaires pour le salut national de Liaoning, ancienne troupe du Dadaohui (le «Grand Couteau», société secrète chinoise–NDLR), était tenu, avec Yang Jingyu, pour le héros du temps. En effet, ils avaient livré de nombreuses batailles et avaient versé beaucoup de sang en sillonnant de long en large la vaste région de la préfecture du Dongbian.

Or, depuis que nous étions, venus opérer dans la région de Xijiandao, l'ennemi avait commencé à juxtaposer mon nom et les leurs, et, depuis que Wang Fengjia avait été assassiné avec sa femme, il avait fixé son regard sur Yang Jingyu et moi. En effet, l'Armée révolutionnaire populaire coréenne qu'il appelait armée de Kim Il Sung et les unités de Yang Jingyu étaient alors les deux forces armées qui le tenaient en respect en Mandchourie du Sud et de l'Est. On lisait alors souvent le nom de Yang Jingyu et le mien côte à côte dans ses documents ultra-secrets, dans les journaux et les revues.

Un biographe japonais de Yang Jingyu a noté, dans un de ses articles sur Jilin, «rue où le jeune Kim Il Sung a été incarcéré pour activités contre le Japon», «rue où Yang Jingyu a habité un temps avant de partir pour la zone de guérilla». Dans un autre écrit, donnant une carte de la Mandchourie, théâtre d'un violent mouvement antijaponais, il a noté: «Mandchourie du Sud, zone de guérilla de Yang Jingyu et de Kim Il Sung contre le Japon.»

Dans un article consacré à la mort de Yang Jingyu, l'auteur a écrit que celui-ci était connu au Japon comme chef de la guérilla antijaponaise, après Kim Il Sung.

Voici ce que disait un autre document de l'époque:

«Kim Il Sung, chef de la guérilla d'obédience communiste, âgé de moins de 30 ans, basé dans des régions "insoumises" comme Linjiang, Fusong, Mengjiang et Changbai... il a sous ses ordres environ 500 hommes. Pour l'heure, c'est la plus importante force adverse dans la préfecture du Dongbian.» *(Le Tiexin,* numéro de mai 1937, p. 106.)

Après une brève conversation, j'ai conduit Yang Jingyu et ses hommes au campement que nous avions aménagé pour eux, et ils n'ont pas caché leur étonnement en voyant les tentes dressées dans un ordre parfait. Ils ont eu du mal à croire que celles-ci leur étaient destinées.

J'ai guidé Yang Jingyu à l'une d'entre elles réservée au commandement, et lui, hésitant à entrer, a dit d'une voix émue:

«J'ai souvent entendu dire que votre armée était très hospitalière, mais jamais je n'aurais cru que je serais reçu si chaleureusement dans cette vallée perdue au fond d'une forêt profonde. Comme cet hiver a été dur pour nous tous!» Je l'ai invité à y entrer et à se reposer, pour se remettre de la fatigue accumulée depuis des mois, mais il a refusé en disant qu'il ne pouvait le faire avant d'avoir salué mes hommes, ses compagnons d'armes.

Ces mots m'ont donné l'idée que c'était vraiment un homme peu ordinaire. En effet, un grand nombre de gens étaient venus chez nous des troupes voisines, mais bien peu s'étaient empressés, comme lui, de saluer les nôtres avant de défaire leurs bagages.

C'est Tong Changrong qui m'a parlé le premier de lui. Il l'avait connu par ouï-dire quand il militait dans l'organisation du parti de Dalian. Selon lui, les mineurs de Fushun l'avaient aimé comme un frère.

Quand Cao Guoan, chef de la 2^{e} division, était venu avec ses hommes pour passer un temps chez nous, il m'a également parlé de lui en termes élogieux.

Nommé secrétaire du comité du parti de la section spéciale de Fushun, Yang était allé se mêler aux ouvriers sous le faux nom de Zhang Guanyi; il avait caché son vrai nom de Ma Shangde et dit qu'il était venu du Shandong en quête d'un emploi. Il avait dû se déguiser ainsi pour s'installer sans difficulté à Fushun où habitaient

un grand nombre de gens du Shandong.

Une fois, les ouvriers de la mine ont fait la grève contre les patrons japonais. Quand ils eurent décidé de le faire, ils se sont aperçu qu'ils n'avaient pas de dirigeant capable de défendre leurs droits et leurs intérêts. Ils choisirent Yang Jingyu qui n'hésitait pas à appeler les choses par leur nom, et celui-ci a dirigé la grève avec dynamisme, selon ses convictions. Malheureusement, il a été arrêté par la police.

Pourtant, il n'a cessé de revendiquer les droits et la protection des intérêts des ouvriers. Ni les tortures ni les menaces n'ont eu raison de lui. Enfin, l'organisation clandestine s'est arrangée, de concert avec les mineurs, pour l'arracher à l'ennemi.

Selon son désir, j'ai conduit Yang au camp secret de notre armée qui se trouvait de l'autre côté de la crête en face du campement de la sienne. Prévenue par moi de notre visite, toute la troupe s'était alignée devant la caserne.

A cette vue, le commandant Yang m'a dit, les yeux brillants de larmes: «Commandant Kim, vous avez conservé tous vos effectifs, tandis que les autres unités ont subi de sérieux revers au cours des expéditions réitérées à Rehe. C'est parce que vous avez administré votre troupe selon vos propres convictions. Mais moi, j'ai perdu presque tous mes hommes. Quand je pense à eux qui ont trouvé la mort au cours de notre marche vers Rehe, presque en loques, sans avoir mangé ni avoir dormi suffisamment, je ne peux refouler mes larmes. Comme je serais heureux et fier de venir ici avec eux tous!»

J'ai été profondément touché de le voir pleurer ainsi à la pensée de ses hommes disparus: il les aimait tant.

J'ai fait préparer un modeste dîner en son honneur, lui qui avait tant peiné avant de venir chez nous. Ce n'était un dîner que de nom, car on n'avait qu'un peu d'alcool et à peine quelques plats froids. Il se débarrassa cependant de son étui de revolver et de son porte-

feuille, en disant qu'il dégrafait sa ceinture pour la première fois depuis longtemps.

So Chol qui était arrivé avec lui s'est alors approché de moi, pour me dire à l'oreille: «On n'a jamais vu ça. Le commandant Yang tient beaucoup à sa tenue pour garder sa dignité d'homme de guerre devant qui que ce soit, mais, aujourd'hui, il fait une infraction à sa règle.»

Ce jour-là, il a beaucoup parlé, bien qu'il me vît pour la première fois.

Il a dit qu'il avait un temps étudié la technique de l'impression du textile dans une école industrielle, et j'en ai été très surpris. Qui aurait cru que ce commandant de l'Armée antijaponaise unifiée se fût un temps emballé pour l'art de l'impression du textile? A ses dires, il l'avait étudiée, désireux qu'il était de bien habiller les Chinois, déguenillés, écrasés de misère depuis des siècles. C'était là l'expression de sa conscience de classe en éveil.

C'est cette conscience qui pousse l'homme à se déterminer à faire la révolution pour le bien des masses populaires, exploitées et opprimées.

Agé d'à peine 10 ans, il s'était insurgé contre les mesures injustes des autorités de son école. Cela suffisait pour montrer quel homme droit et ardent il était.

Il était originaire de la province du Henan, et non du Nord-Est. C'était sur le mandat du Parti communiste chinois qu'il était venu travailler comme permanent du parti dans la clandestinité dans cette région, puis avait entrepris la lutte armée.

Au début, il avait travaillé dans le comité de la section spéciale de Fushun du Parti communiste chinois, puis à Haerbin comme permanent du parti dans la clandestinité.

A l'automne 1932, alors que des troupes armées antijaponaises

se formaient un peu partout dans le Nord-Est, suite aux événements en Mandchourie, l'organisation de Mandchourie du Parti communiste chinois l'avait dépêché comme inspecteur en Mandchourie du Sud, mission motivée en partie par la composition particulière de la troupe de partisans née dans cette région.

Les Chinois y constituaient la majorité écrasante de la population mais la troupe de partisans créée à Panshi était, au début, composée exclusivement de Coréens. Sans parler de ses fondateurs, Ri Hong Gwang et Ri Tong Gwang, tous ses hommes étaient des Coréens; de là des difficultés pour elle aux premiers jours de son existence: constituée à cent pour cent de Coréens dans une région à prédominance Han et Mandchoue, elle n'avait pu bénéficier du soutien ni de la protection de la population, pas plus qu'elle n'avait pu élargir ses rangs, par manque de réserve.

Parmi les combattants qu'on avait envoyés aider cette troupe de partisans figurait So Chol qui m'avait connu quand il militait dans les Jeunesses communistes de Haerbin. On l'avait dépêché dans cette armée en qualité de médecin militaire en chef avec la consigne spéciale de se conduire en Chinois. L'organisation lui avait dit de ne révéler sa véritable identité qu'à Ri Hong Gwang et à Ri Tong Gwang et de se faire passer pour un Chinois devant le reste.

Issu d'une famille de pauvres cultivateurs sur brûlis, il avait terminé, à Haerbin, une école de médecine en gagnant sa vie. Il parlait couramment le chinois et connaissait bien les mœurs et coutumes du pays pour avoir vécu parmi les Chinois depuis son enfance.

Il y a des anecdotes intéressantes quant aux raisons qui le firent rejoindre les rangs des révolutionnaires.

En voici une datant de ses années d'études primaires. Un soir, il rentrait après avoir fait paître toute la journée son bœuf dans un pré,

lorsque des policiers vinrent s'en prendre à lui sans rime ni raison. Ils lui cherchèrent noise, en le voyant passer sur le dos d'un bœuf. Sans explications, ils le firent descendre de sa monture et tombèrent sur lui à coups de pieds, disant qu'il leur avait manqué de respect en continuant insolemment à se pavaner sur le dos de son bœuf quand messieurs les policiers passaient près de lui.

Il a été violenté et battu sans pouvoir faire quoi que ce soit pour se défendre, lui qui, plus tard, deviendra membre du Bureau politique du parti d'un pays! Il souffrit pendant des mois du traumatisme qu'il avait alors reçu. Depuis, il a pris dans le nez les agents de police ainsi que les propriétaires fonciers et les fonctionnaires qui sont de la même eau.

Fort de la longue expérience qu'il avait faite des valeurs et des usages des gens de la Chine du Nord-Est et accoutumé au climat et à la topographie de la Chine, So Chol pouvait très bien se faire passer pour un Chinois et aider la troupe de partisans de Mandchourie du Sud à sortir de son mauvais pas.

Il s'est par la suite conduit en médecin chinois de façon impeccable comme y comptait l'organisation et a bien aidé la troupe de partisans de Panshi à élever son prestige et à améliorer ses rapports avec la population.

Yang Jingyu était arrivé à Nanpaizi avec très peu d'hommes. Il m'a dit que son cœur saignait à la pensée des pertes qu'il avait subies lors de son expédition de Rehe.

En effet, ses unités avaient versé beaucoup de sang au cours de cette expédition, mais elles avaient connu de pires épreuves encore sur son chemin de Jian à Mengjiang: l'ennemi les avait poursuivies sans répit, avec aviation, artillerie et autres armes lourdes. Parfois, ses unités, encerclées, avaient dû se battre désespérément. La situation leur avait souvent paru sans issue: du ciel, les avions les

harcelaient; devant elles, Cheng Bin leur criait de se rendre; l'ennemi resserrait l'encerclement, son artillerie les pilonnant de tous côtés. Yang Jingyu m'a dit que les combattants coréens dans son armée s'étaient battus avec un rare courage. Il a fait surtout l'éloge du régiment de Pak Son Bong et de la compagnie de Pak Song Chol qui s'étaient distingués lors de la bataille de Waichagou, la plus difficile qu'il ait jamais connue. Il était alors, a-t-il avoué, prêt à affronter le pire.

La compagnie de Pak Song Chol avait joué un rôle décisif pour percer l'encerclement ennemi. En effet, les hommes de cette compagnie s'étaient constitués en commando sacrifié et s'étaient battus comme des lions, bravant la mort. Pak Song Chol avait fait beaucoup pour sauver les unités de Yang Jingyu.

Celui-ci m'a dit: «Mes unités n'auraient pas percé l'encerclement ennemi et auraient été anéanties, n'eussent été les camarades coréens. Si les communistes des deux pays n'avaient pas pensé à créer l'Armée antijaponaise unifiée et s'ils avaient opéré séparément, les uns des autres, je n'aurais pas eu la chance de vous voir ici. Je vous remercie vivement de m'avoir envoyé bon nombre de cadres coréens.»

La Conférence de Nanpaizi dura environ dix jours.

Nous avons alors relevé le caractère gauchiste et aventuriste de l'expédition de Rehe et ses conséquences désastreuses et avons discuté de façon serrée des mesures à prendre pour y porter remède.

Nous avons également discuté des problèmes concernant la marche des unités de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne vers la région frontière de la Corée autour du mont Paektu, face à l'offensive d'envergure de l'ennemi, pour y déployer des activités politiques et militaires énergiques; de ceux du rétablissement des réseaux démantelés de l'Association pour la restauration de la patrie,

du travail politique à déployer plus énergiquement encore parmi la population et de l'attitude indépendante à maintenir toujours plus fermement dans la conduite de la révolution, etc.

Nous avons réorganisé nos troupes en une colonne, avons nommé ses commandants et délimité ses zones d'action.

Les historiens doivent savoir évaluer à sa juste valeur la portée politique et militaire de cette conférence. Elle a été essentielle, avec la Conférence de Nanhutou, pour assurer la conduite selon le principe du Juche de la révolution coréenne et de celle de la Chine du Nord-Est. Adhérer au principe du Juche dans la direction de la révolution, c'est la mener à bien selon ses propres convictions, conformément aux particularités, aux réalités de son pays, et par ses propres forces.

La Conférence de Nanpaizi a permis que la révolution coréenne progressât à pas de géant vers un stade supérieur de son développement. Elle a inspiré tous les officiers et soldats de notre armée. Si nos hommes ont surmonté les rudes épreuves, dont la Dure Marche, cela n'a pas seulement été dû à leur fermeté et à leur endurance, mais aussi et surtout à la force de l'esprit de cette conférence qui les avait infiniment encouragés. Elle nous a soutenus, mes compagnons d'armes et moi, au cours de la Dure Marche et nous a poussés à aller toujours de l'avant, sans nous arrêter ni tomber.

Au printemps 1939, lors de la Conférence de Beidadingzi, nous avons réaffirmé l'orientation que nous avions adoptée à Nanpaizi et avons décidé de pénétrer en Corée. Si nous n'avions pas tracé cette ligne de conduite fondamentale lors de la Conférence de Nanpaizi, nous n'aurions pas eu la force de franchir les montagnes et les plaines de Changbai, ensevelies sous la neige, pour aller tirer des coups de feu en Corée, alors que l'ennemi cherchait à nous encercler étroitement. Les coups de feu que l'Armée révolutionnaire populaire co-

réenne a tirés dans le secteur de Musan en Corée étaient le fruit des conférences de Nanpaizi et de Beidadingzi.

A Nanpaizi, nous avons réorganisé le régiment des gardes du corps de Yang Jingyu et de Wei Zhengmin, en y adjoignant certains de mes hommes. Nous y avons affecté en effet un grand nombre de nos combattants. Nous en avons nommé les commandants et avons adjoint une nouvelle ordonnance à Yang Jingyu. Cette mesure a été pour beaucoup dans le resserrement des relations d'amitié entre les communistes de la Corée et de la Chine.

Après la Conférence de Nanpaizi, les différentes unités sont parties chacune pour sa zone d'opérations. Ma séparation d'avec Yang Jingyu a été aussi émouvante que notre rencontre. Nous nous sommes promis de nous retrouver en vainqueurs, après avoir changé le mal en bien au nom des révolutionnaires de nos deux pays.

Cependant, à mon vif regret, je ne devais pas le revoir.

Après nous avoir dit adieu, Yang Jingyu a opéré à Huadian, à Dunhua, à Mengjiang, à Huinan, à Fusong et à Jinchuan. Cependant, ses unités ont dû vivre des passes difficiles à cause de la «grande expédition punitive» que l'ennemi avait entreprise sous le nom d'«opération spéciale pour le maintien de l'ordre public au Sud-Est».

La plus grande difficulté pour elles était de se procurer les approvisionnements nécessaires pour passer l'hiver. Il fallait à ces fins engager des combats, et Yang Jingyu a voulu faire face à la «grande expédition punitive» ennemie en faisant opérer son armée par petites unités en divers endroits. Cette idée n'était pas contraire aux règles de la guérilla. Cependant, une tactique, même juste et conforme au principe, doit être employée conformément à la conjoncture, sinon elle peut avoir de graves conséquences, du moment que celle-ci change d'un instant à l'autre et de façon im-

prévisible.

Si l'on opère par petites unités, il est relativement facile de donner le change à l'ennemi. C'est en comptant là-dessus que Yang Jingyu avait voulu surmonter les difficultés, en mettant en œuvre la tactique consistant à «apparaître et à disparaître comme un éclair». Mais, quand il avait voulu réunir ses petites unités pour faire face à un ennemi qui arrivait en force, il n'avait pu, me semble-t-il, le faire comme il le souhaitait.

Si l'on continue à opérer par petites unités même quand on se trouve cerné par d'importantes troupes ennemies, on ne peut pas briser leur attaque, on risque alors d'être poursuivi par elles et on se trouve acculé. Par ailleurs, si une petite unité rencontre une importante troupe ennemie, c'est toujours elle qui aura le désavantage. Ayant remarqué que l'armée de Yang Jingyu opérait par petits groupes, l'ennemi s'acharna à les saisir et à les anéantir les uns après les autres en y lançant d'importantes forces. De plus, les unités de Yang Jingyu s'étaient tenues enfermées dans des camps secrets tout au long de l'hiver, au lieu d'opérer activement en se déplaçant sans cesse, et cela a permis à l'ennemi de concentrer ses forces contre elles lors de ses «expéditions punitives».

L'étonnant fut alors que Cheng Bin qui avait été chef de division sous les ordres de Yang, mais avait retourné sa veste, se tînt à la tête de cette opération ennemie. En janvier 1940, devenu chef des troupes de la police de la province du Tonghua, il a rencontré à Xigang, dans le district de Mengjiang, le gros de l'armée de Yang Jingyu et s'est battu contre lui pendant six heures. Puis, au début de février de la même année, il s'est battu, appuyé par un autre bataillon de policiers, contre le gros de l'armée de Yang Jingyu.

Celui-ci est tombé en héros en février 1940, lors d'une rencontre avec une «troupe punitive» ennemie dans une forêt, dans le district

de Mengjiang. Il n'avait alors à ses côtés que ses gardes du corps, et, encerclé par les ennemis qui lui criaient de se rendre, il s'est battu farouchement, deux revolvers aux poings, jusqu'à son dernier souffle.

Ri Tong Hwa que je lui avais adjoint comme ordonnance à Nanpaizi a veillé à sa sécurité jusqu'à l'ultime moment et a partagé le sort de son chef. C'est peu après notre bataille de Damalugou que nous avons appris la mort de Yang Jingyu dans le journal que nous avions saisi lors de cette opération. La nouvelle m'a bouleversé, et j'ai perdu jusqu'à l'appétit.

Bien que nous fussions d'origines et nationalités différentes, j'ai versé en cachette de chaudes larmes en me souvenant de ma rencontre avec lui.

L'ennemi lui a coupé la tête et l'a photographiée pour illustrer des tracts qu'il a répandus par avions dans toute la Mandchourie. Il est allé jusqu'à l'éventrer, pour savoir ce qu'il avait mangé dans les montagnes, là où l'on ne pouvait rien trouver de comestible, pour faire preuve d'une aussi grande fermeté. Or, on n'avait trouvé dans son estomac, dit-on, que de l'herbe, des racines et de l'aubier d'arbre.

Je ne peux oublier Nanpaizi d'autant plus que, juste au moment où Yang Jingyu et moi y échangions des salutations et des souvenirs, Kim Ju Hyon, Kim Thaek Hwan et Kim Yong Guk que j'appréciais et j'aimais le plus parmi les commandants de mon armée ont trouvé la mort.

Après la Libération, en Chine, on a baptisé de son nom le district de Mengjiang où Yang Jingyu est tombé au champ d'honneur.

J'ai envoyé une couronne mortuaire sur sa tombe quand on inaugurait le «tombeau de Jingyu» dans la ville de Tonghua, pour rendre hommage à sa mémoire.

Après la Libération, un des dirigeants du Parti communiste chinois a évoqué dans un article qui définissait la portée de la guerre de guérilla contre les Japonais en Chine du Nord-Est: «Dans les vingt ans d'histoire du Parti communiste chinois, on peut citer trois périodes de combat qui ont été les plus difficiles: la Longue Marche de 25 000 *li* (12 500 kilomètres–NDLR), les trois ans de guerre de partisans soutenue par le reste de l'Armée rouge en Chine du Sud, suite à cette Longue Marche entreprise par le gros de celle-ci; les 14 ans d'âpre guerre menée par l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est.»

Le drapeau que celle-ci avait hissé pour mener un combat héroïque contre les Japonais est imprégné, entre autres, du sang de Yang Jingyu, communiste fervent issu du peuple chinois. Le peuple coréen n'oubliera jamais les hauts faits qu'il a accomplis dans la lutte commune contre les Japonais.

7. Ma grand-mère Ri Po Ik

Dans les annales des activités révolutionnaires de l'illustre famille de Mangyongdae, qui a donné le camarade Kim Il Sung et le camarade Kim Jong Il, grand Dirigeant, la vie de Ri Po Ik occupe une place particulière. Ayant donné ses nombreux fils et petits-fils à la révolution, elle a dû, avec son mari Kim Po Hyon, passer par toutes sortes d'épreuves, obligée qu'elle était d'affronter les tempêtes violentes qui s'abattaient sur cette famille. Les traces des souffrances qu'elle a endurées restent gravées dans les montagnes et les plaines enneigées de la Mandchourie.

Le camarade Kim Il Sung s'est plus d'une fois souvenu avec regret de sa grand-mère qui, de sa vie, n'avait cessé de soutenir ses enfants et ses petits-enfants dans leur combat révolutionnaire et avait quitté ce monde de façon si humble, sans faste ni pompe. Voici ce qu'il a évoqué à cet égard.

La guerre sino-japonaise déclenchée, les Japonais ont entrepris sur une vaste échelle une «campagne pour la conversion» dirigée contre nous, en y entraînant nombre de mes anciennes connaissances, condisciples, professeurs, camarades de l'«U.A.I.»[9], ceux qui avaient retourné leur veste en prison et autres. Ils sont allés jusqu'à prendre, à ces fins, ma grand-mère en otage et à l'emmener de Mangyongdae à la région du mont Paektu, en la faisant beaucoup souffrir; or, le complot que l'ennemi tramait, en cherchant à utiliser à ces fins les liens du sang, était bien sa dernière carte.

Depuis la haute antiquité, la Corée était connue dans les pays voisins comme «pays de la meilleure étiquette de l'Orient». Même les Occidentaux qui y étaient venus s'étaient accordés pour reconnaître que les Coréens étaient courtois, sensibles, fidèles et dévoués. Dans un message qu'ils avaient adressé à leur empereur à l'issue

d'un voyage d'étude en Corée, vers la fin de la dernière dynastie coréenne, des savants de la Russie tsariste ont également fait remarquer que la Corée était le pays du protocole par excellence.

Si l'ennemi avait eu l'idée d'engager de force ma grand-mère dans sa «campagne pour la conversion», c'est qu'il comptait nous piéger en se servant de la piété filiale qu'un petit-fils pouvait éprouver pour ses grands-parents. Voilà ce que sont les agresseurs impérialistes; ce sont des êtres inhumains et impitoyables. Ils cherchaient, en vue de réaliser leur visée de bandits, à tirer parti même des belles mœurs et coutumes des Coréens ainsi que de leur morale traditionnelle. Dans la seconde moitié du siècle dernier, un gang d'Occidentaux a profané le tombeau de Namyongun afin de faire plier le régent coréen Taewongun[10] et de forcer la Corée à ouvrir ses portes. C'était là un cas de la même nature.

J'opérais à la tête de mon armée dans la région de Mengjiang, lorsque j'ai appris que ma grand-mère avait été amenée à Jiazaishui dans le district de Changbai et qu'elle y était tenue en résidence surveillée.

L'ennemi la détenait la nuit et, dès le petit jour, la faisait courir par des montagnes en lui ordonnant de crier: «Song Ju, ta grand-mère est ici. Sors du maquis, au moins, par pitié pour moi.»

La lettre que j'avais reçue de Jiazaishui disait également que des affiches placardées dans les villages de Changbai annonçaient: «La grand-mère de Kim Il Sung est à Jiazaishui − Kim Il Sung doit sortir du maquis pour la voir.»

Chaque fois qu'ils arrivaient à l'orée d'une forêt dense jugée susceptible d'abriter un camp secret de la guérilla, les agents ennemis demandaient à ma grand-mère de crier mon nom. Mais elle n'était pas femme à obtempérer à ce genre d'injonction, et elle a dû subir d'autant plus de brimades et de brutalités. L'ennemi cherchait

tantôt à la prendre de haute main, en la malmenant, en la poussant dans le dos du canon d'un fusil comme s'il eût traité une criminelle, tantôt à la prendre par la douceur. Mais en vain. Il ignorait trop quelle femme était ma grand-mère. Il avait dû estimer que, vieille femme de la campagne, elle aurait hâte de se conformer à ses ordres, tout intimidée et effarouchée qu'elle serait dès qu'il aurait une ou deux fois tapé du pied sur le sol en roulant de gros yeux. Quelle dérision!

Les militants de l'organisation clandestine de Jiazaishui nous demandaient de leur envoyer un détachement pour la sauver ou de les autoriser à s'y prendre par leurs propres moyens, disant que ma grand-mère se trouvait dans une situation pénible. Il fallait que je décide, avaient-ils écrit.

La nouvelle m'a bouleversé. Je frémissais d'indignation, je ne pouvais tenir en place. Etait-ce bien possible que ces individus qui avaient quand même l'apparence humaine malmènent si cruellement une vieille femme d'une soixantaine d'années en la faisant courir à travers des rivières gelées et des plaines enneigées par un froid de moins 40 °C?

Indigné, je brûlais du désir de me lancer, à la tête de ma troupe, pour punir l'ennemi et sauver ma grand-mère. Cependant, j'ai fait un effort suprême sur moi-même, pour me retenir. A l'époque, par suite de 1'«affaire de Hyesan», les organisations révolutionnaires traversaient de rudes épreuves dans la région de Xijiandao et en Corée. Des centaines de révolutionnaires versaient leur sang derrière les barreaux. Si, voulant ignorer cette situation, je tentais de sauver seulement ma grand-mère, qui me jugerait encore digne de diriger la révolution?

D'autre part, en livrant un combat, nous pourrions certes sauver ma grand-mère, mais il y avait risque de tomber dans un piège tendu

par l'ennemi.

Kim Phyong voulait partir tout de suite à la tête de son détachement pour sauver ma grand-mère, mais je l'ai retenu et lui ai dit de regagner au plus vite son secteur et de prendre des mesures pour sauver Pak Tal et autres membres de l'Union coréenne pour la libération nationale. Je le revois devant moi, aujourd'hui encore, lui qui partait en essuyant ses larmes du revers de son poing fermé.

Mais, après son départ, n'y tenant plus, j'ai pleuré moi aussi. J'avais du mal à me retenir d'intervenir tout en sachant que ma grand-mère souffrait à deux pas de moi. Nous n'avions pas hésité à livrer combat, même pour obtenir quelques sacs de riz ou fusils, ou pour sauver un ou deux patriotes. Imaginez donc quels sentiments pénibles j'ai dû éprouver alors, moi qui étais contraint de renoncer à toute action tout en étant conscient des humiliations et des brimades que ma grand-mère avait à subir dans sa situation d'otage de l'ennemi, non loin de notre camp secret. Je brûlais de l'envie de me porter à son secours, mais je devais refouler mon désir, réprimer mon indignation et ma colère, puisque j'étais le Commandant, position qui exigeait de moi que je fasse un effort de volonté dont tout autre eût été dispensé. Il ne m'a été guère facile de contenir des sentiments prêts à exploser, car, moi aussi, j'étais un homme comme les autres.

J'ai perdu tout équilibre dès le moment où j'ai reçu la lettre de l'organisation clandestine de Jiazaishui, d'autant plus que, dans mon enfance, j'avais été le préféré de ma grand-mère. Je ne peux trouver les mots pour exprimer ce que j'ai alors éprouvé.

Ma grand-mère occupait, de même que ma mère, une place particulière dans mon enfance. Une scène des plus impressionnantes du monde extérieur de mon enfance à Mangyongdae était l'arrivée de marchands de sucre d'orge qui, portant devant eux un plateau où

étaient étalées leurs marchandises, allaient d'un village à l'autre en criant: «Achetez mon sucre d'orge, achetez mon sucre d'orge!» Parfois, l'un d'entre eux venait en tirant une charrette à bras, pleine de vieux chiffons et de caoutchoucs usés. Aux cliquetis qu'ils faisaient avec leurs gros ciseaux à découper le sucre d'orge, et aux cris qu'ils poussaient en invitant à acheter leurs marchandises, tous les marmots du village accouraient et se bousculaient autour d'eux.

L'eau me venait alors à la bouche à l'idée d'un sucre d'orge savoureux. Mais, chez moi, on n'avait ni argent, ni un vieux chiffon, ni une semelle de caoutchouc usée. A l'époque, peu de gens dans notre village portaient des chaussures en caoutchouc. Tous dans ma famille avaient des sandales de paille. Des souliers de caoutchouc, quel rêve!

Alors que les autres se pressaient autour du plateau ou de la charrette à bras du marchand de sucre d'orge, sans me mêler à eux, je me tenais à l'écart: je donnais à manger aux volailles dans la cour ou faisais semblant de regarder courir les fourmis dans l'arrière-cour, près de la terrasse à pots de sauce de soja. Les grandes personnes de la maison ne pouvaient cependant pas ne pas deviner ce que j'avais en tête.

Un jour, ma grand-mère a pris du grain, qui était sans prix pour notre famille, pour le troquer contre du sucre d'orge. Les quelques baguettes de sucre qu'elle a ainsi obtenues, elle les a mises dans mes mains. Et de reconnaissance, mon petit cœur a battu très fort. Pour une famille qui se nourrissait de bouillie de semoule de sorgho, ce n'était guère une petite chose.

Je garde toujours présentes dans ma mémoire la calebasse de riz que ma grand-mère avait alors prise et les baguettes de sucre d'orge qu'elle m'avait remises, car c'était là une preuve éloquente de son affection sans bornes pour moi.

Je me revois, je ne sais pourquoi, porté sur le dos de ma grand-mère et de ma tante Hyong Sil plus que de ma mère. Quand elle partait pour rendre visite à ses parents, ma grand-mère me prenait souvent sur son dos.

A l'âge de six à sept ans, les garçons commencent à prendre de la raison, et, par pudeur, ils se laissent rarement porter sur le dos des grandes personnes.

Or, chaque fois qu'elle venait chez moi, dans la commune de Ponghwa, ma grand-mère me prenait sur son dos en disant: «Mon Jungson, voyons combien tu as grandi ces derniers temps.» Peu lui importait que j'en éprouvasse ou non de la gêne. Sa chevelure et sa veste exhalaient une senteur un peu acre comme celle de l'herbe verte, senteur particulière aux femmes travailleuses, et, sur son dos, j'aimais respirer cette douce odeur.

Quand nous habitions à Mangyongdae, ma grand-mère avait, pour ainsi dire, l'exclusivité de ma petite personne; je passais le plus clair de mon temps auprès d'elle; ses bras ronds me tenaient lieu d'oreiller. Je ne savais pourquoi, mais, une fois la tête posée sur cet oreiller, je m'endormais aussitôt. Le soir, quand elle se couchait, elle me prenait dans ses bras et me racontait des histoires en éveillant mon imagination. Souvent, elle me mettait subrepticement dans la bouche du gratin de riz ou un jujube, que je croquais à belles dents.

Après le décès de mon père, son affection pour moi a encore redoublé. Elle éprouvait visiblement de la plus grande joie à me voir grandir, premier fils de son fils aîné. En effet, quelle autre joie aurait-elle pu connaître? Celle de bien se nourrir, de bien s'habiller? Celle de vivre dans le luxe en faisant des voyages d'agrément dans des sites pittoresques?

Le seul rêve qu'elle avait dans sa vie, rêve d'ailleurs simple, mais obsédant, était de voir la Corée redevenir indépendante. En

attendant, elle s'était dit qu'elle soutiendrait de son mieux ses fils et ses petits-fils au combat pour cette cause, et elle en tirait sa joie.

Son affection se confondait la plupart du temps avec ses espoirs et sa confiance en moi. En été 1926, lorsque mon père était décédé, elle a beaucoup pleuré sur sa tombe à Yangdicun, dans le district de Fusong, et elle m'a dit:

«Mon Jungson, c'est désormais à toi de porter le fardeau de ton père. Tu devras prendre sa relève, pour libérer le pays coûte que coûte. Peu importe que tu remplisses tes devoirs filiaux envers ta mère et moi-même, dévoue-toi corps et âme à conquérir l'indépendance de la Corée.»

Ces mots m'ont profondément remué. Si elle m'avait dit de m'efforcer de m'enrichir ou de faire carrière, je n'aurais pas été si ému.

Mais, douée d'un noble esprit, elle ne faisait pas le moindre cas de ce genre de choses; et ses paroles m'ont beaucoup ému et réconforté.

Qu'elle m'ait exhorté à me consacrer à une œuvre sublime, celle de reconquérir l'indépendance du pays, c'était un témoignage incontestable de sa confiance insigne en moi.

Sans retourner à Mangyongdae, elle est restée un temps chez nous à Fusong. Puis, quand nous avons déménagé à Antu, elle nous y a accompagnés et y a demeuré pendant un temps en consolant ma mère et ma tante.

Bref, c'était une femme douée d'une grande force de caractère. En effet, elle a fait preuve d'une rare fermeté pour une femme de son âge. Douce et bienveillante envers les pauvres, les malheureux et les honnêtes gens, elle se montrait très sévère avec des êtres indignes. De sa vie, elle n'a jamais fléchi devant la force brutale ni transigé avec les injustices.

Si elle avait été pusillanime et faible, je n'aurais pas su me contenir en maîtrisant le violent émoi que la lettre de l'organisation clandestine de Jiazaishui m'avait causé.

Mais j'étais sûr qu'elle me comprendrait et m'approuverait et qu'elle supporterait avec courage en tant que grand-mère d'un révolutionnaire toutes les épreuves qu'elle avait à subir dans sa situation d'otage. J'ai eu mille fois raison de lui faire confiance.

Entre-temps, Pak Cha Sok, mon ancien camarade de classe à l'Ecole Hwasong[11], est venu me trouver au camp secret de Nanpaizi juste au moment où je tenais une réunion importante avec Yang Jingyu et autres cadres de la première et de la deuxième armées. Mon visiteur avait été chargé par l'ennemi, tout comme ce serait, plus tard, le cas de Ri Jong Rak, de me persuader de déposer les armes. Mais il a avoué franchement ses erreurs et m'a raconté ce qu'il avait fait en entraînant ma grand-mère partout dans la région de Xijiandao. A ses dires, elle ne s'était nullement laissé faire par l'ennemi comme j'y comptais bien.

C'était une «équipe de campagne pour la conversion» qui l'avait prise en otage. Ri Jong Rak et Pak Cha Sok en faisaient partie; et les intrigants japonais leur avaient ordonné d'engager ma grand-mère dans leur entreprise.

Ceux-là étaient allés donc à Mangyongdae, pour dire à mes grands-parents: «Ne voulez-vous pas revoir votre petit-fils? Si oui, écoutez-nous. Il gâchera sa vie à s'épuiser en vains efforts sans espoir. Si vous voulez le sauver, suivez nos instructions.»

Ma grand-mère leur a alors vivement répliqué: «On meurt une fois, et non pas deux. Vous dites que mon petit-fils est en vie alors que le journal a annoncé sa mort. Je ne veux pas entendre de telles absurdités.»

Alors, Ri Jong Rak a révélé en hâte: «C'est faux. Song Ju n'est

pas mort. Il peine dans les montagnes en poursuivant le combat pour l'indépendance, mais c'est sans espoir. Il ignore que tout l'Orient est tombé aux mains des Japonais. A force de se nourrir de riz cru et de feuilles de pin, sans sel, au mont Paektu, il a le corps poilu comme une bête et les pieds estropiés par l'usure, n'ayant ainsi plus d'apparence humaine. Or, il combat en échappant adroitement à tous les coups grâce à son art de la guérilla et surtout à son secret de raccourcir les distances. Aussi ne peut-on le faire descendre de la montagne. S'il se rend, le gouvernement japonais lui donnera n'importe quelle dignité qu'il souhaiterait, celle de commandant de l'armée japonaise du Guandong (Kwan Tung–NDLR), celle de commandant de l'armée japonaise en Corée. Alors, votre famille pourra nager dans l'abondance, habitant dans une résidence somptueuse. Il faut donc lui faire entendre raison, et il est préférable que sa grand-mère nous vienne en aide dans cette tâche — sur ce, il a mis devant mes grands-parents une somme de plusieurs centaines de *won.* C'est la première partie de la somme que les Japonais vous offrent. Vous pouvez la dépenser à vous acheter ce qu'il vous faudra et à engager une femme de ménage.»

Indigné, mon grand-père leur a lancé: «Ah, misérables! Vous voulez que nous échangions la vie de notre petit-fils contre de l'argent? Pas d'âneries et hors d'ici!» Et il leur a jeté la liasse de billets.

Ma grand-mère, de son côté, a déclaré: «Jamais, nous n'irons dire à Song Ju de quitter le maquis même si on lui proposait, non pas le poste de commandant de l'armée japonaise, mais même celui d'empereur. Rien qu'à penser à mes fils Hyong Jik et Hyong Gwon tués, j'ai le cœur saignant. Allez-vous-en!»

Ne sachant plus que faire, les vauriens avaient dû se sauver à toute allure. Voyant que ni paroles ni argent n'avaient prise sur les

gens de notre famille, l'ennemi avait pris ma grand-mère en otage et l'avait emmenée escortée en Mandchourie. «Bon, si vous voulez m'emmener de force, avait-elle dit alors, j'irai. Mais ne comptez pas que je vous aiderai. Je profiterai de cette randonnée forcée pour admirer le paysage du mont Paektu et de la Mandchourie, théâtres de combat de mon petit-fils. On verra qui gagnera.» Elle avait vraiment un courage peu commun.

Les agents de l'«équipe de campagne pour la conversion» ont parcouru pendant environ une année les montagnes de la région de Xijiandao, en entraînant ma grand-mère à leur suite. Imaginez donc quelles souffrances n'a-t-elle pas dû connaître alors, âgée qu'elle était de soixante ans!

Une fois, ayant aperçu qu'elle avait des ampoules aux pieds, Pak Cha Sok a voulu la consoler en disant: «Grand-mère, je suis désolé de vous faire tant peiner sans raison valable. A dire vrai, nous souffrons nous aussi parce que nous faisons ce que le cœur nous déconseille de faire. Cela doit être vraiment pénible pour vous, n'est-ce pas?» Bien que passé à l'ennemi, il semblait avoir conservé un peu de sensibilité.

«C'est vrai, mais je me sens réconfortée à la vue des montagnes où doit se battre mon petit-fils», lui avait-elle répondu.

Chaque fois que l'ennemi la sommait d'appeler le nom de son petit-fils, en lui enfonçant dans le flanc le canon du fusil, exaspérée, elle lui a renvoyé la balle: «Je ne suis pas capable de telles lâchetés. Espérez-vous rester sains et saufs si vous me tuez? Faites comme bon vous semble si vous voulez recevoir en pleine figure les balles de mon petit-fils.»

En fait, ces agents eux-mêmes n'ignoraient pas que leur entreprise était sans espoir, et ils tremblaient d'être surpris par l'armée de guérilla. Ils savaient bien quelles représailles ils encourraient en

malmenant la grand-mère du Commandant de l'armée révolutionnaire.

Ils voulaient à tout prix éviter les coups de l'armée de guérilla; aussi en sont-ils venus un jour à prier ma grand-mère de prendre avec elle un garçon de service d'une quinzaine d'années qu'ils avaient choisi pour lui tenir compagnie dans sa randonnée tandis que, eux, ils veilleraient à sa sécurité, ont-ils dit, à une certaine distance derrière elle.

Ma grand-mère qui avait pénétré du coup leur arrière-pensée, à eux qui, pris de peur, voulaient sauver leur peau, les a pris à partie: «Pourquoi me faire accompagner par un pauvre petit garçon? Non, je veux absolument être avec vous, vous autres en chair et en os avec votre figure joufflue. C'est sans doute parce que vous avez peur de l'armée révolutionnaire que vous avez eu une telle idée. Voulez-vous que j'en informe vos supérieurs?» Réduits à quia, ils ont fini par se laisser mener par le bout du nez.

En invectivant, elle obtenait tout ce qu'elle voulait. Quand il faisait froid, elle déclarait carrément ne pouvoir aller dans la montagne parce qu'il faisait froid; quand elle était fatiguée, elle demandait à se reposer. Quand l'eau de la baignoire était tiède ou semblait déjà utilisée par des Japonais, elle houspillait les agents: «Pour qui me prenez-vous pour me traiter ainsi, moi qui suis la grand-mère du Général Kim?» Et quand ceux-ci lui servaient, aux repas, des plats japonais ou chinois, elle demandait d'un ton autoritaire des plats coréens, et ils s'empressaient de satisfaire jusqu'à ce genre de caprices.

Le jour du nouvel an, un inspecteur japonais, celui qui supervisait 1'«équipe de campagne pour la conversion» en question, a mandé Ri Jong Rak et Pak Cha Sok chez lui et leur a dit de faire venir la grand-mère du Général Kim pour qu'elle le salue à

l'occasion de la fête et lui formule ses vœux de bonne année. Mise au courant de la lubie du Japonais, elle s'est mise à rire, et elle a tempêté: «Il a dit cela? Espèce de mal appris! Qu'il vienne lui-même présenter ses vœux de nouvel an à la grand-mère du Général Kim!»

Mis au courant de cette réplique, l'inspecteur est resté si éberlué qu'il en a laissé tomber son verre, a-t-on dit. Très cruel, il avait l'habitude de dégainer son sabre à la moindre contrariété et de malmener son interlocuteur jusqu'à ce qu'il lui fasse des excuses. Mais ce jour-là, l'air plutôt désemparé, incapable de fulminer, il s'est contenté de murmurer: «Voilà qui est la grand-mère de Kim Il Sung. Si son petit-fils est le tigre du mont Paektu, elle est une vieille tigresse ni plus ni moins.»

Devant ma grand-mère qui se conduisait de façon si digne et si courageuse, Pak Cha Sok s'est chaque jour senti sur la sellette, a-t-il avoué, à cause de la faiblesse qu'il avait eue de renier sa foi.

Les agents de 1'«équipe de campagne pour la conversion» en ont donc été pour leurs frais et ont fini par renvoyer ma grand-mère à Mangyongdae.

En écoutant le récit de Pak Cha Sok, j'ai senti mon respect redoubler pour mes grands-parents, et je les en ai vivement remerciés dans mon for intérieur. Pak Cha Sok a juré, avant de quitter notre camp secret, de ne plus commettre désormais le moindre acte indigne envers la patrie et la nation, et plus particulièrement envers moi-même, qui peinais dans la montagne bien qu'il ait eu la lâcheté de se laisser convertir sous la menace des Japonais.

Je lui ai confié quelques racines d'*insam* sauvage et une lettre en le priant de remettre le tout en cachette à mes grands-parents.

Après la Libération, de retour dans la patrie, je leur ai demandé s'ils les avaient reçus, et ils ont dit avoir reçu ma lettre, mais pas les

insams sauvages. L'inspecteur japonais qui avait expédié Pak Cha Sok dans notre camp secret avait dû les intercepter.

Les grands-parents du camarade Kim Il Sung conservèrent cette lettre jusqu'au jour du retour triomphal de leur petit-fils, à la Libération, et elle fut publiée dans le numéro du 29 mai 1946 du *Jongro,* originale du *Rodong Sinmun,* pour être ainsi portée à la connaissance du public.

Comme nous l'avons vu, le camarade Kim Il Sung n'avait pas hésité à donner une commission confidentielle à un converti, alors synonyme de traître à la révolution, au lieu de le punir. Ce fait inouï montre à lui seul avec quelles générosité et magnanimité il traitait les gens. Si Pak Cha Sok avait eu un reste de conscience, il aurait versé de chaudes larmes de reconnaissance. Comme il a transmis la lettre, sans la faire passer à ses supérieurs, on peut dire qu'il a tenu sa promesse.

En tout cas, quelle heureuse chance pour nous que cette lettre ait été conservée et rendue publique pour être portée à la connaissance de la postérité! Lettre brève, mais marquée de la fermeté et de la grandeur d'âme d'un jeune général d'une vingtaine d'années, plein de vigueur et d'ardeur et qui se montrait si sûr et si optimiste en ce qui concernait l'issue de l'œuvre de libération de la patrie et si fidèle à ses devoirs moraux.

En voici le texte intégral:

«Chère grand-mère, je comprends bien tes sentiments élevés.

«Dès qu'un homme se décide à se consacrer à une œuvre intéressant le destin du pays, il n'appartient plus qu'à celui-ci et à la nation.

«Rassure-toi, le jour de joie viendra dans un proche avenir où je serai auprès de toi.»

A la lecture de cette lettre, toutes les personnes de sa famille de Mangyongdae n'ont pu retenir leurs larmes.

Plus tard, la grand-mère Ri Po Ik sera emmenée de force dans la région de Beijiandao par les agents d'une autre «équipe de campagne pour la conversion», à laquelle appartenait Rim Su San et subira des tribulations pires encore.

Les gens de la famille et les amis qui viendront, après le cessez-le-feu, s'incliner devant son cercueil feront remarquer que le grand Leader s'était assombri en évoquant alors cette partie de la vie de sa grand-mère.

C'était à proximité de Chechangzi, dans le district d'Antu, que

j'ai appris le second voyage forcé de ma grand-mère en Mandchourie. L'«équipe de campagne pour la conversion» qui l'avait prise était cette fois-ci composée essentiellement de Japonais. En faisait partie aussi Rim Su San, ancien chef d'état-major de l'unité principale de notre armée. Il avait juré devant ses maîtres japonais, lors de sa reddition, a-t-on dit, de me prendre à tout prix.

Cette équipe avait voulu, au début, emmener mon oncle Hyong Rok. Car, si elle prenait ma grand-mère, elle ne pourrait, avait-elle jugé, la faire plier à sa volonté ni en tirer rien d'utile.

Parmi les fils de mes grands-parents, mon oncle Hyong Rok était le seul à être resté chez eux à Mangyongdae. Quand les agents ont tenté de l'emmener de force, mon grand-père s'y est opposé en frappant du poing sur le sol de la chambre, et ma grand-mère leur a crié: «Ah, misérables, vous voulez emmener le seul de mes fils qui reste chez moi pour le forcer à vous aider à prendre mon petit-fils? Que Dieu vous punisse!» Mon oncle Hyong Rok, de son côté, a déclaré qu'il aimerait mieux mourir sur place que d'aller collaborer pour faire prendre son neveu.

Finalement, c'est ma grand-mère qui a été obligée de partir de nouveau pour la Mandchourie. «Bon, de toute façon, vous n'aurez pas raison de la grand-mère du Général Kim», s'est-elle alors dit. Elle a quitté la maison à la place de mon oncle, prête à tout braver, même la mort, et elle a parcouru comme l'autre fois les montagnes abruptes de la région de Beijiandao pendant plusieurs mois. Mais jamais elle n'a plié devant l'ennemi. Si, dans l'auberge et sur le chemin, Rim Su San lui reprochait de ne pas se conformer à leurs instructions, elle lui rétorquait: «Toi, tu as trahi mon petit-fils, mais moi non; même morte, je resterai pour lui et pour la Corée. Tu vas voir si tu auras une vie tranquille!»

Ayant appris qu'elle avait été de nouveau emmenée en otage en

Mandchourie, j'ai livré plus de combats que d'ordinaire, car c'était là, estimais-je, le meilleur moyen de lui faire savoir que je combattais toujours sain et sauf; et c'était une façon de la saluer profondément en lui témoignant mes sentiments de reconnaissance indicibles.

Et chaque fois qu'elle a reçu des nouvelles de notre action victorieuse, m'a-t-on dit, elle s'est écriée, sans craindre qu'on l'entende: «Bravo, mon petit-fils! Extermine les Japs, cette mauvaise engeance, sur le territoire de notre pays!»

Cette fois-ci aussi, l'ennemi n'a pas eu d'autre moyen que de la faire revenir chez elle. Depuis, il n'a plus tenté de me piéger en se servant d'otage. Ainsi, ma grand-mère, une vieille femme sans moyens ni armes, l'a emporté sur l'ennemi.

Cependant, les gens de ma famille de Mangyongdae ont subi des persécutions et de mauvais traitements toujours plus cruels de l'armée et de la police japonaises.

Parce que c'était une famille de patriotes qui, de surcroît, avait donné le Commandant de l'armée révolutionnaire, les miens ont dû connaître des difficultés sans nom pendant des dizaines d'années. Vers la fin de la domination japonaise, fuyant la persécution de l'ennemi, mon oncle, s'étant procuré quelques engins de pêche, est allé s'installer à Nampho, pour y vivre de la pêche au jour le jour.

De notre famille, c'est ma grand-mère qui en a le plus enduré.

Après la Libération, le jour de mon retour chez moi à Mangyongdae, je lui ai dit: «Vous avez dû beaucoup souffrir à cause de moi.» Et elle m'a répondu avec un sourire lumineux aux lèvres: «Pourrait-on comparer le peu de tribulations que j'ai connues aux grandes souffrances que tu as eues à supporter? Du reste, ce n'est pas moi, mais bien les Japonais qui en ont eu les pires. Toi, tu as peiné pour combattre et libérer le pays, tandis que, eux, ils ont eu

toutes les peines du monde pour me servir. Grâce à toi, j'ai pu admirer à mon gré le paysage de là-bas. Ce n'était donc pas une peine, mais bien un agrément, n'est-ce pas?»

Quand j'ai présenté à mes grands-parents mes excuses d'être revenu les mains vides après vingt ans de séparation, elle m'a dit:

«Pourquoi dis-tu être venu les mains vides alors que tu nous a fait le plus beau cadeau qui soit, l'indépendance du pays? Puisque tu es rentré sain et sauf et que tu nous as apporté la Libération, je n'ai plus rien de mieux à souhaiter. Rien ne compte, pour moi, que toi et l'indépendance de la Corée.»

Ses paroles témoignaient d'une noblesse d'âme et d'une largeur d'esprit peu communes chez une femme de la campagne qui frisait ses soixante-dix ans. J'en étais rempli d'admiration.

Quelle grande victoire qu'elle ait su garder intactes et immaculées sa dignité et sa foi de mère et de grand-mère de révolutionnaires en bravant toutes sortes de persécutions et de menaces de l'ennemi à une époque où la cruauté de la domination militaire de l'impérialisme japonais avait atteint son paroxysme! D'ailleurs, nombreuses sont les patriotes de cette trempe parmi les grand-mères de la Corée.

Parfois, il m'arrive de penser:

Ma grand-mère, elle n'est pas communiste ni révolutionnaire professionnelle; elle n'a pas bénéficié non plus d'instruction scolaire ni de formation révolutionnaire spéciale dans le cadre d'une organisation; comment cette vieille femme de la campagne sans instruction a-t-elle pu se conduire si dignement, avec tant de sagesse et de courage devant l'ennemi?

Cela doit être la tradition de notre famille et la révolution elle-même, pensé-je, qui ont fait d'elle une femme aussi brave et aussi admirable. Quelle est alors cette tradition? C'est celle de se

consacrer corps et âme au pays et au peuple lesquels sont considérés comme les plus précieux du monde; tradition d'amour du pays, du peuple et de la nation. Ma grand-mère a dû subir l'influence de ses fils et de ses petits-fils. Comme ceux-ci étaient tous des révolutionnaires, elle n'a pu ne pas en subir l'ascendant.

En général, si, dans une famille, les enfants sont révolutionnaires, les parents le deviennent plus ou moins. Ou, tout au moins, ils en viennent à comprendre, à approuver et à soutenir leur œuvre. On dit que, si les parents sont des gens de qualité, leurs enfants, à leur contact, deviennent, eux aussi, des personnes de valeur. On a raison. De même, si les enfants brillent par leurs dons et leurs mérites, leurs parents en bénéficient pour s'améliorer à leur tour et comprendre les choses du monde. Parfois, ils en viennent à rejoindre la cause que poursuivent leurs descendants. C'est pour cette raison-là que j'insiste souvent sur le rôle important que joue la jeune génération dans la formation révolutionnaire des familles.

Certes, rien ne dit que, si les parents sont révolutionnaires, les enfants le deviennent spontanément. Pour se déterminer à faire la révolution, chacun doit, outre qu'il bénéficie de l'influence de ses parents, faire de sa propre initiative un effort de volonté. On ne doit jamais chercher à tirer parti du mérite de ses parents. J'espère que les jeunes générations de ma famille aussi s'inspireront de l'exemple de leurs aïeux, parents et proches qui ont donné leur vie dans la lutte pour l'indépendance du pays, et se tiendront toujours à la tête de l'édification du socialisme et de la lutte pour la réunification du pays. Si ma grand-mère a travaillé la terre jusqu'aux derniers jours de sa vie, c'était aussi pour le bien du pays et le succès du socialisme.

Et, si elle a lutté courageusement contre l'ennemi, c'est, d'autre part, parce que nous étions forts. L'ennemi a engagé sa «campagne

pour la conversion» contre nous à une époque où l'Armée révolutionnaire populaire coréenne était déjà en plein essor.

Et ma grand-mère a dû puiser force et courage dans la puissance et la renommée de celle-ci. Si, après avoir fondé les forces armées révolutionnaires, nous n'avions pas remporté victoire sur victoire et que nous nous fussions tenus au fond des montagnes en nous contentant de maintenir le statu quo, sans même chercher à rassembler les masses sous le drapeau d'un front uni, elle n'aurait pas eu le courage et la force de l'emporter sur l'ennemi de si haute main.

Il en est de même de l'édification du socialisme. Ce n'est que lorsque la jeune génération travaillera énergiquement et développera ses capacités que la patrie deviendra riche et puissante et que le peuple se sentira digne et fier d'être ce qu'il est. Le sentiment de la dignité ne vient pas gratuitement comme un don du ciel. Ce n'est que lorsque l'on se verra conduit par un grand parti et par un éminent leader et que le pays sera riche et puissant, que l'on se sentira digne et fier de sa situation. Il revient donc à la jeune génération de soutenir avec dévouement le parti et le leader et de travailler énergiquement à la richesse et à la puissance de la patrie.

Un banquet fut offert le 9 juin 1946 à l'Ecole primaire de Mangyongdae, en l'honneur de Ri Po Ik à l'occasion de son 70e anniversaire, au nom des villageois de Mangyongdae, des anciens combattants de la lutte antijaponaise et des cadres des organismes du Parti et de l'administration de la ville de Pyongyang. Y assista également le général de brigade Romanenko de la troupe soviétique stationnée à Pyongyang, qui prononça un discours de félicitations à la suite des autres.

Arrivé à Mangyongdae, sans avoir été prévenu qu'une manifestation solennelle aurait lieu à l'occasion du 70e anniversaire de sa grand-mère, au milieu du vif intérêt du public, le camarade Kim Il Sung dut improviser, au nom de sa famille et en son nom personnel de premier fils du fils aîné de celle-là, une allocution, pour répondre aux discours de félicitations chaleureuses des délégués des différentes couches sociales.

Voici le texte de cette allocution qui résume les 70 années de vie de sa grand-mère:

«Ma grand-mère est une vieille femme de campagne qui ne sait

pas grand-chose. Pourtant, lorsque ses fils, ses neveux et ses petits-fils partaient pour s'embarquer sur le chemin de la révolution, elle ne s'y est pas opposée, mais, bien au contraire, elle les y a encouragés. Et, lorsque les siens qui l'avaient quittée pour se jeter dans le combat révolutionnaire ont été tués, emprisonnés ou portés disparus, elle ne s'est pas laissée aller ni n'a désespéré. Plus tard, elle a été contrainte d'effectuer deux randonnées en Mandchourie et y a enduré mille souffrances, mais elle n'a pas abdiqué sa foi.

«Qu'est-ce que cela montre? Cela montre que, bien qu'illettrée, elle a lutté jusqu'au bout, sans perdre l'espoir, le regard toujours tourné vers l'avenir, et elle a vu enfin son espoir se réaliser: la Corée libérée le 15 août de l'année dernière.

«Ma grand-mère a vécu toujours dans l'attente de ce jour, et elle l'a vu arriver.

«J'espère que les fêtes comme celle d'aujourd'hui se multiplieront à l'avenir et que ma grand-mère vivra longtemps, en bonne santé.»

Ri Po Ik décéda en octobre 1959, à l'âge de 83 ans.

Les quelque 70 années de vie qu'elle a vécues, exception faite des 14 années passées après la Libération, ont été, on peut dire, une suite d'épreuves et de tribulations; elle a dû combattre la misère, l'injustice et l'agresseur. Les deux randonnées qu'elle a été contrainte d'effectuer en Mandchourie sous escorte de l'ennemi ont été les pires épreuves. Pourtant, bien que sans moyen ni appui, elle a vécu avec fermeté cette période de sa vie ténébreuse et pénible qui a duré des dizaines d'années et a vu enfin le jour de la libération que son petit-fils avait apportée, puis le paradis socialiste que celui-ci avait instauré sur le sol de la patrie.

Où est donc le secret de la longue vie dont elle a joui malgré ces années de ténèbres étouffantes qu'elle avait connues jadis? Evoquons ici les paroles du camarade Kim Il Sung, grand Leader, témoin oculaire et garant de sa vie d'octogénaire, pleine d'épreuves.

Un des secrets de la longue vie de ma grand-mère réside dans son habitude du travail. Avec mon grand-père, elle a travaillé toute sa vie. Elle a trimé sans répit pour nourrir et vêtir sa famille, et cette vie

laborieuse a endurci son corps et son caractère. Généralement parlant, ceux qui œuvrent diligemment à créer des choses utiles jouissent d'une longue vie.

Ma grand-mère a toujours vécu en caressant un rêve dans son cœur. C'est-à-dire qu'elle a vécu chaque jour de façon digne de l'être humain en poursuivant un objectif précis. Il semblerait à première vue qu'elle avait passé sa vie à des choses sans importance. Au contraire, chacun des pas qu'elle faisait a eu son sens, la rapprochant d'un objectif déterminé.

Comme je l'ai dit, elle a vécu toute sa vie avec tel ou tel rêve en tête. Avant, c'était la Libération, puis c'était mon retour, ensuite, après nos retrouvailles, le bonheur du peuple, enfin la réunification du pays. Ceux qui attendent et souhaitent vivement quelque chose dans leur vie vivent longtemps. Ils supportent les épreuves mieux que les autres.

Par expérience, je sais que la révolution est l'affaire de ceux qui font des rêves, qui se proposent des objectifs élevés. C'est aussi ce genre d'hommes qui réussit à faire de grandes inventions. Ma grand-mère a eu dans sa vie beaucoup de rêves. Je n'exagérerais pas en disant que c'est précisément à cela qu'elle doit la longévité dont elle a joui. Une conscience élevée, une foi et un caractère fermes, des souhaits ardents et enfin l'amour du travail, voilà le secret de sa longue vie.

Grand-mère du chef de l'Etat, elle n'en a pas moins mené une vie simple et austère. Après mon retour, j'ai pensé, une fois que j'aurais fondé le parti et l'Etat, amener mes grands-parents à Pyongyang pour vivre ensemble. Mais ils ne l'ont pas voulu. Or, à leur âge, qui leur reprocherait de passer tranquillement leurs derniers jours chez leur petit-fils? D'ailleurs, chez nous, l'Etat accordait un traitement de faveur aux familles des martyrs révolutionnaires, et, ayant droit à

ces faveurs, ils pourraient très bien passer leurs derniers jours en toute quiétude.

Cependant, ils n'ont pas voulu user de ce droit ni n'ont souhaité une vie de luxe parce que leur petit-fils occupait une position élevée. Ils ont voulu rester ce qu'ils avaient été et ont travaillé la terre jusqu'aux dernières années de leur vie.

«Qui ne trouve pas à faire est le dernier des pauvres gens», voilà l'essence de la philosophie simple de ma grand-mère.

Désireux de faire se détendre tant soit peu mes grands-parents qui avaient trimé toute leur vie, je les ai fait amener chez moi de temps en temps. Mais, chaque fois, ils ont demandé du travail. Aussi, un jour, nous avons été obligés de donner à réparer une calebasse fêlée à ma grand-mère. Elle disait que les plats préparés par la femme de son petit-fils étaient d'un goût délicieux et que c'était un plaisir indicible que de prendre dans ses bras ses arrière-petits-enfants, mais elle ne s'en est pas moins plainte qu'elle mourrait d'ennui dans son désœuvrement et que le sol de son champ qu'elle ne pouvait fouler lui manquait, et, chaque fois, elle est retournée à Mangyongdae avant qu'une semaine ne se soit écoulée.

Parfois, nous avons voulu lui offrir quelque chose pour l'aider dans sa vie, mais elle a refusé en nous disant de nous occuper, non pas d'elle, mais plutôt du peuple. Pour être le Président du Conseil des ministres, je n'en étais pas moins un homme, et, en tant que tel, j'avais envie d'améliorer ses conditions de vie d'autant plus qu'elle avait connu toutes sortes de privations et avait échappé par miracle à la mort lorsqu'elle était forcée de parcourir des endroits périlleux.

J'ai eu envie de lui faire faire des vêtements ouatés parce qu'elle portait toujours des habits sans doublure et de lui rendre visite, apportant une ou deux bouteilles d'eau-de-vie, à l'occasion de son anniversaire, pour lui souhaiter longue vie. Mais elle a décliné

même ce genre d'offre modeste.

Si je n'avais pas été Président du Conseil des ministres, mais un simple citoyen, j'aurais fait quelque chose pour elle: j'aurais pu construire, pour elle, une maison au toit de tuiles avec le bois que j'aurais coupé de mes propres mains; je l'aurais emmenée au théâtre pour assister ensemble à la représentation de *l'Histoire de Sim Chong*[12]; j'aurais fait d'autres choses encore pour rendre sa vie facile et agréable.

Cependant, tout occupé que j'étais alors par les affaires de l'Etat, je n'ai pas réussi même à lui faire faire un habit ouaté. Et jusqu'au dernier jour de sa vie, elle a habité dans l'humble chaumière qui nous avait été léguée par mon arrière-grand-père. Alors que je faisais construire des maisons au toit de tuiles dans tous les villages du pays afin de les faire se métamorphoser, je n'ai pu faire construire une maison pour ma grand-mère.

Je ne me souviens pas d'avoir fait quelque chose de particulier pour elle, sauf de lui avoir acheté une paire de lunettes, qu'elle avait acceptée de bon cœur.

Le temps a passé pendant que je courais ici et là pour régler les affaires de l'Etat, et ma grand-mère a quitté ce monde. Des regrets poignants m'assaillent quand je pense à elle: je n'ai pas su remplir mes obligations filiales envers elle, de même qu'envers ma mère.

Si je lui avais tout au moins fait faire un habit ouaté digne de ce nom, je n'aurais pas le cœur si gros.

8. Dans la forêt de Nanpaizi

Dans la seconde moitié des années 1930, alors que la lutte armée contre les impérialistes japonais atteignait son apogée, ceux-ci intensifièrent plus que jamais leur offensive contre l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, d'une part, et, de l'autre, commencèrent à comploter pour réaliser au moyen de la séduction ce en quoi il avait échoué avec la force du fusil et du canon. Ils prirent à leur service à ces fins les renégats de la révolution, qu'ils envoyèrent traiter avec les troupes de partisans, comptant pouvoir ainsi démoraliser et désagréger ces dernières. Parmi ces complices figuraient d'anciens condisciples du camarade Kim Il Sung et des personnes censées l'avoir aidé dans ses activités révolutionnaires.

Chaque fois qu'il se souvenait de ce qu'il avait vécu lors de la Conférence de Nanpaizi, le camarade Kim Il Sung a parlé de Ri Jong Rak et Pak Cha Sok, tous deux ses condisciples à l'Ecole Hwasong, ses compagnons d'armes du temps de l'«U.A.I.», qui, cependant, sur l'ordre de l'ennemi, étaient venus dans son camp secret, en vue de le persuader de «se rendre». Voici ce qu'il a évoqué.

Je vais faire une digression et vous raconter mes rencontres avec Ri Jong Rak et Pak Cha Sok lors de notre conférence à Nanpaizi. Ces deux hommes et moi avons fréquenté ensemble l'Ecole Hwasong et avons également travaillé ensemble à fonder l'«U.A.I.», puis la Société *Konsol* de camarades[13], et à créer l'Armée révolutionnaire coréenne. Les années de lutte commune fondent une grande amitié, et ils ont fait la révolution avec moi pendant quatre ou cinq années.

Je les ai connus, avant Kim Hyok, Cha Kwang Su et autres à Jilin. A l'époque où nous avons fondé l'«U.A.I.» à Huadian, ces derniers n'en faisaient pas encore partie, tandis que Ri et Pak en étaient des

piliers. C'étaient donc mes premiers camarades, mes premiers compagnons de combat, avec lesquels j'ai fait l'apprentissage de la lutte révolutionnaire.

Figurez-vous deux amis, dont l'un participe au mouvement de la jeunesse étudiante, l'autre mène la lutte clandestine, et qui, au bout d'une série de vicissitudes, se séparent, l'un allant prendre le maquis, l'autre en prison, et, après des années passées sans nouvelles l'un de l'autre, se retrouvent tout à coup. Quelles émouvantes retrouvailles doivent être les leurs !

Mais, les nôtres ne le furent guère, car Ri Jong Rak et Pak Cha Sok sont venus me voir sur l'ordre des services spéciaux japonais. En effet, ils sont venus, non comme mes anciens camarades révolutionnaires, mais comme laquais des Japonais, en vue de me persuader de retourner ma veste. Je m'étais rendu compte qu'en venant traiter avec moi, eux qui étaient en prison, ils montraient qu'ils m'avaient trahi et avaient abandonné la révolution. Pas question donc de les recevoir comme des hôtes de marque.

Force m'a été pourtant de les recevoir, eux, mes anciens camarades d'études, devenus traîtres à la révolution.

C'est à partir de la seconde moitié des années 1930 que l'ennemi a entrepris sur une vaste échelle et de façon très intensive la «campagne pour la conversion» dans l'espoir de désagréger l'armée révolutionnaire populaire.

Ce n'était pas, au début, la tactique principale des impérialistes japonais dans leur campagne contre les troupes armées s'opposant à eux. L'ennemi s'était alors acharné à écraser par la force nos jeunes troupes de partisans et les troupes chinoises antijaponaises. A ses yeux, c'était la seule solution plausible; il n'admettait donc aucun autre moyen. La «primauté des expéditions punitives», voilà ce qu'il avait alors préconisé. Le haut commandement de l'armée ja-

ponaise avait interdit la «campagne pour la conversion», parce qu'indigne, à ses yeux, de l'esprit des samurai. Il était allé jusqu'à promulguer 1'«interdiction formelle de la séduction pour obtenir des redditions».

L'opération militaire suffisait, selon lui, pour anéantir les forces armées antijaponaises de la Chine du Nord-Est, et il avait sévi contre nous avec les armes. Les Evénements du 18 Septembre qui avaient en un rien de temps provoqué la débâcle de l'armée de Zhang Xueliang, forte de 300 000 hommes, devaient l'avoir beaucoup encouragé.

Cependant, les moyens militaires n'avaient pas donné le résultat escompté: ils s'étaient avérés inefficaces pour arrêter le développement de l'armée de guérilla et de la lutte armée antijaponaise. Les Japonais en étaient donc venus à inventer 1'«expédition punitive culturelle» qui impliquait 1'«opération de pacification à la racine», la «transformation idéologique» ou la «campagne pour la conversion».

Pour savoir ce qui les a poussés à recourir à cette nouvelle tactique, à côté de celle d'«expédition punitive militaire», en vue d'«extirper les racines» de la Lutte armée antijaponaise, il serait intéressant de se référer à leurs propres aveux.

Le *Mensuel des idées,* publié par le département de la criminalité du ministère japonais de la Justice, dans son numéro 77 (novembre 1940, p. 139-141), a présenté un article ainsi libellé:

«Comment expliquer les difficultés qu'on a à effectuer des expéditions punitives contre les bandits communistes? Celles-là viennent de ce que l'armée communiste est animée d'une farouche volonté de combat, fondée sur sa foi en le communisme, et qu'elle use d'une tactique de propagande habile. De plus, elle utilise des tactiques de guérilla consistant à "se replier si l'adversaire l'attaque en force et à l'attaquer si celui-ci se met à battre en retraite", en tirant profit de la configuration de la zone de guérilla installée dans des forêts denses, au milieu de hauts massifs. Quant à ses activités politiques au sein des masses, elle fait en sourdine une propagande si souple et si originale qu'elle réussit toujours à les gagner à elle. Une expédition punitive ne mobilisant que les armes n'a presque aucune chance de réussir...

…

«...Ce genre d'expédition ne peut produire qu'un effet passager, et nullement décisif, pour extirper les racines du mal. C'est comme celui que produit le mouvement qu'on fait pour chasser une mouche posée sur son riz ou couper une pousse de la mauvaise herbe.

«Si, malgré les expéditions punitives réitérées, les partisans ont toujours les coudées franches pour opérer, l'une des raisons principales en est que l'on accorde trop d'importance aux armes, au détriment de l'opération de pacification à la racine et de la transformation idéologique, et que tous les établissements de l'Etat n'y ont pas apporté leur concours en en laissant le soin uniquement aux autorités militaires.»

Dans le cadre de 1'«expédition punitive culturelle», les Japonais ont entrepris une vaste «campagne pour la conversion», d'une part, et, de l'autre, ont organisé des «troupes punitives» avec les renégats de la Lutte armée antijaponaise ainsi que d'autres traîtres pour les envoyer «combattre» leurs anciens compagnons d'armes, leurs anciens supérieurs et subordonnés, aux termes de leur politique consistant à «se servir des bandits pour se débarrasser des bandits».

Or, si, dès la seconde moitié des années 1930, notre adversaire s'est vu obligé de recourir à des méthodes non militaires comme son «expédition punitive culturelle», cela ne faisait que témoigner de l'échec de sa politique de force considérée jusque-là comme bonne à tout. Il s'était aperçu que, avec la seule offensive militaire, il ne pouvait atteindre son objectif et avait tissé l'abjecte intrigue qu'était la «campagne pour la conversion».

En 1937 et 1938, notre Lutte armée antijaponaise a atteint son apogée: les effectifs de notre armée s'étaient considérablement accrus, et elle avait de nombreux hauts faits à son actif; attaquer une ou deux grandes agglomérations fortifiées était un jeu d'enfant pour elle; sous l'influence de nos actions, la lutte des masses aussi avait pris son essor. Or, malheureusement, notre révolution en plein essor a buté contre de gros obstacles et subi brusquement de sérieux revers à cause de l'expédition de Rehe. La première armée de Yang

Jingyu et de nombreuses autres unités de l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est en sont sorties durement éprouvées. Bon nombre de soldats avaient déserté ou s'étaient laissé circonvenir. Bien des officiers avaient abandonné le combat pour se rendre à l'ennemi.

Notre adversaire avait donc de quoi songer à une ruine imminente des forces armées antijaponaises du Nord-Est. Soldatesque en débandade, d'après lui, elles allaient tomber en pièces aux moindres coups.

Une autre raison qui a poussé l'ennemi à compter sur 1'«expédition punitive culturelle» était les premiers succès obtenus dans sa «campagne pour la conversion». Quelques commandants de haut rang ayant baissé pavillon, il avait conclu que les communistes, eux aussi, avaient des limites quant à leur foi et à leur force de volonté, et il avait entrepris un travail de démoralisation à l'endroit de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

En faisant de celle-ci la principale cible de son «expédition punitive culturelle», il s'est mis à lancer, à côté de furieuses offensives militaires contre elle, la «campagne pour la conversion».

Pourquoi tout cela? Parce que, depuis le début des années 1930, notre armée était devenue son principal adversaire, la plus combative et la plus endurcie qu'elle était parmi les forces armées aux prises avec lui dans le Nord-Est.

En effet, à l'époque, les journaux et les revues ont beaucoup parlé de nos activités, et les nouvelles s'en sont répandues jusqu'aux Etats-Unis.

Voici les extraits de quelques articles publiés par le *Sinhan Minbo,* journal édité à l'époque par des Coréens résidant aux Etats-Unis:

«A s'en tenir aux dernières informations détaillées de l'agence de Tianjin, une division de Coréens sous les ordres du général coréen Kim Il Sung (Si l'on en croit les journaux chinois et

les informations en provenance de Corée, les troupes armées de monsieur Kim Il Sung qui sont basées à Jiandao ont, en juin dernier, franchi la frontière et attaqué Pochonbo dans l'arrondissement de Kapsan, effrayant vivement l'armée et la police japonaises. Par la suite encore, les activités de ces troupes ont souvent été traitées par le *Tong-a Ilbo* et autres journaux…) est tenue pour la plus combative et la plus courageuse de toutes les unités de l'armée de volontaires coréo-chinois.

«La manière dont se trouvent étroitement liés les combattants de ces troupes repose sur leur détermination de partager un sort commun, pour le meilleur comme pour le pire; leur cohésion est d'autant plus solide qu'elle est fondée sur une subordination systématique comme celle qui règne dans une famille et la formation morale traditionnelle préconisant, entre autres, l'altruisme. Rien d'étonnant donc à ce que, si le chef donne un ordre, ses subordonnés n'hésitent pas, pour l'exécuter, à traverser le feu et l'eau... Leur objectif n'est que de punir l'ennemi pour sauver la nation, et leur stratégie consiste essentiellement à mettre les envahisseurs japonais en déroute en recourant à des tactiques de guérilla magiques surprenantes.

«Voici une observation d'un stratégiste soviétique: "Si, un jour, la Chine et le Japon entrent officiellement en guerre, ce dernier aurait besoin de 200 000 soldats pour avoir raison de cette seule armée de volontaires opérant dans un coin de Mandchourie." Si cette observation est crédible, on est bien fondé pour croire qu'elle possède une étonnante capacité de combat.» (Le *Sinhan Minbo,* le 30 septembre 1937.)

En vue d'anéantir l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, les impérialistes japonais avaient mis en œuvre tous les moyens possibles, opérations militaires, bourrage de crâne, toutes sortes de complots, mais en vain.

Leurs offensives ne firent que souder nos rangs, et les nouvelles de nos actions se répandirent toujours plus loin.

Ayant subi l'échec dans ses «expéditions punitives» militaires, comme dans ses complots de diffusion du faux bruit disant que nous avions tous péri, l'ennemi, en désespoir de cause, a fini par inventer un autre expédient, la «campagne pour la conversion». Pour vous faire une idée précise de l'intérêt qu'il y portait, il suffit de vous rappeler qu'il avait voulu y entraîner même ma grand-mère.

Visant principalement les commandants en renom de nos armées, l'ennemi a tissé des intrigues d'envergure.

L'«équipe provinciale de campagne pour la conversion» était chargée de «convertir» Yang Jingyu, et 1'«équipe spéciale centrale de campagne pour la conversion», relevant de la direction de la police du ministère de la Sécurité publique du Mandchoukouo, de me circonvenir.

J'ai appris qu'on avait découvert un document établi par l'administration japonaise, selon lequel l'armée et la police ennemies avaient voulu y engager même un de mes anciens maîtres à l'Ecole primaire de Fusong. Mais jamais il n'est venu me voir ni ne m'a envoyé qui que ce soit pour me contacter.

Pak Cha Sok et Ri Jong Rak apparurent dans notre camp secret de Nanpaizi alors que l'ennemi s'évertuait à faire aboutir sa «campagne pour la conversion» à notre endroit. Ayant échoué dans ses tentatives d'y entraîner ma parenté, il s'était avisé d'utiliser mes anciens camarades d'études.

Les intrigants japonais avaient dû choisir Pak Cha Sok pour sonder notre réaction à leurs démarches, et Ri Jong Rak, pour la mise en scène à l'heure décisive.

Pak Cha Sok est venu donc me voir dans notre camp secret de Nanpaizi.

Un jour, le chef de faction m'a envoyé une de mes ordonnances m'annoncer Pak Cha Sok. La nouvelle m'a étonné. Envoyé en mission en Corée en été 1930, il y avait été arrêté par la police et jeté en prison. Et le voilà tout à coup à Nanpaizi comme tombant du ciel. Même en supposant qu'il avait été relâché après avoir purgé sa peine, il devait figurer sur la «liste noire» et être surveillé par la police. Comment donc avait-il pu tromper cette surveillance et, de surcroît, venir dans notre camp secret, alors cerné par l'ennemi?

S'il venait de si loin pour reprendre la lutte révolutionnaire, je l'accueillerais à bras ouverts et je le porterais sur mes épaules. Mais

l'ennemi l'aurait-il laissé agir si librement? Non. Il y avait là de quoi réfléchir. Tout cela ne m'a pas empêché cependant de me résoudre à le recevoir: cette rencontre me permettrait tout au moins d'avoir des nouvelles de mon oncle Hyong Gwon et de Choe Hyo Il alors en prison et d'apprendre beaucoup d'autres choses de sa bouche.

En le voyant, je l'ai trouvé changé. Il s'est montré très heureux de me voir comme quelqu'un qui aurait retrouvé son frère après de longues années de séparation, mais il n'en avait pas moins un air abattu, je ne savais pourquoi.

Je lui ai dit: «Vous avez perdu votre allant d'autrefois et vous paraissez déprimé. Vous avez supporté la vie de prison; relevez-vous avec courage, il faut regarder l'avenir.»

Il a alors avoué qu'il s'était soumis en prison et avait pris du service chez l'ennemi, et, les larmes aux yeux, il s'est mis à expliquer le motif de son voyage à Nanpaizi. Selon lui, au cours de ses quelques années de captivité, il avait commencé à douter de la victoire de la révolution et à hésiter. Surtout, depuis qu'il avait vu les tortionnaires supplicier mon oncle Hyong Gwon, après l'avoir attaché à une croix, il avait perdu tout courage. L'ennemi s'en était vite aperçu, l'avait transféré à une autre prison, et puis l'avait relâché avant terme. Finalement, il avait réussi à le circonvenir et à l'enrôler dans une de ses «équipes de campagne pour la conversion».

C'est Jang So Bong qui avait entraîné Pak dans le complot que l'ennemi tramait en vue de me prendre à son piège. Auparavant, lorsque nous travaillions à défricher la Mandchourie du Centre, Jang avait, avec Kim Hyok et Kim Won U, beaucoup contribué à la formation révolutionnaire de la population de Kalun. Et c'est au début de 1931, alors en mission avec Ri Jong Rak pour se procurer des armes, qu'il avait été arrêté à la gare de Changchun. Il avait

tourné casaque, et l'ennemi l'avait marié avec une geisha et l'avait fait s'établir à Changchun. C'était désormais un agent spécial de métier à sa solde. Quand les services d'espionnage japonais cherchaient mes anciennes connaissances pour leur complot, il avait désigné Ri Jong Rak, qui, à son tour, avait signalé Pak Cha Sok.

Celui-ci a avoué qu'au cours de l'interrogatoire il avait dit tout ce qu'il avait fait à mes côtés, ses liens avec moi au temps de l'U.A.I., sa collaboration à la création de l'Union de la jeunesse anti-impérialiste, puis ses activités à Jilin et dans les environs, dans le cadre de l'Union de la jeunesse communiste que nous avions fondée, et, enfin, sa mission en Corée dans un groupe armé.

Je lui ai demandé s'il agissait de sa propre volonté ou sur les injonctions de quelqu'un.

Il a répondu, en larmes, qu'il n'assumait aucune fonction officielle chez l'ennemi, que les Japonais l'avaient forcé à venir parler avec moi, mais que, s'il était venu, tout conscient qu'il était de la vanité de ce genre de tentative, c'était parce qu'il voulait en profiter pour me voir ne fût-ce qu'une seule fois. Son aveu m'a paru sincère.

Il m'a fourni divers renseignements. Il m'a dit aussi qu'il avait été à Mangyongdae pour tenter d'entraîner ma grand-mère dans leur complot. Originaire de Pyongyang, il s'était, dès son enfance, lié d'amitié avec mon oncle, Hyong Gwon, et, en fréquentant Mangyongdae pour le voir, il s'était familiarisé avec mes grands-parents.

D'après lui, c'était Ri Jong Rak qui avait révélé à l'ennemi ses rapports avec ma famille de Mangyongdae et qui lui avait soufflé l'idée de l'engager dans son intrigue pour me faire déposer les armes. Pak s'est accusé d'avoir commis un crime inexpiable en emmenant un peu partout ma grand-mère, mais, selon lui, il avait veillé à sa sécurité. Il s'est dit, lui et Ri Jong Rak, être des lais-

sés-pour-compte, plus misérables que des animaux et méritant la mort.

Lorsqu'il militait à mes côtés, c'était un jeune homme au vif esprit révolutionnaire, aimant la justice et détestant les Japonais. Nourrissant de grands desseins, il avait énergiquement travaillé dans notre organisation. Après la fondation de l'Armée révolutionnaire coréenne, il avait accompli de multiples tâches de façon responsable.

Mais, une fois arrêté par l'ennemi, une fois son corps enchaîné, son âme avait été ébranlée, et il avait perdu toute dignité et toute valeur d'homme. Ce qu'il lui restait du passé, c'était à peine son sentiment d'amitié pour moi.

Converti, il n'avait cependant pas collaboré de bon gré avec les Japonais ni n'avait voulu à ce prix vivre dans le luxe. Seulement, il avait cessé de croire en notre victoire, ayant jugé le Japon trop puissant pour qu'on puisse le vaincre. Il avait donc choisi de sauver sa vie, d'y sacrifier sa foi et d'obéir. C'est ainsi, malgré lui, qu'il avait dû en venir à prendre part à la «campagne pour la conversion».

Le drame était qu'il détestait toujours les Japonais. Or, c'était le lot de ceux qui trahissaient leur foi.

Après mon entretien avec lui, j'ai médité sur la dignité et la valeur de l'homme. Pak Cha Sok était resté en apparence ce qu'il avait été autrefois, à cela près qu'il était plus âgé. Il avait le même visage, le même extérieur, mais quelque chose de fondamental lui manquait. C'était désormais un homme sans âme. La valeur d'un homme est celle de son âme. Sans âme, ce n'est qu'un cadavre vivant. La déchéance de l'âme est celle de l'homme tout entier. Pak Cha Sok avait perdu son âme et, par conséquent, toute sa valeur d'homme. Un homme sans foi, c'est un homme sans cerveau.

Cependant, si Pak Cha Sok s'était laissé dégrader, il fallait,

pensais-je, essayer de l'arracher quand même des mains de l'ennemi. Et j'ai mis longtemps à le raisonner, à lui donner des conseils. Un sentiment de révolte m'a poussé à m'élever contre l'ennemi qui me l'avait enlevé, lui, mon ancien camarade. Pourquoi ne réagirais-je pas pour le lui reprendre quand il me l'a pris? Si je ne pouvais le remettre sur le droit chemin, je devrais tout au moins lui redonner son élan patriotique d'autrefois. Ainsi, je gardais au fond de mon cœur un doux sentiment d'amitié pour lui.

Quand je lui ai dit que quiconque avait commis un crime contre la nation ne pouvait vivre ni mourir tranquillement, il m'a donné raison. «Depuis que je me suis rendu à l'ennemi, m'a-t-il dit, je n'ai plus envie de vivre. Chacune de mes journées est une corvée. J'ai perdu toutes les raisons d'exister. Un temps, j'ai voulu me donner la mort, mais, par manque de courage, je n'y suis pas parvenu. Aujourd'hui, j'ai eu la chance de vous voir, Song Ju, et de causer avec vous. C'est un baume pour mon cœur ulcéré. Ah, la vie me répugne. Châtiez-moi, Song Ju. Je veux mourir sous votre main.

—Votre mort pourrait-elle soulager mon cœur mortifié? Recommencez votre vie, tâchez de suivre la voix de votre conscience et vivez de façon digne d'un homme si vous voulez vous laver de vos crimes et vous acquitter de vos obligations envers les anciens camarades révolutionnaires.»

Pak Cha Sok m'a promis de suivre mes conseils.

Mes hommes m'ont proposé de l'exécuter, mais je m'y suis opposé et je l'ai traité d'homme à homme, parce qu'il avait tout avoué et s'était repenti.

Je lui ai fait servir du sanglier que mes hommes avaient abattu, et nous avons bu quelques verres d'alcool. Puis je lui ai fait passer une nuit sous la tente du Quartier général, et je lui ai conseillé de vivre de façon digne d'un homme, avant de le laisser repartir.

Il n'a pas manqué à sa promesse. Sur ma demande, il est allé remettre ma lettre à mes grands-parents.

Voyant Pak Cha Sok revenir sain et sauf de notre camp secret, l'ennemi, à peu de temps de là, nous a envoyé Ri Jong Rak. Un groupe de partisans revenant de Linjiang me l'a amené.

L'hiver de la même année, nous avions en effet expédié à Linjiang un détachement pour nous procurer des vêtements chauds. Un jour, au cours de sa mission, il a rencontré un trafiquant qui prétendait en savoir long sur les affaires. Celui-ci jouait un double jeu, en servant les Japonais et en approvisionnant les partisans. Il dit aux nôtres qu'il leur donnerait des tissus et du coton s'ils voudraient bien conduire au Quartier général de l'armée révolutionnaire un civil attaché à l'armée japonaise.

Le chef du détachement accepta à condition que l'autre demande à son supérieur de cesser les hostilités contre l'armée révolutionnaire, car un accident de parcours risquait d'empêcher le transport de son énorme quantité d'approvisionnements. Les «troupes punitives» ennemies, déployées dans de vastes régions depuis Jiazaishui dans le district de Linjiang jusqu'à Nanpaizi, cessèrent donc pour un temps leurs opérations.

Nos hommes réussirent ainsi à tourner les desseins sournois de l'ennemi à leur avantage et à exploiter ses points faibles, pour enfin rentrer sans danger avec de grandes quantités de ravitaillements. Le civil en question n'était autre que Ri Jong Rak.

Dès le premier jour de son arrivée, ses manières insolites ont agacé nos partisans. Il n'avait l'air d'éprouver ni terreur ni inquiétude d'être dans le camp de l'armée révolutionnaire; il riait aux éclats avec arrogance, il ne se gênait pas pour dire tout à trac ce qui lui passait par la tête; il se conduisait avec désinvolture. Il a même voulu faire cadeau de sa montre à O Jung Hup, chef de la garde alors

de service à l'entrée du camp secret: il se répandit en compliments pour la peine que se donnait ce dernier de combattre dans la montagne malgré le froid. Mais O Jung Hup refusa nettement l'offre en lui montrant sa montre de poche.

Ri Jong Rak insista: «Ne faites pas tant de façons, acceptez-la. Vous feriez mieux d'en avoir deux.» O Jung Hup le réduisit au silence en répliquant: «On doit se servir d'une seule. J'aurai horreur de porter aujourd'hui la montre de la révolution, demain celle de la réaction.» Ce fut une sévère admonestation adressée à Ri Jong Rak qui avait changé de camp.

L'arrogante impudeur dont il faisait preuve dans notre camp secret ne m'a pas laissé indifférent, moi non plus. Mais je n'ai pu l'incriminer dès le début. L'amitié est chose qu'on ne peut renier à volonté, et lui et moi, nous étions autrefois liés d'une grande amitié.

Un de mes amis intimes à l'époque de l'«U.A.I», il avait été tenu pour un révolutionnaire à tous crins, plus avancé que nous dans l'art militaire, et ouvert aux courants d'idées nouveaux. A 16 ans, il avait rejoint le *Thong-ui-bu* et avait combattu dans l'armée indépendantiste. C'était en effet un homme très attaché au pays, courageux, brave et aussi sensible.

Nous l'avions désigné à un poste de responsabilité dans l'Armée révolutionnaire coréenne, tant nous comptions sur lui, tant nous lui faisions confiance. Il était d'ailleurs aimé et estimé de tous. Quelle fut donc notre déception lorsque nous avions appris sa trahison!

Ri Jong Rak ne m'a pas caché qu'il faisait partie de 1'«équipe de campagne pour la conversion». Il m'a dit: «Je ne souhaiterais rien de mieux que d'écraser l'impérialisme japonais, de restaurer l'indépendance de la Corée, et puis d'instaurer le communisme dans le monde comme le préconisait le programme de 1'"U.A.I". Mais ce n'est qu'une chimère. Lorsque je participais à la fondation de

l'"U.A.I." et de l'Armée révolutionnaire coréenne et que j'avais été arrêté et emprisonné, je croyais encore pouvoir réaliser cet idéal. Mais, après les événements du 18 Septembre et du 7 Juillet, j'ai changé d'avis. En Corée, le mouvement communiste a échoué. Le slogan des Japonais: "l'unité du Japon et de la Corée" est devenu réalité. Le Japon est désormais maître de l'Asie orientale. Celui qui tient, dit-on, la région de Zhongyuan[14] peut gouverner tout l'Orient. Et où en est maintenant la guerre sino-japonaise? Beijing, Shanghai et Nanjing sont tombés dans les mains des Japonais; leurs opérations de Xizhou et de Wuhan, ainsi que l'attaque de Guangdong ont réussi. Le Japon s'est emparé d'un seul coup des trois provinces de la Chine du Nord-Est et occupe aujourd'hui plus de la moitié du continent de l'Asie orientale. Peut-on résister à la force redoutable de ce grand et invincible empire? Song Ju, vous ignorez le cours des événements parce que vous tenez le maquis depuis longtemps. Je suis venu vous aider, vous qui peinez en vain dans la montagne.» Ri Jong Rak s'est conduit comme s'il était là pour me faire un quelconque bien.

Or, son discours et son comportement n'ont fait que révéler son aspect d'homme corrompu qu'on ne pouvait plus ramener à la raison.

Je lui ai fait écrire une lettre à l'ennemi qui nous entourait, pour qu'il ne nous attaquât pas avant la clôture de la Conférence de Nanpaizi. Ri a écrit ce que je lui ai dicté: «Je me trouve en ce moment dans un camp de l'armée de Kim Il Sung. Le Quartier général n'y est pas. Il s'est déplacé vers le mont Paektu. Il me faudra un certain temps pour me mettre en rapport avec lui, ce mont se trouvant à des dizaines de lieues d'ici. Je négocie ici avec une unité de son armée pour trouver un moyen de contact avec lui. J'espère que vous attendrez sans faire de bruit jusqu'à mes nouveaux rensei-

gnements.»

Une fois la lettre envoyée, nous avons pu continuer tranquillement la conférence.

Un jour, je l'ai félicité ironiquement pour sa bonne mine et ses belles mains qui faisaient penser qu'il était à l'aise dans la vie, et il m'a répondu: «Je vis très à mon aise parce que les Japonais me paient bien. Mais, en fait, c'est grâce à vous. Puisque vous, Kim Il Sung, êtes un grand personnage pour eux, ils mettent tout en œuvre pour vous gagner à leur cause. Ils recherchent vos connaissances et vos anciens amis, auxquels ils accordent un traitement de faveur afin de les utiliser dans cette entreprise.

«Comme ils me traitent ainsi, a-t-il continué, moi qui ne suis rien auprès de vous, Général Kim Il Sung, si vous acceptez de collaborer avec eux, ils vous accorderont un traitement exceptionnel. Ils vous promettent un haut poste dans l'armée japonaise de Corée ou n'importe quel autre que vous désirerez. Vous pourrez alors gouverner la Corée en tant que commandant de cette armée, ou la Mandchourie en y exerçant la haute responsabilité; c'est à vous de choisir. Ce qu'ils vous demandent en échange, c'est que vous acceptiez de collaborer avec eux. Les Etats-Unis vont étendre sûrement leur sphère d'influence à la région ouest du Pacifique, disent-ils, pour envahir le Japon, la Corée et la Mandchourie. Les Asiatiques doivent donc s'unir pour contenir les forces américaines. C'est dans l'union qu'ils doivent chercher leur salut.»

Les Japonais étaient très rusés: en envoyant Ri Jong Rak chez nous, ils lui avaient spécifié d'employer, en traitant avec moi, le terme de «collaboration», terme de compromis, au lieu de celui de «reddition», car ils savaient que ce dernier n'avait aucune chance d'être bien accueilli.

La thèse selon laquelle les Asiatiques devaient collaborer entre

eux pour repousser les forces américaines traduisait la fameuse doctrine de la grande Asie préconisée à cor et à cri par les Japonais à une certaine époque: grâce au rôle essentiel joué par le Japon, on bâtirait une Asie prospère pour les Asiatiques. Mais il fallait être idiot pour y croire. Ce n'était qu'un bouclier destiné à camoufler leur ambition de contrôler toute l'Asie.

Inventer quelque prétexte pour justifier et embellir leurs actes d'agression était le procédé habituel des impérialistes. Ainsi, mettant l'accent sur la «supériorité» de la race yamato, les Japonais prétendaient que le monde entier était une «famille» unie autour du Japon. Pour envahir la Corée, ils avaient déclaré que «le Japon avait la charge de diriger et de protéger cette nation incapable de vivre indépendante». Ils avaient pris prétexte du «droit de légitime défense» pour attaquer la Mandchourie; puis, pour créer le Mandchoukouo, ils s'étaient réclamés de la «collaboration et de la réconciliation entre les cinq nations» et de l'édification d'un «pays de la justice et du bonheur»; pour allumer le feu de la guerre sino-japonaise, ils s'étaient autorisés de leurs slogans de «punition de la Chine devenue factieuse », d'«édification d'une Chine nouvelle» et d'«union entre le Japon, le Mandchoukouo et la Chine».

Comme Ri Jong Rak ne cessait de palabrer pour me faire admettre la doctrine de la grande Asie, je lui ai demandé: «Si nous occupions le Japon et tenions les Japonais en captivité par la force, et que nous leur disions vouloir mettre en œuvre la doctrine de la grande Asie sous les auspices de la Corée, l'accepteraient-ils?

«Vous vous complaisez à décrire le Japon comme invincible, ai-je poursuivi, mais, s'il l'était réellement, comment expliquer qu'il se tracasse toujours sans parvenir, même après des années de grands efforts, à l'emporter sur notre Armée révolutionnaire populaire coréenne? S'il l'était vraiment, pourquoi recourt-il à un jeu

aussi vil que celui de la “campagne pour la conversion” en utilisant des médiateurs de votre genre, au lieu d’employer des méthodes plus ouvertes?»

A cette question, il a donné une réponse évasive en disant que c’était là peut-être la preuve de l’indulgence dont les Japonais usaient envers Kim Il Sung. «La raison du plus fort est la meilleure, c’est le principe des choses de ce monde, a-t-il dit. Mieux vaut cesser une résistance sans espoir et accepter leurs propositions. En ce moment, trois divisions sont disposées autour de Nanpaizi, et, si vous persistez, craignez qu’un gaz toxique ou de puissants canons n’entrent en action pour vous réduire à néant.

—Même si les Japonais veulent me nommer premier ministre, ai-je répliqué, et non pas commandant de l’armée japonaise de Corée, je n’arrêterai pas mon combat. Qu’ils mettent en œuvre le gaz toxique ou les canons, l’Armée révolutionnaire populaire coréenne ne baissera pas pavillon.»

Du reste, Ri Jong Rak m’a donné des nouvelles de Han Yong Ae. Elle avait été arrêtée par les Japonais, et ceux-ci avaient voulu l’entraîner dans le complot tramé pour me «persuader de me rendre», mais elle s’y était si résolument opposée qu’ils avaient dû y renoncer.

Han Yong Ae avait été détenue dans la prison de Sinuiju en même temps que Ri Jong Rak. D’après celui-ci, elle n’avait cessé de garder le profond sentiment du devoir envers moi. Sur les injonctions des Japonais, Ri l’avait invitée à collaborer à leur tâche, mais il en était resté pour ses frais: elle avait non seulement refusé mais encore l’avait sévèrement critiqué: «Je répugne à tremper dans les sales complots de ce genre. Je vous conseille de ne pas vous y mouiller. N’espérez pas que Kim Song Ju se laissera prendre à ce mauvais tour.»

En l'écoutant, j'en ai su gré à cette femme, et j'ai éprouvé une vive répulsion envers Ri Jong Rak. Je l'ai repris fortement pour sa traîtrise: «Eh bien, Jong Rak, toute femme qu'elle est, Han Yong Ae a su garder sa foi, se refusant à toute conversion. Mais vous, vous avez abandonné la révolution pour servir les Japonais comme un chien. Vous n'en avez pas honte? Quelle corruption de votre part!»

Ri Jong Rak avait compris qu'aucune de ses tentatives n'avait la moindre prise sur moi; et il a alors voulu appâter mes hommes. Il aborda un de mes gardes du corps et s'ingénia à l'enjôler: «Tes parents sont-ils vivants? Comme ils doivent te manquer! Auparavant, les Japonais tuaient les partisans faits prisonniers, mais ce n'est plus le cas maintenant. Bien plus, ils les aident de leur mieux à améliorer leur vie. Si tu as envie de rejoindre tes parents et de mener une vie douce auprès d'une jolie fille, descendons avec moi de la montagne.»

Tout dans son comportement m'ayant été rapporté, j'ai compris que j'avais affaire à un chien, à un affidé des Japonais; à la différence de Pak Cha Sok qui avait pris du service chez les Japonais à contrecœur, par faiblesse, il les servait de plein gré, aux dépens de la patrie et de la nation.

Suivant la volonté unanime des partisans, le Quartier général de notre armée a décidé de l'exécuter en le considérant comme un traître à la nation. Ainsi, le renégat a mal fini; il portait collé sur le corps l'avertissement: «Tout traître aura le sort de celui-ci, qu'il soit un camarade d'études ou non.»

Quand je raconte mes rencontres avec mes deux anciens amis à Nanpaizi, bien des gens croient à un roman. En effet, elles pourraient, telles qu'elles, inspirer un roman passionnant. Imaginez-vous deux amis, ils se jurent d'être ensemble à la vie et à la mort sur le chemin de la révolution, mais l'un d'entre eux se parjure et

tente de persuader son ami, commandant une armée révolutionnaire, de déposer les armes. Il s'étend à ces fins sur le mythe de la puissance du Japon et donc sur la vanité de la résistance. N'est-ce pas là une histoire profonde, riche de sens et d'enseignements? C'était là, d'ailleurs, une des plus particulières expériences que j'ai eues dans ma vie.

A franchement parler, j'ai eu le cœur gros après mes rencontres avec eux. Je n'en aurais pas ressenti une douleur aussi poignante si ç'avaient été des inconnus.

Lorsque nous travaillions à fonder l'«U.A.I.» ils s'étaient montrés, tous les deux, pleins de zèle et d'ardeur. Nous nous étions alors juré d'être ensemble à la vie et à la mort. J'étais loin de me douter que quelqu'un d'entre nous trahirait. Et voilà qu'ils avaient retourné leur veste, eux que j'aimais et j'appréciais tant et plus que personne.

Ainsi, quand la révolution est en essor, on voit un peu partout ses partisans et ses supporters; et peu de gens alors hésitent ou s'en détournent.

Mais, quand elle traverse des épreuves et que les difficultés s'accumulent, bien des gens hésitent, s'en éloignent ou baissent pavillon. Aussi, plus la situation s'annonce alarmante, plus les difficultés s'accumulent devant le pays, plus attentivement nos cadres doivent-ils veiller sur la formation des hommes. La mentalité est chose invisible. On ne peut savoir ce que chacun pense, à moins qu'il ne l'extériorise. Il est donc difficile de distinguer les hésitants et les défaitistes des authentiques révolutionnaires. Mais la mentalité de l'homme se révèle d'une façon ou d'une autre au cours du travail et de la vie quotidienne. Nos cadres doivent donc s'attacher à la formation des gens en tenant compte du niveau et de l'état d'esprit de chacun d'eux afin de raffermir chacun dans sa foi révolutionnaire.

Quelle leçon tirer de tout cela? C'est que chacun doit adhérer sans réserve à l'idéologie qu'il aura choisi de suivre et en faire sa foi. Car rien ne sert de l'avoir adoptée pour l'adopter. Une croyance peu profonde, qui ne devient pas une foi inaltérable, peut changer à tout moment. Et celui qui hésite dans sa croyance, qui la renie peut tomber aussi bas que mes deux anciens camarades. Nous devons nous convaincre de la pertinence des idées dont nous sommes adeptes et en faire notre credo inébranlable. Les connaissances aussi, pour profondes qu'elles soient, doivent s'appuyer sur une foi révolutionnaire si l'on veut qu'elles servent à créer des choses nouvelles en écartant les difficultés rencontrées. Nous avons les yeux pour voir, mais nous devons avoir la foi pour envisager le futur.

Qui perd la foi perd l'âme et, par conséquent, la valeur de l'homme. Tout en l'homme, son sens moral, sa conscience, son sentiment du devoir, repose sur ses convictions. Un homme sans foi ne peut donc avoir, cela va de soi, ni sens moral ni sentiment du devoir et, tel qu'il est, perd toute valeur et toute dignité d'homme. Seul un homme inébranlable dans ses convictions peut forger son destin, faire honneur à ses camarades et servir le parti, la révolution, la patrie et le peuple.

D'après le camarade Kim Jong Il, la «volonté de fidélité doit être intégrée dans la foi, la conscience et le sens moral de chacun et se traduire dans sa vie quotidienne», voilà l'idée philosophique riche de sens à laquelle j'apporte mon adhésion sans partage.

CHAPITRE XX

Pour un nouvel essor de notre révolution

La Dure Marche

La leçon du mont Qingfeng

L'« incident du sel »

La bataille de Taehongdan

La fête *Tano* à Yushigou

La fermeté révolutionnaire de nos combattantes

Décembre 1938–juin 1939

1. La Dure Marche

Du début de décembre 1938 à la fin de mars 1939, le gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne fit une marche de Nanpaizi, dans le district de Mengjiang, à Beidadingzi, dans le district de Changbai. C'était la Dure Marche comme on allait la dénommer. Un demi-siècle nous en sépare.

Cependant, le peuple coréen la garde toujours dans sa mémoire.

En effet, les grands exploits accomplis alors par le camarade Kim Il Sung, Leader respecté, et la fermeté révolutionnaire dont firent preuve les partisans anti-japonais constituent à jamais une source d'inspiration sans prix pour le peuple coréen.

Sont réunis ici les souvenirs qu'a évoqués le camarade Kim Il Sung, grand Leader, sur cette campagne devant des historiens et des écrivains.

Vous avez accompli entre-temps un important travail en systématisant et en faisant connaître au public les traditions révolutionnaires de notre Parti. Pour leur part, les écrivains ont produit bon nombre d'œuvres consacrées à ce thème et ayant une grande valeur éducative.

Depuis déjà longtemps, vous m'avez prié de parler de la Dure Marche. J'ai trouvé enfin le temps de le faire, et je vous en parlerai bien en détail.

La Dure Marche se situe entre la fin de 1938 et le début de 1939, la plus dure période de notre lutte armée contre les Japonais.

Etant donné la situation d'alors, le temps n'était pas à une progression en force vers la Corée. La conjoncture nous défavorisait à tel point qu'un nommé Om Kwang Ho a pu parler à hauts cris de récession de la révolution. Dans ces conditions, progresser en force

vers la Corée revenait à s'embarquer dans une aventure, purement et simplement.

Pourtant, déterminés à déboucher en Corée, nous avons osé marcher vers le bassin du fleuve Amnok. Pourquoi? Parce que nous voulions à nos risques et périls faire tourner à notre avantage cette évolution défavorable. Rester à s'en faire du souci mènerait à rien. Nous aurions pu certes aller nous terrer dans un camp secret pour passer tranquillement l'hiver et conserver nos forces. Mais c'était là une façon de maintenir le statu quo. Pourrait-on de cette façon aplanir les obstacles qui se dressaient devant notre révolution? Aussi avions-nous décidé d'entreprendre cette marche qui s'annonçait bien périlleuse, afin d'aller opérer en Corée.

C'était la seule voie possible pour assurer un essor ininterrompu à la révolution.

En 1938, la population de la région de Xijiandao et de la Corée avait le moral au plus bas. Impliqués dans 1'«affaire de Hyesan», un grand nombre de militants des organisations clandestines avaient été arrêtés, et le mouvement révolutionnaire en Corée était à l'épreuve. L'ennemi s'évertuait à faire accroire à tout le monde que l'armée révolutionnaire populaire avait mal fini. Tentative de désinformation qui finissait pourtant par avoir prise sur bien des esprits, complétée comme elle était de rumeurs plus ou moins de mauvais augure. A telle enseigne que même certaines gens avisés en venaient à s'interroger sur le sort des partisans et que même des révolutionnaires connus pour leur expérience jetaient des regards inquiets du côté du mont Paektu.

L'ennemi avait des moyens de propagande beaucoup plus puissants que nous; il disposait de médias qui opéraient en toute liberté. Il n'avait, pour exploiter la crédulité de dizaines de milliers de lecteurs, qu'à publier dans un journal tiré à autant d'exemplaires un

article sensationnel relatant l'«anéantissement» des troupes de l'armée révolutionnaire, avec la mention d'une date et du nom d'un lieu. La radio y apportait son concours.

Au contraire, nous n'avions qu'un nombre restreint de journaux, de revues édités dans notre armée ainsi que des tracts et des affiches. On pouvait y ajouter un nombre limité d'imprimés des organisations clandestines de différentes régions. Il y avait encore les difficultés de distribution. Certains patriotes ont dû payer de leur vie un tract distribué. Aussi les militants clandestins devaient-ils être prêts à la mort pour porter un havresac de tracts en allant en mission en Corée.

Le meilleur moyen pour démentir les rumeurs mensongères que faisait courir l'ennemi sur le sort de l'armée révolutionnaire était de tirer des coups de feu en Corée. Cela permettrait par ailleurs d'y rétablir ou d'y créer de nombreuses organisations clandestines.

En effet, celles de la région de Changbai avaient été détruites pour la plupart, selon le rapport de l'agent de liaison venu de la région de Xijiandao. De nombreuses arrestations avaient été opérées en Corée aussi, et, pire encore, il n'avait pu contacter les rescapés.

Ce rapport et autres de ce genre ne m'ont pourtant pas fait désespérer. «Les organisations, bien que démantelées, doivent garder quelques fragments qui permettront de les ressusciter plus tard. Nous irons d'abord les rétablir à Changbai, ensuite nous marcherons en Corée», me suis-je dit.

Certains, au contraire, disaient: «Ne vaudrait-il pas mieux nous rendre dans un camp secret pour y passer l'hiver en faisant des études militaires et politiques comme nous l'avons fait à Matanggou, et puis entrer en campagne au printemps à venir? Pourquoi chercher à souffrir un martyre au cœur de l'hiver quand on pourrait bien l'éviter?»

Pourtant, c'était inacceptable pour moi. Inacceptable puisqu'il serait indigne de nous de rester simples spectateurs devant les rudes épreuves que traversait le mouvement antijaponais en Corée. Quant à la souffrance, ce n'était pas une nouveauté pour nous, mais notre lot depuis notre adhésion à la cause de la révolution; celle-ci nous avait déjà réservé plus d'une péripétie inédite. Bref, le mouvement antijaponais en Corée était à l'épreuve, et tous les Coréens fixaient leurs regards sur le mont Paektu; en l'occurrence, une armée révolutionnaire qui s'était assigné la mission de libérer la patrie ne pouvait ni ne devait rester les bras croisés.

Il fallait absolument marcher vers la patrie, me disais-je, dussions-nous tromper notre faim avec de la macération d'aubier d'arbre. Il y aurait aussi des sacrifices et des imprévus. Car nous devions traverser des forêts de baïonnettes. Et, malgré tout cela, nous devions marquer le sol de la patrie de nos pas énergiques et nous y mesurer avec l'ennemi à grands coups.

Tel était le mobile de notre Dure Marche. En termes plus explicites, ce plan avait pour objectif de secouer tout le territoire de la Corée.

Comme vous le savez, plusieurs marches difficiles ont marqué notre lutte armée contre les Japonais. On peut citer en exemple celle que j'ai faite à la tête de mes troupes d'Antu à Wangqing en automne 1932, notre retour à Jiandao de la première expédition en Mandchourie du Nord et l'expédition de Fusong au début du printemps 1937.

Or, notre marche de Nanpaizi, dans le district de Mengjiang, à Beidadingzi, dans le district de Changbai, n'était pas, par sa durée et sa dureté, comparable aux précédentes. Elle a duré une centaine de jours, plus précisément cent dix et quelques jours, d'où son autre nom de «Marche de cent jours». Elle nous a fait subir des souf-

frances incommensurables, et l'on l'appelle la «Dure Marche».

J'ai lu différentes relations de marches. Par exemple, *le Torrent de fer,* roman dont j'ai vu aussi l'adaptation à l'écran. Mais jamais le récit d'une marche aussi pénible et aussi pleine de péripéties que la nôtre. J'étais sur le banc d'un lycée, quand j'ai lu ce roman qui évoquait une marche parsemée de difficultés inconcevables à mes yeux. C'est avec une vive émotion que j'y ai constaté la fermeté de Kozoukh qui combat les multiples difficultés sur son chemin. Or, après notre Dure Marche, j'ai conclu que les souffrances décrites dans le roman n'étaient rien à côté de ce que nous venions de vivre.

Pour résumer notre Dure Marche, c'était une lutte menée simultanément contre les rigueurs de la nature, contre une disette et une fatigue innommables, contre les maladies et contre l'ennemi, un ennemi particulièrement féroce. Venait s'y ajouter une autre dure lutte, celle menée par chacun pour se vaincre face à l'épreuve. Bref, la lutte pour survivre d'abord, ensuite pour l'emporter sur l'ennemi. La Dure Marche a été littéralement une suite ininterrompue d'épreuves et de tribulations.

Cette année-là, la première gelée était tombée dès avant le *Chusok*[15]*,* aussitôt suivie d'une neige abondante. Et, dès le début de l'hiver, le froid avait fendu des bouleaux blancs, racontait-on.

La disette, le coup de froid, le combat qu'il fallait soutenir plusieurs fois par jour, sans un seul moment de repos..., l'épreuve était indescriptible.

Cinq ou six jours de marche auraient suffi pour aller de Nanpaizi à Beidadingzi, distance que nous avons dû cependant mettre une centaine de jours à parcourir, obligés que nous étions d'affronter l'ennemi à chaque pas.

Vous avez dû sans doute vous intéresser à l'itinéraire de cette marche et vous rendre compte qu'il est bien tortueux.

Du reste, cette expédition nous a imposé des épreuves et des souffrances physiques incomparables à celles que nous avions connues lors de nos campagnes précédentes.

A quoi tient donc la dureté de cette marche sans pareille depuis la fondation de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne? C'est à la poursuite et à l'encerclement obstinés de l'ennemi, et à rien d'autre. D'une obstination que vous auriez du mal à imaginer.

Les Japonais ont concentré toutes leurs forces «punitives» pour attaquer le gros de notre armée. Ils faisaient campagne, s'acharnant à faire accroire que la première armée avait presque été anéantie et que l'armée de Kim Il Sung était la seule survivante; et ils appelaient à la mobilisation générale de leurs troupes pour «punir» celle-ci. Ils s'enfiévraient au combat en utilisant jusqu'aux pigeons comme moyen de transmission.

Quelle était la tactique de l'ennemi? Elle consistait à nous empêcher de prendre du repos, de nous nourrir et de dormir. A cette fin, il lançait ses hommes par des centaines à notre assaut, nous imposait parfois une vingtaine d'affrontements par jour.

Nous n'avions pas pris soin d'agir incognito en quittant Nanpaizi comme nous l'avions fait auparavant en partant en expédition. Autrement, nous aurions eu moins à souffrir. Mais c'était un cas de force majeure.

Nous avions été obligés de tirer des coups de feu dès nos premiers pas. Il fallait en effet, entre autres choses, nous procurer le stock de provisions nécessaire pendant la marche, et nous avons attaqué un village de regroupement. Dès lors, l'ennemi s'est mis sur nos talons et n'a plus lâché prise. Il s'était renseigné sur la direction du mouvement de notre colonne, la deuxième, et pour rien au monde il n'aurait voulu nous laisser indemnes.

Aussitôt, l'ennemi qui avait investi le camp secret de Nanpaizi

s'était lancé à notre poursuite. D'une haute mobilité, il nous a surpris lorsque nous nous disposions, à quelque 20 kilomètres de marche forcée, à préparer notre repas. Que faire? Nous avons dû, bon gré mal gré, enfouir précipitamment le riz humide dans nos havresacs. Et ce genre de malchance allait se répéter plus d'une fois. Si nous n'avions qu'à suivre notre chemin, sans avoir à nous battre! Toute notre peine venait de la permanence des combats tant que nous étions talonnés et encerclés. C'était là, à vrai dire, le côté le plus ardu de notre marche.

Une autre épreuve, pas moins rude, que nous avions alors endurée était celle de la disette de vivres. Plusieurs facteurs étaient à l'origine de cette pénurie. Nous avions, dès l'automne 1938, préparé un stock suffisant de vivres pour l'hiver. Or, la Conférence de Nanpaizi avait entraîné une consommation importante. Puis, le reste, nous l'avions cédé aux unités qui s'en allaient avant nous, partant chacune pour la zone désignée. Du reste, l'hiver étant là, il était impossible de recourir aux légumes sauvages ou aux herbes. La chasse nous aurait procuré de la viande que nous aurions pu manger crue si l'ennemi n'avait pas mis tant de fureur à ses poursuites. Mais il fallait éviter de tirer des coups de feu puisque c'était alors trop risqué. Une seule fois, j'ai autorisé la chasse: O Paek Ryong venait de découvrir un ours qui dormait dans le trou d'un grand arbre vermoulu; et il me pria de l'autoriser à tirer un coup de feu. Je le lui ai permis, à condition qu'il l'abatte d'un seul coup, après s'être assuré de l'absence de l'ennemi à proximité. Il réussit, et un ours grand comme un bœuf fut abattu. Au début de la marche, nous nous sommes contentés de deux repas par jour, consistant en bouillie. Or, notre réserve de provisions s'épuisait déjà, et nous avons décidé de ne prendre qu'un seul repas, qui aussitôt a fini par s'annuler bel et bien, remplacé par quelques poignées de neige. L'inanition nous

faisait baisser la vue: après chaque halte, on avait la vue trouble en se relevant, et l'on avait de la peine à marcher.

Aussi, après la Libération, ai-je trouvé utile de signaler aux cadres qu'il fallait avoir souffert de la faim pour apprécier le prix du grain et des paysans, qu'une personne sans cette expérience n'était pas en droit d'affirmer savoir ce qu'est la révolution.

Un jour, avec ma permission, O Paek Ryong est allé attaquer une exploitation forestière à Qidaogou, d'où il a ramené plusieurs chevaux. Comme nous étions de nouveau à court de provisions, nous avons décidé de manger de la viande de cheval pour subsister. L'ennemi nous cernait, nous obligeant à la prendre toute crue, et sans sel. Dès le deuxième repas, la viande refusa de passer, donnant la nausée. De surcroît, elle causait une diarrhée, qui faisait souffrir plus que la faim.

Malgré cela, les partisans n'ont cessé de se servir de cette viande gelée, la seule nourriture à leur portée. Mais, quatre ou cinq jours après, elle a fini, elle aussi, par s'épuiser.

Certains des anciens partisans antijaponais, assez nombreux, sont de petite taille parce qu'ils ont beaucoup souffert, n'ayant pu se nourrir convenablement pendant les années de leur jeunesse. Les tribulations ont été un obstacle à leur croissance.

Dans le maquis, nous manquions de nourriture digne de ce nom.

Très souvent, nous avons dû nous contenter de racines d'herbe, d'aubier d'arbre, de tourteau, de son de riz, de drêche, etc. La nourriture presque toujours râpeuse et irrégulière portait inévitablement atteinte aux organes digestifs.

Lors de sa visite dans notre pays, Fidel Castro m'a demandé ce que nous avions fait pour nous nourrir, nous vêtir, loger et survivre à une température de moins 40°C dans les années de la lutte armée contre le Japon. J'ai évoqué alors, entre autres choses, la disette et le

froid dont nous avions souffert pendant notre Dure Marche.

Mon récit l'a vivement ému. Il n'a probablement pas connu, pendant la guerre de partisans qu'il a menée, d'ennuis aussi graves que les nôtres. En effet, à la différence de la Chine du Nord-Est ou de la Corée, Cuba jouit d'un climat tropical et d'une abondance relative de produits alimentaires.

Cela me chagrinait par-dessus tout de voir les partisans, mes compagnons d'armes, contraints de rester sur leur faim et de remettre parfois leur mariage à plus tard bien qu'ils en aient atteint l'âge.

J'aurais beau insister sur l'aspect ardu de notre mouvement, vous auriez toujours du mal à le ressentir tel qu'il a été. Je reviendrai là-dessus en retraçant au fur et à mesure notre itinéraire.

Quant à l'ennemi, il a, d'entrée de jeu, usé de la «tactique de l'attaque violente et de la poursuite opiniâtre». Autrement dit, d'une tactique mixte. Et cela se faisait sentir à nos dépens: attaqués et talonnés, nous avons dû mâcher du riz cru tout en marchant, le temps nous manquant de le faire cuire.

L'essentiel dans cette tactique mixte résidait dans la «tactique des *dani*», *dani* voulant dire en japonais tique. Selon cette «tactique des *dani*», des troupes, préalablement disposées à des endroits déterminés, devaient attaquer les partisans dès leur apparition, puis les talonner aussi longtemps que possible pour finalement les anéantir. Le but de cette invention était de harceler, de harasser sans répit et d'affaiblir les partisans jusqu'à ce que, de guerre lasse, ils ne puissent faire que se laisser abattre. Tandis que les troupes ennemies pouvaient se relayer au combat pour prendre du repos, les partisans ne le pouvaient pas, tant s'en fallait.

Dans un livre ancien d'art militaire, on lit que la défaite est certaine quand on est poursuivi par des troupes ennemies importantes

par roulement, sur de longues distances, et que celui qui évite cette malchance est bon tacticien. C'est-à-dire qu'il ne faut pas se laisser prendre à cette tactique, sous peine de courir à une perte certaine. Or, c'était notre cas en l'occurrence. De tous côtés, l'ennemi s'acharnait contre nous comme une tique. Le danger était là. Il nous fallait un moyen de nous en sortir.

J'ai réfléchi et j'ai trouvé une solution: la tactique de la marche en zigzag.

J'ai réuni les chefs de régiment pour leur ordonner de marcher désormais en zigzag, de poster des hommes à chaque virage de leur chemin pour frapper l'ennemi à coups de mitrailleuse. «C'est le moyen de nous débarrasser des *dani* japonais», ai-je conclu.

Il s'agissait de la tactique la plus appropriée qui fût pour frapper la meute à nos trousses dans ces montagnes mandchoues croulant sous une neige de plusieurs pieds. En effet, cet hiver-là, la neige était d'une abondance particulière; nous ne pouvions faire un seul pas en avant à moins que ceux qui ouvraient la marche ne tassent la neige sur leur passage. Les plus robustes s'affalaient, épuisés, après 50 à 60 mètres d'avancement. Nous devions tantôt nous rouler sur la neige pour la niveler, tantôt y creuser un tunnel de passage. Et, quand elle était particulièrement profonde, nous ôtions nos jambières, les reliions en enfilade et marchions la main sur cette corde. C'était une façon d'éviter d'avoir des traînards.

Bon gré mal gré, l'ennemi devait suivre le passage en zigzag que nous avions ouvert.

A l'arrière de la colonne, O Jung Hup embusquait à chaque angle 2 à 3 partisans armés de mitrailleuses pour surprendre l'ennemi. Ensuite, pendant que celui-ci était occupé par ses morts, ce groupe regagnait le virage suivant pour reprendre son tir. Contraint de suivre le chemin unique frayé par nous, l'ennemi, réduit à la passi-

vité, n'attendait que d'être vaincu et décimé. Quant à nous, sûrs d'avoir l'initiative dans l'action, nous cognions dur l'ennemi.

La marche sur la neige s'est poursuivie, nous conduisant finalement, au début de janvier 1939, aux abords de Qidaogou dans le district de Changbai, après d'innombrables combats, tels que le raid contre le village de regroupement de Yaogou, le combat à proximité de Mayihe et le raid contre Wangjiadian dans le district de Linjiang. Vous êtes au courant de ces opérations.

L'ennemi a lancé toujours plus d'effectifs dans 1'«expédition punitive». Si, revenant chaque fois à sa poursuite, il multipliait les morts et les blessés de son côté, il ne s'en piquait pas moins au jeu, remplaçant ses troupes épuisées par de fraîches. Peu lui importait une perte de quelques centaines d'hommes, sa réserve étant intarissable.

Les partisans dormaient et rêvaient tout en marchant. On peut donc mesurer le poids de leur fatigue. Allumer un feu de bivouac était un luxe pour nous; les avions ennemis nous survolaient tous les jours pour nous dépister. C'étaient des biplans qui servent de nos jours à épandre des produits phytosanitaires, dans notre Ferme N° 5 par exemple. Ils étaient à la recherche de nos traces et transmettaient les renseignements aux troupes terrestres.

Un jour, après nous avoir repérés, l'ennemi s'est massé autour de nos unités en marche. Nous étions cernés, l'ennemi était prêt à se jeter sur nous par l'avant, par l'arrière, de droite et de gauche ainsi que du ciel. Pas un instant à perdre. J'ordonnai à la section de mitrailleurs d'anéantir ceux qui venaient par l'avant et au 7^{e} régiment de contenir ceux qui fonçaient sur nous par derrière, tandis que le reste attaquerait l'ennemi de flanc et percerait l'encerclement.

Si nous l'avons heureusement échappé belle, il était intolérable que le cas se reproduise infiniment. Il ressortait de cette expérience

que la marche d'ensemble d'une colonne comportait plusieurs désavantages. D'abord, la difficulté à se mouvoir incognito. Ensuite, celle à se nourrir. Plusieurs dizaines de personnes apportaient des vivres, ployant sous le poids de la charge, mais deux ou trois jours n'avaient pas passé que le stock s'épuisait. Et les partisans, mal nourris, mal reposés et épuisés par des combats interminables, s'écroulaient de temps à autre.

Comment pourrions-nous atteindre Changbai, tous sains et saufs? Réflexion faite, j'ai décidé de marcher désormais par petites unités. Mais cela n'arrangerait pas tout, la dispersion pouvant nous poser d'autres problèmes.

J'ai eu l'idée de diviser la deuxième colonne en plusieurs directions et d'opérer, moi avec le 7e régiment. Or, lors de la réunion des cadres, les commandants ont désapprouvé ce plan, disant que le Quartier général devait aller cantonner au camp secret du mont Qingfeng, le plus sûr des camps secrets de Qidaogou. Ils pensaient à ma sécurité. Le 7e régiment était celui qui livrait le plus de combats, et je serais en danger s'il m'accompagnait.

Je n'ai pourtant pas accepté leurs suggestions. «Seuls les blessés et les malades iront au camp secret du mont Qingfeng, leur ai-je dit. Notre peuple a besoin d'un Kim Il Sung qui combat, et non d'un Kim Il Sung qui reste les bras croisés dans un refuge.» Et personne n'a alors dit non.

En définitive, notre colonne a été divisée en trois directions. Le Quartier général devait se diriger vers Jiazaishui via le camp secret du mont Qingfeng, avec la compagnie des gardes du corps et la section de mitrailleurs. Le 7e régiment sous les ordres de O Jung Hup allait opérer dans la région de Shanggangqu, dans le district de Changbai, et le 8e régiment et le bataillon indépendant auraient pour théâtre d'opérations la région de Donggang, dans le district de Fu-

song.

La dispersion de la colonne peut être considérée comme le début de la seconde étape de notre Dure Marche.

C'est maintenant du passé, mais je me souviens encore de la désolation qui s'est alors emparée de nous. Ceux qui devaient se séparer du Quartier général le regrettaient jusqu'aux larmes. Chacun, prenant à part un garde du corps, l'a imploré de bien veiller à la sécurité du Commandant. Cette volonté ardente m'a fait pleurer moi aussi. Ils étaient parfois presque en guenilles et en souliers usés jusqu'à la corde, qu'il fallait entourer avec des jambières; ils ne portaient souvent comme chaussures que de la peau de bœuf brute, mais ils songeaient à la sécurité du Commandant plutôt qu'à leur propre situation. Cette noblesse d'âme m'a ému jusqu'aux larmes.

J'ai appris plus tard que O Jung Hup avait, à leur séparation, prié O Paek Ryong, chef de la compagnie des gardes du corps, d'éviter tout combat et de me retenir absolument au camp secret du mont Qingfeng; pendant ce temps, lui, il traînerait après lui l'ennemi, à la tête de son régiment.

Je n'oublie pas aujourd'hui encore l'esprit de sacrifice et la fidélité de O Jung Hup tels qu'il les a montrés au cours de la Dure Marche pour assurer la sécurité du Quartier général.

Pour épargner tout danger à celui-ci, il a, dès son départ de Qidaogou, attiré l'ennemi et l'a combattu malgré les risques que cela lui faisait courir. En effet, il faisait passer son unité pour le Quartier général, et c'est sur lui que retombait tout le poids de l'attaque de l'ennemi qui se mettait en quatre pour me dépister et me capturer.

Pendant plus d'une semaine, son régiment a dû se battre sans répit contre l'ennemi, qu'il leurrait, sans même pouvoir manger, ou presque. Et, lors de notre bataille de Hongtoushan, à peine a-t-il entendu les coups de feu qu'il a accouru et a combattu pour défen-

dre le Quartier général.

Grâce à lui, nous avons subi moins d'ennuis, les forces ennemies concentrées sur nous s'étant dispersées. Or, la disette qui nous tenaillait était presque un problème insoluble. En butte à une faim permanente, nous avons fait mouvement vers le mont Qingfeng où nous avions envoyé une partie de l'intendance semer des pommes de terre. Si la culture n'avait pas été récoltée, les partisans pourraient s'en nourrir et se reposer quelques jours. Le manque de vivres était si grave que, d'un moment à l'autre, la mort nous guettait.

Nous arrivions à proximité du mont Qingfeng, quand un champ de millet nous a surpris. J'ai examiné le terrain et je me suis rappelé les semailles que nous y avions faites au printemps précédent en nous déplaçant vers le camp secret de Xintaizi. Le champ était alors travaillé par un cultivateur de pavot. Celui-ci faisait ses semailles, quand, à la vue de nos partisans, il s'est enfui précipitamment. Il avait sans doute cru à des bandits ou à des Japonais.

La fuite du paysan avait désolé nos hommes. Je leur avais dit alors: «Le cultivateur a eu peur de nous et s'est enfui. Il ne reviendra pas de sitôt faire ses semailles. Le champ n'en doit pas moins être cultivé. C'est à nous de l'ensemencer pour qu'il ait de quoi moissonner à l'automne.» Et nous avions semé du millet.

Or, cette culture restait sur pied, bien que la saison fût passée. Quelle ne fut pas la joie des partisans quand ils découvrirent des épis sous la neige! «Dieu soit loué! a plaisanté alors un d'entre eux. Autrement, qui viendrait à notre secours!— Mon Général, a dit un autre, désormais Dieu prend parti pour l'armée révolutionnaire.»

Bien sûr, ce n'était pas Dieu qui nous aidait, mais nous nous étions aidés nous-mêmes. Si, en l'absence du propriétaire, nous n'avions pas pris soin de faire les semailles à sa place, nous n'aurions pas eu cette aubaine.

D'ailleurs, nous avions coutume, sitôt arrivés à un nouveau camp, de retourner le sol sur un terrain plat à quelques pas du bivouac, pour y semer du millet, des pommes de terre ou de la citrouille. Et nous y laissions une marque pour pouvoir retrouver ce lieu. «Mon Général, pensez-vous jamais revenir ici?» me demandaient alors mes jeunes ordonnances qui doutaient fort de l'utilité de cet effort.

Je leur expliquais alors: «Il faut croire plutôt que nous ne reviendrons pas. Mais il se peut, en revanche, que des agents de liaison ou des détachements passent par là. Figurez-vous la joie qu'ils auraient, alors que la faim les tenaille, de trouver dans une contrée déserte des pommes de terre et des citrouilles.» Nous marquions alors chaque endroit par où nous étions passés d'inscriptions «route N° 1, N° 2, N° 3..., N° 15», etc. Aussi, si l'on demandait aux agents de liaison et aux membres des détachements, au retour de leur mission, quel chemin ils avaient pris, ceux-ci répondaient-ils que c'était par la route N° 3, ou par celle N° 15, etc. Et, si l'on leur demandait s'ils n'avaient pas souffert de la disette, ils répondaient qu'ils n'avaient pas eu à souffrir de la faim, ayant eu la chance de trouver le champ ensemencé par la troupe sous ma conduite lors de son bivouac; là ils avaient cueilli des citrouilles ou déterré des pommes de terre.

Pour parler des difficultés alimentaires des années de la révolution antijaponaise, nous avons consommé même de la résine de bouleau, matière qui nous servait également à des fins pharmaceutiques.

Revenons à notre découverte du champ de millet. Nous avons coupé non sans peine les épis gisant sous la neige, les avons moulus, puis en avons fait de la bouillie. Le moulin à pédale nécessaire, nous l'avions improvisé nous-mêmes.

Une semaine s'est écoulée ainsi, pendant laquelle la bouillie

nous a remontés quelque peu. Malheureusement, le stock de millet n'a pas tardé à s'épuiser. Le seul moyen de nous procurer des vivres était d'aller apporter chacun un havresac de pommes de terre du camp secret du mont Qingfeng.

En route pour ce camp secret, nous avons eu à franchir un cours d'eau. L'eau n'avait pas gelé et la traversée était impossible. Les cours d'eau des vallées profondes ne gèlent souvent pas à leur milieu. Il fallait passer par le pont, mais la garde pouvait bien y être postée, et j'avais du mal à prendre mon parti. Longer le pont était la seule solution possible. Décidés à braver la mort, nous avons avancé un à un à plat ventre.

A peine avons-nous atteint l'autre rive que l'ennemi s'est lancé à notre poursuite. L'affrontement était inévitable. Nous avons monté sans tarder sur la montagne où je pensais trouver le champ de pommes de terre. Pendant que l'ennemi serait contenu, quelques-uns des partisans pourraient remplir leurs havresacs de pommes de terre. Mais, hélas! on n'y trouvait ni maison ni pommes de terre. Le personnel de l'intendance qui demeurait dans un camp secret proche devait les avoir toutes consommées. La «troupe punitive», déjà à nos trousses, mitraillait.

Moment critique. J'ai ordonné aux partisans de s'engouffrer dans la vallée, puis de gagner le plateau qui lui succède. «Le jour tombera sur ces entrefaites, et nous trouverons la route, ai-je ajouté. La neige est profonde, les vivres manquent et la "troupe punitive" ne lâche pas prise. Nous n'avons qu'à déboucher sur la route, que nous longerons par une marche forcée.»

Pendant cette marche forcée, nous avons trouvé le baraquement d'une troupe de montagne. Chefs et soldats, effrayés par la fusillade, avaient pris la fuite. Personne dans les locaux, où l'on trouvait, à notre joie, une abondance de mets déjà servis tels que des côtelettes.

Certains partisans les suspectaient d'avoir été empoisonnés par les Japonais, mais rien ne l'attestait. Du reste, des cartes de jeu traînaient, éparses, dans les pièces. Tout portait à croire qu'il s'agissait bien du casernement d'une troupe de montagne qui avait dû s'enfuir alors qu'elle faisait bombance. D'ailleurs, le sol était encore chaud.

N'eût été l'ennemi à nos trousses, nous aurions bien voulu y faire un bon somme pour nous remettre de la fatigue. Tout nous y invitait dans le local confortable et bien chauffé. Malheureusement, nous n'étions même pas en situation d'avaler les mets copieux qui brillaient sur la table. D'un coup d'œil, j'ai estimé qu'il y en avait assez pour tout le personnel du Quartier général pendant deux jours environ.

J'ai ordonné d'enfouir toute la table dans les havresacs.

A notre sortie, l'ennemi a repris sa poursuite. Son acharnement était tel que nous n'avions même pas le temps de goûter un *jiaozi* ou un biscuit.

La difficulté que nous avons eue à nous débarrasser de l'ennemi tenait probablement à l'arrestation d'un de nos agents clandestins, nommé Kim, à Jiazaishui. Il s'était enrôlé dans notre armée à Changbai alors que nous opérions dans la région de Xijiandao. Ancien militant d'une organisation révolutionnaire clandestine, il s'était battu assez bien. Après quelques années de combat dans nos rangs, il avait été envoyé en mission clandestine. On pouvait supposer qu'il n'avait pu tenir le coup après son arrestation et avait fourni à l'ennemi des renseignements sur nous.

L'ennemi avait fini par apprendre que la troupe qui provoquait le plus de fusillades dans la région de Changbai, en l'occurrence, le régiment sous les ordres de O Jung Hup, n'était qu'un faux Quartier général et avait fait converger toutes les forces «punitives» sur nous. Les avions ennemis n'allaient plus ailleurs, ils venaient tous les

jours nous survoler. Comme nous étions investis de tous côtés, nous n'avions pas par où nous en sortir. Les partisans étaient au désespoir. Même O Paek Ryong qui en avait vu de toutes les couleurs en me tenant compagnie depuis Wangqing était pâle d'inquiétude. Tout le personnel du Quartier général, conscient de notre situation sans issue, me fixait.

Il fallait une séance d'encouragement, c'était bien le moment.

Pendant une pause, j'ai convoqué le personnel du Quartier général et j'ai dit.

«... Une aiguille tombée dans l'herbe est introuvable même si dix mille regards la cherchent. Si nous recourons efficacement à la ruse, nous pourrons bel et bien nous cacher, comme se cache une aiguille, dans cette immense forêt vierge et parmi cette multitude de forces ennemies. L'amiral Ri Sun Sin a vaincu une importante flotte japonaise avec quelques navires seulement lors du combat naval de Myongryang. Cela a changé le cours de la guerre de l'an *Imjin* (l'an 1592–NDLR). C'est un prodige qui mérite une mention spéciale dans l'histoire mondiale des combats navals. Qu'est-ce qui l'a aidé à vaincre? Certes, il a fait preuve de sagesse, de ruse et de courage. Mais le facteur principal, c'était son patriotisme. Il s'est dit: "Si les Japonais ne sont pas repoussés, le pays courra à sa perte et les Coréens seront asservis." Cette pensée l'a poussé et il a vaincu. Son vif patriotisme a stimulé son intelligence et son courage.

«Tant que le patriotisme nous animera, nous pourrons venir à bout de nos difficultés. Nous sommes certes dans de beaux draps. Mais, si nous faisons face à nos handicaps, certains de la victoire de la révolution, nous parviendrons à changer la situation. Soyons donc confiants et poursuivons notre marche!»

Tous les visages se sont alors rassérénés. «Donnez-nous l'ordre qu'il faut, mon Général, ont dit les partisans. Nous serons toujours

avec vous.» C'était un réconfort pour moi.

A l'époque, nous avons recouru à tout un éventail de tactiques. La Dure Marche a été littéralement l'occasion pour nous d'essayer tous les stratagèmes et toutes les ruses de la guerre de partisans.

Pour vous permettre de vous en faire une idée, je vais en évoquer quelques-uns.

Pendant notre marche, nous devions souvent nous esquiver. Il y avait deux façons de le faire: effacer nos traces de pas ou marcher sur des troncs d'arbres morts couchés ou chablis. De cette façon, nous parvenions à mettre aux prises les ennemis qui venaient par devant et qui nous suivaient. C'est la «tactique de la bataille contemplée». Nous y avons eu recours pour jouer un mauvais tour à l'ennemi au mont Hongtushanzi et puis sur le plateau de Fuhoushui dans le district de Changbai.

Hongtushanzi est, comme l'indique son nom, un vaste mont dénudé. L'ennemi à nos trousses, nous contournions ce mont pour la deuxième fois, quand une autre unité ennemie est apparue devant nous. Promptement, nous sommes montés sur un tronc d'arbre chablis, et nous nous sommes éclipsés. Les deux groupes ennemis, croyant nous attaquer et se prenant l'un l'autre pour l'unité de l'armée révolutionnaire populaire que nous étions, se sont heurtés de front sur le chemin unique. Le violent échange de coups de feu confirmait qu'ils étaient décidés jusqu'à la mort à en finir avec leurs adversaires, loin de se douter qu'ils se battaient entre eux.

Même spectacle sur le plateau de Fuhoushui. Une importante troupe ennemie nous talonnait. Il fallait nous en débarrasser à tout prix. J'ai ordonné aux partisans de faire le tour du plateau comme nous l'avions fait au Hongtushanzi. Nous avions fait le second tour, quand une nouvelle «unité punitive» s'est placée entre nous et la première troupe ennemie. Il fallait une bonne journée pour faire le

tour de ce plateau, et il en est arrivé que les deux troupes ennemies s'acharnaient seulement après nous sans se douter de la présence l'une de l'autre.

Sur mon ordre, les partisans s'étaient équipés chacun d'une tige d'arbre grand comme un brancard de traîneau et contournaient le secteur, puis, le moment venu, ils les ont mis entre les arbres, y sont montés et se sont éclipsés.

Pendant que nous restions dans le bois en mâchant de l'orge crue, recouverts de nos voiles blancs, les deux «troupes punitives» se mordirent à belles dents, par un furieux échange de coups de feu. Bataille de chiens, lourde de victimes, qui, de surcroît, nous a aidés à épargner nos munitions. Déplorant ses pertes stupides, l'ennemi s'est lamenté sur son impuissance face à nos tactiques qui consistaient, selon son expression, à «apparaître et à disparaître en un clin d'œil comme par magie» ou à «disparaître tantôt dans le ciel, tantôt sous terre».

Chaque jour, nous avons livré plusieurs combats de ce genre et avons infligé à l'ennemi des pertes considérables. Mais les Japonais disposaient d'une réserve quasi inépuisable d'effectifs. Ils justifiaient d'ailleurs leur expansion outre-mer par le surpeuplement de leur territoire. Si leurs «troupes punitives» ne cessaient de subir des pertes, elles ne tardaient pas à être complétées. Au contraire, chaque perte en vie chez nous ne pouvait pas l'être immédiatement.

Après le combat sur le plateau de Fuhoushui, j'ai fait, de nuit, à la tête de la troupe, une marche forcée vers Jiazaishui.

Comme je conduisais la troupe vers de petites collines, les partisans se sont inquiétés en disant: «Mon Général, c'est un plateau, de ce côté-là. Nous risquons de tomber sur un village de regroupement.

–Pour le moment, leur ai-je dit, il vaut mieux passer à une région

de basses collines que de rester enfermés dans les montagnes. Si nous ne faisons que nous laisser poursuivre, nous resterons sur la défensive et ne pourrons rien faire. Alors que l'ennemi dispose d'effectifs suffisants pour renouveler chaque jour ses "troupes punitives", nous n'avons pas d'effectifs en réserve. A la longue, nos pertes en vie s'accumuleront. Un serait tué aujourd'hui, un autre demain, un troisième après-demain, et ainsi de suite. Et à la fin nous ne compterons que quelques partisans. Les camarades des 7e et 8e régiments ignorent sans doute dans quelle impasse nous sommes en ce moment, mais nous n'en pouvons pas davantage envoyer un agent de liaison pour leur demander du renfort. Le seul moyen à notre portée, c'est de planter là, dans la forêt, l'ennemi et de déboucher dans une région de basses collines, à laquelle il porte moins d'attention. Nous pourrons alors reprendre haleine et conserver nos forces.»

«Il fait obscur au pied d'une lampe», dit un proverbe. De même, cela pouvait être pour nous plus sûr d'être à proximité des zones peuplées.

Enfin, nous sommes montés sur une petite colline qui dominait le village de Jiazaishui. La colline était jolie avec ses pins et ses chênes mesurant cinq à six pieds. Un précipice se creusait à ses pieds où un ruisseau courait en murmurant. Les aboiements des chiens du village parvenaient jusque-là. Le village avait un autre nom: village du moulin à eau.

A la nuit tombante, nous dressions les tentes, puis, vers l'aube, nous les levions en faisant nos havresacs et en nous préparant au combat; après quoi, nous avions un moment de détente et de lecture. C'était la première fois depuis notre départ de Nanpaizi que nous utilisions les tentes.

Ce séjour nous a permis de nous remettre quelque peu de nos

fatigues. De temps à autre, j'ai débattu avec les membres du Quartier général de l'orientation à suivre et des problèmes tactiques. Notre plan était, après le nouvel an du calendrier lunaire et dès qu'il ferait doux, de rassembler les unités qui opéraient en différents endroits pour frapper dur l'ennemi et remettre en état les organisations endommagées, puis marcher dans la région frontalière et en Corée.

Le hic, c'était que notre stock de provisions était épuisé. Pas une seule mesure de grain, et le fantôme de la famine frappait à notre porte.

J'ai envoyé Ri Pong Rok, instructeur politique de la compagnie des gardes du corps, au village de Jiazaishui, où opérait une organisation clandestine qui avait vu le jour sous l'égide du camarade Kim Il. Y demeurait aussi un paysan nommé An, membre de cette organisation, avec qui nous avions des liens étroits. Son père avait été kidnappé par une troupe de montagne, et j'avais écrit au chef de celle-ci, qui, ayant des obligations envers nous, l'avait laissé rentrer chez lui. Dès lors, le paysan An qui apportait déjà son concours à l'œuvre révolutionnaire sous l'influence de Kim Il avait adhéré à l'organisation.

En expédiant Ri Pong Rok, je lui ai dit de chercher le propriétaire du moulin à eau et d'essayer d'entrer en liaison avec le paysan An.

Ri s'est rendu, d'abord, au moulin à eau. Il a trouvé le propriétaire et s'est présenté à lui en termes vagues, en disant que, face au regain des «opérations punitives» de l'ennemi et en butte à la disette, il était descendu du maquis. S'excusant de le déranger de nuit, il l'a prié de causer sans cérémonie.

L'autre lui a alors demandé, d'un ton sec, s'il voulait rendre les armes. Pour vérifier la pensée de son interlocuteur, Ri a répondu par l'affirmative. Grand a été alors le regret du maître du moulin à eau.

«Le maquis, oui, c'est dur, j'en conviens, a-t-il dit, mais il ne faut pas se rendre. Si vous avez pris les armes pour libérer le pays, il faut aller jusqu'au bout sans vous arrêter à mi-chemin. Acceptez d'endurer les souffrances, plutôt que de vous rendre.» Ensuite, il s'est enquis de ma situation.

Ri lui a alors confié que le Général Kim Il Sung ne cessait de combattre l'ennemi à la tête de l'armée révolutionnaire, bien qu'il ne fût pas sûr où il opérait à cette heure-là. «Voilà! s'est écrié l'autre. Le Général Kim, bien portant, est toujours à la tête de l'armée révolutionnaire, et vous voulez le quitter et vous rendre! Rien ne serait plus vil.»

Sûr maintenant de la foi de son interlocuteur, Ri a révélé son identité: «Je suis venu du maquis chercher des provisions, et non me rendre à l'ennemi. Mes compagnons d'armes m'attendent dans la montagne. Je vous donnerai l'argent nécessaire si vous voulez m'en procurer.

–Non, c'est risqué d'essayer d'en acheter. Je cacherai dans un tas de son le riz perçu comme tarif du moulage. Vous l'emporterez discrètement quand il n'y aura pas de monde au moulin.» Quel homme de cœur!

En cherchant des vivres, Ri a appris que le propriétaire du moulin était membre de l'Association pour la restauration de la patrie et ami du paysan An.

Nos militants clandestins avaient su garder le secret de l'organisation locale, et cela lui avait permis de survivre à 1'«affaire de Hyesan».

La conduite du propriétaire du moulin à eau m'a alors beaucoup encouragé. «Nous voilà sauvés, me suis-je dit. Le peuple est toujours de notre côté. Nous vaincrons tant qu'il nous soutiendra. Le chemin est déblayé pour nous.» Avec les provisions qu'il nous avait

fournies, le propriétaire prenait part à notre marche. Une fois le stock de vivres assuré grâce à lui, nous avons pu faire preuve d'assurance dans notre action en élaborant notre itinéraire à loisir, même en jouant aux échecs ou au *koni*. N'eût été son aide, il ne fait pas de doute que nous aurions tous crevé de faim.

Du reste, tout le village s'est mobilisé pour nous porter secours.

Un jour, Ri Pong Rok m'a demandé de l'autoriser à aller transporter les vivres puisque les habitants de ce village les avaient préparés ainsi que des mets à nous offrir le jour de l'an du calendrier lunaire.

Des dizaines de jours étaient passés depuis le début de notre marche, et mes hommes n'avaient eu à s'offrir que du grain cru, de la viande crue ou de l'eau plate. Je n'ai pu décliner les bienveillances des habitants du village. J'ai dit à Ri de rapporter toute la table qu'ils voulaient nous offrir. Nous pourrions alors passer la fête sans avoir à déplorer nos privations, et j'étais quelque peu soulagé du regret d'avoir laissé les partisans aux prises avec la faim.

Mais, hélas! nous n'avons pu bénéficier de ces attentions des villageois. A cause de la défection de Ri Ho Rim qui était allé dans le village en compagnie de Ri Pong Rok. Celui-ci, revenu seul et les mains vides, m'a rapporté qu'avec cette désertion il n'avait pas eu le cœur de rapporter vivres ou autre chose. C'était la première fuite signalée parmi les gardes du corps du Quartier général.

Auparavant, nous avions fait plusieurs autres marches, et, quelque difficiles que fussent les conditions, pas un cas de désertion n'a été signalé. Mais quatre fuites ont marqué la Dure Marche. Si les gens qui avaient alors bien tenu le coup avaient flanché cette fois-ci, c'est que les difficultés étaient trop atroces pour qu'ils puissent les supporter.

Ri Ho Rim était récent dans les rangs des partisans, mais je l'ai

beaucoup aimé parce qu'il était venu de Corée. Il parlait couramment le japonais, raison pour laquelle je le chargeais souvent d'une mission de reconnaissance. Pour s'en acquitter, il se faisait accompagner d'un ou deux partisans, grimpait lui-même sur un poteau et interceptait les liaisons téléphoniques de l'ennemi. Crevant de santé et cultivé, il promettait d'être un bon commandant, mais il avait dû présumer que la révolution était désormais perdue, pour ainsi filer à l'anglaise.

Cette défection nous a exposés à un grave danger. Il fallait sans tarder quitter les lieux et prendre des mesures de sécurité.

Nous avons décidé de quitter rapidement le mont derrière le village de Jiazaishui, puis de traverser de grand jour l'immense plaine qui s'étendait à côté, sans hésiter ni craindre l'apparition de l'ennemi.

Passer à une action dispersée quand l'ennemi attaque en force est un principe général de la tactique de guérilla. Et nous en avons tenu compte pendant notre Dure Marche. Cela nous a aidés dans une certaine mesure à disperser les forces «punitives». Mais, en revanche, nous l'avions payé cher, notre Quartier général, avec son peu d'effectifs, ayant eu à passer bien des moments difficiles où il y allait de son existence.

Pourquoi? Parce que l'ennemi avait identifié le Quartier général que formait notre troupe et qu'il avait concentré ses forces pour l'attaquer.

Cette expérience a provoqué de vifs débats sur la tactique lors du bilan de la Dure Marche à Beidadingzi. «Autant il est vrai que la dispersion est une tactique de la guérilla efficace pour faire face à l'offensive d'une troupe ennemie importante, autant il est nuisible d'y recourir sans tenir compte de la situation concrète», ai-je fait remarquer alors avec insistance. Les autres commandants ont

abondé dans mon sens, en affirmant que le Quartier général ne devrait plus opérer isolément, sans l'appui d'une grande unité, cette expérience ayant été trop périlleuse.

En effet, en dressant le bilan de la Dure Marche, j'allais ressentir jusqu'à la moelle la nécessité de prendre garde au dogmatisme pour appliquer chaque tactique, aussi pertinente qu'elle soit.

A peine nous étions-nous remis en route que de nouvelles fuites se sont produites. Il s'agissait de l'instructeur Li, diplômé de l'Université de Beijing et qui nous avait été envoyé par Wang Delin, et d'un Chinois. D'autre part, il y a eu des blessés. Nos effectifs ont donc sensiblement diminué, et, si cela continuait, on en viendrait, sous peu, à ne pouvoir organiser même la relève de la garde.

J'ai donné l'ordre de marche, et O Paek Ryong s'est inquiété: «Mon Général, si nous nous mettons en route, il est sûr que l'ennemi fera pleuvoir des balles sur nous depuis son fort. Que faire alors? — Que faire?! ai-je répliqué. On placera une mitrailleuse à l'avant et une autre à l'arrière, on mitraillera l'ennemi, qu'il vienne par devant ou par derrière, et l'on poursuivra la marche en tout bravant.»

Depuis son mirador à Jiazaishui, l'ennemi nous observait sans pourtant oser intervenir. Le gros de ses forces étant allé dans la montagne pour «punir» les partisans, et, étant peu nombreux dans le village, il se sentait écrasé par notre moral. Nous avons donc pu, en plein jour et sans rencontrer aucun obstacle, traverser la plaine et atteindre la forêt. Enfin, nous avons pu nous restaurer et prendre un moment de repos.

C'était, à n'en pas douter, ce qu'on appelle un bienfait du ciel. A l'issue de ce passage qui tenait d'un vrai miracle, nous nous en sommes étonnés un peu nous aussi, car l'ennemi aurait pu tirer sur nous, mais loin de là il s'était contenté de nous regarder du haut de

son mirador, sans même oser pousser un cri. Un cas qui n'a pas été unique le long de notre lutte armée.

Les partisans se sont félicités d'une nouvelle intervention de «Dieu» en leur faveur. Ainsi, quand, traqué aux abois, on se décide à braver la mort et qu'on prend son courage à deux mains, on peut surmonter tout obstacle.

Nous venions de sortir de la forêt, quand on m'a rapporté l'apparition de l'ennemi derrière nous. Les déserteurs lui avaient dû indiquer la direction de notre mouvement sans oublier de mettre les points sur les i: «Kim Il Sung a quitté toute grande unité pour se faire accompagner maintenant par quelques dizaines d'hommes. C'est le moment de tenter d'en finir avec lui.»

Aussitôt, l'avant-garde nous a rapporté que l'ennemi était apparu en face de nous aussi. Nous nous trouvions pris entre deux groupes ennemis. Le moment était critique. De nouveau, O Paek Ryong avait les regards rivés sur moi: «Mon Général, l'ennemi sait maintenant que nous sommes le Quartier général. Quelle résolution prenez-vous?

–Que faire? Braver la mort. Plus de choix. Et voici la tactique à suivre. Ceux qui viennent du devant ne savent pas grand-chose de nous, ils ne sont pas sur leurs gardes et ils ne s'attendent pas à un accrochage. Par contre, ceux qui nous suivent savent quels sont nos effectifs et combien nous sommes physiquement épuisés. Difficile donc de leur tenir tête. Il n'y a qu'une seule issue pour nous, c'est de barrer, avec l'effectif d'une escouade, la route à ceux qui nous suivent, tandis que tout le reste frappera ceux qui viennent à notre rencontre. L'encerclement ennemi sera alors percé.»

Derrière nous, c'était une «troupe punitive» japonaise, et, devant nous, une troupe mandchoue. Les soldats mandchous avaient toujours peur de nous. Donc faible était l'adversaire d'en face, et foncer

sur lui était le mieux à faire pour nous en sortir.

«Allez de l'avant à la tête de la troupe, ai-je ordonné à O Paek Ryong. Frappez ce maillon faible, foncez sur lui au premier signe d'indécision sans le laisser reprendre haleine, traquez-le jusqu'à son casernement pour lui donner une bonne leçon.»

O a placé en tête de la troupe une mitrailleuse, qui, pendant un long moment, a arrosé l'adversaire d'en face, puis a lancé toute l'unité à l'assaut aux sons des clairons. Frappée de plein fouet, la troupe mandchoue avait perdu plusieurs dizaines d'hommes. Dès lors, elle a cru avoir affaire à une importante troupe de partisans, puis prise de panique, a tourné le talon et s'est sauvée en débandade en laissant derrière elle des sacs et des malles.

Nous avons récupéré des vivres, et nos hommes ont changé rapidement leurs chaussures usées et déchirées contre les neuves ramassées sur le champ de bataille, puis ils ont poursuivi l'ennemi jusqu'à l'orée d'une grande route. Ainsi, de poursuivis, nous sommes devenus poursuivants, l'initiative étant désormais passée entre nos mains.

Depuis, nous avons changé de tactique: au lieu de nous ingénier à donner le change à l'adversaire qui nous talonnait, nous le devancions en action, le frappant les premiers de notre côté. En effet, quelque savante que soit une tactique mise en œuvre, on ne pourrait s'assurer de sa sécurité si l'on cherchait uniquement à décrocher, ayant l'adversaire à ses talons.

D'ailleurs, tous les livres d'art de la guerre le disent: se dérober aux coups d'un ennemi puissant, le harceler et le fatiguer par des actions perturbatrices incessantes, puis, dès qu'il perd de son allant, le frapper dur et, s'il se replie, le poursuivre avec fougue; ainsi, affaiblir un ennemi fort et faire tourner la situation à son avantage, voilà l'art du combat par excellence. Nous avons mis en œuvre

justement ce genre de tactique lors de notre Dure Marche, et nous sommes sortis par plusieurs fois de mauvaises passes et passés de la défensive à l'offensive.

En vue de déconcerter l'ennemi et aussi d'obtenir des approvisionnements, j'ai décidé de prendre d'assaut un village de regroupement. Le jour de l'an selon le calendrier lunaire allait arriver dans deux ou trois jours, et, en voyant mes hommes souffrir de la disette depuis des mois, l'envie m'a pris de les restaurer solidement à cette occasion. Ainsi a été organisée l'attaque du village de regroupement de Shisandaowan.

Avant l'opération, nous avons intercepté des conversations téléphoniques de l'adversaire. Un officier de la troupe de l'armée fantoche mandchoue qui s'était sauvée à Shierdaogou parlait avec son supérieur cantonné dans le district de Linjiang. Il disait: «Nous étions tombés de façon tout à fait inopinée sur une troupe de Kim Il Sung, et elle s'est jetée sur nous si furieusement que nous avons été contraints de nous replier jusqu'à Shierdaogou. Dites-nous ce que nous devrons faire désormais.» Puis il a téléphoné à un autre village de regroupement pour lui conseiller de prendre toutes les mesures de précaution, car la troupe de partisans pouvait à tout moment survenir pour l'attaquer.

Une fois les renseignements nécessaires obtenus, nous avons attaqué la troupe adversaire qui se trouvait au plus près, puis une autre troupe retranchée dans un autre village. Et nous avons obtenu d'énormes quantités de vivres et autres aliments, dont des *jiaozi*. Ces derniers, l'ennemi se les avait préparés pour la fête. Le butin était si riche que nous avons été obligés d'en cacher une bonne partie sous la neige et de marquer les endroits. Nous avons par la suite fêté joyeusement le jour de l'an, avec un repas de fête copieux, préparé avec les vivres et autres denrées alimentaires obtenus lors

de l'attaque de Shisandaowan.

La vie dans le maquis n'était pas toujours une vie de martyre. Il est vrai qu'elle était dure, on avait du mal à se nourrir et à se vêtir convenablement. Mais il n'en est pas arrivé moins que l'on mange solidement et se vêtisse chaudement.

Après notre raid sur le village de Shisandaowan, l'ennemi a jeté plus de forces après notre Quartier général. Il se ruait de tous côtés. Il faisait preuve d'une telle persévérance dans ses poursuites que des fois nous avons dû passer des nuits de suite, perchés au sommet d'une haute colline, par un froid de moins 40 °C.

Cependant, malgré toutes les difficultés qui nous accablaient, nous nous sommes refusés à rester inactifs, et l'unité du Quartier général a attaqué un autre village de regroupement. Nous voulions, par là même, faire savoir où nous opérions à nos autres unités qui combattaient alors dispersées en divers endroits. Je ne me rappelle plus le nom de ce village. A la nouvelle de ce raid, le 7e régiment commandé par O Jung Hup qui opérait alors à Shanggangqu dans le district de Changbai avait jugé que le Quartier général était en danger et, afin de disperser les forces ennemies qui, de tous côtés, se ruaient sur celui-ci, avait attaqué plusieurs agglomérations de regroupement. Il voulait par ailleurs, par ses coups de feu, nous signaler son champ d'opérations.

Plus tard, il a rejoint le Quartier général à Beidadingzi, suivi de près par le 8e régiment et le bataillon indépendant qui opéraient à Fusong, enfin par l'intendance qui venait du camp secret du mont Qingfeng. A l'appel, nous avons constaté que l'effectif réuni n'avait guère changé depuis notre départ de Nanpaizi, dans le district de Mengjiang. Presque tous étaient arrivés à destination.

Je ne peux reproduire ici ce que j'ai alors ressenti de joie et d'émotion. La guerre contre le Japon était une succession de sépa-

rations et de retrouvailles, mais aucune d'entre ces dernières n'a été aussi émouvante que celles que nous avons faites au terme de la Dure Marche. Tout Beidadingzi était en liesse comme l'est une place de grandes festivités. Nos hommes qui se retrouvaient après une centaine de jours de terribles épreuves et dangers où ils avaient dû chaque instant frôler la mort, s'embrassaient, se roulaient par terre, riaient aux éclats, racontaient les expériences.

Les retrouvailles qui surviennent après de grandes souffrances combattues ne peuvent pas ne pas être émouvantes et ardentes. Seuls ceux qui connaissent ce que c'est la séparation peuvent apprécier le prix des camarades. Les séparations et les rencontres entre camarades prêts à se sacrifier les uns pour les autres scellent leurs rapports, qui peuvent défier toute épreuve.

La Dure Marche n'était pas une simple marche dont le but était seulement de changer de lieu d'opérations, mais une opération de haute importance, une campagne d'envergure. C'était la guerre contre le Japon elle-même en miniature. Au cours de cette marche, nous avons enduré tout ce qu'un homme de guerre puisse connaître de plus rude dans sa carrière, et nous avons fait l'expérience de toutes les épreuves qu'un homme puisse traverser dans sa vie.

La Dure Marche a donc démontré une fois de plus à la face du monde ce qu'étaient les communistes coréens qui soutenaient la lutte armée contre les Japonais, eux qui étaient de véritables fils et filles de la Corée et du peuple coréen, les combattants révolutionnaires les plus dévoués à la nation et à l'œuvre de libération nationale. Ceux qui ont participé à cette marche ont perfectionné leurs qualités morales. En effet les nobles qualités que les communistes coréens se sont forgées au cours de cette marche représentent celles des communistes types dignes d'être présentées comme modèles à suivre par la postérité. Avoir créé le prototype des communistes,

lequel, inébranlable dans sa foi en toute adversité, étroitement uni autour de son leader, fait tout son possible pour l'emporter sur l'ennemi, voilà le plus important des succès obtenus au cours de cette Dure Marche, un des brillants exploits accomplis dans la révolution antijaponaise.

Ceux qui ont traversé cette épreuve sont tous des héros, qu'ils y aient péri ou non.

Si tous mes combattants ont pu surmonter d'aussi terribles difficultés sans y succomber, pour en sortir victorieux, il y a là plusieurs facteurs, dont je voudrais citer ici quelques-uns.

Ce sont d'abord et avant tout la fermeté à toute épreuve, la confiance en ses propres forces, la persévérance et l'optimisme révolutionnaires. Ce sont ces qualités morales qui nous ont permis d'écarter tous les obstacles rencontrés sur notre chemin. Aux prises avec de terribles épreuves, nous avons toujours regardé vers l'avenir, sûrs de notre victoire, sans nous laisser décourager ou désespérer, et avons combattu avec fermeté difficultés et obstacles. Si nous n'avions alors vu que les difficultés qui s'accumulaient devant nous, si nous nous étions laissé décourager ou que nous ayons tant soit peu douté de la victoire de notre révolution, nous ne serions pas venus à bout de telles épreuves, et nous serions tombés dans la neige pour ne plus nous en relever.

Un autre facteur qui nous a permis de mener à bonne fin la Dure Marche était la camaraderie révolutionnaire. Je ne peux oublier aujourd'hui encore la rencontre que j'ai alors faite avec le régiment de O Jung Hup, vers la fin de notre marche. Celui-ci, de joie, s'est jeté sur moi et a éclaté en sanglots. Moi aussi, je ne pouvais refouler les larmes qui montaient. Comme nous étions alors heureux de nous retrouver! Nous l'étions plus que l'on ne puisse l'être en revoyant ses propres parents après de longues années de séparation. De joie,

mon cœur se dilatait à me faire mal, et je me suis alors dit dans mon for intérieur de ne jamais me séparer, pour rien au monde, de ces camarades sans prix.

Cet hiver-là, après les avoir envoyés opérer en divers endroits, je m'étais beaucoup inquiété pour leur salut. Jamais je n'ai attendu avec une aussi vive impatience le retour de mes camarades. Comme nombre d'entre vous avez servi dans l'armée, vous devez bien savoir combien puissant est le sentiment d'affection qui unit les compagnons d'armes. C'est là le plus puissant et le plus durable des sentiments d'affection qu'un homme puisse jamais éprouver. Et le sens du devoir envers ses compagnons d'armes est le plus noble sens éthique de l'homme.

La camaraderie révolutionnaire a marqué tout le cours de la guerre contre les Japonais, et elle a été un des facteurs majeurs de notre victoire. Et c'est au cours de la Dure Marche que cette qualité morale de nos combattants s'est manifestée de la façon la plus intense. L'épisode d'un «bol de farine de riz grillé» n'est qu'un des innombrables exemples du genre intervenus à cette époque-là. Mes ordonnances ont eu soin de conserver à tout hasard, à mon intention, une poignée de poudre de riz grillé au fond de leur havresac, et comment aurais-je pu la consommer à moi seul? Je l'ai donc partagée avec mes jeunes combattants, et ce petit épisode a fait chemin de bouche à bouche pour devenir un conte. Or, innombrables ont été les cas de ce genre.

Nous étions alors prêts à donner même notre vie, s'il le fallait, pour le bien de nos compagnons d'armes. Aider et soutenir ses camarades, même au péril de sa vie, voilà l'essence de la camaraderie révolutionnaire.

Comme je l'ai déjà raconté, en voyant un jeune nouvel engagé grelotter de froid, lui qui avait laissé brûler, par mégarde, son uni-

forme en dormant près d'un feu de bivouac, Ri Ul Sol lui a cédé le sien ouaté, pour passer lui-même un hiver particulièrement rigoureux dans ses vêtements légers, sans doublure. Cependant, il a survécu aux rigueurs de l'hiver, grâce aux attentions de ses camarades, qui, à leur tour, ont pris soin de lui en lui témoignant un amour ardent qui a triomphé du froid. Nous avons su combattre le spectre de la faim, animés de ce même esprit qui nous a poussés à partager un bol de farine de riz grillé; animés de cet esprit, nous nous sommes sentis au chaud, même au plus fort des rigueurs de l'hiver, bien que nous n'ayons eu sur nous que des guenilles. Voilà le secret du miracle que personne d'entre nous ne soit tombé de faim ou de froid, mais que tous aient survécu aux épreuves. La force de l'amour l'a emporté sur celle de la mort.

Une collectivité unie par ce genre de camaraderie, un rang resserré par ce noble sentiment éthique sont promis à la victoire. De cette vérité, nous nous sommes convaincus une fois de plus au cours de la Dure Marche.

Un autre facteur de la victoire de notre marche a été l'amour et le soutien que le peuple nous a accordés.

Nous avons bénéficié de l'assistance de nombreuses personnes de bonne foi comme le maître d'un moulin à eau de Jiazaishui. Vous ne devriez pas croire que c'est seulement les combattants de notre armée qui ont participé à cette marche, mais aussi le peuple. Les gens, notamment ceux d'Erdaohuayuan et de Yaogou, qui, au péril de leur vie, nous ont apporté, sur leur dos, des approvisionnements comme des vivres, du sel, des chaussures, du tissu, etc., devraient être considérés eux aussi comme des participants à cette marche.

Comme nous en avons fait l'expérience sur le plateau de Luozigou et les monts Tianqiao, chaque fois que nous nous trouvions dans un mauvais pas, le peuple nous a aidés à nous en sortir: il nous

a tirés de notre mauvaise passe, il nous a soutenus et il nous a accompagnés sur notre chemin. J'étais sûr du succès de notre marche, quelque dures que fussent alors les conditions, puisque le peuple était là pour nous soutenir, et j'ai redoublé de courage et de force.

Ce qui nous a permis de mener à bien la Dure Marche consiste enfin en ce que nous avons alors mis en œuvre des tactiques de guérilla pertinentes, bien appropriées aux changements de circonstance.

Aujourd'hui, nous édifions le socialisme dans des conditions difficiles. Notre révolution avance toujours sur un chemin hérissé d'embûches. La Dure Marche d'hier continue aujourd'hui encore, faut-il le dire. Si jadis des centaines de milliers d'hommes de l'armée nippone nous ont encerclés et poursuivis, aujourd'hui, des forces impérialistes plus féroces et incomparablement plus puissantes s'évertuent à nous faire du tort et à nous juguler. En effet, nous nous voyons en ce moment dans une situation peu différente de celle d'un pays en guerre.

Où trouver le moyen de survivre? C'est d'hériter — et de la traduire dans la vie courante—la fermeté révolutionnaire du Paektu dont nos aînés de la révolution antijaponaise ont fait preuve lors de la Dure Marche.

Non seulement lors de la guerre contre le Japon, mais aussi à l'époque de l'édification d'une patrie nouvelle, puis de la grande guerre de Libération de la patrie et du relèvement d'après-guerre, nous avons remporté la victoire en surmontant les multiples difficultés, grâce à notre fermeté, à notre confiance en nos propres forces, à notre persévérance et à notre optimisme révolutionnaires.

Rien n'est impossible pour un peuple qui a enrichi son histoire avec les expériences du genre de celles de la Dure Marche; invincible est un peuple qui hérite, comme patrimoine, du précieux trésor

spirituel du genre de cette grande marche.

2. La leçon du mont Qingfeng

Dans les livres et les manuels relatant l'histoire de la révolution antijaponaise, on remarque deux hauts lieux historiques portant le même nom de mont vert: Chongbong en coréen et Qingfeng en chinois. L'un représente l'endroit où le gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne sous le commandement du camarade Kim Il Sung, grand Leader, passa sa première nuit, en mai 1939, dans sa progression vers le secteur de Musan — il se trouve dans l'arrondissement de Samjiyon, province du Ryanggang en Corée; l'autre, le mont Qingfeng qui abrite le camp secret de l'intendance aménagé par les partisans antijaponais dans la région de Xijiandao en Chine dans la seconde moitié des années 1930.

Le premier est bien connu de tous, tandis que le second a reçu peu de visiteurs. Si ce camp secret a pu laisser son nom, de même que la Dure Marche, dans l'histoire de la révolution antijaponaise, c'est qu'il a été le théâtre d'un grave incident qui avait mis à l'épreuve la foi et la fidélité des révolutionnaires et a donné aux combattants de l'armée révolutionnaire populaire un enseignement cinglant qui reste valable pour les nouvelles générations.

Voici une partie des souvenirs que le camarade Kim Il Sung a évoqués à ce sujet.

Au commencement de la Dure Marche, nous avions envoyé nos blessés et nos malades au camp secret du mont Qingfeng, qui .était une de nos bases logistiques. Les camps secrets de ce type étaient assez nombreux dans les environs du mont Paektu et dans la région de Xijiandao. Ayant à sa disposition des cultures de pommes de terre, fruit du travail du personnel de notre intendance, c'était un endroit sûr où nos blessés et nos malades pouvaient passer plusieurs mois sans avoir à souffrir du manque de vivres.

Après notre raid sur le village de regroupement de Shisandaowan en 1939, j'ai envoyé au mont Qingfeng une partie de notre butin. On

y avait un stock de pommes de terre, mais comment laisser nos compagnons d'armes fêter le nouvel an du calendrier lunaire avec des pommes de terre seulement? Aussi y avais-je fait envoyer les meilleures des denrées alimentaires tirées de notre butin.

Notre agent de liaison les avait portées au camp secret du mont Qingfeng.

Or, à son retour, il a annoncé au Quartier général une nouvelle effrayante: 1'«affaire du groupe d'espions» qui avait éclaté dans le camp secret du mont Qingfeng. Tous les hommes du Quartier général ouvrirent de grands yeux. Comment ça, une «affaire du groupe d'espions » au sein même de l'armée révolutionnaire sous le contrôle des communistes? Si c'était vrai, ça devait être bien grave.

L'agent de liaison a déposé, devant nous, une lettre de Ri Tong Gol qui relatait en bref cette prétendue affaire, ainsi que le sachet de «poison» saisi, disait-il, comme pièce à conviction. La lettre affirmait que les combattantes, dont Kim Jong Suk, Kim Hye Sun, Kim Son, So Sun Ok, étaient des espionnes au service des impérialistes japonais et qu'elles avaient même tenté d'empoisonner leurs compagnons d'armes révolutionnaires. Il nous disait qu'au mont Qingfeng il les avait vues ligotées, avec des traces de torture sur elles.

Son rapport m'a donné un choc violent, plus violent que celui que j'avais eu en apprenant que Jang le Chasseur, Han Pong Son et autres combattants étaient accusés d'appartenir au «Minsaengdan». Comme vous le savez bien, le problème du *Minsaengdan* a été définitivement réglé lors de la Conférence de Nanhutou en 1936. Depuis, nous avions de la répugnance même à prononcer le terme de *Minsaengdan*. Si lourdes étaient les pertes que nous avions subies et si profondes étaient les blessures que nous avions alors reçues.

Or, cette fois-ci, un «groupe d'espions» non moins important que

le *Minsaengdan* avait été découvert au mont Qingfeng, disait-on. Imaginez donc dans quel état d'esprit je me trouvais alors.

Dès le début, j'ai jugé que ce n'était qu'une invention de toutes pièces; les affirmations des responsables du camp secret qui inculpaient nos combattantes d'espionnage étaient dépourvues de preuves tangibles. Le «poison» qu'ils nous avaient envoyé comme pièce à conviction n'était que de la poudre dentifrice. Quelle bêtise! Malgré l'opposition de mes hommes, j'ai même effleuré la poudre du bout de la langue. C'était réellement une poudre dentifrice.

Quant aux combattantes en question, elles avaient toutes été suffisamment endurcies et testées dans la pratique de la révolution; elles n'avaient dans leur âme que la révolution.

Libérer la patrie était leur seul et unique rêve. Sinon, pourquoi ces femmes auraient-elles pris les armes et accepté de supporter des épreuves qui étaient pénibles même pour les hommes, et ce sans s'être mariées dans la fleur de leur âge, chaussées de raquettes, mâchant des racines d'herbes ou de l'aubier d'arbre?

Accuser de telles femmes d'être des espionnes, c'était une absurdité sans nom, une fable, une insulte, un crime.

Sur la personnalité de Kim Jong Suk, je n'en dirai pas long. Je pouvais répondre d'elle en quelques mots: vu sa situation de classe et sa carrière des armes, elle ne pouvait en aucune façon être d'intelligence avec l'ennemi. Penser qu'une femme dont les parents et les frères et sœurs avaient été massacrés par les Japonais serve d'espionne à ceux-ci n'était qu'un non-sens.

Pour ce qui est de Kim Hye Sun, de Kim Son, de So Sun Ok, elles avaient, elles aussi, une conscience révolutionnaire élevée; elles n'étaient nullement de nature à se laisser berner par des individus de mauvaise foi.

Il était on ne peut plus absurde de les accuser d'espionnage.

Oser incriminer ces femmes ne différait guère des crimes que Kim Song Do et Cao Yafan avaient commis dans la région de Jiandao en massacrant d'innombrables personnes inculpées à tort d'appartenir au *Minsaengdan*.

Dans notre armée il n'y avait pas une seule femme capable d'espionnage pour le compte de l'ennemi. Aussi bien au temps des zones de guérilla qu'après leur dissolution, nous n'avons connu parmi nos combattantes aucune qui ait trahi. Y en a-t-il eu une parmi ceux qui ont déserté lors de notre Dure Marche? Non. En passant à l'ennemi, Rim Su San avait emmené avec lui une combattante qui était son amie intime; mais elle n'avait pas elle non plus fait d'espionnage lors de son service dans notre armée.

Les partisanes ont peiné plus que les hommes. A en juger par les charges ménagères que les femmes portent de nos jours, personne ne pourra me trouver à redire. Tout en participant aux activités sociales à l'égal des hommes, elles assument presque entièrement les lourdes charges ménagères. Il est vrai que nous avons mis en application diverses mesures afin de les en soulager; toujours est-il que nous ne pouvons négliger la peine que se donnent nos mères, nos femmes et nos sœurs.

Au temps de la révolution antijaponaise également, les partisanes ont dû supporter des poids plus lourds que les partisans. Elles ont combattu à part entière et ont fait la cuisine. Elles portaient le plus souvent sur leur dos des ustensiles de cuisine et des vivres, et, alors que, épuisés de fatigue, les combattants s'étaient endormis près du feu de bivouac, elles s'appliquaient à raccommoder les uniformes déchirés des dormeurs. Avec une aiguille et un peu de fil, elles y parvenaient sans d'autres difficultés, mais, pour rapiécer les vêtements brûlés, il fallait de l'étoffe, et, quand elles en manquaient, elles découpaient le pan de leur jupe.

Ayant assisté à de tels spectacles, j'ai fait fournir deux jupes à chacune d'elles lors de la livraison des uniformes.

Les combattantes surmontaient les difficultés aussi bien que les hommes, et, parfois, elles étaient même plus persévérantes.

Je voudrais, à cette occasion, vous parler un peu de Choe Sun San, femme de Song Sung Phil, technicien réputé à notre fabrique d'armes. Membre du parti de longue date, elle avait, dans la région de Yanji, travaillé comme permanente du parti dans la clandestinité, puis comme cuisinière d'une troupe de partisans; en outre, elle avait milité auprès d'une troupe de l'armée chinoise de salut national en faveur du front uni. Les combattants issus de cette région étaient unanimes à affirmer qu'elle avait un sens élevé de ses responsabilités et un caractère fort.

Après son enrôlement dans l'armée de guérilla, elle s'est souvent occupée de la cuisine. Un jour, lors d'une halte pendant la marche, elle lavait du riz pour préparer le repas du soir de la troupe, quand elle se piqua la paume de la main avec un bout d'aiguille mêlé au riz. L'aiguille cassée avait pénétré dans la chair. Cependant, elle n'eut pas le loisir de la retirer: elle devait préparer le repas au plus vite pour permettre à son unité de reprendre la marche.

Depuis ce jour-là, elle a dû supporter une douleur atroce à cause de sa blessure. Si elle avait été une femme ordinaire, elle aurait déclaré qu'elle ne pouvait pas cuisiner pour un temps; mais partisane à la volonté de fer, elle n'a montré sa blessure à personne ni n'a demandé de lui retirer le bout d'aiguille. Elle n'a pas songé à se justifier lorsque le chef de section lui a reproché que le repas tardait. Car elle savait bien que, si elle le faisait, un autre combattant devrait peiner à sa place pour cuisiner.

Entre-temps, le bout d'aiguille en vint à percer la peau du dos de la main; alors seulement, elle demanda à ses compagnons d'armes

de le lui retirer, et l'on le lui arracha avec des pincettes.

Ainsi, pendant une quinzaine de jours, elle avait continué de préparer les repas à ses compagnons d'armes en endurant secrètement une horrible douleur; telles étaient les combattantes qui ont traversé avec nous les épreuves de la guerre contre les Japonais.

Flétrir ces combattantes du terme infamant d'espionnes était, pour moi, une chose absolument inadmissible. Comment Om Kwang Ho, responsable du camp secret, osait-il les suspecter, voire les accuser d'espionnage sans la moindre preuve, lui qui, d'ailleurs, avait travaillé pendant plusieurs années comme cadre politique? Ignorait-il que les combattantes qu'il avait ligotées et enfermées dans une cabane en rondins étaient toutes de véritables patriotes qui n'avaient pas à rougir devant la révolution? Si elles avaient été des espionnes comme il l'affirmait, à qui pourrait-on alors faire confiance?

La lettre de Ri Tong Gol ne me permettait pas de tirer au clair l'affaire; elle était si pleine d'ambiguïtés.

Le jour même, j'ai fait partir Kim Phyong pour enquêter sur les lieux et rappeler au Quartier général Om Kwang Ho, responsable du camp secret et qui avait «découvert» le «groupe d'espions», et Ri Tong Gol, responsable politique, ainsi que toutes les combattantes détenues.

A son retour, j'ai convoqué l'un après l'autre les intéressés.

L'affaire recelait une chose surprenante.

Om Kwang Ho était le responsable du camp secret de l'intendance du mont Qingfeng. Nous l'y avions envoyé comme tel par une sollicitude de camaraderie pour lui permettre de remédier à ses défauts parce qu'il laissait à désirer quant à sa mentalité et à son style de travail.

En effet, il avait des habitudes néfastes que nous ne pouvions pas

tolérer. Quelles étaient alors ses habitudes? Celles propres aux fractionnistes. Ceux-ci se donnent de grands airs en méprisant les autres; d'où leur penchant à discréditer leurs camarades et à trouver à redire à tout ce que font les autres.

Les fractionnistes sont tous sans exception des arrivistes. Si l'occasion ne s'offre pas à eux de réussir dans leur carrière, ils cherchent à arriver à tout prix, soit en flattant leurs supérieurs, soit en usant d'artifice. Aussi sont-ils qualifiés d'ambitieux. Om Kwang Ho était justement un individu de cette espèce.

Dès les premiers jours qu'il avait rejoint les rangs des révolutionnaires, il avait révélé sa nature ambitieuse. Engagé dans le mouvement révolutionnaire dans la région de Yanji lors de la Révolte du 30 Mai, il avait été un temps instructeur politique d'une compagnie dans la première division indépendante. Or, dès le début, il avait perdu son crédit à cause de son attitude présomptueuse et de son penchant à dénigrer sans raison valable ses compagnons d'armes. Personne ne peut aimer celui qui méconnaît ses camarades et ses aînés révolutionnaires en se prétendant meilleur qu'eux.

Il avait voulu même profiter de la lutte contre le *Minsaengdan* pour satisfaire ses ambitions personnelles; il avait accusé bien des gens d'être des réactionnaires; et sa voix d'ultragauchiste avait retenti le plus haut lors des rassemblements tenus pour dénoncer et condamner les affiliés du *Minsaengdan*. Pourtant, l'organisation révolutionnaire ne l'avait pas délaissé. Lui, il avait abandonné beaucoup de ses camarades, mais l'organisation le lui avait pardonné avec indulgence et lui avait ouvert la voie d'une vie nouvelle.

Nous formions une nouvelle division au mont Maan, lorsqu'il était venu me voir et m'avait juré de réparer ses fautes d'autrefois, en travaillant loyalement. Et je l'avais nommé instructeur politique d'une compagnie, espérant qu'il tiendrait sa parole.

Mais il avait trahi notre confiance: il lançait à tout bout de champ des directives et des injonctions à ses hommes et admonestait le chef de la compagnie en cherchant à le contrôler au lieu de le soutenir dans son travail. En se prévalant de l'ancienneté de sa carrière, il s'érigeait en aîné et se refusait à prendre part aux tâches difficiles. Lors des combats, il traînait dans un endroit à l'abri des balles, au lieu de combattre sur la ligne du feu. La fonction d'instructeur politique ne convenait guère à un individu de ce genre, car elle consistait à servir d'exemple et de guide à la masse des combattants.

Aussi l'avions-nous relevé de son poste et l'avions-nous envoyé travailler dans le camp secret de l'intendance en question pour lui donner l'occasion de s'amender.

En l'envoyant au mont Qingfeng, je lui avais confié la tâche d'assurer aux blessés les conditions de traitement et de vie décentes et de cultiver la terre avec le personnel de l'intendance, pour créer une réserve de vivres pour notre armée. Mais il avait manqué à cette tâche. De même, il n'avait pas exécuté l'ordre du Quartier général de bâtir des baraquements supplémentaires.

Par conséquent, les blessés et les membres de l'équipe de couturières qui étaient arrivés au camp secret du mont Qingfeng, après s'être séparés de nous dans la vallée de Qidaogou, souffraient du manque de logement, vivant sous la tente au cœur de l'hiver. Ils manquaient aussi de médicaments et de vivres.

Toutefois, endurcis dans les souffrances, ils ne se plaignirent de rien, et ils supportaient courageusement toutes les difficultés en songeant à leurs compagnons d'armes qui livraient des combats sanglants, observaient l'emploi du temps établi dans le camp secret, sans oublier de faire régulièrement des études.

Comme dit ce proverbe: «Impossible de cacher le poinçon dans un sac», Om Kwang Ho n'a pas tardé à révéler sa mentalité perni-

cieuse, et sa vision défaitiste au cours des séances d'études.

Un jour, une discussion éclata au sujet de l'orientation adoptée lors de la Conférence de Nanpaizi. Citant en exemple l'expérience de la révolution russe, il osa déclarer: «Il est de règle que toute révolution connaisse flux et reflux et que chacune de ces périodes exige qu'on adopte une stratégie appropriée. Il faut donc évaluer correctement la situation et, une fois qu'on constate le signe précurseur du reflux, savoir reconnaître franchement son avènement. Eh bien, où en est notre révolution à l'heure actuelle? Elle est justement en reflux. N'est-il pas vrai que l'expédition de Rehe a échoué et que toutes les organisations révolutionnaires ont été détruites à la suite de l'"affaire de Hyesan"? N'est-ce pas là le reflux? Dans ces circonstances, nous devons bien retenir la leçon d'"Un pas en avant, deux pas en arrière", c'est-à-dire qu'il nous faut éviter toute offensive et tout affrontement et reculer jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présente. Voilà où réside le salut de la révolution.»

Om Kwang Ho voulut imposer cet argument aux autres. Du moment que la révolution était en récession par suite de ces deux événements, son argument paraissait raisonnable à une oreille distraite.

Néanmoins, les combattantes remarquèrent tout de suite que sa voix différait de celle du Quartier général.

Et elles réfutèrent sur place son argumentation: «Certes, observèrent-elles, nous ne nions pas que la situation objective a une sérieuse retombée sur la lutte révolutionnaire. Mais il ne faut pas prendre cela au pied de la lettre. Plus la situation est défavorable, plus les révolutionnaires doivent y réagir énergiquement afin de la faire tourner à leur avantage. C'est là d'ailleurs la volonté de notre camarade Commandant. Les communistes coréens n'ont pas cessé de

lutter, que la situation soit favorable ou non. S'ils s'étaient réfugiés dans un abri quand la situation s'annonçait alarmante, pour ne combattre que lorsqu'elle ne l'était pas, seraient-ils parvenus à créer la force armée permanente qu'est l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, à effectuer l'opération audacieuse de Pochonbo en Corée après avoir traversé une forêt de baïonnettes? Puisque le marxisme-léninisme est une doctrine communiste, il faut le prendre pour guide dans les activités et la pratique révolutionnaires, mais il s'agit de l'appliquer, comme le camarade Commandant l'a souvent souligné, d'une façon créatrice en fonction de la réalité de la révolution coréenne, et de ne jamais le prendre au pied de la lettre. Il nous semble que vous ne comprenez pas bien "Un pas en avant, deux pas en arrière". Est-ce que vous ne savez pas que la révolution coréenne a progressé et progresse à travers des difficultés successives? Vous dites que la situation actuelle impose un recul, mais, même si nous le voulions, est-ce que nous avons des arrières où nous replier? Si nous reculons, qui donc préparera la période du flux de la révolution? Comme le Commandant l'a dit lors de la Conférence de Nanpaizi, plus la conjoncture est sombre, plus nous devons redoubler de courage pour l'affronter et la faire tourner à notre avantage.»

A la tête de ces camarades, Kim Jong Suk a sévèrement critiqué Om Kwang Ho de son défaitisme. Elle a toujours combattu avec intransigeance contre les idées allant à l'encontre de la ligne de conduite et de l'orientation stratégique du Quartier général. Elle attachait un grand prix aux problèmes idéologiques.

Face à la riposte des combattantes, Om a cherché à se justifier en citant telle ou telle thèse de Marx et de Lénine. Mais plus il s'évertuait, plus ses propos puaient. Cette controverse a mis au jour son vrai visage d'ambitieux et d'opportuniste. Les combattantes

comprirent enfin pourquoi, en passant tout l'été dans le camp secret, il avait tiré sa flemme, sans faire aucun préparatif pour soigner les malades et passer l'hiver.

Pourtant, elles ne l'étiquetèrent pas comme traître ou capitulard. Puisque c'était une controverse soulevée lors d'une séance d'études, les choses en seraient restées là si Om avait reconnu ses erreurs théoriques et avait accepté les observations des autres. Nous ne mettions jamais en cause les erreurs idéologiques que l'on relevait lors d'un débat d'étude. Les gens sont de niveaux différents, interprètent et comprennent de façon également différente les choses et les phénomènes. Personne ne peut être parfait dès le début sur le plan idéologique.

L'homme remédie à ses imperfections idéologiques, s'endurcit et mûrit à travers les études et la pratique révolutionnaire. Aussi, même si quelqu'un tenait des propos déplacés, contrevenant aux principes de la révolution, ne l'avons-nous ni critiqué ni accusé, mais avons-nous tâché de le persuader avec patience au moyen de la discussion.

Or, au lieu de donner raison aux remarques des combattantes et de les accepter pour s'attacher à sa transformation idéologique, Om a exercé des représailles sur ses adversaires dans la polémique, en cherchant à voiler sa nature de capitulard.

La persécution qu'il appliquait aux combattantes n'a fait que dévoiler son hideux visage.

Le mal qu'il leur avait fait ne différait guère des actes criminels perpétrés par les individus des «comités de liquidation des réactionnaires» lors de la lutte contre le *Minsaengdan* dans la région de Jiandao, à cela près qu'il était plus lâche et plus sournois quant à son motif et à sa visée.

Ce qu'il voulait en tyrannisant les combattantes était de camou-

fler ses méfaits. Pour les bâillonner, il avait eu l'idée de les inculper d'un crime qu'il avait inventé de toutes pièces. Il pensait qu'une fois accusées elles n'oseraient plus le prendre à partie ni rendre compte de ses actes répréhensibles au Quartier général. Quelle pensée lâche et dangereuse!

Il y avait alors parmi le personnel du camp secret du mont Qingfeng un jeune homme fraîchement engagé. Une fois, il s'absenta subrepticement, sans prévenir Om. Du coup, celui-ci cria à la désertion et expédia un groupe à sa recherche, qui ne tarda pas à retrouver le jeune homme aux alentours du camp, en train de manger des pommes de terre cuites au feu de bois. Les hommes du groupe rapportèrent à Om le fait tel qu'il était: le jeune homme avait quitté les lieux, pour un instant, non pour déserter, mais pour cuire et manger des pommes de terre, cédant à la faim. En effet, il n'était pas encore suffisamment endurci pour supporter la faim.

Cependant, Om, qui ne guettait qu'une occasion propice pour monter une affaire pouvant décontenancer tout le camp secret, l'accusa de tentative de désertion. De plus, prétendant que, si le jeune homme avait fait du feu, ce n'était pas pour cuire des pommes de terre, mais dans le but de donner un signal à l'ennemi, il le qualifia d'espion. Le jeune homme protesta de son innocence, mais en vain. Om lui demanda de dire quelles directives il avait reçues de l'ennemi et quelles personnes il avait retournées, et il alla jusqu'à le soumettre à des tortures.

C'était un acte horrible que de taxer de «déserteur» ou d'«espion» et de torturer quelqu'un qui était sous ses ordres et avec qui, pas plus tard qu'hier, on avait partagé les repas. Om n'aurait pas dû, au contraire, lui décerner une distinction?

En fait, c'était un jeune homme qui, bien que peu formé, avait une conscience de classe très élevée et n'avait aucun motif de dé-

serter ou de devenir espion. Néanmoins, Om l'avait torturé jusqu'à lui arracher un faux aveu: un scénario selon lequel il aurait entraîné les combattantes dans ses «manœuvres de sabotage» et aurait tenté d'empoisonner les révolutionnaires dans le camp secret. Puis, avec cet «aveu» à l'appui, il avait arrêté les combattantes et les avait brutalisées.

Je n'ai pu comprendre comment il était tombé si bas, lui qui s'était pendant des années occupé du travail en direction de l'homme et avait si souvent parlé de l'unité et de la cohésion de nos rangs. C'est seulement plus tard, au cours de l'enquête sur ses actes, que nous avons trouvé la raison de son avilissement ignominieux.

Lorsqu'il était envoyé dans le camp secret de l'intendance, il croyait à une destitution. Et, mécontent de la décision du Quartier général concernant son relèvement de ses fonctions, il avait saboté ses tâches d'intendant. Depuis sa discussion avec les combattantes, il s'était ingénié à estomper sa nature de défaitiste, en lançant des mots d'ordre ultrarévolutionnaires; sous prétexte de vigilance, il avait donné fréquemment l'alerte, alarmant sans répit les malades, et, sous prétexte d'économie, il avait réduit les gens à prendre un seul repas par jour au lieu de deux, pour les affamer ainsi intentionnellement.

En réalité, les réserves de vivres dont disposait alors le camp secret n'étaient pas maigres. Si les céréales manquaient, il y avait des pommes de terre dans la cave à provisions. Non loin du camp, sur un terrain assez vaste du plateau boisé, on cultivait alors la pomme de terre et le chou. Si Om s'était bien acquitté de ses tâches, toutes nos troupes auraient pu passer tout l'hiver au mont Qingfeng.

Or, une fois qu'il avait jugé sa carrière brisée, il avait éprouvé de la répugnance pour la révolution et estimé l'avenir de celle-ci bouché face à la situation intérieure et extérieure, complexe et dif-

ficile. Voilà ses défauts idéologiques tels qu'ils s'étaient révélés au cours des discussions d'études.

Ri Tong Gol, responsable politique du camp secret, était le seul qui pût empêcher Om d'user d'un arbitraire aussi dangereux. Commissaire politique du 7e régiment, il était supérieur en grade à Om. Comme il était blessé, nous l'avions envoyé au camp secret du mont Qingfeng, l'ayant chargé de s'y occuper du travail politique, lorsque nous allions nous disperser de Qidaogou pour opérer en divers points.

Or, dupe des flatteries et de l'artifice de Om, il n'avait pas su distinguer le vrai du faux dans cette affaire. Si nous n'y avions pas dépêché notre agent de liaison, la machination de Om aurait fini par porter et faire disparaître nos combattantes.

L'enquête menée m'a convaincu que Om Kwang Ho dépassait de loin Ri Jong Rak en lâcheté et en cruauté. Si ce dernier avait commis ses péchés après son arrestation et sa trahison sous la pression et la menace de l'ennemi, le premier, demeurant toujours au sein des rangs des révolutionnaires, s'était corrompu idéologiquement, et, pour dissimuler sa déchéance, il était allé jusqu'à accuser et à persécuter ses camarades.

Sauf dans la première moitié des années 1930, où les zones de guérilla de Jiandao avaient essuyé de cruels revers dans la campagne tapageuse contre le *Minsaengdan*, on n'a connu ni la torture ni les punitions corporelles dans notre armée: on recourait à l'explication, à la persuasion et à la critique pour corriger les erreurs et remédier aux insuffisances relevées. Jamais on n'a signalé une action poussée à l'extrême telle qu'un commandant torture ses hommes.

Cependant, Om Kwang Ho, une fois sa vraie nature démasquée, n'avait pas hésité à comploter contre ses hommes, en les prenant pour ses ennemis. Il avait pensé qu'il fallait les faire disparaître pour

sauver sa vie, et, à ces fins, il avait taxé de «déserteur» et d'«espion» le jeune homme qui n'avait qu'à peine enfreint la discipline et présenté comme poison la poudre dentifrice des combattantes, pour les inculper.

Auparavant, il avait été, pendant quelques mois, en mission clandestine avec Kim Jong Suk à Taoquanli. Aussi, accuser celle-ci d'être espionne était impensable à moins qu'il ne fût le pire vicieux. Il savait trop bien ce qu'elle était.

Le cas de Om Kwang Ho montre ceci: une fois pris d'ambition d'arriviste, l'homme risque de devenir un scélérat ignorant l'organisation, les camarades et l'obligation morale, voire un traître à la révolution. Comme il l'a avoué, Om avait pensé à s'enfuir en cas d'échec de ses machinations contre les combattantes, pour ne pas en répondre.

Comme je l'ai remarqué dans le cas de Om Kwang Ho, dans la révolution créent toujours problèmes les éléments extrémistes, les excessifs, ceux qui agissent de façon arbitraire, ceux qui ont l'habitude de louer en face et de critiquer dans le dos, ceux qui frappent devant le monde, mais attirent dans les coulisses, ceux qui agissent selon leur humeur, les arrivistes et les mécontents qui ne cessent de grogner. Si l'on ne prend pas à temps de mesures à l'égard de ces individus, on risque de subir de graves conséquences.

L'affaire Om Kwang Ho donne encore cette leçon: si l'on néglige sa formation idéologique, on risque de perdre la foi en la victoire de la révolution, de devenir grognard, de flancher pour céder à la moindre difficulté et, finalement, de tomber dans le défaitisme, pour ainsi porter un préjudice irréparable à la lutte révolutionnaire.

L'«affaire du groupe d'espions» montée par Om Kwang Ho a failli gravement miner l'unité de pensée et de volonté et la cohésion basée sur un solide sentiment du devoir moral de nos rangs. Aussi,

après avoir examiné avec sérieux le cas de Om lors de la réunion du comité du parti du Quartier général, l'avons-nous soumis au jugement public lors du rassemblement des officiers et des soldats tenu à Beidadingzi.

Sitôt celui-ci exposé, l'assistance a été unanime à se prononcer en faveur des combattantes qui avaient sauvegardé notre ligne, inébranlables en leur foi même dans une telle adversité. Par contre, elle a réclamé qu'on punisse Om Kwang Ho et Ri Tong Gol au nom de l'armée révolutionnaire populaire, ce dernier qui avait passé outre au forfait du premier, au lieu de pénétrer le fond de l'affaire avec une vision politique aiguë.

Au début, Om Kwang Ho a fait des pieds et des mains pour se justifier; seulement après avoir subi la condamnation du public, il a reconnu sa culpabilité. Versant des larmes, il a alors imploré sa grâce.

Mais, bien au contraire, Ri Tong Gol a reconnu franchement ses erreurs, sans prononcer un seul mot pour se justifier, et a demandé pour lui la peine capitale. En effet, il avait accepté sincèrement la critique des camarades et s'était repenti de ses fautes.

C'était un homme inflexible, sensible et ayant le sens de l'humour. Il se distinguait par sa compétence dans le travail politique et la mission clandestine. Comme nous faisions grand cas de sa capacité et de sa riche expérience en matière de travail politique, nous l'avions nommé commissaire politique du 7e régiment lorsque nous nommions O Jung Hup commandant de ce régiment lors de la Conférence de Nanpaizi.

Si un tel homme s'était laissé abuser par son subalterne, c'était parce que, partageant avec Om une même chambre dans le camp secret, il s'était laissé prendre aux flatteries de celui-ci et avait négligé de frayer avec les combattants. Certes, comme il était grièe-

vement blessé, il n'aurait pu librement procéder avec eux. Toutefois, s'il ne pouvait sortir lui-même de chez lui, il aurait dû les convoquer auprès de lui pour causer souvent avec eux.

Lorsque Om faisait beaucoup de bruit autour de 1'«affaire du groupe d'espions», il lui aurait suffi de consulter ne fût-ce qu'un seul combattant pour en saisir les dessous. Or, même après avoir reçu le rapport de Om, il n'avait consulté personne et laissé celui-ci se livrer à des actes arbitraires. Il avait approuvé sans réfléchir lorsque celui-ci lui avait parlé d'interroger la jeune recrue, puis d'incarcérer les combattantes.

A force de n'écouter que cet ambitieux, il n'avait pu veiller dûment à la vitalité politique de ses hommes contre ses machinations. Voilà par quoi il avait péché en tant que cadre politique. Aussi tous les officiers et soldats l'ont-ils regardé du même œil qu'ils regardaient Om Kwang Ho.

C'est d'ailleurs là où en arrive un cadre politique s'il ne respire pas le même air que les masses.

Les cadres appelés à s'occuper de la vitalité politique des gens sont tenus de ne pas cesser un seul instant de se mêler aux masses. Cela veut dire qu'ils doivent prendre la pelle si celles-ci la prennent et manger le millet si celles-ci le mangent, bref, partager le pire comme le meilleur avec elles. Celui qui néglige de le faire ne peut connaître ni les sentiments, ni l'état d'esprit, ni la volonté, ni les aspirations du peuple.

Certains d'entre nos cadres ont cependant cette tendance pernicieuse à faire pression ouvertement ou en cachette sur ceux qui les critiquent, ils essayent de prendre politiquement leur revanche sur eux si leur critique est sévère, bien que ces derniers soient innocents. D'autres n'écoutent qu'une ou deux personnes qui les flattent, pour décider au jugé des questions touchant au sort des gens. Si les cadres

abusent de leur autorité et traitent arbitrairement la vie politique des gens, ils risqueront de faire l'objet de la rancune et de l'animosité du peuple et, finalement, de séparer les masses du Parti.

Notre Parti pratique une politique hautement vertueuse, et, grâce à cette politique, dans notre pays, tout le peuple vit en bonne intelligence comme une famille unie. La politique que nous pratiquons a pour objectif de prendre soin non seulement de la vie des gens, mais encore de leur vitalité politique, et c'est cette vitalité que notre Parti prise par-dessus tout.

Une organisation ou un parti sont constitués de gens qui partagent la même pensée et les mêmes idéaux, et chacun y jouit de la vitalité politique. Voilà la raison pour laquelle la vitalité politique des millions d'hommes se confond avec la vie de leur organisation ou de leur parti.

C'est pourquoi, sabrer ou souiller au hasard la vitalité politique des gens revient à réduire la durée de vie du parti. Si celui-ci veut jouir d'une longue vie pour réaliser son programme suprême, il doit mener à bien son travail à l'égard de l'homme et bien protéger la vitalité politique de celui-ci. C'est là la leçon du mont Qingfeng que vous ne devriez jamais oublier.

Malgré la gravité de ses fautes, Ri Tong Gol était pourtant pardonnable: ses fautes tenaient à ce qu'il avait perdu de vue sa responsabilité de cadre politique et s'était laissé jouer par l'autre; il n'avait pas soutenu Om, mais il avait approuvé passivement ses machinations.

Tout bien considéré, nous nous sommes bornés à le destituer de ses fonctions.

Ayant ainsi échappé à un châtiment sévère, il est venu me voir, et il m'a dit qu'il méritait une punition beaucoup plus sévère.

«J'aimerais recevoir une punition plus lourde. Envoyez-moi là

où l'on court les plus gros risques. Je ne pourrai réparer mes fautes qu'au prix de mon sang ou de ma vie. Alors seulement mes compagnons d'armes me pardonneront et m'appelleront camarade comme autrefois.»

Par la suite, il a accompli avec dévouement les tâches que lui avait assignées le Quartier général avant d'être arrêté, puis pendu dans la prison de Sodaemun à Séoul, à la veille de la Libération du 15 Août.

A l'époque de la Lutte révolutionnaire antijaponaise, à côté de son vrai nom, il en avait un autre: Kim Jun.

3. L'«incident du sel»

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, présida en juin 1949 une session restreinte du Conseil des ministres de la République, qui a délibéré de l'abolition du rationnement du sel et de sa mise en vente libre.

Avant de clôturer la réunion, il a dit: «Rien n'est plus pénible à supporter que le manque de sel; nous en avons fait l'expérience à l'époque de la Lutte armée antijaponaise. Nous avons alors veillé à ne pas manquer de sel, même si nous devions souffrir de la pénurie de céréales. Et maintenant que la production de sel augmente rapidement et que nous en avons même une réserve, je propose de le mettre en vente libre.»

Après avoir pris les mesures nécessaires pour la vente et l'achat libres du sel, il a évoqué les difficultés qu'il avait connues à ce sujet lors de la Dure Marche. Voici les souvenirs qu'il a laissés en plusieurs occasions sur cette histoire connue le plus souvent sous le nom d'«incident du sel».

L'«incident du sel» que je vais relater est survenu au printemps 1939, vers la fin de la Dure Marche. J'en garde aujourd'hui encore le souvenir.

L'être humain ne peut pas se passer de sel. A force d'en être privé, il ne peut plus se mouvoir: les membres enflent et il manque de force.

Les animaux herbivores, eux aussi, en ont besoin pour vivre. Si l'on découvre beaucoup de bois de cerf aux abords d'une mare d'eau saumâtre dans une forêt, c'est parce que les cerfs y viennent souvent absorber du sel.

L'armée de guérilla souffrait de la pénurie de quatre produits essentiels à la vie, à savoir vivres, chaussures, allumettes et sel. Si l'on demande aux anciens combattants antijaponais quelle était pour

eux la plus pénible à supporter des difficultés causées par la pénurie de ceux-ci, la plupart d'entre eux répondront que c'était le manque de sel.

A Beijiandao et à Xijiandao, la vente du sel était étroitement contrôlée par l'administration, et, sa rareté naturelle s'y ajoutant, il était très difficile d'en obtenir. En Mandchourie aussi, la vente du sel était le monopole de l'administration.

Celle-ci la contrôlait sévèrement de sorte que le sel ne pût passer des agglomérations à l'armée révolutionnaire populaire.

Des marchands en introduisaient en contrebande une certaine quantité de Corée pour la vendre en cachette lorsqu'ils parcouraient les agglomérations, mais cela ne changeait presque rien à la situation. Dans les localités les plus reculées de Jiandao, il y avait beaucoup de foyers qui, faute de sel, consommaient de la cendre de bois macérée. Quand j'étais en Mandchourie de l'Est, j'ai vu une famille entière se contenter d'un grain de sel gemme pour chaque repas. Quand j'opérais à Wangqing, je suis allé une fois voir la compagnie de Choe Chun Guk, et, là, j'ai demandé à Ko Hyon Suk quelle était la plus grande des difficultés pour son équipe de cuisiniers. Elle m'a répondu que c'était la pénurie de sel. Voisine de O Paek Ryong, elle avait rejoint l'armée de guérilla, décidée à se venger de l'ennemi qui, lors d'une de ses «expéditions punitives», avait tué plusieurs membres de sa famille. Et elle avait été affectée à une équipe de cuisiniers. Chaque fois que je me mettais à table dans sa compagnie, elle était chagrinée de ne pouvoir me servir que des plats médiocres. Il lui arrivait parfois de me donner des plats non salés, et elle en avait honte; toute penaude, elle restait clouée devant le foyer sans oser se présenter devant moi.

Elle m'a dit que sa famille aussi était souvent obligée de se débrouiller avec un seul grain de sel gemme par repas. Un grain de sel

gemme de Chine était aussi gros qu'un grain de haricot.

Pendant la 2e expédition en Mandchourie du Nord, le manque de sel était tel que les combattants d'une compagnie devaient porter chacun, à son ceinturon, un petit sachet de sel, si petit qu'un doigt pouvait à peine y passer, et ils n'y touchaient que dans le cas d'une extrême nécessité. Ceux qui n'ont jamais connu le manque de sel croiront entendre des histoires. Pendant la guérilla, plus d'un combattant a trouvé la mort au cours de sa mission en zone ennemie pour se procurer du sel. De nombreux membres des organisations clandestines ont donné leur vie pour la même tâche. On se procurait alors du sel principalement par le canal des organisations clandestines: nous leur donnions l'argent nécessaire, et elles achetaient du sel avec l'aide de la population. Certes, celle-ci envoyait d'elle-même une certaine quantité de sel à nos troupes.

L'ennemi savait bien par quelle voie le sel nous parvenait ainsi que les grandes difficultés que nous causait le manque de ce produit. Il en profitait pour combiner les pires manœuvres afin d'anéantir l'armée révolutionnaire populaire. Il estimait que, s'il y réussissait, il pourrait la capturer ou la détruire totalement sans coup férir.

Il savait, par expérience, qu'il ne pouvait vaincre notre armée révolutionnaire au moyen d'offensives militaires et politiques. Aussi a-t-il recouru à la «campagne pour la conversion», à la politique de regroupement des villages et à la tactique de la terre brûlée. Et, à un certain temps, il a créé le *Minsaengdan* en vue de semer la discorde entre les peuples coréen et chinois, l'objectif final étant de désagréger de l'intérieur nos forces révolutionnaires.

Les Japonais étaient allés jusqu'à faire circuler le faux bruit qu'«ils avaient mis fin aux jours de Kim Il Sung» afin d'empêcher les nouvelles de nos actions de se répandre dans le grand public. Après avoir publié une fausse information sur la «mort de Kim Il Sung», ils

avaient fait une propagande mensongère du genre: «Puisque Kim Il Sung est mort, c'en est fait de la lutte pour l'indépendance.» Ils voulaient éteindre l'ardeur des Coréens à la lutte antijaponaise. A l'époque, de nombreuses publications de Corée et de Mandchourie ont publié sans vergogne des reportages décrivant de façon assez vraisemblable comment et dans quel combat j'avais été tué.

En novembre 1937, le quotidien *Kyongsong Ilbo* a écrit qu'une «troupe punitive» mandchoue avait réussi à me tuer au bout de plus de 5 heures de combat acharné; et il a ajouté: «Kim Il Sung qui, succédant à son père, poursuivait le mouvement antijaponais et antimandchou a fini sa vie mouvementée à l'âge de 36 ans, acculé qu'il était devant l'offensive des "troupes punitives".»

La revue *Tiexin* de l'armée fantoche mandchoue titrait: «Rapport circonstancié sur l'expédition punitive contre les bandits de Kim Il Sung». L'article qui annonçait ma «mort» écrivait que j'avais été tué avec 8 de mes hommes après une résistance désespérée à la troupe fantoche mandchoue, qui les avait surpris aux environs de Yangmudingzi dans le district de Fusong, et que les habitants qui avaient été amenés sur les lieux avaient déclaré: «C'est bien lui, Kim Il Sung.»

Cet «exploit» a valu, disait l'article, à un nommé Li, chef de compagnie du 7e régiment de l'armée fantoche mandchoue, une promotion spéciale, un diplôme d'honneur et une prime de 10 000 *yuans* de la part du commandant en chef de l'armée japonaise du Guandong (Kwan Tung–NDLR) et du ministre de la Sécurité publique du Mandchoukouo; plus tard, la réapparition de Kim Il Sung a ridiculisé les choses.

Par ailleurs, les impérialistes japonais ont utilisé des Coréens et des Chinois comme sujets d'expériences in vivo. Dans quel but?

Inutile de dire que c'était pour combattre les peuples coréen et chinois, les armées révolutionnaires des deux pays et, à plus longue échéance, pour détruire physiologiquement toutes les forces susceptibles de les empêcher de conquérir l'Orient.

A quelques moyens et méthodes qu'ils recourent, ils n'ont pu éteindre les flammes de la révolution antijaponaise ni en finir avec l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

Enfin, exaspérés, ils ont imaginé perfidement de nous détruire en empoisonnant des puits, le pain, le sel et les céréales qu'ils savaient qu'on nous enverrait.

A notre arrivée à Changbai, nous avons failli tomber victimes de cette machination de l'ennemi. Cela s'est passé quand nous préparions le *Chusok*[15] à Mashungou, après la bataille de Dadeshui—la première depuis notre arrivée à Xijiandao—puis celle de Xiaodeshui. Un jour, le chef de faction est accouru me demander ce qu'il devait faire d'un vieil homme qui, survenu au poste de garde, insistait pour voir le Commandant. J'ai reçu le vieillard. Il m'a appris que le sel que nous nous étions procuré à Changbai était empoisonné. Un complot de l'ennemi. Pour vérifier ce renseignement, nous en avons fait avaler quelques grains à une bête. Le poison n'a pas tardé à faire son effet. Si le vieux ne nous avait pas prévenus à temps, la conséquence aurait été fatale. Plus le sel se raréfiait chez nous, plus les tentatives de l'ennemi pour nous exterminer en nous faisant manger du sel empoisonné se multipliaient.

Au printemps 1939 aussi, nous avons souffert d'un terrible manque de sel. C'était vers la fin de la Dure Marche, quand nos régiments qui avaient fait leur jonction après leurs opérations séparées marchaient désormais ensemble avec le Quartier général. Les combattants avaient le moral très élevé, car la marche allait finir. Tout allait pour le mieux. Les vivres ne manquaient pas, le temps

était beau; le printemps venu, chacun était de joyeuse humeur. Un jour, cependant, un accident imprévu nous a surpris: des combattants, incapables de garder leur équilibre, trébuchaient comme s'ils étaient enivrés.

La situation était alarmante d'autant plus qu'ils étaient très nombreux. Ils avaient tous le visage bouffi. Certains avaient les yeux si gonflés qu'ils ne pouvaient même pas les ouvrir.

J'ai pensé que la carence en sel devait être la cause de leur inertie et de leur enflure.

Le personnel du Quartier général, par exemple, n'en avait pas pris un seul grain depuis dix jours. J'ai demandé à O Jung Hup jusqu'à quand il en avait pris, et il m'a répondu que son régiment n'en avait presque pas consommé depuis qu'il s'était séparé du Quartier général. Tout était évident: il s'agissait d'une carence en sel.

L'accident m'a pris au dépourvu: je projetais, une fois terminée la marche, de pénétrer de nouveau en Corée et d'y frapper dur l'ennemi. Il fallait à tout prix nous procurer du sel. Sinon, notre troupe risquait de périr dans son ensemble.

Je recherchais une personne bien placée pour aller s'en procurer dans la région contrôlée par l'ennemi, quand O Paek Ryong, alors chef de la compagnie des gardes du corps, m'a recommandé une recrue nommée Kim Pong Rok.

C'était un jeune homme qui avait refusé de s'en retourner chez lui et s'était enrôlé dans notre armée lorsqu'il était venu chez nous en portant sur son dos notre butin. Il se conduisait et combattait bien. O Jung Hup, lui aussi, l'appréciait: c'était, m'a-t-il dit, un brave jeune homme, qui, d'ailleurs, ayant ses parents à Xigang, pourrait sûrement en rapporter une certaine quantité.

Je l'ai fait venir et lui ai demandé s'il pouvait le faire. Il a ré-

pondu oui: c'était la saison où son père allait souvent ramasser du bois dans la montagne, et, s'il descendait, déguisé en civil, il pourrait le rencontrer sans être vu par les mouchards, puis avoir du sel.

Je lui ai donc confié la tâche et je l'ai fait accompagner par un autre homme pour l'aider. Les deux combattants sont partis.

Très heureux de revoir son fils, le père de Kim Pong Rok s'écria:

«Quelle chance que tu combattes sous les ordres du Général Kim! Me voilà maintenant rassuré. Mais, ces jours-ci, les Japonais font courir le bruit qu'il est mort, est-ce que c'est vrai? — Non, c'est faux, répliqua son fils. C'est lui qui m'a confié tout à l'heure une mission, dans son Quartier général, et je suis venu te voir pour l'accomplir. Il est en bonne santé —Ah! voilà, s'épancha l'autre à ces mots, pris de joie et les larmes aux yeux, je m'en doutais bien, mais, à vrai dire, nous étions profondément découragés à la nouvelle qu'il lui était arrivé un malheur. Maintenant que je sais qu'il est sain et sauf, je suis rassuré. Est-ce possible que le manque de sel ait mis l'armée révolutionnaire dans un état aussi déplorable qu'elle ne peut plus combattre? continua-t-il, étonné, apprenant le motif de la visite de son fils. Je te promets de soulager l'inquiétude du Général Kim en lui procurant à tout prix du sel.»

Bien que le vieil homme se fût fait fort de nous venir en aide, il ne put y parvenir si aisément. Acheter un kilo de sel à lui seul n'était pas problème, mais en acheter davantage risquait d'éveiller les soupçons de l'ennemi. A l'époque, l'administration et la police du Mandchoukouo interdisaient la vente du sel au-dessus d'une quantité déterminée. De plus, elles s'enquéraient souvent en sourdine de l'état de vente du sel dans les magasins. Parmi les marchands il y avait des indicateurs qui informaient régulièrement l'ennemi de ce qu'achetait chacun des habitants.

Le père de Kim Pong Rok pouvait obtenir à lui seul une certaine

quantité de sel, mais, ayant appris de son fils que nous étions plusieurs centaines, et soucieux de nous en envoyer le plus possible, il se décida à faire appel à un vieux voisin, son ami intime. Mis au courant, ce dernier lui promit son concours et, à son tour, confia, non sans fierté, à un de ses vieux amis que le Général Kim Il Sung leur avait envoyé un homme avec la mission d'obtenir du sel et qu'il lui avait promis son aide. Puis, il l'invita à faire de son mieux pour se procurer du sel s'il voulait aider l'armée de guérilla. Ainsi, le troisième, lui aussi, s'engagea dans l'entreprise. C'est précisément là qu'une mésaventure se produisit. Ignorant que son fils, membre de l'Association de la concorde, était un mouchard, il lui avait révélé le secret. A l'époque, les Japonais, qui avaient organisé des «groupes de pacification», des «équipes de campagne pour la conversion», etc., menaient sur une vaste échelle la «campagne pour la conversion», et les membres de l'Association de la concorde y prenaient une part très active.

Ce fils indicateur en informa immédiatement son supérieur.

Ayant appris la chose, les services spéciaux de l'armée japonaise du Guandong ordonnèrent à la police d'acheter tous les stocks de sel dont disposaient les magasins de la région de Xigang et, en échange, de leur livrer le sel qu'ils y auraient expédié d'urgence de Changchun par avion, un sel empoisonné. L'effet de ce sel ne se faisait pas sentir immédiatement, mais progressivement: celui qui en aurait pris aurait mal à la tête, les jambes molles, et perdrait toute force de combattre. Le père de Kim Pong Rok et les autres bonshommes n'en savaient rien. Les plus fins des marchands, censés avoir un flair de vieux renard, ne se seraient également doutés de rien. Tant l'ennemi avait tenu en secret son complot.

Kim Pong Rok et les deux vieux, portant leurs charges de sel sur le dos, se dirigèrent vers le campement de l'armée de guérilla et

arrivèrent à destination vers une ou deux heures de l'après-midi.

Après les avoir remerciés, j'ai fait distribuer le sel à mes unités.

A l'époque, la camarade Kim Jong Suk, se préoccupant de la sécurité du Quartier général, portait toujours sur elle une certaine quantité de vinaigre, chargée qu'elle était de faire la cuisine pour celui-ci. Pour vérifier la qualité du sel reçu pour le Quartier général, elle a versé du vinaigre dessus, puis a signalé un éventuel empoisonnement du sel. Le vinaigre est un bon réactif pour les aliments empoisonnés.

Ainsi le personnel du Quartier général et la compagnie des gardes du corps ont-ils évité de consommer le sel distribué. D'ailleurs, ceux-ci considéraient comme imposé par la politesse et la discipline de ne pas toucher au repas avant leur Commandant. Ce jour-là comme d'habitude, ils avaient attendu que je revienne d'une réunion.

Je dirigeais une réunion, lorsque l'on m'informa que le sel apporté par les deux vieux était empoisonné. Je déclarai la séance suspendue. Lorsque j'eus jeté une poignée de sel sur le feu de bivouac, je vis une flamme bleu-vert s'y élever, ce qui indiquait la présence d'un poison.

J'enjoignis au chef de l'intendance de récupérer immédiatement la totalité du sel distribué. La nouvelle provoqua d'abord de l'effroi: certains, disait-on, en avaient déjà absorbé un petit peu. Cependant, dans certaines unités, en doutant de cette histoire d'empoisonnement, on essayait de garder le sel pour soi, certains allant jusqu'à en cacher dans leurs petits sachets.

Mais le plus grave était que les 7^{e} et 8^{e} régiments, ayant pris un repas assaisonné de ce sel, étaient déjà partis pour une mission de raid.

J'avais organisé pour ce soir-là une attaque pour nous procurer des vivres, avant de nous diriger vers le camp secret de Heixiazigou.

Aussi avais-je envoyé deux régiments accomplir cette mission.

L'ennemi, qui devait croire à l'effet du poison qu'il avait infiltré chez nous, allait sûrement se ruer sur nous dès le point du jour, ce alors que nos unités de combat principales étaient parties; j'étais en proie à une vive anxiété. Il fallait les rappeler le plus vite possible, et je m'apprêtais à envoyer mes ordonnances après elles, quand je vis les combattants de ces régiments revenir, tout essoufflés et épuisés. Jamais je n'avais vu O Jung Hup me faire son rapport d'un air aussi fatigué. Il en était de même des autres. Certains, ne pouvant plus se tenir sur leurs jambes, se laissèrent choir à terre sans avoir atteint le campement.

L'ennemi voudrait foncer sur nous, nous exterminer d'emblée ou tous nous capturer quand nous serions là sans avoir la force de lui opposer une résistance sous l'effet du poison. Il était assez rusé pour calculer l'heure où le sel empoisonné serait arrivé à notre armée, celle où nous aurions pris le repas assaisonné de ce sel, puis celle où nous serions tous tombés sans force. Le moment était critique. Notre armée se trouvait exposée aux coups de l'ennemi alors que tous ses combattants, excepté le personnel du Quartier général, restaient paralysés par le poison. Allions-nous périr tous ou pourrions-nous nous en sortir par miracle pour poursuivre notre résistance? Voilà l'affreuse alternative qui se présentait devant nous.

J'ai alors éprouvé une anxiété beaucoup plus vive que celle que j'avais eue au printemps 1937, alors que nous nous étions trouvés encerclés par un ennemi fort de plusieurs milliers d'hommes à Xiaotanghe. Je ne peux trouver les mots pour exprimer mon bouleversement d'alors.

A Xiaotanghe, si nous étions encerclés par d'immenses forces ennemies, nos hommes gardaient tout de même leur capacité de combat et nous sentions en nous la force et le courage de rompre, au

pis aller, l'encerclement ennemi par un combat à mort. Mais cette fois, il n'en était pas de même. La situation était la pire possible, car nous étions contraints d'opposer des troupes intoxiquées à l'adversaire.

Nous en avons discuté avec sérieux. Certains camarades, indignés, ont demandé d'exécuter immédiatement les vieux qui nous avaient apporté le sel, parce que c'étaient des laquais de l'ennemi. Ils devaient l'être pour avoir osé nous apporter un sel empoisonné.

Leur argument ne tenait pas. S'ils l'avaient été et s'ils avaient su que c'était un sel empoisonné, ils n'auraient pas pris la peine de venir à notre camp en le transportant sur leur dos, au lieu de le passer aux partisans qui étaient descendus dans leur village. D'ailleurs, un père n'aurait pas apporté un sel empoisonné pour tuer son fils.

J'ai blâmé sévèrement ceux qui les accusaient. J'ai dit: «Je trouve tout à fait absurde que vous demandiez de les exécuter. Ces vieux braves gens se sont donnés tant de peine pour nous apporter le sel, au péril de leur vie. Tout ce qu'ils souhaitent, c'est que leurs fils combattent bien; ils méritent tous nos compliments. Vous semblez avoir perdu la raison, pour avoir avalé du poison. Ils ont dû ignorer tout comme nous. Nous sommes tombés dans le piège tendu par l'ennemi. L'ennemi viendra à coup sûr nous attaquer à l'heure où le poison est censé produire le plus d'effet. Aussi tous ceux qui peuvent encore se mouvoir doivent-ils se préparer vite au combat, et nous devons prendre d'urgence une mesure de désintoxication. Il n'y a pas d'autre issue. Dès le point du jour, l'ennemi fera son apparition. Comme peu d'hommes sont capables d'agir, c'est un combat à mort que nous devons soutenir aujourd'hui.» Cependant les camarades des principaux régiments disaient qu'ils n'avaient même pas la force de se mouvoir.

Je leur ai fait observer: «Quelque affaiblis que vous vous sentiez, vous devez partir d'ici avant que l'ennemi ne vienne se jeter sur nous. Tant que vous restez vivants, vous devez, même en vous traînant, gagner un lieu sûr, une forêt. Sinon, nous périrons tous, sous les coups de l'ennemi qui nous attaquera de tous côtés avec son aviation et son artillerie.» Ainsi les principaux régiments de combat se mirent-ils à ramper pour se retirer dans une forêt, tandis que la garde du Quartier général et la section de mitrailleurs restèrent prêtes au combat.

Peu de temps après, l'ennemi se rua sur nous comme nous l'avions prévu. Nous fûmes obligés de soutenir un dur combat deux jours de suite. Les camarades de la section de mitrailleurs et de la garde du Quartier général, très peu nombreux, repoussèrent l'assaillant, en le frappant dur. Le personnel du Quartier général combattit avec une bravoure admirable, en défiant la mort.

Compte tenu qu'il avait employé un poison propre à paralyser lentement le corps et l'esprit, l'ennemi eût voulu probablement nous capturer tous. S'il y avait réussi, il aurait déclaré à la face du monde entier: «L'opération punitive contre les bandits communistes a pris fin en Mandchourie.» En effet, il prétendait alors à cor et à cri que, une fois l'armée de Kim Il Sung liquidée, 1'«expédition punitive» contre l'armée de guérilla serait levée.

Après avoir repoussé l'ennemi, nous avons gagné la forêt où nous avions fait se réfugier nos régiments; nous y avons mis sur pied une clinique et nous avons soigné les intoxiqués pendant une semaine environ, avec du bouillon de lentille verte et des courges cuites. Les malades ne tardèrent pas à recouvrer complètement leur santé.

L'«incident du sel» m'a fait souffrir mille morts. Toutefois, c'est Kim Pong Rok qui s'est étonné le plus d'apprendre que le sel était

imprégné de poison. Imaginez la situation délicate où il se trouvait alors. Lui et son père étaient à ce point décontenancés et perplexes qu'ils pouvaient tout juste bégayer, le visage effaré, comme des accusés qui attendaient le verdict.

D'abord, j'ai rassuré les deux vieux hommes en leur disant à maintes reprises que nous ne les soupçonnions guère, mais que, au contraire, nous les remerciions de nous avoir sincèrement aidés. Puis, j'ai enjoint à Kim Il qui connaissait bien la région de Xijiandao de les reconduire en lieu sûr, et non pas chez eux. Car l'ennemi, dépité de voir son complot échoué et beaucoup de ses hommes tués, pourrait user de violence contre eux en rejetant sur ces innocents la responsabilité de son échec. Le seul fait d'avoir procuré à l'armée de guérilla une grande quantité de sel avec la complicité de son fils qui était de cette armée suffisait pour que l'ennemi veuille tuer le père de Kim Pong Rok et le vieux voisin.

Kim Il a exécuté de façon responsable la tâche. D'abord, il leur a offert un asile sûr, puis les a fait rejoindre en secret par leurs familles. En outre, il a mis au jour les dessous de cet incident. Le fils du troisième vieil homme était un coquin.

Au cours de la dernière guerre, les espions stipendiés par l'ennemi, et qui avaient pénétré dans le domaine de la santé publique, n'ont pas hésité à commettre des crimes en mettant dans les aliments des substances toxiques, pour tuer les malades. Ces agissements subversifs avaient pour but de démoraliser la population et de semer méfiance et discorde dans notre personnel médical. Les impérialistes américains ont eu le mauvais génie de mener une guerre bactériologique pour exterminer notre peuple.

Tous les moyens et les procédés sont bons pour la contre-révolution s'il s'agit d'attaquer la révolution. Comme le montre l'histoire du XX^{e} siècle, tous les impérialistes, qu'ils soient

de l'Occident ou de l'Orient, sont doués pour le massacre d'êtres humains. Ils ne cessent d'affiner leurs procédés et d'accroître leur capacité de supprimer ceux qui cherchent à vivre en toute indépendance, sans subir l'asservissement. Les impérialistes contemporains, en particulier, mènent une vaste opération de nature infernale ayant pour but de faire tomber d'un seul coup tout un pays socialiste, et non pas seulement de détruire quelques centaines de révolutionnaires ou une armée révolutionnaire forte de quelques dizaines de milliers d'hommes. Aussi devons-nous redoubler de vigilance face à leurs complots.

Au temps de la révolution antijaponaise, nous avions tellement souffert du manque de sel dans le maquis que, après la Libération, chaque fois que je rencontrais des gens venus de la région frontalière septentrionale, je me suis enquis avant tout de l'état d'approvisionnement en sel de leur région. Une fois, je me suis enquis auprès du vice-président de la coopérative de consommation de l'arrondissement de Huchang ce qui manquait le plus à la population parmi les marchandises qu'elle réclamait: c'était le sel.

En été 1947, j'ai rencontré dans mon cabinet de travail un garçon de Changsong qui revenait de la colonie de vacances des monts Kumgang. Il m'a alors parlé, lui aussi, de la pénurie de sel dont souffraient les gens de son pays. Aussi ai-je enjoint aux responsables du secteur commercial de prendre des mesures pour approvisionner suffisamment en sel les régions de montagnes reculées. La province du Ryanggang risque de manquer de sel, parce que c'est une région montagneuse, éloignée de la mer tout comme les régions de Beijiandao et de Xijiandao. A l'époque de la dernière guerre, quand je suis allé à Kosanjin, j'ai constaté la rareté du sel dans la province du Jagang. Aussi, en dépit des circonstances difficiles du Repli temporaire, ai-je pris moi-même des mesures pour fournir la

population de Kosanjin en sel.

Il appartient à nos cadres de veiller à ce que la population de la région intérieure ne souffre pas de la pénurie de ce produit.

Du reste, dans les centres d'élevage de cerfs, on devra en donner régulièrement au bétail.

4. La bataille de Taehongdan

Le Général Kim Il Sung franchit de nouveau, en mai 1939, le fleuve Amnok à la tête du gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne pour assener des coups foudroyants à l'ennemi sur le plateau du Paektu.

Les combattants de cette armée passèrent leur première nuit dans la patrie dans la forêt du mont Chongbong, non loin de la cité ouvrière de Rimyongsu dans l'actuel arrondissement de Samjiyon. Et c'est une vingtaine d'années plus tard que l'emplacement de leur bivouac sera retrouvé et porté à la connaissance du monde. Puis, l'un après l'autre, d'autres vestiges seront découverts à Musan et à Yonsa.

Les lignes qui suivent réunissent des propos tenus en diverses occasions par le camarade Kim Il Sung au sujet des opérations menées dans le secteur de Musan.

C'est à Beidadingzi qu'a été décidé finalement le départ de la marche vers la patrie, problème qui avait été mis à l'ordre du jour depuis Nanpaizi.

Nos combattants désiraient faire incursion dans la patrie le plus rapidement possible, y livrer une bataille d'envergure dépassant en importance celles de Pochonbo et du mont Jiansan et qui ferait sensation dans le monde entier. Notre armée était alors en plein essor et les combattants, aguerris par la Dure Marche de plus de cent jours, n'avaient en effet plus rien à craindre.

C'est avec cette puissance accrue qu'au printemps 1939 nous avons frappé successivement les forces ennemies cantonnées dans les villes fortifiées et villages en bordure du fleuve Amnok. Puis, nous avons pénétré incognito dans la patrie.

Pourquoi cette marche vers la patrie? Je crois en avoir parlé à plusieurs reprises.

Comme je l'ai souligné auparavant, c'était le plus important objectif des opérations politico-militaires de notre Armée révolutionnaire populaire coréenne. En entreprenant de multiples opérations militaires, grandes et petites, que ce fût en Mandchourie du Nord ou en Mandchourie de l'Est, nous n'avions cessé de songer à marcher en Corée, ainsi qu'à libérer le pays, et nous y dirigions toutes nos forces.

L'important pour cette marche était de choisir le bon moment. Si le mois de juin 1937 en avait été un, le mois de mai 1939 l'était également. Pourquoi? Cette opération s'est alors avérée impérieuse pour l'Armée révolutionnaire populaire coréenne étant donné la situation d'alors ainsi que nos aspirations et les vœux de la population du pays.

Nous avons pris, après une analyse approfondie de la situation intérieure et extérieure de l'époque, la décision d'étendre de nouveau notre lutte armée à la Corée.

En mai 1939, en Orient, la guerre sino-japonaise faisait rage, tandis que la Seconde Guerre mondiale se préparait en Occident.

L'impérialisme japonais s'évertuait à en finir au plus vite avec la guerre contre la Chine qui se prolongeait. Il tâtait le terrain pour attaquer l'Union soviétique et élaborait en même temps sa stratégie pour avancer vers le Sud. En vue d'assurer ses arrières, il intensifiait son pillage économique et sa répression fasciste contre le peuple coréen, ainsi que son offensive contre l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. L'«affaire de Hyesan» en est un exemple éloquent.

A la suite de cette affaire, les organisations révolutionnaires de la région de Xijiandao ainsi qu'une partie de celles de la région septentrionale de Corée avaient subi de sérieux dégâts. Celles qui y avaient survécu étaient assez nombreuses, mais la majeure partie

des plus importantes avaient été démantelées. Même celles qui y avaient échappé restaient à moitié paralysées.

Après l'«affaire de Hyesan», l'ennemi n'avait cessé de diffuser le faux bruit selon lequel l'Armée révolutionnaire populaire coréenne aurait été anéantie. Il est allé jusqu'à organiser des «réjouissances» pour fêter notre «ruine» et ses «exploits». Dupes de cette propagande mensongère, des militants d'organisations révolutionnaires de certaines localités ont déclaré: «Si le Général Kim Il Sung est tombé comme il le dit, la révolution coréenne est fichue. A quoi bon continuer une révolution sans avenir?» et se sont rendus au camp secret des agents de notre armée de guérilla pour s'assurer de la véracité de la rumeur sur ma disparition.

Dans ce contexte, le meilleur et le seul moyen d'imprimer l'élan à la révolution était, pour l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, de pénétrer en force en Corée, de frapper dur l'ennemi et de démontrer son existence à la face du monde entier. Nos agents pourraient s'infiltrer dans le pays, mais ils auraient beau affirmer à la population que toutes ces rumeurs étaient fausses et que la révolution progressait, cela ne pourrait produire d'effet dans les circonstances d'alors.

Un autre objectif de la marche vers la patrie était de rétablir les organisations révolutionnaires démantelées et de les étendre, puis d'édifier des organisations du parti et d'élargir le mouvement de front uni dans de meilleures conditions pour engager la population dans une résistance nationale.

C'est, en effet, immédiatement après la bataille de Pochonbo et celle du mont Jiansan que nos organisations révolutionnaires en Corée ont connu la plus importante extension. Il est de règle que chaque coup de feu éveille des esprits, qui ne tardent pas alors à rejoindre les organisations révolutionnaires. Si, après avoir dé-

bouché dans la région de Xijiandao à l'issue de la Conférence de Nanhutou, nous n'avions pas livré bataille et avions passé notre temps à ne rien faire en épuisant les provisions que la population nous avait offertes, les rangs des organisations révolutionnaires ne se seraient pas si rapidement accrus dans la région de Changbai.

Cette extension rapide tenait non seulement à notre travail de sensibilisation réussi, mais aussi et surtout aux nombreuses batailles que nous avions livrées, démontrant la puissance de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et inspirant confiance en la victoire de notre révolution antijaponaise.

Quand nous avions arrêté notre choix sur le secteur de Musan comme objectif de notre raid dans la patrie, certains commandants s'étaient étonnés un peu. Ils savaient en effet que, depuis la bataille de Pochonbo, l'ennemi avait disposé là de nouveaux effectifs, formés des plus vicieux de ses hommes, et renforcé par plusieurs fois les garnisons des villes frontières. Percer une telle ligne avec d'importantes unités s'avérait effectivement très difficile et très dangereux.

Nous avions cependant jeté notre dévolu sur ce secteur précisément pour ces difficultés et ces dangers. Si nous débouchions sur un tel secteur et y anéantissions les occupants, notre action pouvait avoir beaucoup plus d'effet que si elle avait pour théâtre tout autre secteur en Corée septentrionale.

A l'époque vivaient à Musan et aux environs un grand nombre d'ouvriers, mineurs de mines de fer, ouvriers de chantiers de construction de centrales hydrauliques et bûcherons. Si nous y faisions retentir des coups de feu, ils en seraient fortement impressionnés, et, grâce à eux, la nouvelle se répandrait rapidement dans tous les coins du pays.

Eveiller d'abord les ouvriers de Musan avec quelques coups de

feu, puis les ouvriers et les paysans de la province du Hamgyong du Nord, enfin engager tout le peuple du pays dans la révolution anti-japonaise, voilà le but que nous nous étions fixé.

C'est donc au printemps 1939 que les unités de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne ont fait une incursion dans le secteur de Musan.

Nous avons alors traversé le fleuve par le barrage N° 5. J'ai demandé à Ri O Song que je portais sur mon dos s'il savait quel est ce fleuve, mais il l'ignorait. D'ailleurs, nos combattants n'avaient pas alors la notion de la frontière. Quand je lui ai appris que c'était le fleuve Amnok, le jeune Ri O Song m'a prié de le laisser tomber dans l'eau: il voulait sentir l'eau de la patrie.

Des myriades d'azalées en pleine floraison embellissaient les bords du fleuve. Nos combattants ont poussé tous des cris de joie à leur vue.

Des images de ce jour-là, je ne peux oublier aujourd'hui encore et surtout celle des femmes en extase, riant et pleurant à la fois, accroupies autour de buissons d'azalées. Certaines d'entre elles pleuraient en les entourant de leurs bras. Vous comprenez, elles riaient, mais des larmes coulaient à flots de leurs yeux.

Les azalées d'alors n'étaient pas seulement, pour nous, une beauté de la nature. C'étaient plutôt un symbole de notre patrie dévastée par l'envahisseur, un morceau de sa chair. D'une beauté riante, elles semblaient cependant pleurer, à mes yeux, pleurer en nous voyant, tout comme nos partisans laissaient couler leurs larmes en les admirant. En effet, l'amour de la patrie est un sentiment puissant. Comment une azalée pourrait-elle ressentir du chagrin et pleurer? Les azalées d'hier et celles d'aujourd'hui sont les mêmes, c'est vrai. Mais, nous avions le cœur meurtri de voir la patrie ruinée, et ces azalées nous paraissaient pleurer de chagrin et déplorer leur

sort, obligées qu'elles étaient de s'épanouir dans un pays en malheur.

Ce jour-là, les partisans les ont appelées les «azalées de la patrie».

Appellation qui traduisait leur attachement sans bornes à la patrie et au peuple et leur vœu ardent de hâter le printemps de la libération du pays, puis de bâtir un paradis du peuple sur son sol.

Chaque fois qu'il m'est donné de contempler des azalées, les journées de notre Lutte armée antijaponaise me reviennent à l'esprit, et l'envie me prend d'improviser un poème. Les azalées de la patrie, les azalées du mont Paektu, azalées pourpres, azalées annonciatrices du printemps de la patrie! Que de signification dans leur aspect!

Lorsque nous sommes arrivés sur le mont Chongbong, le brouillard s'est dissipé et le soleil est apparu. Il faisait un temps splendide. Nous avons allumé des feux de bivouac et y avons séché nos guêtres trempées de rosée. Les souvenirs de ce jour-là sont toujours frais dans ma mémoire.

Pour me renseigner sur les mouvements de l'ennemi et examiner la configuration du lieu, je suis monté au sommet du mont. J'ai remarqué au loin des fumées s'élever, et j'ai entendu des coups de hache. J'ai dit donc aux commandants d'assurer une parfaite discrétion dans l'action, l'ennemi pouvant se trouver à proximité, puis j'ai indiqué un emplacement de campement pour chaque unité, fait placer des sentinelles et dépêcher un groupe en reconnaissance.

Les préparatifs de campement terminés, des camarades ont écorcé des arbres pour y écrire des mots d'ordre selon une coutume pratiquée pendant la Lutte révolutionnaire antijaponaise. L'un d'entre eux, nommé Ju Yuanai, qui avait habité un temps à Xinglongcun se distinguait dans l'étude et avait une belle écriture. Un autre camarade appelé Yan Anji, ancien professeur du secondaire,

était aussi un calligraphie. Beaucoup de ces mots d'ordre sont par ailleurs l'œuvre de la camarade Kim Jong Suk.

Tous ces combattants de valeur nous ont quittés à notre grand regret. J'ai pourtant l'impression qu'ils sont toujours vivants, les arbres qui portent leur écriture étant là. Ces arbres constituent, pour notre peuple, un nouvel et précieux élément du patrimoine national.

Les mots d'ordre de ce genre qu'on a découverts sur le mont Chongbong gardent le souffle de nos compagnons d'armes. A leur vue, je crois revoir encore devant moi les combattants de la guerre contre les Japonais. Ce ne sont pas de simples slogans, mais de précieux documents révolutionnaires qui font ressentir le pouls des combattants antijaponais d'autrefois. C'est pourquoi ils appartiennent au patrimoine national à perpétuer par notre Parti et notre peuple.

Nous avons bivouaqué une nuit sur le mont Chongbong, et le lendemain nous avons gagné Konchang.

Nous campions à Konchang, quand l'ennemi y a envoyé des mouchards. En plein jour, deux «pêcheurs à la ligne», bien qu'il n'y eût pas là d'endroit convenable pour ce genre de pêche, se sont approchés des abords de notre camp. Remarquant leur comportement suspect, la sentinelle a voulu les appréhender et les interroger, mais elle n'a réussi à mettre la main que sur l'un d'eux. L'homme avait sur lui un revolver.

Selon ses aveux, l'ennemi était déjà au courant de notre entrée en Corée et avait mobilisé d'importants effectifs de ses garnisons et de la police pour fouiller les forêts.

Comme nous l'avions prévu, des forces ennemies se concentraient sur nous; dans de telles circonstances, le mieux à faire était de nous tirer subrepticement de l'étau de leur encerclement.

J'ai pris donc des mesures tactiques propres à dissimuler la di-

rection de notre mouvement pour pouvoir faire face à toutes les manœuvres possibles de l'ennemi. J'ai formé deux petits détachements, dont j'ai dépêché l'un du côté de la commune de Phothae pour frapper l'ennemi retranché là afin d'y semer la confusion, ce en donnant l'impression que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne opérait en plusieurs points, l'autre en direction de Changbai avec la mission d'y laisser des traces de pas d'abord, puis de disparaître afin de faire croire à l'ennemi que nous avions retraversé le fleuve Amnok.

Le lendemain, au petit jour, le gros de nos unités s'est mis en marche vers le mont de l'Oreiller. Le brouillard était si épais qu'il était impossible de voir à deux pas devant soi. L'avant-garde avait du mal à s'orienter, et j'ai dû la rejoindre et l'orienter en me servant de ma carte et de ma boussole. La marche s'avérait périlleuse. Si nous tombions sur une troupe ennemie en quête de nos traces et si une fusillade éclatait, nous courrions de gros risques. Ce n'était évidemment pas pour nous un problème que de la battre, mais les coups de feu de l'accrochage pouvaient dresser de sérieux obstacles à nos actions ultérieures; nous avons avancé, tous les sens en éveil.

Arrivé au mont de l'Oreiller, j'ai donné aussitôt l'ordre de préparer le campement et envoyé aux environs des groupes de reconnaissance pour me renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Ceux-ci, de retour, m'ont rapporté la présence, du côté est, d'une route neuve, superbe, traversant la forêt millénaire. Nous avons reconnu la route de garde spéciale reliant Kapsan–Musan à travers une vaste région forestière déserte, route sur laquelle nous étions déjà renseignés. Elle servait à assurer le déplacement rapide, en véhicules automobiles, des forces «punitives» aux endroits requis, en cas de pénétration de l'armée révolutionnaire populaire en Corée. Les travaux de construction venaient de prendre fin, et la route,

fraîchement balayée, attendait le contrôle en vue de son inauguration. Aussi toute circulation y était-elle interdite. En effet, les groupes de reconnaissance avaient remarqué un peu partout des plaques portant cette consigne: «Toute circulation interdite!»

Les Japonais avaient établi des zones «interdites» ou des endroits «condamnés» un peu partout dans notre pays et contrôlaient sévèrement le déplacement des Coréens. A Pyongyang, par exemple, il y avait dans le centre-ville des rues exclusivement réservées aux Japonais. Si les Coréens y pénétraient, les policiers ou les marchands japonais leur décochaient des regards foudroyants. Et les écoles pour enfants japonais étaient interdites d'accès aux petits Coréens. Si des enfants coréens qui n'en avaient pas l'expérience s'y hasardaient, fût-ce dans la cour, ils avaient toute chance de recevoir une gifle sans préavis ou d'être insultés. Par contre, les enfants japonais pouvaient entrer librement dans les écoles et les quartiers des Coréens et y commettre tous les méfaits possibles. Une fois, à Pyongyang, un groupe de petits voyous japonais avait fait irruption dans un champ de melons d'un paysan de Chilgol, près de l'Ecole Changdok, et avait ravagé les fruits cultivés par le pauvre homme à la sueur de son front durant tout l'été. Avec mes camarades d'école, je leur avais alors donné une bonne leçon et les avais refoulés vers la ville.

L'ennemi avait tracé des zones «interdites» même le long de la frontière et empêchait les Coréens d'y mettre le pied, et nous ne pouvions tolérer cet état de choses. J'ai décidé donc de faire parade de la puissance de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et d'assener des coups à l'ennemi, ce ne fût-ce que pour démontrer que les Coréens rejetaient la domination japonaise sur la Corée.

A en juger par la construction de cette route près de la frontière et le réseau de surveillance qu'il y avait tendu, l'ennemi paraissait

guetter l'occasion de prendre sa revanche pour les défaites cuisantes subies à Pochonbo et au mont Jiansan.

J'ai fait réunir nos cadres militaires et politiques et leur ai exposé la situation alarmante dans laquelle nous nous trouvions. Je leur ai dit:

«Nous marchons maintenant au milieu des forces ennemies. L'ennemi est partout, devant nous, derrière nous et sur nos flancs. Connaissant maintenant notre pénétration dans le pays, l'adversaire a mobilisé, outre ses forces "punitives" qui sont importantes, des gardes frontalières et des troupes de policiers des provinces du Hamgyong du Nord et du Sud et prépare des opérations d'encerclement et de ratissage d'envergure. Le mouchard qui a pris la fuite a dû s'assurer de notre présence et l'ennemi qui aura déjà fouillé le mont Chongbong et Konchang doit, en ce moment, être sur nos talons. Quant à nous, nous devons marcher à vive allure en direction de Musan et mettre à exécution le plan opérationnel que nous nous sommes fixé à Beidadingzi. Or, il nous est difficile de nous y frayer un chemin. Au moindre faux pas, nous risquons de tomber dans un encerclement total. Et que faire pour déboucher d'un trait sur Musan?»

Les commandants ont exposé chacun son idée. En gros, les uns proposaient d'expédier un commando du côté de Changbai pour y attirer l'attention de l'ennemi et en profiter pour nous déplacer discrètement en direction de Musan; et les autres voulaient qu'on livre une bataille de l'ampleur de celle du mont Jiansan quelque part dans les environ du mont de l'Oreiller, puisque le chemin de Musan était hérissé d'obstacles.

Toutes les propositions étaient bonnes et tentantes, mais aucune qui pût nous permettre de nous en tirer et de déboucher rapidement dans le secteur de Musan.

Après les avoir toutes entendues et en avoir discuté, j'ai exposé mon plan: marcher en plein jour sur la route de garde Kapsan–Musan nouvellement construite.

Tous alors ont ouvert de grands yeux, médusés. Marcher en plein jour en grandes formations, non sur un quelconque chemin charretier, mais sur une grande route construite spécialement pour nous «punir», cela dépassait toute imagination. A l'expression de leurs visages, j'ai compris qu'ils doutaient de la pertinence de mon plan, et cela m'a donné la certitude que le plan pouvait réussir.

Je leur en ai expliqué les objectifs tactiques et la chance de réussite:

«Nous pouvons très bien marcher de grand jour sur la route de garde Kapsan–Musan. Votre attitude même en prouve le bien-fondé. Vous en êtes étonnés.

«L'ennemi ne pourrait lui non plus s'imaginer qu'une importante troupe de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne oserait marcher en plein jour sur la route de garde qu'il avait fait spécialement construire à ces fins. Voilà le gage de la réussite de cette marche. Oser faire ce qu'il ne peut imaginer, voilà la garantie de notre réussite.»

Les commandants ont donc quitté le mont de l'Oreiller, confiants en le succès de notre nouvelle tactique.

Les azalées étaient si abondamment épanouies sur notre passage que les visages de nos combattants en marche paraissaient tout rosés.

Elles tapissaient également les rivages du lac Samji et, en harmonie avec leurs reflets dans l'eau, offraient au paysage un charme si puissant que l'envie nous prenait d'y dresser une cabane pour y vivre. Il était bien étonnant qu'un site aussi merveilleux se trouve caché dans une contrée d'altitude comme ce plateau du Paektu.

Les paysages des régions de haute altitude ont un charme parti-

culier. Mais celui du lac Samji a la majesté du Paektu, mais se distingue aussi par sa délicatesse et sa splendeur. Il associe à ravir les charmes des régions de haute altitude et de celles de plaine. Paysage éblouissant qu'on ne voudrait échanger contre rien.

Quel beau pays nous avons perdu! J'en ai alors ressenti une douleur poignante pénétrer au plus profond de mon cœur.

Sous l'emprise de la beauté du lac, je me suis dit d'y élever, après avoir battu l'impérialisme japonais et avoir libéré le pays, une belle maison de repos pour le peuple, qui forcerait l'admiration du monde entier. Ce rêve est devenu aujourd'hui réalité.

En effet, Samjiyon est maintenant non seulement un haut lieu de la révolution largement fréquenté par des gens du monde entier, mais aussi un lieu de repos réputé pour le charme de son paysage de région de haute altitude.

En 1956, quand le camarade Kim Jong Il faisait le tour des hauts lieux de la révolution dans la province du Ryanggang à la tête d'un groupe d'explorateurs, le premier du genre dans notre pays, il n'y avait au bord du lac Samji que des troncs d'arbres chablis et des feuilles mortes. Peu d'endroits où l'on sent la main de l'homme. Pour tout bien, on y trouvait une barque délabrée et un pavillon de vieux style érigé avant la dernière guerre par les habitants de l'endroit pour relever, disaient-ils, le charme du lac.

Au retour de mes visites officielles en Union soviétique et dans les pays de démocratie populaire de l'Europe de l'Est, j'ai écouté le camarade Kim Jong Il qui, relatant le travail de son groupe d'explorateurs, m'a parlé avec émotion de ce qu'il avait vu et ressenti au cours de son voyage. Il avait alors remarqué avec chagrin que ces hauts lieux qui gardaient le souffle des martyrs révolutionnaires n'avaient pas été réaménagés de façon digne de leur importance, étant à peine soignés ou laissés en l'état, et qu'il n'y

avait même pas de guides.

1956 a marqué chez nous le début de la lutte contre la servilité envers les grandes puissances et le dogmatisme, pour l'établissement du Juche dans les activités idéologiques du Parti. Le Juche n'étant pas implanté, on n'avait ni recueilli largement les matériaux et les vestiges de l'histoire révolutionnaire de notre Parti, ni réaménagé les hauts lieux de la révolution, ni entrepris sur une vaste échelle les recherches sur les traditions révolutionnaires.

Il est donc bien significatif que le camarade Kim Jong Il ait pris la décision de constituer un groupe d'explorateurs avec les élèves du Lycée N°l de Pyongyang et de faire un voyage d'étude dans la région du Paektu.

Nous avons quitté le lac Samji pour le secteur de Musan et parcouru la route de garde Kapsan−Musan à vive allure. Nous avons alors appelé ce mouvement «tactique *Ilhaengcholli*», tactique des cent lieues parcourues d'une seule traite.

Nous avons eu recours plusieurs fois à cette tactique lors de la Lutte armée antijaponaise, et elle s'est toujours avérée efficace. Mais c'était la première fois que nous en ayons usé sur une route de garde en plein jour avec un effectif de plusieurs centaines d'hommes. C'est nous qui avons inauguré cette route de garde de l'ennemi. Nous l'avons parcourue d'un pas martial et sommes arrivés le jour même à Mupho sur le fleuve Tuman, où nous avons dressé le camp.

Plus tard, quand l'ennemi en aura appris la nouvelle, il parlera d'«incident extraordinaire» sans précédent.

En effet, cette marche nous a profité plus que si nous avions battu quelques régiments ou divisions ennemis.

Lorsque nous campions à Mupho, j'ai convoqué une réunion des commandants pour dresser le bilan de la marche et leur ai ordonné

d'avancer vers le secteur de Taehongdan et de déployer des activités militaires et politiques dans les parages de Sinsadong et de Singaechok.

Nous avons quitté Mupho le lendemain matin, avons déjeuné aux environs de Kuksadang dès notre arrivée dans la plaine de Taehongdan. Selon le plan initial, j'ai fait marcher nos unités en deux directions: le 7e régiment vers Singaechok via Tujibawi, et la compagnie des gardes du corps et le 8e régiment sous mon commandement vers Sinsadong au pied du Petit Roun.

Nous avons entrepris un travail politique à Sinsadong. Après avoir installé le Quartier général sur un tertre au-delà d'un ruisseau, je me suis dirigé d'abord, avec quelques-uns des gardes du corps et de mes ordonnances, vers la plus importante maison du village, qui était le dortoir des ouvriers de l'exploitation forestière de l'endroit.

A notre apparition impromptue dans le secteur de Musan, les habitants du lieu n'ont pas dissimulé leur joie et leur émotion: «Tiens, les voilà, les hommes de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne! On disait qu'ils étaient tous morts de froid en hiver dernier. Quel mensonge! Où se cachaient-ils pour se montrer là comme par magie?»

Le dortoir ne valait pas davantage qu'une écurie. Ce qui sautait aux yeux, c'était une corde tendue au milieu de la pièce telle une corde de séchoir. Devinant ma curiosité, on m'a expliqué que les ouvriers s'en servaient pour y poser leurs pieds quand ils se couchaient. Ils y étaient tellement à l'étroit qu'ils ne pouvaient s'allonger de toute leur taille, et ils devaient se coucher en deux rangées de part et d'autre de cette corde, les pieds posés dessus.

Ils étaient traités pire que le bétail, car les bestiaux, dont le bœuf et le cheval, jouissent tout de même de la protection de l'homme.

Ce soir-là, beaucoup de monde est venu dans ce dortoir. La pièce

et la cour étaient combles. J'ai tenu un discours devant les habitants de Sinsadong et effectué un travail d'organisation et politique parmi les ouvriers.

Je ne peux non plus oublier la bienveillance des habitants de Sinsadong qui nous ont offert à manger. Nombreux étaient les cultivateurs sur brûlis qui, à court de semences, n'avaient pu ensemencer. Pourtant, les villageoises de Sinsadong nous ont régalés de millet cuit et de nouilles de fécule de pommes de terre, heureuses d'accueillir l'armée coréenne commandée par le Général Kim Il Sung.

De leur côté, nos hommes, émus d'être l'objet de tant de bienveillance, ont laissé à la population, avant de quitter le village, les provisions qu'ils gardaient dans leur havresac. La camarade Kim Jong Suk, quant à elle, a retiré du sien la farine de blé qu'elle y conservait et a préparé une soupe aux petits carrés de pâte pour la famille qui l'avait reçue. Elle a enduit de crème le dos crevassé des mains de la fillette. Les habitants de Sinsadong ont pleuré tous en nous voyant partir.

Ayant prévu que l'ennemi qui avait subi une défaite à Singaechok ne manquerait pas de se mettre à nos trousses, j'ai pris la résolution de l'anéantir dans la plaine de Taehongdan, géographiquement favorable. J'ai fait prendre position à nos hommes sur un terrain un peu élevé pour une embuscade et attendre le retour du 7^{e} régiment de O Jung Hup, parti pour Singaechok. Ce régiment avait, sur mon ordre, tiré là des coups de feu et tourné les talons. Mais il était un peu grisé du succès: il venait de décimer les forces ennemies de Singaechok et amenait avec eux plusieurs contremaîtres japonais. Il ignorait qu'une troupe ennemie le suivait discrètement. Il s'agissait d'une garnison frontalière et d'un détachement de policiers de Changphyong mobilisés à la nouvelle alarmante de Singaechok.

Au début, nos hommes ont pris pour nôtres les combattants ennemis aux trousses du 7e régiment.

Ils n'avaient pu les distinguer à cause du brouillard et aussi parce que ceux-ci les talonnaient de près.

Je n'ai pas tardé à reconnaître les casques ennemis sur les talons des nôtres. Tout justifiait nos prévisions, sauf le grave danger qui pesait sur le 7e régiment. Etant donné le peu de distance qui le séparait de ses poursuivants, nos hommes en embuscade devaient faire très attention en tirant quand l'ordre de feu aurait été donné. La moindre faute dans le tir pouvait causer des dégâts aux nôtres. Nous ne pouvions pour autant attendre jusqu'à ce que l'écart fût assez important entre les nôtres et les combattants ennemis. Ces derniers pouvaient à tout moment se jeter sur le 7e régiment en prenant les devants. Le personnel de l'intendance du 7e régiment et les ouvriers de l'exploitation forestière qui transportaient des approvisionnements risquaient alors de subir des pertes eux aussi.

Je laisse les hommes du 7e régiment passer l'endroit de notre embuscade, et je crie «Couchez-vous!» aux membres de l'intendance et aux ouvriers de l'exploitation forestière avant de donner l'ordre de feu.

Plusieurs centaines de fusils se sont mis à cracher à la fois. Coups de feu formidables. Nos combattants étaient surexcités. A la pensée que tout le pays entendrait ces coups de feu, ils sentaient force et ardeur rejaillir en eux. Je n'en étais pas moins ému qu'eux. Nos coups étaient fulgurants, et de nombreux hommes ont été mis hors de combat du côté ennemi, mais les survivants nous ont opposé une résistance désespérée. Les soldats et les policiers envoyés à la frontière par les Japonais étaient beaucoup plus féroces et pervers que les autres. Leur résistance était en effet redoutable. Ils avaient sûrement été triés sur le volet pour être placés à la frontière.

Les balles pleuvant, les hommes de l'intendance du 7e régiment et les ouvriers qui se trouvaient coincés entre nous et les combattants ennemis ne pouvaient même pas lever la tête. Les ouvriers, déconcertés, ne savaient où donner de la tête, ces porteurs parmi lesquels on trouvait des Japonais.

Le champ de bataille a offert alors un spectacle significatif. Les porteurs se sont divisés en deux groupes: les Coréens ont couru avec leurs charges vers les positions de l'armée révolutionnaire populaire, tandis que les Japonais se sont déchargés pour ramper vers les leurs, militaires et policiers.

Aucun ouvrier coréen n'est passé du côté des Japonais.

A ce spectacle, j'ai ressenti à fond qu'on ne peut faire mentir son sang.

Ce jour-là, l'ennemi qui avait osé nous tenir tête a été presque entièrement détruit sur la plaine de Taehongdan.

De notre côté, il y a eu deux blessés et un mort. Un nommé Kim Se Ok a péri. C'était l'ami de Ma Kuk Hwa, sœur de Ma Tong Hui. Une balle lui avait transpercé la poitrine alors qu'il conduisait en lieu sûr avec l'adjudant-chef du 7e régiment les personnes qui, avec des charges, suivaient ce régiment. Quand j'ai vu sa plaie, j'ai compris qu'il n'avait aucune chance de survivre. C'est, si je ne me trompe, Kim Song Guk qui l'a transporté sur ses épaules. Le dos de son uniforme était alors tout maculé de sang.

Au moment de traverser le fleuve Tuman, nous avons voulu renvoyer les ouvriers de l'exploitation forestière, mais ils ont continué de nous suivre parce qu'ils ne pouvaient pas, affirmaient-ils, s'en aller ainsi, sachant bien que Kim Se Ok, leur sauveur, était toujours sans connaissance.

Même après le passage du fleuve, Kim Se Ok n'a pas repris connaissance.

Il a fermé pour toujours ses yeux, et nous avons pleuré tous. Les porteurs n'ont pu non plus contenir leurs larmes.

Nous l'avons enterré au pied du mont Changshan. Après la libération du pays, nous avons exhumé ses restes et les avons transférés à Taehongdan.

Après l'enterrement de Kim Se Ok, nous avons envoyé Nam Tong Su, grièvement blessé, vers un camp secret des environs. Ce dernier y a mené, pendant une centaine de jours, une vie de sauvage comme Robinson Crusoé. On aurait du mal à y croire, vu la gravité de ses blessures qui l'empêchaient de se mouvoir, l'isolement complet dans lequel il a dû vivre, coupé de son unité et sans provisions de bouche. Mais c'est une histoire vraie.

C'était un Chinois communément appelé le «Vieux Ding» qui a été chargé de le soigner. Il venait de passer à notre armée, venant d'une troupe de montagne. Dupe de la propagande japonaise, il avait pris notre armée révolutionnaire populaire pour une «troupe de bandits», et c'est dans son désir de faire fortune qu'il l'avait rejointe. Il avait pensé qu'il pourrait gagner plus chez les «bandits communistes» que dans sa troupe de montagne. Mais il s'est aperçu que, bien au contraire, l'armée révolutionnaire populaire était une armée de «gentilshommes», qu'un fainéant comme lui n'y serait pas toléré, et il s'est mis à mijoter un mauvais coup: retourner dans son pays natal après avoir tué Nam Tong Su. Il escomptait que sa vie serait sauve s'il rentrait après avoir assassiné un communiste.

Nam Tong Su a percé le plan diabolique du «Vieux Ding», et, de nuit, il s'est glissé dehors en rampant. Il s'est couvert de feuilles mortes et est resté ainsi caché pendant deux jours. Après le départ du vieux Chinois, il a vécu au jour le jour en se nourrissant de feuilles d'arbre et des premières pousses d'herbes, d'écureuils et de serpents, avant de rencontrer notre agent de liaison. Pour le comble

du malheur, cet agent qui l'aidait a trouvé la mort lors du raid d'une «troupe punitive».

Nam Tong Su s'est retrouvé seul. Il s'est mis alors à la recherche de notre unité, mais sans succès. Il est allé à Kapsan où sa mère menait des activités clandestines, puis est passé en Mandchourie de l'Est pour soutenir la révolution chinoise. Je ne me souviens plus en quelle année il est revenu dans la patrie à notre appel.

«Mon Général, m'a-t-il dit avec peine en sanglotant, j'ai mis trop de temps pour revenir auprès de vous. J'ai perdu la couverture que vous m'aviez offerte!»

Nos compagnons d'armes ont laissé leurs empreintes dans le secteur de Musan. Le camarade Jong Il Gwon, surnommé le «Courtaud de Wengshenglazi», en était un. Il a opéré dans les parages du Rocher rouge avec le camarade Pak Song Chol.

La nouvelle de notre action d'éclat dans la plaine de Taehongdan et de notre disparition subite au-delà du fleuve Tuman a abasourdi les occupants japonais. La pénétration de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne en Corée a suffi à elle seule pour les affoler.

Dans la période qui a suivi la Conférence de Nanhutou, l'Armée révolutionnaire populaire coréenne a eu pour principal théâtre d'activité la région de Xijiandao au sud-ouest du mont Paektu.

Les journaux et les agences de presse de Corée et de Mandchourie ont alors largement relaté les activités de la guérilla dans la région de Xijiandao depuis notre déplacement dans la région du Paektu. Les unités de l'armée et de la police disposées le long des rives de l'Amnok, de Hyesan à Junggangjin via Singalpha, étaient sur les dents pour parer au «passage de la frontière» par l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

La préfecture de police de la province du Hamgyong du Sud se renseignait très en détail sur nos activités et tenait régulièrement

informés la direction de la police du gouvernement général japonais en Corée, le commandement de l'armée japonaise de Corée, les préfectures de police des provinces frontalières comme le Hamgyong du Sud et du Nord, le Phyong-an du Nord ainsi que l'état-major de la 19e division de Ranam, des données réunies sous la rubrique: «Rapport sur les activités des bandits d'au-delà du fleuve».

Les cerveaux de l'armée et de la police japonaises ont mis en œuvre tous leurs dons de «prophètes» pour prévoir où nous allions apparaître demain et que nous allions faire.

Or, nous avons fait notre apparition là où ils ne s'y attendaient pas, comme au pied du mont Paektu, et surtout dans le secteur de Musan, sous une surveillance serrée de leurs forces de garde frontalière, et avons décimé leurs soldats et policiers engagés dans l'«opération punitive», puis avons disparu sans laisser de traces comme des fantômes. Qui n'en aurait donc pas été consterné?

C'était une erreur de leur part que d'avoir cru que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, ayant eu à souffrir des conséquences de l'expédition de Rehe et, de surcroît, durement éprouvée et exsangue après les pertes subies au cours de la Dure Marche, allait cesser d'exister, que les survivants «peu nombreux» n'auraient intérêt qu'à prolonger leur agonie, acculés dans les profondeurs du bassin de l'Amnok comme les régions de Changbai et de Linjiang ou aux confins nord de la préfecture du Dongbian comme Mengjiang et Fusong.

Les opérations dans le secteur de Musan, de même que la bataille de Pochonbo, ont été des plus importantes opérations que nous ayons entreprises en Corée. Si la bataille de Pochonbo a montré que la Corée n'était pas morte, mais était bien vivante, celle de Taehongdan, de portée historique, a prouvé que l'Armée révolution-

naire populaire coréenne, que la propagande ennemie décrivait comme à jamais disparue, était non seulement saine et sauve, mais s'était encore renforcée pour assener des coups toujours foudroyants aux impérialistes japonais.

Les coups de feu tirés par l'Armée révolutionnaire populaire coréenne dans le secteur de Musan ont insufflé à la population découragée la confiance en la révolution coréenne toujours victorieuse; ils ont produit l'effet d'un tonique en relançant le mouvement révolutionnaire temporairement en récession dans le pays à la suite de 1'«affaire de Hyesan». Notre victoire à Musan a démenti les rumeurs que faisait circuler l'ennemi en ce qui concerne la prétendue fin de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. Depuis, notre peuple a refusé de prêter l'oreille à la propagande ennemie, et les masses des différentes couches sociales, les ouvriers et les paysans en premier lieu, se sont alignées sur le courant impétueux de la révolution antijaponaise, convaincues que le jour de la libération de la patrie viendrait tant que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne resterait forte et saine.

5. La fête *Tano* à Yushigou

Après la bataille de Taehongdan, le gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne déplaça son théâtre d'actions au nord-est du mont Paektu et entreprit d'intenses activités militaires et politiques en parcourant le bassin du Tuman. Le plus typique de ses combats de ce temps-là fut celui livré sur la rivière Wukou, et l'exemple le plus original de ses activités politiques auprès des masses, les festivités organisées à l'occasion du *Tano* à Yushigou.

Yushigou est un village de montagne situé dans le district de Helong au-delà du fleuve Tuman, en face de l'arrondissement de Musan.

Arrivé sur le fleuve Tuman, sur son chemin d'inspection du secteur de Taehongdan, le camarade Kim Il Sung, Leader respecté, évoqua avec émotion les activités militaires et politiques qu'il avait déployées au nord-est du mont Paektu à l'époque qui suivit les opérations dans le secteur de Musan.

Il me revient à l'esprit le match de football que nous avions organisé en 1939, à Yushigou, à l'occasion du *Tano.* Plus de trente ans se sont écoulés depuis, mais le souvenir m'en reste toujours frais. Si je dis que les partisans ont joué au football, bien des gens ne voudront pas y croire. Mais les partisans n'ont pas fait que se battre tout au long de l'année. Nous nous battions évidemment, mais nous n'en menions pas moins des activités culturelles en fonction des conditions données. Dans la première moitié des années 1930, nous avons souvent organisé des compétitions sportives dans les zones de guérilla. Il y avait, dans la troupe de partisans de Wangqing, bon nombre de fins joueurs de football.

Nous avons également organisé un match de football, plus tard, à Luozigou à la veille de notre seconde expédition en Mandchourie

du Nord, puis un autre à Yushigou. Ces matches nous ont beaucoup réjouis. Les Coréens de la région de Jiandao, et surtout ceux de Longjing, passaient pour de bons footballeurs.

Après la bataille de Taehongdan, nous avons déplacé, comme prévu, notre théâtre d'actions au nord-est du mont Paektu, en vue de faire de cette région une base stratégique au service de notre révolution. C'est lors de la réunion des cadres militaires et politiques de notre armée tenue à Dagou, dans le district d'Antu, vers la fin de mai de la même année, que j'avais avancé l'orientation consistant à intensifier nos activités militaires et politiques au nord-est du mont Paektu pour transformer cette région en un nouveau et puissant rempart de notre révolution.

Les bases que nous avions créées au service de notre révolution, après la dissolution des zones de guérilla, étaient disséminées pour la plupart dans la région de Xijiandao et en Corée autour du mont Paektu. Aussi, si nous en établissions de nouvelles au nord-est de ce mont et dans la région septentrionale de la Corée, dans le bassin du fleuve Tuman, pourrions-nous étendre nos bases d'activité, d'opération et d'intendance à tout le territoire du pays et nous en servir pour donner un nouvel essor à l'ensemble de la révolution coréenne.

Développer la révolution n'est pas chose tout à fait difficile. Il faut, pour cela, avant tout grossir les rangs des hommes qui peuvent servir de force motrice à la révolution, puis multiplier les points d'appui des activités et enfin renforcer l'armement. Autrement dit, résoudre les problèmes d'hommes, de terrain et d'armement, conformément aux exigences de la situation, puis multiplier et renforcer sans cesse ces trois éléments majeurs. Si l'on a des hommes, du territoire et des armes, on peut sauvegarder et développer la révolution comme on entend.

Pour installer de nouvelles bases, il nous fallait avant tout tenir l'ennemi en respect par nos opérations militaires dans les régions concernées et créer des conditions favorables à nos activités politiques et à la mise sur pied d'organisations parmi la population. C'est dans ces seules conditions que l'ennemi ne pourrait empêcher les activités de l'armée révolutionnaire. Aussi à peine avions-nous franchi le fleuve Tuman après la bataille de Taehongdan que nous avons livré successivement de nombreux combats, notamment à Dongjingping, à Huifengdong, sur la rivière Wukou, à Qingtoucun et à une exploitation forestière près de Qingshanli.

Après chaque combat, nous avons effectué un travail politique parmi la population et y avons implanté des organisations. La célébration en commun du *Tano* à Yushigou par notre armée et la population en est un exemple assez original.

Chaque fois que nous arrivions dans une localité nouvelle, nous menions des activités politiques de façon vivante, sous diverses formes et par des méthodes variées, conformément aux conditions données de l'endroit, pour sensibiliser les habitants à la révolution et renforcer la base de masse de notre lutte armée; c'étaient d'ailleurs notre méthode de travail traditionnelle, notre mode d'activités invariable.

Au début, nous n'avions ni prévu ni préparé le *Tano* qui devait se célébrer à Yushigou. On n'avait pas alors le loisir d'y songer, étant donné la cruauté de l'oppression ennemie et la gravité de la situation. C'est en prenant contact avec la population de la région de Helong où nous étions passés après nos opérations dans le secteur de Musan que nous en avions eu l'idée et en avions pris la décision.

Comme nous le ressentions partout, les habitants de la région de Jiandao vivaient alors dans l'abattement et la crainte.

Nous avons fait connaissance, à notre arrivée dans la région de

Helong, d'abord avec deux jeunes frères paysans, qui étaient opiomanes. A l'époque, en Chine du Nord-Est, nombreux étaient les fumeurs d'opium, d'autant plus que ce stupéfiant avait alors le même cours que l'argent. En général, plus les temps sont troubles, plus la toxicomanie se répand. Les deux frères avaient quitté la Corée pour venir s'installer là, emportés par le courant de l'émigration.

Ulcéré de voir ces jeunes hommes en pleine force de l'âge dépérir à cause de cette substance funeste, je leur ai demandé comment ils en étaient arrivés là, parce que la drogue allait détruire leur corps et leur âme et que, pour travailler la terre, il fallait avoir une âme saine et un corps robuste.

«Comment pourrions-nous vivre sans cela dans ce monde maudit? ont-ils alors répliqué sans se gêner le moins du monde. Cette vie, vous savez, nous la traînons parce que nous ne pouvons nous donner la mort. Pour tout oublier, il faut fumer de l'opium, c'est le seul moyen d'y parvenir. Au début, nous avons cherché notre consolation dans l'alcool, mais en vain. On boit par plaisir, on trinque, on fait du boucan de joie. Mais les Japonais ont, par la loi, interdit que l'on se réunisse même les jours de fête. On ne peut donc boire même quand on en a envie. Alors nous avons pensé à l'opium.

«Dans quelques jours, ont-ils poursuivi, c'est le *Tano,* mais qu'importe, tout nous est égal. Puisqu'on ne peut même pas se désaltérer la gorge avec les amis. Auparavant, dans notre village natal, on s'amusait bien le jour du *Tano.* On jouait à la lutte traditionnelle, on rivalisait d'adresse à l'escarpolette, on mangeait du gâteau de riz à l'armoise. Mais maintenant, dans notre situation d'exilés, ces réjouissances ne sont qu'un songe.»

J'avais de la peine à les entendre se lamenter. Quand on n'a ni rêve ni espoir, on ne peut pas vivre. On vit pour la joie de vivre, et

non pour le plaisir de manger ou de dormir. Or, la joie de vivre ne vient que d'une vie digne d'être vécue. On doit vivre une vie digne d'un homme en exerçant librement ses droits et en créant des choses utiles à la vie.

Mais ces jeunes frères opiomanes ne connaissaient pas une telle vie. La vie qu'on mène entouré de quatre murs et de barbelés est loin d'être une vie au sens propre du terme; ce n'est là que subsister misérablement. Et une telle existence est dépourvue de valeur et de sens.

Dès mon enfance, j'avais détesté les opiomanes. Mais je n'ai pu réprimer le sentiment de compassion qui s'emparait de moi pour ces jeunes frères paysans.

Je me suis donc mis en devoir de les raisonner:

«Fumer de l'opium et vivre dans l'oisiveté alors que le destin de la nation est en jeu, c'est un crime pour un jeune Coréen. Regardez mes jeunes ordonnances et ces combattantes qui se sont engagées, les armes à la main, dans la lutte pour sauver le pays. N'avez-vous pas honte? Finissez-en avec votre mauvaise habitude.»

L'aîné a répondu, en se grattant la nuque, qu'il avait en effet honte de traîner une vie sans joie ni objectif.

Cette rencontre m'a raffermi dans ma résolution de mener plus énergiquement encore les activités militaires et politiques destinées à insuffler à la population espoir et courage. Or, les discours ne suffisaient pas pour remonter le moral des masses. Celles-ci souhaitaient voir de leurs propres yeux la marche victorieuse de notre révolution et entendre les pas de sa progression énergique. La bataille s'imposait. Ainsi, dans les années 1930, un coup de feu produisait-il beaucoup plus d'effet que mille discours.

Partant, nous avons intensifié nos opérations militaires en même temps que nos activités politiques. Nous avons commencé par

frapper l'ennemi à Huifengdong où habitaient les jeunes frères paysans, ainsi qu'à un village de regroupement voisin. Nos attaques ont été si violentes que l'ennemi s'est sauvé en débandade dans la montagne sans même oser tirer un coup de feu sur nous. A ce spectacle, les habitants de Huifengdong se sont sentis transportés d'une joie mêlée d'étonnement.

Nous avons attaqué par la suite une dizaine de villages de regroupement sur la rive du fleuve Tuman et avons exterminé plusieurs centaines d'hommes du camp ennemi au nord-est du mont Paektu. Affolés par nos opérations victorieuses, les Japonais se sont évertués à contrecarrer notre offensive. A l'époque, l'armée japonaise du Guandong (Kwan Tung–NDLR) venait de déclencher un conflit local à Khalkhin-gol, et des dizaines de milliers de ses hommes faisaient mouvement vers le front. L'ennemi lui-même disait qu'il traversait un moment crucial. Et voici que les coups de feu de l'armée révolutionnaire retentissaient sans discontinuer dans les profondeurs de ses arrières. Comment donc ne pouvait-il pas en perdre la tête?

Les montagnes du district de Helong étaient devenues jaunes des uniformes des troupes ennemies. L'ennemi avait lancé dans son «expédition punitive» de si importantes forces qu'un jour mon chef d'état-major qui suivait à la longue-vue les mouvements de l'ennemi est venu me voir, le visage blême, et m'a dit que nous risquions de payer cher si nous continuions à attaquer l'adversaire, nos forces étant trop faibles par rapport aux siennes.

«Nous avons combattu dès les premiers jours de la fondation de notre armée contre un ennemi qui nous était dix fois, cent fois supérieur en nombre, et jamais contre un ennemi inférieur. Il n'est donc pas permis d'abandonner à mi-chemin l'opération engagée sous prétexte que nous sommes en moindre nombre. Ce serait ab-

surde. En pareil cas, nous devons mettre en œuvre des tactiques plus ingénieuses encore et frapper l'ennemi sans répit», lui ai-je dit.

C'est juste à ce moment qu'est parvenue au Quartier général une information selon laquelle un officier japonais, décoré par son empereur pour ses exploits sur le front de la Chine du Nord, venait d'arriver à Bairiping pour prendre la tête de la «troupe punitive». En réalité, cet officier devait retourner au Japon, ayant reçu une permission en récompense de ses faits d'armes. Mais, mis au courant des opérations victorieuses du gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne qui ne cessait d'attaquer des villages de regroupement dans les districts d'Antu et de Helong, il avait déclaré que c'était une honte pour l'armée impériale et les sujets de l'empire japonais que de subir échec sur échec aux prises avec les troupes de partisans, loin d'en finir avec elles, et qu'il irait lui-même anéantir l'armée de Kim Il Sung pour se laver de cette honte. A en juger par ses rodomontades, ce devait être un infatué peu commun.

D'après les informations recueillies, il avait fait tatouer sur sa poitrine l'image d'«Asura» et se conduisait en guerrier insurpassable. «Asura» est, dans le bouddhisme, le génie de la guerre.

Le groupe de reconnaissance nous avait apporté encore de Bairiping une autre information de nature assez saugrenue: les policiers japonais du district de Helong préparaient des présents à nous offrir à l'occasion du *Tano.* Quelle dérision! D'un côté, la police japonaise préparait des présents pour nous, et, de l'autre, le «génie de la guerre», décoré par son empereur et en permission pour aller dans son pays natal, s'était volontairement amené à Bairiping pour nous «punir». Que l'ennemi s'avisât de préparer des présents à nous envoyer, c'était vraiment une farce inédite. Impossible qu'il veuille réellement nous féliciter.

Si l'ennemi osait se livrer à de pareilles insolences, c'est qu'il

n'avait pas encore reçu assez de coups de la part de l'armée révolutionnaire. J'ai donc établi un plan pour anéantir d'un seul coup les forces ennemies de Bairiping après les avoir entraînées sur le bord de la rivière Wukou.

La roselière que nous avons choisie pour lieu de combat n'était pas loin de Bairiping. La rivière la traversait par le milieu, et une route côtoyait celle-ci. Les forêts les bordant sur la droite et la gauche, tout y favorisait l'embuscade. Ce fut tard dans la matinée, alors que la brume commençait à se dissiper, que l'ennemi, fort de plusieurs centaines d'hommes, apparut au bord de la rivière Wukou; il était lourdement armé et marchait à vive allure avec des mitrailleuses en tête de la colonne.

Toute la troupe était entrée dans le secteur de notre embuscade, lorsqu'un officier japonais, avec un long sabre pendant au côté, s'est arrêté au bord de la route près du fossé et a crié qu'il y avait là des traces suspectes. Du coup, toute la colonne s'est arrêtée net sur place. Des officiers subalternes accouraient et hochaient la tête en regardant dans le fossé. Sans doute un de nos camarades devait-il y avoir laissé des traces de pas. C'est après le combat, en explorant le champ de bataille et en examinant les papiers des officiers japonais tués, que nous avons appris que celui au long sabre qui avait remarqué le premier nos traces était justement le chef de la «troupe punitive», celui-là même qui s'était tant complu à se donner le nom d'«Asura».

Ce fut juste au moment où «Asura» se relevait du fossé que j'avais donné l'ordre du feu. En un clin d'œil, nous avons mis hors de combat et fait prisonniers plus de 200 hommes. «Asura» s'est affaissé au bord du fossé, ayant eu à peine le temps de dégainer à moitié son sabre. «S'il avait continué sagement son chemin pour aller passer sa permission dans son pays natal, il aurait pu tout au

moins sauver sa peau, mais sa témérité lui a valu la mort», ont alors plaisanté mes hommes.

C'est la célèbre bataille sur la rivière Wukou, appelée aussi bataille de Bairiping. J'en ai lu le souvenir de Jo Myong Son. Après avoir subi cette défaite honteuse, l'ennemi n'a plus osé se hasarder dans ces parages. Dès lors, les habitants ont baptisé les villages sur la rivière Wukou «Bimencun», c'est-à-dire villages aux portes fermées, ce qui signifie que l'accès en est interdit à l'ennemi. Par suite de l'apparition de nombreux «Bimencun», nous avons pu y mener librement nos activités politiques.

Les manifestations organisées à Yushigou le jour du *Tano* ont été un festival célébrant les victoires remportées par l'Armée révolutionnaire populaire coréenne sur la rivière Wukou et dans différentes localités de la région riveraine du Tuman.

Les villages étaient en liesse comme si le pays avait été libéré. Les jeunes et adultes ont installé des escarpolettes et ont aménagé des lieux de lutte pour s'amuser à leur souhait à l'occasion de la fête.

Un incident amusant s'est produit alors que nous allions évacuer le champ de bataille. Un paysan est venu nous voir avec des cigarettes, du vin et des victuailles. Nous croyions, au début, à des provisions envoyées par les habitants. Or, à notre grande surprise, le paysan a agité la main en signe de négation et a déclaré que ce n'était pas lui, mais bien le chef de la police du district de Helong qui les envoyait au Général Kim Il Sung à l'occasion de la fête. Le fait confirmait donc la première information qu'avait apportée le groupe de reconnaissance.

Le paquet contenait une lettre cachetée. Elle était destinée à O Paek Ryong. Si l'ennemi avait nommé le destinataire, il devait bien savoir que celui-ci jouissait de ma confiance. La lettre disait: «Une

dizaine d'années de combat contre l'empire japonais doivent suffire pour que vous connaissiez sa puissance. Le *Tano* approche, et je vous conseille d'accepter ce présent et d'arrêter votre lutte, pour vous contenter désormais de nous payer le tribut annuel. Si vous refusez de vous conformer à nos avertissements, vous le payerez très cher.»

La lettre d'avertissement avait été rédigée, nous l'avons appris plus tard, sur l'ordre de ses supérieurs, par Unami, commandant la «troupe punitive» de la police du district de Helong. Il cumulait le poste de chef de la police dans ce district. Il était venu en Mandchourie, à la fleur de l'âge, pour débuter dans sa carrière de policier au consulat japonais, après avoir prêté serment de consacrer toute sa vie à la lutte contre les communistes.

Nous avions eu affaire à lui pour la première fois à l'automne 1932. Nous avions alors attaqué le chef-lieu du district de Dunhua, au retour de notre expédition en Mandchourie du Sud. Barricadé dans le poste de police relevant du consulat japonais, il nous avait alors opposé une résistance désespérée. Il avait eu la chance de survivre à notre assaut et d'être primé, disait-on, par ses supérieurs.

Dans l'armée japonaise, on accordait alors un grade supérieur et des primes importantes à ceux qui étaient tombés lors d'une bataille, quelle qu'en soit l'issue. Des primes étaient également accordées aux blessés. D'ailleurs, il ne pouvait y avoir d'autres stimulants dans l'armée d'un pays capitaliste où tout se décidait par l'argent. Ri To Son a été également promu à un grade supérieur à titre posthume.

Unami avait connu réussites et avancements dans la police et les services de renseignements en opérant successivement dans diverses localités en Mandchourie de l'Est, et, vers 1939, il était devenu chef d'une «troupe punitive» de la police, forte de plusieurs cen-

taines d'hommes.

Plus tard, il a dit aux journalistes que sa lettre était un avertissement, mais, à notre avis, ce n'était pas vrai; c'était plutôt une prière. Il avait voulu nous prendre par la douceur, ayant échoué à nous combattre par la force des armes.

Or, si l'on veut qu'un avertissement produise ses effets, il faut choisir un bon moment pour le lancer, c'est-à-dire quand l'adversaire est sur la défensive et reste déconcerté ou quand, durement éprouvé, il a perdu toute volonté de lutte.

Or, Unami avait mal choisi et le moment et le destinataire. Nous n'étions pas alors sur la défensive, mais, bien au contraire, nous tenions fermement l'initiative. Notre lutte armée était en plein essor, et non au déclin. L'Armée révolutionnaire populaire coréenne ne cédait en rien à l'ennemi, ni en force ni en tactique. Unami avait dû juger notre armée sans réserve, bien qu'il la craignît.

Il nous avait envoyé son avertissement alors que, sur l'ordre du gouverneur général japonais en Corée, Minami, le chef de la préfecture de police du Hamgyong du Nord, Tsutsui, s'était rendu, pourvu de toutes sortes de bonnes choses et accompagné de journalistes, dans le canton de Samjang, arrondissement de Musan, pour consoler les soldats et policiers durement éprouvés par nos attaques. Minami avait également dépêché, après la bataille de Pochonbo, le chef de la direction de la police du gouvernement général japonais en Corée à la tête d'une prétendue équipe d'inspection pour enquêter sur l'affaire sur les lieux.

Unami avait employé dans son avertissement de grands mots comme «payer cher», mais ce n'était là qu'une fanfaronnade saugrenue.

J'ai dit à O Paek Ryong de lui écrire une réponse.

O Paek Ryong n'était pas fort en belles lettres. Il a pourtant écrit

une lettre convaincante sur un ton assez péremptoire: «Pendant ces 7 ou 8 dernières années, vous avez beaucoup peiné pour nous "punir", mais où en êtes-vous arrivés? Vous n'avez fait que nous fournir des armes et des provisions. Voilà tout votre mérite. Ce n'est pas nous, mais bien vous qui inspirez la pitié. Ne vaudrait-il pas mieux, pour vous, vous en tenir là et retourner chez vous rejoindre votre famille? Elle doit vous attendre. Dans quelques jours, c'est le *Tano.* Eh bien, préparez des mirlitons et attendez-nous. J'irai moi-même y faire honneur et vous apprendre la conduite à tenir désormais.»

J'ai dit à mes hommes d'inviter tous les habitants de la vallée de Yushigou qui était profonde de trois lieues, ainsi que tous ceux qui seraient capables de venir des villages voisins, notamment de Huifengdong, à assister à nos compétitions sportives.

Il y avait à Yushigou un tertre large de quelques hectares. Nous y avons dressé des buts pour jouer au football. Si nous célébrions le *Tano* en jouant au football alors que l'ennemi concentrait d'importantes forces «punitives» dans la région de Helong, cette nouvelle ne manquerait pas, en se répandant, de produire des effets beaucoup plus grands que plusieurs combats ou mille discours. Les matches de football étaient alors pour nous un procédé original de sensibilisation des masses.

Le match entre une unité de l'armée révolutionnaire et la jeunesse d'un village offrait un spectacle impressionnant. La technique des joueurs et le jeu d'ensemble n'étaient certes pas fins ni serrés. Mais, en voyant les joueurs des deux équipes rater leur coup, tomber en glissant et se rouler par terre sur l'herbe, le public se tenait les côtes.

Les vieillards ont déclaré que c'était pour la première fois depuis la naissance de leur village dans cette vallée de Yushigou qu'on avait tant ri à gorge déployée, oubliant tous soucis et malheurs.

Le match s'est terminé par un score nul, mais il a eu un effet politique incommensurable.

L'escarpolette et la lutte ont également suscité le vif intérêt du public; la séance de divertissement conjointe de l'armée et de la population et la représentation artistique se sont prolongées par des bis et ont duré plus que prévu. Les villageois ont enfin remercié l'armée révolutionnaire pour les excellentes réjouissances qu'elle avait organisées à l'occasion du *Tano.*

Ce jour-là, des dizaines de jeunes se sont enrôlés volontairement dans l'armée révolutionnaire. C'était là en partie l'effet de notre travail politique qui avait dû saisir les cœurs. Ainsi, les jeux sportifs et les divertissements offrent une forme de travail politique efficace.

Aujourd'hui, dans notre pays, nous avons des milliers de théâtres, de cinémas et de maisons de culture. Si l'on y ajoute les salles de réunion que possèdent les différents organismes et entreprises, les établissements publics de ce genre se comptent par plusieurs dizaines de milliers. Ce sont là d'excellents points d'appui des activités politiques et culturelles des masses. On peut s'en servir largement à tout moment. Mais nos cadres ne savent pas en tirer profit comme il faut. Nous avons dépensé de grosses sommes pour les construire, mais on les utilise à peine lors des manifestations et des réunions importantes, et on les laisse inutilisés la plupart du temps. On pourrait très bien y organiser des conférences sur des sujets scientifiques ou sur la situation, des joutes oratoires, des récitations de poèmes, des rendez-vous avec des célébrités de la science, de la littérature, de l'art, du sport ou des héros et des novateurs.

Nous n'avions ni micros, ni théâtres, ni stations d'émission de radio dans les années de guérilla, mais nous n'avons cessé de mener nos activités politiques au sein des masses en profitant des moindres possibilités qui nous étaient offertes.

Depuis le *Tano,* les habitants de Yushigou et ceux des villages voisins nous ont aidés de leur mieux. Les jeunes frères paysans du village de Huifengdong ont dû cesser de fumer de l'opium et commencer à militer dans une organisation.

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, ne se contenta pas de sensibiliser les villages dans le district de Helong sur la rive du Tuman, mais il porta encore un profond intérêt au mouvement révolutionnaire en Corée. Ainsi, il franchit ce fleuve quelques jours avant le *Tano* et convoqua au mont Kuksa une réunion des responsables des organisations révolutionnaires clandestines et des agents politiques du pays. Ce mont se dresse au bord de la rivière Sodusu, un affluent du Tuman.

Ce fut Ri Tong Gol, chef du groupe d'agents politiques, qui joua un rôle prépondérant dans la préparation et la convocation de cette réunion. Aussi, chaque fois qu'on parlait de celle-ci, le camarade Kim Il Sung s'est souvenu de lui avec une affection toute particulière et l'a qualifié de commandant dévoué.

Dès que nous sommes arrivés dans le district de Helong après avoir repassé le Tuman à l'issue de la bataille de Taehongdan, nous avons convoqué une réunion de l'organisation du parti du Quartier général; nous avons alors levé la sanction infligée à Ri Tong Gol, et, le même jour, nous lui avons confié une tâche importante dans le cadre d'une mission politique en Corée.

La révolution s'y trouvait alors confrontée à de multiples tâches. La plus importante en était de restaurer et d'étendre au plus vite les organisations révolutionnaires clandestines démantelées par suite de 1' «affaire de Hyesan». Et nous envisagions de dépêcher Ri Tong Gol dans le secteur de Musan pour y créer un réseau clandestin aussi puissant que celui implanté jadis par Ri Je Sun et Pak Tal.

Je lui ai fait part de mon intention de tenir, à un endroit convenable dans le secteur de Musan, une conférence des responsables des organisations clandestines et des agents politiques qui opéraient en Corée, et je l'ai chargé d'accomplir les préparatifs nécessaires. Et il s'en est occupé très minutieusement: il a d'abord sondé les Co-

réens vivant dans les villages chinois sur la rive du fleuve, et, en voyageant en Corée aidé par eux, il a pris contact avec les organisations et a préparé minutieusement la réunion.

C'est la camarade Kim Jong Suk qui a alors assuré la liaison entre le Quartier général et lui, et l'a secondé. Nous l'avons envoyée souvent dans les villages de la frontière dans le bassin du Tuman pour le contact avec Ri Tong Gol. Elle servait ainsi de pont entre le Quartier général et lui en l'informant à temps de nos directives et de nos intentions. A l'époque, les paysans du canton de Samjang dans l'arrondissement de Musan, comme ils avaient très peu de terres à cultiver, passaient en Chine pour y travailler la terre pendant l'été et s'en retourner avec leurs récoltes à l'automne. Les habitants de Musan appelaient ce genre d'occupation 1'«agriculture dans la région de Jiandao». Bon nombre de paysans de Kapsan allaient également en Chine à ces fins. Kim Jong Suk se liait avec ces paysans coréens saisonniers et en profitait pour la liaison avec les organisations en Corée.

Ri Tong Gol et Kim Jong Suk ont joué ainsi un rôle de premier plan dans la transformation révolutionnaire des secteurs de Musan et de Yonsa.

Ri Tong Gol a terminé les préparatifs de la réunion en moins d'une vingtaine de jours.

Le jour de la réunion, il m'a servi de guide. J'ai passé le Tuman par un petit barrage, et je suis arrivé au mont Kuksa fixé comme lieu de réunion. La réunion a examiné les problèmes à résoudre pour étendre les organisations révolutionnaires clandestines et imprimer un essor continuel à la révolution coréenne et a adopté les mesures nécessaires.

A l'issue de la réunion, Ri Tong Gol m'a fait deux propositions: à la lumière de l'orientation tracée lors de la réunion, il voulait

étendre l'organisation qu'il avait implantée à Samjang vers le secteur de Yonsa, pour en faire un modèle d'organisations du parti, un modèle d'organisations de l'Association pour la restauration de la patrie, et puis inviter tous les participants de la réunion à assister aux réjouissances du *Tano* organisées à Yushigou pour les initier aux méthodes de travail politique.

J'y ai consenti.

Après la réunion, Ri Tong Gol a passé avec nous le *Tano* à Yushigou, puis a regagné son asile secret pour informer les organisations de l'Association pour la restauration de la patrie de l'orientation tracée lors de la Conférence du mont Kuksa, d'une part, et, de l'autre, pour préparer son déplacement dans le secteur de Yonsa avec le concours d'un militant de l'organisation locale. Mais c'est à ce moment que son asile a été attaqué par l'ennemi, et, blessé, il a été fait prisonnier.

Après son arrestation, un militant de l'endroit est venu dans notre camp secret sur la rive de la rivière Wukou pour nous remettre son carnet de notes. Le carnet portait, en code secret, des renseignements sur l'état des organisations clandestines de Dagou, dans le district d'Antu, et de Yushigou, dans le district de Helong, en Chine, ainsi que celles de Samjang et de Yonsa en Corée; il comportait aussi le plan de ses activités ultérieures dans le secteur de Yonsa. Il y avait noté à tout hasard, paraît-il, des données, chaque fois qu'il les avait jugées nécessaires, et a caché le carnet chez un militant.

Selon Pak Tal, il a, en prison, communiqué avec les autres camarades révolutionnaires détenus en frappant le mur et les a exhortés à ne cesser de lutter. Lors du procès également, il s'est courageusement défendu. C'est lui qui a crié le premier «Vive la révolution coréenne!» chaque fois qu'il entrait dans la cour, en démontrant ainsi la fermeté des communistes.

Comme Kim Ju Hyon, il avait jadis commis de graves erreurs, mais il les avait corrigées dans la pratique de la révolution, pour finir honorablement sa vie. L'homme n'est pas une machine; il peut commettre des fautes; la question est de savoir comment les corriger, et cela dépend de la mentalité et de la formation de chacun. Ri Tong Gol était sincère dans son autocritique; et, quand il avait été relevé de son poste de commissaire politique de régiment, il s'était efforcé de son mieux de refaire sa formation idéologique. Aussi avait-il pu se réintégrer rapidement dans la confiance des camarades.

La valeur d'un homme se révèle nettement surtout quand il a subi une sanction. Si l'organisation inflige une sanction, ceux qui ne sont pas suffisamment formés s'en montrent mécontents, au lieu de l'accepter sincèrement, ou la qualifient d'excessive ou d'injuste. Et ils cherchent à prendre d'une façon ou d'une autre leur revanche sur ceux qui les ont critiqués. Et puis, ils s'isolent et les tiennent à distance. Quelle joie pourrait-on tirer de la vie si l'on ne se fie pas les uns aux autres tout en travaillant ensemble? Si on ne croit pas en ses camarades, on finit par s'éloigner de la collectivité et par concevoir des idées pernicieuses.

Par contre, ceux qui ont reçu une bonne formation acceptent toujours sincèrement et sérieusement les critiques des autres, quelque sévères qu'elles soient. Car ils considèrent la critique comme un remède à leur «maladie». Si Kim Ju Hyon et Ri Tong Gol, après avoir reçu une sanction sévère, soit leur destitution, n'ont montré aucun signe de déception ni de déchéance, mais ont tout fait pour réparer leurs erreurs, c'est qu'ils avaient pris les critiques des camarades comme un remède bénéfique et en avaient tenu compte scrupuleusement.

La sincérité dont on fait preuve en acceptant la critique peut servir de critère pour juger de la personnalité et du niveau de for-

mation de chacun. Ri Tong Gol a été un communiste qui pouvait servir de modèle par sa personnalité et sa formation.

Il est tombé, mais ses efforts n'ont pas été perdus: ils ont fait jaillir des dizaines et centaines d'étincelles dans le bassin du Tuman et dans les profondeurs du pays. A sa place, Kim Jong Suk s'est rendue dans le secteur de Yonsa, y a rétabli la liaison entre les militants et le réseau, puis a mis sur pied, comme l'autre le souhaitait, des organisations du parti et de l'Association pour la restauration de la patrie. Celles-ci ont constitué un précieux capital pour la préparation de la résistance générale du peuple tout entier.

Vous ne devriez donc pas regarder le fleuve Tuman d'un œil indifférent.

6. La fermeté révolutionnaire de nos combattantes

Le camarade Kim Il Sung s'est souvent souvenu des combattantes qui tombèrent en héroïnes, sans avoir eu le temps de voir leur patrie libérée, au champ d'honneur ou sur l'échafaud, et qui, jusqu'au dernier moment de leur vie, restèrent fidèles à leur devoir de révolutionnaires.

Nous reproduisons ici une partie de ses souvenirs sur elles qui, en effet, à l'époque des plus dures épreuves de notre révolution, n'ont pas hésité à donner leur vie pour défendre celle-ci, gardant ainsi jalousement leur honneur de communistes.

J'ai visité avec satisfaction le nouveau cimetière des martyrs de la révolution. Vous vous êtes donné beaucoup de peine pour l'ériger.

Combien de femmes combattantes y reposent-elles? Si elles sont plus de dix, c'est bien. Je le trouve remarquable. En effet, chacune d'elles mérite qu'on dresse son buste avec une épitaphe.

Ri Sun Hui, par exemple, militante des Jeunesses communistes, a bravement combattu. Un temps elle a dirigé à Wangqing le service de l'éducation des enfants. Je la connaissais bien. C'était une femme fidèle à sa foi. L'ennemi l'a sous-estimée à cause de sa grande jeunesse et tenté de lui arracher le secret de l'organisation clandestine, mais en vain. La pire torture n'a pu la faire parler. Elle mérite bien, ainsi que ses pareilles, l'estime des jeunes générations.

Quant à madame Jang Kil Bu, elle n'a jamais été de la guérilla, mais elle a vécu une vie méritoire en tant que mère d'un révolutionnaire, Ma Tong Hui. Elle a également donné sa fille et sa bru à

l'armée de guérilla, et elle-même s'est appliquée à aider les révolutionnaires. Son fils, sa fille et sa belle-fille ont tous pris part à la lutte armée et sont tombés au champ d'honneur. Tous ceux qui, les armes à la main, ont soutenu la guerre contre le Japon sont dignes du nom de héros. S'il y avait eu à l'époque un système de décernement du titre de héros, tous les enfants de cette mère auraient reçu cette haute distinction. Mère de trois héros, elle doit à bon droit reposer au Cimetière des martyrs de la révolution. D'autant plus que, malgré son âge avancé, elle a encore pris une part active à l'édification du socialisme.

Toutes les autres femmes qui y reposent ont combattu dans l'armée de guérilla et ont parcouru, avec nous, le chemin de la révolution antijaponaise.

Au Cimetière deux femmes sont au même rang que le camarade Kim Chaek et le camarade Kang Kon, et cela démontre la place que les femmes occupaient dans la lutte révolutionnaire contre les Japonais et le rôle qu'elles y ont tenu. L'une de ces deux est Kim Jong Suk. Ce sont Kim II, Rim Chun Chu, Choe Hyon et autres vieux combattants qui m'ont instamment prié de l'y placer, car, selon eux, c'était le souhait unanime de notre peuple et de mes compagnons d'armes.

Choe Hui Suk a été mise à ce même premier rang sur ma proposition. En effet, elle mérite bien cet honneur. Si Kim Jong Suk et Choe Hui Suk se retrouvent au même rang, cela est d'autant plus naturel qu'elles étaient liées d'amitié au temps de la révolution antijaponaise. Lorsque Kim Jong Suk accomplissait une mission clandestine en zone ennemie dans le secteur de Taoquanli, Choe Hui Suk, demeurant dans le village de Yaofangzi, faisait de son mieux pour l'aider secrètement, ce qui a permis à la première de consacrer toute son énergie à mettre sur pied des organisations révolutionnaires à

Sinpha (en Corée–NDLR). En automne 1939, quand il a été question de confectionner une grande quantité d'uniformes sur la rive de la Wukou, Choe Hui Suk a payé de sa personne pour exécuter cette tâche en tandem avec Kim Jong Suk. Pour la récompenser de son sens élevé des responsabilités et de la perfection de son travail, nous lui avons fait don d'une bague en or et d'une montre.

Choe Hui Suk était l'une des plus anciennes dans l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. Elle s'y est enrôlée en 1932, si je ne me trompe. A cette époque, des troupes armées antijaponaises apparaissaient dans tous les districts de la Mandchourie de l'Est. Il y avait beaucoup de femmes dans les unités de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, mais peu d'entre elles y servaient depuis 1932. Une femme qui avait pris les armes en 1932 passait naturellement pour un vétéran.

Peut-être est-ce au printemps 1936 que je l'ai rencontrée pour la première fois. Ce printemps-là, bon nombre de femmes qui combattaient dans les troupes des régions de Yanji et de Helong ont été incorporées dans le gros de notre armée. Kim Jong Suk et Choe Hui Suk étaient de celles-là.

Toutes les jeunes filles et bon nombre d'entre les hommes préféraient appeler Choe Hui Suk «grande sœur». Elle méritait cette appellation. D'abord, par son âge. Elle était de plusieurs années mon aînée, et la plus âgée des combattantes après Kim Myong Hwa et Jang Chol Gu.

Or, il y avait en cela plus que son âge: elle donnait l'exemple dans la vie quotidienne et dans l'exécution de ses tâches. Elle se faisait un devoir de veiller attentivement sur ses compagnons d'armes. Forte de son expérience de plusieurs années d'activités dans les organisations locales des Jeunesses communistes, de l'Association des femmes et dans une troupe chinoise antijaponaise,

elle avait une solide formation politique, et elle savait diriger. Et je lui confiais souvent des tâches difficiles. Si, après la Conférence de Xiaohaerbaling, elle a continué de diriger l'équipe de couturières dans l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, c'était parce que nous l'investissions de notre confiance.

Son dévouement et son esprit révolutionnaire faisaient l'admiration de tous. Ses camarades ne juraient que par elle. Sa fidélité sublime à ses obligations et sa personnalité m'ont ému plus d'une fois. Au cours de la Dure Marche, il m'est arrivé une fois de la surprendre en pleine nuit en train de raccommoder les vêtements déchirés de ses compagnons d'armes, en réchauffant ses mains gourdes de froid au feu de bivouac alors que les autres dormaient. Elle était toujours sur la brèche, sans prendre de repos deux ou trois jours de suite et trompant sa faim avec de l'eau plate, pour accomplir ses tâches. D'autre part, quand on avait à décerner une récompense pour un bon travail, elle cherchait à la faire attribuer aux autres. Je me souviens aujourd'hui encore que, lorsqu'elle a reçu la bague en or et la montre en récompense de son exploit dans la confection des uniformes, elle s'est montrée très confuse en balbutiant: «Tant de monde a peiné pour confectionner les uniformes, et cela me gêne de recevoir moi seule une récompense spéciale.»

Après la Conférence de Xiaohaerbaling, elle est partie en mission avec un détachement. Elle en revenait au Quartier général avec des renseignements importants, quand elle est tombée sur une «troupe punitive» ennemie qui battait la forêt suivant sa tactique du «peigne». Cette tactique consistait à ratisser les montagnes au peigne fin.

L'ennemi s'est jeté sur elle et ses camarades et les poursuivait obstinément pour les capturer. Elle se trouvait encerclée, lorsqu'une balle lui a transpercé la jambe, et elle a été faite prisonnière.

Pour lui arracher ses secrets, l'ennemi lui a infligé des tortures dépassant toute expression. Il est allé jusqu'à lui enlever les yeux. Mais rien n'a pu avoir raison de sa foi à jamais inébranlable.

Avant de rendre le dernier soupir, elle a crié: «Je n'ai plus mes yeux, mais je vois venir le triomphe de la révolution!»

Effrayés par son esprit indomptable, les bourreaux ont perpétré la pire barbarie qui soit: ils lui ont arraché le cœur pour voir, selon eux, de quoi était fait celui d'une communiste. Le cœur des révolutionnaires ne diffère en rien de celui des autres. Rien ne distingue le cœur d'un révolutionnaire de celui d'un traître, à cela près que le premier bat toujours pour la patrie, la nation et ses camarades révolutionnaires, tandis que le second bat seulement pour lui-même.

Dès qu'il eut pris Choe Hui Suk, l'ennemi lui a enlevé la bague d'or que nous lui avions offerte. Mais il n'a pu pour autant entamer sa confiance et son sentiment du devoir envers nous.

L'ennemi a pu lui enlever le cœur, mais n'a pu se faire une idée claire des sentiments qui l'animaient.

Celui qui n'aime pas sa patrie ne peut comprendre cette fidélité à la révolution comme il ne peut mesurer la hauteur de la conception que les communistes se font de la vie, conception qui reflète leur noblesse d'âme.

La nouvelle de la mort de Choe Hui Suk nous a tous plongés dans la désolation. Comme nous regrettions qu'elle nous ait quittés sans avoir pu voir le jour de la libération qu'elle avait tant attendu de voir venir! Les femmes, la gorge serrée, n'ont pu manger.

J'ai mis longtemps à revenir de mon affliction.

Cependant, les dernières paroles de l'héroïne nous ont donné un regain de force. Nous y ressentions sa fermeté et sa fierté de révolutionnaire, de combattante sûre de la victoire de la révolution, alors qu'elle allait périr, ligotée et aveuglée. Tous ne peuvent évidem-

ment pas en faire autant. Seuls le peuvent ceux qui croient fermement en la justesse et la pertinence de leur cause; seuls les combattants inébranlables dans leur foi peuvent prononcer des mots d'un sens aussi profond. C'est là le bilan de la vie de Choe Hui Suk, martyre de la révolution.

L'expression «Je vois venir le triomphe de la révolution!», devenue aujourd'hui, pour notre peuple, nos jeunes et nos enfants, le symbole de l'optimisme révolutionnaire, résonne toujours puissamment à leurs oreilles.

Je préconise l'optimisme et j'aime les optimistes. Même si le ciel s'écroule, il y aura un trou par lequel nous en sortir, c'est une de mes idées favorites. C'est grâce à cet optimisme que j'ai pu diriger la révolution et le développement du pays, sans hésitation ni déviation, à travers toutes sortes de difficultés et d'épreuves imaginables, et que je me porte bien.

Je garde toujours présente dans mon esprit la dernière parole de Choe Hui Suk, parole qui contraste tant avec son état de complète cécité: elle reflète la volonté de fer et la foi inébranlable des communistes coréens.

Je dirais encore une fois que Choe Hui Suk mérite d'être placée au premier rang de nos révolutionnaires qui ont parcouru un chemin parsemé de terribles épreuves.

Son mari, Pak Won Chun, a langui dans la prison de Sodaemun, à Séoul.

Plus d'une combattante a péri de la même façon que Choe Hui Suk, une façon de mourir à laquelle tout être humain aurait de la peine à consentir.

An Sun Hwa en est une.

An Sun Hwa était l'épouse de Ri Pong Su. Alors que son mari servait comme médecin militaire dans une troupe de partisans, elle y

était chef de l'équipe de couturières.

Ils avaient cinq enfants, qu'ils ont tous perdus, morts ou disparus, au cours de la guerre de guérilla: l'aîné dont on avait coupé les orteils des deux pieds, couverts d'engelures, a été évacué en Union soviétique avec des partisans gravement malades; le deuxième, une fille, est mort de la rougeole; le troisième a été tué d'un coup de baïonnette par une troupe japonaise qui avait attaqué la zone de guérilla; le quatrième, une autre fille, est mort de faim; le benjamin, confié à un inconnu, ne donne plus signe de vie. Plusieurs souvenirs de Ri Pong Su ayant été publiés, si son dernier fils est vivant, il viendra sûrement chercher son père. Mais je n'ai pas encore reçu la nouvelle.

Si on l'a confié à un inconnu alors qu'il n'avait pas encore deux ans, il ne pourrait reconnaître ses parents. D'autre part, on peut supposer que ses parents adoptifs lui cachent que ses propres parents sont en vie.

C'est au printemps 1938 que An Sun Hwa a été arrêtée. Un jour, sur l'ordre du Quartier général, les partisans se préparaient à partir pour la Mandchourie du Sud, quand une «troupe punitive» ennemie s'était ruée sur leur camp secret.

Y séjournaient alors, entre autres, le personnel de l'hôpital et l'équipe de couturières. An Sun Hwa, arrêtée, allait souffrir le martyre.

L'ennemi l'a torturée cruellement pour lui arracher des renseignements sur les mouvements des troupes de partisans, sur les lieux des dépôts de vivres, de munitions et de médicaments. Le chef de la «troupe punitive» a tenté aussi de la prendre par la douceur en lui disant: «Je regrette que tu verses ton sang et sacrifies ta belle jeunesse à un combat sans issue.»

Si elle avait parlé en craignant la torture, l'ennemi ne l'aurait pas

tuée.

A l'époque, l'ennemi ne tuait pas les capitulards, mais leur accordait un «traitement de faveur» afin de désorganiser les rangs des révolutionnaires. Même ceux qui avaient naguère encore pris part à la résistance armée au cri: «A bas l'impérialisme japonais!» pouvaient sauver leur vie, s'ils donnaient le nom de leur garant et apposaient leur empreinte digitale sur le document de reddition.

Il est remarquable que An Sun Hwa, toute femme qu'elle était, ait pu résister à l'artifice et à la torture de l'ennemi. Les tortionnaires l'ont battue à coups de pied en l'écrasant sous leurs bottes, puis lui ont arraché les cheveux. Mais elle a résisté toujours en criant: «Brutes! − Cochons!». Ils se sont alors avisés de lui enfoncer des pieux de chêne dans la poitrine et le ventre en disant que les balles étaient trop précieuses pour l'achever.

Chacun fait d'instinct la grimace quand une épine lui pique la paume. Quelle affreuse douleur a-t-elle donc dû connaître quand de gros pieux s'enfonçaient dans son corps en déchirant la chair et en fracturant les os?

Mais An Sun Hwa a supporté le martyre et n'a pas renié sa foi de révolutionnaire. Elle a trouvé toujours son mot à dire, elle n'a rien abdiqué. Au moment où les pieux s'enfonçaient dans son corps, elle a ramassé ses dernières forces et a crié: «Vive la révolution coréenne! −Vive l'émancipation des femmes!»

Après sa mort, ses compagnons d'armes ont fouillé dans son sac pour recueillir les objets laissés par la défunte. On y a trouvé une jupe de serge que son mari, Ri Pong Su, lui avait achetée avec l'argent qu'il avait gagné en travaillant comme docker à Vladivostok, vers la fin des années 1920, et une nappe de table en tricot inachevée.

Cette jupe, elle ne l'avait jamais mise, pendant dix ans, dit-on.

Pourquoi l'avait-elle gardée si soigneusement? Elle voulait la porter dans la patrie après la libération. Cette jupe, à elle seule, témoignait, à l'évidence de la grande foi qu'elle avait eue en l'avenir, en la victoire de la révolution. Quant à la nappe de table, elle l'avait tricotée à ses heures de loisir avec le fil d'une chemise usée, et elle voulait sans doute en orner le bureau de son mari après la libération du pays.

En recouvrant le corps de sa femme avec sa jupe de serge, Ri Pong Su, affligé d'y retrouver les plis tels qu'ils étaient il y a dix ans, n'a pu retenir ses larmes.

Les troupes armées antijaponaises opérant en Mandchourie du Nord comptaient, elles aussi, bon nombre de combattantes de la même trempe que Choe Hui Suk et An Sun Hwa.

Il suffit de voir le cas de Han Ju Ae pour se rendre compte de la fidélité à la révolution des Coréennes qui ont combattu en Mandchourie du Nord. L'équipe de couturières dont elle était chef confectionnait, dans un camp secret de l'intendance, des vêtements ouatés pour les partisans, quand elle a été surprise par une «troupe punitive». Pour assurer le repli de ses compagnons d'armes, elle a attiré à elle les assaillants en tirant sur eux; au bout d'un combat inégal, elle a été faite prisonnière avec sa petite fille.

Elle a été détenue pendant plusieurs mois. L'ennemi l'avait séparée de sa fille parce que ce serait, à leurs yeux, un trop grand bonheur pour elles, la mère et la fille, que de se trouver ensemble dans le même cachot. Puis, de temps à autre, il lui a amené l'enfant pour faire céder la mère; il voulait exploiter l'affection maternelle. Mais, en vain; aucune ruse n'a pu la faire retourner.

Au moment ultime, les bourreaux de la gendarmerie japonaise ont tenté en vain de la faire ployer en lui disant qu'un mot de repentir lui suffirait pour sauver sa vie. L'ennemi l'a fusillée au bord

du fleuve Oussouri.

Au bout d'un combat à mort contre un ennemi qui resserrait son encerclement, les huit femmes de l'équipe de couturières d'une troupe de partisans de Mandchourie du Nord, dont An Sun Bok et Ri Pong Son, se sont jetées, à la fleur de la jeunesse et de la beauté, dans le fleuve Mudan pour ne pas se laisser capturer. On peut trouver de tels exemples parmi les combattantes d'une troupe de partisans de Mandchourie de l'Est aussi: sept combattantes qui faisaient route vers le mont Neidaoshan ont été encerclées par l'ennemi et se sont jetées dans la rivière Fuerhe. Leur mort héroïque les a inscrites dans une page de l'histoire de la révolution antijaponaise.

Une année, au cours de ma visite en Chine, j'ai vu un film représentant les prouesses des huit martyres du Mudan, qui m'a profondément touché.

Ri Sun Jol que les partisans de Mandchourie du Sud aimaient comme leur sœur a su, au même titre que les combattantes de Mandchourie du Nord, garder son honneur de révolutionnaire.

Kim Su Bok a été arrêtée et tuée à Zhujingdong dans le district de Changbai pendant qu'elle y accomplissait une mission clandestine.

Un héros ou une héroïne ne sont pas un être particulier. Les héros ou les héroïnes, ce sont des personnes comme Choe Hui Suk, An Sun Hwa, les sept martyres de Mandchourie de l'Est, parmi tant d'autres.

Jo Ok Hui, ancienne présidente du comité de l'arrondissement de Pyoksong de l'Union des femmes, a été arrêtée et tuée au cours de ses activités de guérilla sur les arrières ennemis lors de notre Repli temporaire. Nous lui avons fait décerner le titre d'héroïne de la République. Comme Choe Hui Suk et An Sun Hwa, elle était d'une forte trempe et, jusqu'au dernier moment de sa vie, n'a renié sa foi

révolutionnaire. L'ennemi lui a arraché les ongles des doigts et des orteils, lui a enlevé les yeux, lui a entaillé les seins; il l'a martyrisée avec une barre de fer chauffée à blanc, sans pourtant pouvoir la soumettre: elle n'a cessé d'invectiver d'une voix éclatante ses tortionnaires et est tombée héroïquement en criant: «Vive le Parti du Travail de Corée!»

Peu importe qu'elle ait tué ou non un grand nombre d'hommes du camp ennemi en combattant dans le maquis. En décidant de lui conférer le titre d'héroïne, nous avons tenu compte, non du nombre d'hommes qu'elle avait mis hors de combat, mais plutôt de sa fermeté et de sa fidélité à la révolution, puisqu'elle avait annoncé à l'ennemi, la tête haute, sur le lieu d'exécution sa défaite imminente. Je m'étonne qu'une femme de campagne qui travaillait la terre ayant l'expérience d'à peine de quelques années d'activité de militante dans l'Unions des femmes ait pu terminer sa vie avec tant d'éclat. Désireux de faire connaître son mérite à notre peuple ainsi qu'aux gens de bonne volonté du monde entier, j'ai fait tourner un film représentant ses actes d'héroïsme, je lui ai fait ériger une statue et j'ai fait baptiser de son nom la ferme coopérative de son pays natal.

Lors de sa visite au Musée de la révolution coréenne, le camarade Kim Il Sung, Leader respecté, s'est arrêté longuement devant les nattes de cheveux de Ri Kye Sun, martyre de la lutte antijaponaise. Ces nattes, elle les avait coupées et envoyées à sa mère quand elle avait 15 ans, pour lui faire connaître sa détermination de se consacrer à la révolution.

Le camarade Kim Il Sung a prié le personnel concerné de les conserver soigneusement parce que c'était un précieux vestige. Plus tard, il s'est encore souvenu, non sans émotion, de l'exploit de Ri Kye Sun.

L'histoire de ces nattes de cheveux donne une idée claire de la personnalité de la camarade Ri Kye Sun, révolutionnaire par excellence. Ces nattes me font penser à la candeur et à la fermeté de

nos mères et sœurs, à celles des femmes révolutionnaires coréennes.

Les Coréennes sont fermes sous une apparence douce. La révolution antijaponaise m'en a convaincu. Les nattes de cheveux de Ri Kye Sun sont un symbole de la fermeté des femmes révolutionnaires coréennes.

Cela est arrivé lorsque je luttais dans la clandestinité en Mandchourie. Une fois, ma mère a étendu dans mes chaussures sa natte de cheveux dont elle avait grand soin depuis les années de sa vie en Corée. Un jour de grand froid en plein hiver, je marchais à travers un désert sous une violente tempête de neige, lorsque je me suis aperçu que je n'avais pas froid aux pieds. Plus je marchais, plus je sentais la plante de mes pieds s'échauffer. Arrivé à destination, j'ai ôté mes chaussures et y ai trouvé une natte de cheveux.

J'ai pensé alors que l'affection de la mère est la plus tendre de toutes les affections humaines. La natte de cheveux de ma mère symbolisait à mes yeux la tendresse maternelle.

A l'époque où le gouvernement provisoire coréen à Shanghai et différentes organisations indépendantistes apparues en Chine du Nord-Est, notamment le *Jong-ui-bu,* le *Chamui-bu* et le *Sinmin-bu,* percevaient des contributions sur les populations, j'ai entendu dire que bon nombre de femmes coréennes coupaient et vendaient leurs nattes de cheveux pour payer ces contributions à seule fin de participer à l'indépendance nationale. Nattes de cheveux qui témoignaient de leur patriotisme.

Si, en évoquant Ri Kye Sun, je parle de ses nattes de cheveux, c'est que cette histoire donne, à elle seule, une idée claire de sa personnalité.

Kim I1 et Pak Yong Sun connaissaient bien Ri Kye Sun, car ils avaient combattu avec elle. Si vous voulez en savoir long sur son compte, vous pourrez vous en rapporter à eux. Certains disaient

n'avoir pas envie de s'adresser au premier vice-président du Conseil des ministres Kim Il, parce qu'il est trop taciturne. Ils ne le connaissent pas au juste; il n'aime pas parler de lui-même, mais il parle volontiers des autres pour faire leur éloge.

C'est Ri Ji Chun, son frère aîné, qui avait poussé Ri Kye Sun à rejoindre la révolution. Il s'est engagé dans la lutte révolutionnaire sous notre direction lors de ses études dans une école normale à Jilin alors que je fréquentais le Lycée Yuwen. Plus tard, il regagnera Helong où habitaient ses parents et y dirigera les Jeunesses communistes, avant d'être arrêté et fusillé par l'ennemi. Ce dernier a fait brûler son corps; on dirait qu'il a été tué par deux fois.

Ri Kye Sun a appris la mort de son frère dans la zone de guérilla, à Yulangcun.

Le lendemain au petit matin, ayant défait le chignon de sa chevelure, elle l'a coupé avec des ciseaux pour en faire des nattes, et elle les a envoyées à sa mère avec une lettre:

«Chère maman, comme tu dois être affligée d'apprendre la mort de mon frère, alors que je ne suis pas près de toi!

«Mais, ne sois pas triste... Je t'en prie, ne montre pas tes larmes à l'ennemi...

«Chère maman, je t'envoie les nattes de mes cheveux. Je serai loin de toi pendant longtemps encore. Regarde ces nattes comme si tu voyais ta fille! Je souhaite de tout cœur que tu te portes bien jusqu'à ce que triomphe notre révolution.»

Cela a été l'ultime adieu qu'elle a adressé à sa mère, déterminée qu'elle était à consacrer sa vie à la révolution.

Aux dires de Pak Yong Sun qui a pendant des années milité dans la clandestinité à Helong, Ri Kye Sun s'était montrée, dès son enfance, très sensible à la révolution et avait manifesté une vive intelligence, et cela lui avait valu l'affection générale.

En été 1933, l'organisation du parti l'a envoyée en mission clandestine à Longjing. Elle devait y rétablir les organisations clandestines détruites et en créer de nouvelles. Le secteur de Longjing, un des plus importants centres administratifs de l'ennemi, fourmillait de soldats, d'agents de police et de mouchards. Les services d'espionnage y avaient installé leurs tuyaux un peu partout.

Si l'organisation révolutionnaire de la zone de guérilla y avait envoyé Ri Kye Sun qui n'avait guère d'expérience en matière de travail clandestin, c'est qu'elle lui faisait tout à fait confiance.

A l'époque, la plupart des organisations du parti, de celles de l'Association des femmes, de l'Avant-garde des enfants et autres de masse y avaient été détruites, et tous leurs membres, arrêtés, ou peu s'en fallait.

Déterminée à accomplir sa tâche par ses propres moyens, elle s'est fait engager comme bonne à tout faire dans un restaurant spécialisé dans les plats de nouilles et bien achalandé. Personne ne se doutait que cette simple ouvrière au visage taché de suie qui sentait la campagne était un agent clandestin du parti communiste. Le restaurant était un lieu de rendez-vous idéal.

Ri Kye Sun faisait toutes sortes de besognes, même les plus rebutantes, que le maître lui demandait: elle puisait de l'eau, faisait la lessive, lavait la vaisselle. Le maître se réjouissait qu'un tel trésor lui soit tombé sous la main.

Mais, pour s'acquitter de sa mission, Ri Kye Sun avait besoin d'un emploi qui lui permette de se déplacer dehors toute la journée. Le métier de porteuse de nouilles à domicile était bien à sa convenance. A l'époque, les familles riches ou influentes commandaient ce plat chez elles. Si quelqu'un commandait chez lui des plats de nouilles de fécule de pomme de terre, le porteur les lui livrait à domicile, sur un plateau de bois, avec du potage.

Ri Kye Sun, qui avait gagné la confiance de la femme du maître, a réussi à obtenir ce métier. Tout en travaillant comme porteuse de nouilles, elle essayait de trouver le temps de prendre contact avec les militants du lieu. D'abord, elle a remis en état l'organisation de l'Avant-garde des enfants. Or, la tâche de porteuse n'était pas de tout repos, devant faire des lieues par jour en portant sur la tête son plateau chargé de plusieurs assiettes de nouilles. Un jour, elle pressait le pas pour aller chez un client, avec sa charge sur la tête, quand un car de la police japonaise a foncé sur elle; elle a failli être écrasée et a laissé tomber le plateau, et les assiettes ont éclaté en mille pièces.

Elle en fut rudement grondée par le maître, et on lui a retiré son métier. Au lieu d'être découragée, elle n'a cessé de s'exercer à marcher, jusqu'à minuit passé, dans l'arrière-cour, portant sur la tête un plateau de bois contenant des pierres, supportant la fatigue du travail de la journée.

Son assiduité a fini par attendrir le maître.

Ri Kye Sun avait alors dans les 17 ans.

Les combattantes de notre armée révolutionnaire ont commencé leurs activités politiques dès l'âge de 15 ou 16 ans. Bien qu'âgées de moins de vingt ans, elles savaient haranguer les masses, accomplir des missions dans la zone ennemie et mettre sur pied des organisations. A cet âge, elles comprenaient bien les choses du monde. Elles étaient plus précoces que les jeunes d'aujourd'hui, parce qu'elles avaient grandi aux prises avec les difficultés engendrées par la colonisation de leur pays.

Mais on ne peut pas dire que tous ceux qui ont connu de grandes épreuves deviennent des éléments avancés et des combattants révolutionnaires. Ce qui compte, c'est la mentalité. C'est la formation idéologique qui permet de se rallier tôt à la révolution et de la servir

loyalement. Un homme qui n'est pas idéologiquement sain ne peut faire la révolution. Ri Kye Sun a pu rester fidèle à la révolution parce qu'elle était inspirée par des idées avancées.

De nos jours, certains refusent d'écouter les jeunes d'une vingtaine d'années en les considérant comme des blancs-becs.

Assez nombreux sont parmi les employés du service du personnel ceux qui traitent de béjaunes ceux qui ont moins de trente ans. Ils croient à tort qu'il faut avoir de trente à cinquante ans pour devenir cadre. Or, même des jeunes de moins de 30 ans peuvent très bien assumer des postes de responsabilité. Je m'en suis bien rendu compte quand, au lendemain de la Libération, nous œuvrions à la mise sur pied du parti, de l'Etat et de l'armée.

A l'époque de la révolution antijaponaise, des jeunes entre vingt et trente ans ont été secrétaires de comité de district ou de province du parti, ou chef de division ou d'armée. C'est à cet âge que j'ai commandé l'armée révolutionnaire. Le refus de nommer cadres les jeunes gens risque d'entraîner le vieillissement des rangs de nos cadres et, par conséquent, le ralentissement du rythme de notre progression. Il faut combiner judicieusement, dans l'encadrement, les vieux, les personnes d'âge moyen et les jeunes gens.

Ri Kye Sun a défrayé les conversations en Mandchourie de l'Est quand son mari, Kim Il Hwan, secrétaire du comité du parti du district de Helong, avait été exécuté par les chauvinistes, sous la fausse inculpation d'appartenir au *Minsaengdan*. Les gens de la région de Jiandao se sont accordés alors pour maudire et clouer au pilori les auteurs de cet assassinat, en plaignant tous par contre sa veuve.

Beaucoup d'entre eux craignaient que, désabusée sur le compte de la direction du parti de la Mandchourie de l'Est, elle n'abandonnât la révolution ou ne quittât la zone de guérilla.

D'autant plus que bon nombre de militants et de partisans de la région de Jiandao, écœurés par la folie gauchiste de cette direction, avaient quitté la zone de guérilla. Tant il est vrai que la campagne contre le *Minsaengdan* menée d'une manière gauchiste avait discrédité les communistes.

Une autre femme aurait quitté la zone de guérilla, éprouvant de la répugnance pour la révolution ou, du moins, découragée, aurait passé son temps à se plaindre de son malheur. Mais Ri Kye Sun, faisant un effort suprême sur elle-même, s'est relevée et a redoublé de zèle pour s'acquitter au mieux de sa mission; elle voulait apporter par là sa contribution à la révolution et, du même coup, prouver que son mari avait été innocent et scrupuleux, qu'il avait vécu irréprochablement, de façon à ne pas rougir devant la révolution.

La zone de guérilla de Chechangzi souffrait d'une disette générale, quand Ri Kye Sun s'est vue enceinte. Elle devait être bien nourrie.

Cependant, elle s'est préoccupée moins de sa propre condition et de celle de l'enfant qu'elle attendait que du sort de la population de la zone de guérilla qui tombait d'inanition: chaque jour, elle a cueilli des légumes sauvages et de l'aubier d'arbre pour tenter de sauver les gens; quand les ressources se sont épuisées à cet égard, elle a attrapé des grenouilles et ramassé des œufs de ces batraciens.

Plus tard, elle a mis au monde une fille, mais elle n'avait pas de lait.

Pour plus de malheur, la zone de guérilla venait d'être dissoute. Elle a été obligée de confier sa petite fille à sa belle-mère qui partait pour la zone ennemie, et elle-même s'est enrôlée dans l'armée de guérilla. La nouveau-née était l'enfant posthume de Kim Il Hwan.

La séparation entre la mère et la fille a été bouleversante: l'enfant

qui n'avait que deux ans se débattait, s'accrochait à sa mère pour ne pas la laisser partir, tandis que sa belle-mère pleurait. Ri Kye Sun, écrasée de chagrin, est revenue à plusieurs reprises sur ses pas, éclatant finalement en sanglots, sa petite fille contre sa poitrine. La scène faisait peine à voir.

La dissolution des zones de guérilla a dispersé toutes les familles, les proches parents, les amis et les compagnons d'armes révolutionnaires, qui, comme Ri Kye Sun et sa fille, se sont vus réduits à se séparer en pleurant.

La belle-mère de Ri Kye Sun a connu toutes les amertumes du monde pour élever sa petite-fille. On ne peut pas nourrir un bébé que du lait des voisines. Elle a fini par imaginer de mastiquer du blé ou du maïs pour ensuite le mettre dans la bouche du bébé.

Bref, Ri Kye Sun a connu bien des malheurs dépassant les forces d'une femme ordinaire, avant de prendre les armes à la main. Elle a rejoint notre unité à Fusong.

A peu de temps de là, nous l'avons envoyée dans l'hôpital de l'intendance: elle était atteinte d'engelures si graves qu'elle ne pouvait servir dans une unité combattante. Tout d'abord, elle a refusé d'aller à l'hôpital, et, en larmes, elle nous a supplié de lui permettre de rester.

Je m'y suis opposé; je lui ai expliqué: «Vous vous obstinez. Parce que vous ne vous doutez pas de la gravité des suites des engelures. Vous aurez dans l'avenir tout le temps de combattre que vous voudrez. Mais pour le moment, allez vous faire soigner à l'hôpital. Mon père est mort à cause de ses engelures. Si vous laissez évoluer vos engelures jusqu'à ce que tous les orteils malades tombent et que vous soyez vraiment infirme, que deviendrez-vous? Imaginez-vous gravement handicapée, vous aidant d'une canne!» Elle a fini par accepter à contrecœur.

L'hôpital de l'intendance se trouvait dans le camp secret de Heixiazigou, non loin du mont Paektu. Le jour de l'an du calendrier lunaire de 1937, j'ai eu l'occasion d'inspecter les camps secrets de l'intendance du secteur du mont Heng. C'est justement ce jour de l'an que les camarades de l'atelier de réparation d'armes de Pak Yong Sun ont fabriqué avec une boîte de fer-blanc une presse à nouilles pour me servir une assiette de ce plat préparé avec de la fécule de pomme de terre.

Quand nous sommes arrivés à l'hôpital, Ri Kye Sun s'affairait à préparer notre dîner. Le médecin Song m'a appris que, non contente de se faire soigner, elle se surmenait en s'imposant des tâches de garde-malades et de cantinière.

Avant de quitter l'hôpital, je lui ai conseillé de ne s'occuper de rien d'autre que de guérir, car, sinon, lui ai-je dit d'un ton que je voulais menaçant, elle ne pourrait jamais se rétablir.

Je ne devais plus la revoir. Tout ce que j'ai fait pour le personnel de l'hôpital et les malades, c'est de leur avoir envoyé à plusieurs reprises des lettres, des vivres et autres articles par l'intermédiaire de nos agents de liaison.

L'ennemi a profité de notre brève absence de la région du mont Paektu pour lancer ses «troupes punitives» contre les camps secrets de notre intendance. L'hôpital sous la responsabilité du médecin Song n'a pas été épargné; une troupe ennemie l'a surpris. Dans un combat acharné, Pak Sun Il est tombé, et Ri Kye Sun, faite prisonnière, a été emmenée au district de Changbai; Ri Tu Su a été le seul rescapé.

Ignorant ce qui s'était passé à l'hôpital, j'y ai envoyé Kim Jong Phil et Han Cho Nam avec des vivres, pour faire revenir tous les malades en les présumant guéris. Nos deux hommes sont revenus avec une seule personne, Ri Tu Su, qui était défiguré si horriblement

qu'on eût du mal à discerner en lui un homme ou un animal. C'est alors que nous avons pris connaissance du malheur qui était arrivé à l'hôpital.

J'ai expédié en tous sens des groupes de reconnaissance afin d'obtenir des renseignements sur le sort de Ri Kye Sun. Tous les groupes ont apporté la triste nouvelle qu'elle avait été fusillée par l'ennemi, une dizaine de jours après son arrestation. Quelques-uns d'entre eux avaient même rencontré des habitants de Changbai qui avaient été témoins de l'exécution.

C'était un jour de marché. L'ennemi avait annoncé qu'une femme de l'armée communiste qui avait «retourné sa veste» allait faire un discours pour se repentir de son «crime», et il avait fait rassembler les habitants dans la cour d'une école. Il y avait amené même tous les marchands qui venaient de Hyesan.

Pourquoi Ri Kye Sun a-t-elle demandé à l'ennemi une occasion de parler en public? C'est là qu'il faut trouver la vraie personnalité de la communiste qu'était Ri Kye Sun. Elle a dû vouloir faire ses adieux à la population et propager parmi elle les idées révolutionnaires antijaponaises. Si elle avait prononcé un mot pour se repentir, l'ennemi eût pu lui laisser la vie sauve. Mais elle n'en a pas fait autant, car elle ne voulait pas vivre lâchement. Elle était décidée à braver la mort. Qui est prêt à se sacrifier ne craint pas les baïonnettes ni n'hésite à dire ce qu'il veut.

Dans son discours, elle a dit en substance: «Je vais mourir, mais l'Armée révolutionnaire populaire coréenne vivra toujours aussi bien que son Commandant. Aucune force au monde ne pourra vaincre cette armée. Le jour approche où l'impérialisme japonais aura péri et où notre patrie sera libre. Je vous invite, vous tous, à faire bloc et à s'engager dans la résistance aux Japonais en bravant leur répression.»

Ainsi, jusqu'au dernier moment de sa vie, elle a fait tout son possible pour s'acquitter de sa mission de serviteur dévoué du peuple, d'éducatrice et de propagandiste pour celui-ci.

On imagine combien l'ennemi a été stupéfait d'entendre cette femme de l'armée communiste parler en faveur de la révolution et inciter le peuple à la lutte antijaponaise, elle qu'il avait cru vouloir se repentir de son passé.

Les gens de Changbai s'en souviennent aujourd'hui encore. Son discours a dû les secouer.

Sa mort héroïque l'a rendue célèbre. Son dernier moment a marqué l'apogée de sa vie. L'apogée d'une vie, c'est la période où la force morale et l'activité atteignent leur point le plus élevé chez un homme. Cette période arrive différemment selon les individus: elle arrive chez certains à vingt et quelques ans, chez d'autres à cinquante ans, chez d'autres encore à soixante ou soixante-dix ans.

L'histoire retiendra pour toujours les noms des personnes qui, comme Ri Kye Sun et Choe Hui Suk, ont terminé leur vie en faisant preuve d'une force d'âme exceptionnelle, et non ceux des gens qui ont fait beaucoup parler d'eux pendant une certaine période de leur vie et qui, ayant perdu leur réputation à mi-chemin, ont fini bassement.

C'est justement pour cette raison que je n'oublie pas Ri Kye Sun. Nous pouvons être fiers, à la face du monde entier, d'avoir eu une aussi digne combattante qu'elle. Sa vie héroïque fournirait matière à un bon roman ou à un bon film révolutionnaires. Ri Kye Sun a été une véritable fille de la nation coréenne, la révolutionnaire par excellence.

Pendant longtemps, sa mère a beaucoup souffert d'être sans nouvelles de sa petite-fille. Ce n'est qu'après la dernière guerre qu'elle l'a retrouvée alors que cette dernière faisait ses études à

l'Université Kim Il Sung; elle lui a alors remis les nattes de cheveux de sa mère. Ces nattes qui ont été transmises d'une personne à une autre au cours de trois générations dans cette famille sont plus que ce que désigne ce nom, ce sont un symbole de la vie brillante de la martyre Ri Kye Sun. La fille qui s'était séparée de sa mère à deux ans et qui, par conséquent, ne s'en rappelait ni le visage ni la voix croyait cependant retrouver dans ces nattes de cheveux l'image de sa mère. Quelles retrouvailles dramatiques avec sa mère! Elle a laissé libre cours à ses larmes, frottant ses joues contre ces cheveux.

Aujourd'hui, la fille de Ri Kye Sun se dévoue à notre œuvre révolutionnaire à laquelle ses parents ont donné leur vie.

On n'en finirait pas de raconter les prouesses des femmes qui ont sacrifié leur vie pour défendre la révolution et sauvegarder leur dignité et leur foi de révolutionnaires.

Que les femmes fassent tourner l'une des deux roues du char de la révolution, comme je le dis, ne repose pas sur une notion abstraite, mais bien sur l'histoire d'une révolution antijaponaise sanglante et sur mon expérience de partisan et de témoin du mouvement pour l'émancipation des femmes dans notre pays.

CHAPITRE XXI

Nos opérations de conversion en grandes formations

Une visiteuse au camp secret

Liu l'Interprète, propriétaire foncier chinois

Face aux «troupes punitives» fortes de plusieurs centaines de milliers d'hommes

O Jung Hup et son 7e régiment

Un homme du Phyong-an

«Défendons par les armes l'Union soviétique!»

La fin de la «troupe punitive de Maeda»

Juillet 1939–mars 1940

1. Une visiteuse au camp secret

L'automne 1956.

Le secrétaire du camarade Kim Il Sung reçut un long coup de fil: le secrétaire général du comité populaire de la province du Hamgyong du Nord lui disait qu'une femme, travaillant à la crèche de la houillère de Hakpho, combattante de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne avant la Libération selon elle, l'avait sollicité de lui permettre d'aller voir le Leader, et il l'avait fait partir pour Pyongyang.

Quelques jours plus tard, la femme en question arriva au siège du Conseil des ministres. Au secrétaire qui lui demandait le motif de sa visite, elle répondit, les larmes aux yeux, d'une voix à peine audible: «Je suis venue le voir parce qu'il me manque tant.»

Comme il devait alors s'occuper d'une délégation étrangère, le camarade Kim Il Sung avait un emploi du temps surchargé. Une fois son travail avec la délégation étrangère terminé, son secrétaire lui fit un rapport détaillé de cette visite inopinée. «Ji Sun Ok, la femme de Kang Hung Sok? Ah, elle est donc en vie!» s'écria alors le Leader, avant de se plonger dans ses souvenirs.

Qui était Ji Sun Ok?

Voici ce qu'il dit à son sujet en mai 1972 lors de sa visite du Musée de la révolution coréenne, puis en mars 1976 en assistant à la représentation de l'épopée chantée et dansée *les Opérations de conversion en grandes formations* et enfin en octobre 1985 lors de sa visite du Cimetière des martyrs de la révolution du mont Taesong.

C'était sans doute en été 1939, car cela s'est produit alors que, après nos opérations victorieuses dans le secteur de Musan, je m'occupais spécialement du 8e régiment tout en menant des activités militaires et politiques au nord-est du mont Paektu.

Un jour, O Jung Hup, chef du 7e régiment, est venu me rapporter la situation de son unité. Avant de terminer son rapport, il m'a dit qu'il venait d'amener au camp secret du 8e régiment la femme de Kang Hung Sok qu'il avait rencontrée sur le cours supérieur de la

rivière Wukou en venant au Quartier général. C'était Ji Sun Ok.

Sa venue motivée, selon elle, par son désir de revoir son mari, a soulevé l'admiration générale. En effet, son arrivée dans notre camp secret attestait la force de son amour.

Les régions montagneuses des bassins du Songhuajiang et de la rivière Wukou étaient alors une zone de guerre de guérilla dangereuse; elles grouillaient de militaires, de policiers et d'espions ennemis; tout homme qui s'y hasardait risquait de recevoir une balle perdue ou d'être accusé d'«intelligence avec les bandits» et puni. Et Ji Sun Ok était venue seule chercher son mari, bravant tout ce grave danger. Décidément, il y avait de quoi s'émerveiller.

Son mari, Kang Hung Sok, avait la réputation d'être un tireur d'élite et aussi un bon mari. Il avait dans son havresac, disait-on, plusieurs lettres destinées à sa femme. Il s'était marié avant d'avoir vingt ans, et, sitôt après, il avait quitté la maison pour s'engager dans la lutte révolutionnaire. Depuis, environ dix ans s'étaient écoulés sans qu'il eût eu l'occasion de revoir sa femme. Et elle le regrettait beaucoup.

Nous saurons plus tard que les impérialistes japonais, mis au courant de cette situation par leurs services de renseignements, avaient forcé Ji Sun Ok, au moyen du chantage, à faire de l'espionnage.

De toute façon, les retrouvailles des époux allaient être émouvantes, de nature à réjouir tout le monde.

Kang Hung Sok était alors parti pour se procurer des vivres, et nous lui avons dépêché l'ordre de regagner le Quartier général.

En attendant, j'ai reçu Ji Sun Ok; c'était une femme courtoise, aux allures décentes. J'ai pris le déjeuner avec elle, et nos camarades l'ont invitée à bien se servir d'ombres, car c'était, disaient-ils, le Général qui les avait péchés à la ligne spécialement à son intention.

Mais elle a paru en être fort étonnée. Et, chose étrange, elle n'a pris que quelques bouchées malgré nos invitations réitérées.

J'ai désigné une combattante pour lui tenir compagnie. En partageant une même couverture, elles ont passé toute la nuit à bavarder.

En attendant les retrouvailles du couple, tous les combattants et combattantes en parlaient avec animation comme s'il s'agissait d'un grand événement. En effet, comme c'était, pour nous, la première surprise du genre depuis bientôt dix ans d'âpre lutte armée, je ne pouvais m'empêcher, moi non plus, de m'en réjouir, j'étais prêt à les féliciter de tout mon cœur. Tout le monde attendait avec impatience le retour de son mari.

Or, depuis que j'avais vu Ji Sun Ok, une question m'intriguait: comment avait-elle su où se trouvait son mari, pour venir le chercher dans ces montagnes où la mort était à l'affût? Autrement dit, comment avait-elle pu repérer, sans se tromper, où se trouvait notre unité? D'ailleurs nos camarades qui s'étaient entretenus avec elle ont signalé qu'elle tenait des propos contradictoires.

Le troisième ou quatrième jour depuis son arrivée, O Jung Hup et O Paek Ryong sont accourus me voir, à bout de souffle. Le premier m'a présenté un rapport qui faisait l'effet d'un véritable coup de tonnerre; il se reprochait d'avoir amené au Quartier général une espionne des Japonais, sans même avoir pris soin de l'identifier, aveuglé par des sentiments humains, et il faisait son mea-culpa. Le second s'est récrié: «La femme d'un chef de section de l'armée révolutionnaire devrait soutenir cette armée. Mais, loin de là, elle est devenue une espionne au service des Japonais! Rien ne serait plus vil.» Et il m'a proposé de la passer sans tarder par les armes.

Une nuit, disaient-ils, la combattante qui couchait sous la même tente que Ji Sun Ok et qui trouvait suspects ses gestes et ses propos,

avait examiné la doublure de sa veste, où elle a découvert un sachet de poison. Nos camarades avaient déjà été tellement éprouvés par les tentatives d'empoisonnement de l'ennemi qu'ils savaient détecter sans grand-peine ce genre de ruse.

Je me suis assuré qu'elle ne se savait pas prise en faute, mais qu'elle était surveillée.

J'ai été traumatisé par cette révélation. Un bon moment, j'ai eu de la peine à me calmer. Certes, nous avions fait l'expérience de ce genre de mésaventure: on avait dans le passé décelé dans notre unité des espions à la solde des Japonais et des saboteurs qui s'y étaient faufilés. Et bon nombre de ces espions étaient des gens issus des classes laborieuses qui ne pouvaient rien avoir contre nous. Le fait était que les Japonais n'hésitaient pas à utiliser même des valets de ferme et des ouvriers, gens candides et innocents, dans l'espionnage.

Mais jamais encore une femme dont le mari était combattant de l'armée révolutionnaire, et plus encore chef de section, n'était venue espionner dans notre camp. Il s'agissait sans conteste d'un cas d'une gravité exceptionnelle. Les services d'espionnage et d'intrigues japonais étaient bien malins.

Ayant entendu le rapport de O Jung Hup, j'ai pensé à l'étonnement que la nouvelle causerait à Kang Hung Sok. Tout laissait craindre que la famille ne se désagrégeât.

Malgré l'opposition de O Jung Hup et de O Paek Ryong, j'ai décidé de causer avec Ji Sun Ok.

Cette fois, l'entretien a duré longtemps. Je me suis enquis de la situation de sa famille, des tribulations qu'elle avait connues en voyageant à la recherche de l'armée révolutionnaire, de la situation de ses propres parents.

Spontanément, la conversation est passée au sujet de Kang Hung

Sok. A peine lui ai-je dit que son mari reviendrait de sa mission le lendemain ou le surlendemain qu'elle a éclaté en sanglots, le visage enfoui dans ses mains. Puis elle a défait un coin de la doublure de sa veste et en a retiré un sachet, celui qui contenait le poison. «Respecté Général, ah que Dieu me punisse! Je mérite la mort!» s'est-elle écriée, tremblant de tout son corps.

Je lui ai donné à boire de l'eau afin de l'apaiser. Puis, je lui ai dit: «Heureusement que vous avez fait vos aveux. L'armée révolutionnaire témoigne de l'indulgence envers ceux qui confessent leurs méfaits, surtout que vous êtes la femme de Kang Hung Sok, chef de section. N'ayez pas peur et dites tout ce que vous voulez. Ce qui vous a obligée à devenir espionne, la formation que vous avez reçue par la suite, la mission dont vous avez été investie avant de venir chercher l'armée révolutionnaire.»

Elle a tout avoué et en détail.

Plus tard, O Paek Ryong, témoin de cette scène, racontera.

«Sans doute que mon espérance de vie s'est raccourcie de dix ans à cause de cet incident. Un frisson m'a couru le long de l'échine; j'avais des sueurs froides sur le corps. Puisqu'elle a osé se présenter devant le Général avec du poison! Quel malheur si elle avait glissé le poison dans la marmite ou les bols de riz! Cette petite femme a failli gâcher une fois pour toutes la révolution coréenne. Rien qu'à y penser, on en frissonne.»

Voilà la raison pour laquelle les anciens combattants de la guerre antijaponaise répugnent même à parler de Ji Sun Ok.

Dans un document confidentiel rédigé par le consul japonais à Hunchun, on lit ce qui suit, en ce qui concerne le but et autres données de la mission d'espionnage de Ji Sun Ok:

«Mission:

1. Instructions.

(1) Procéder au travail de désagrégation de l'intérieur après avoir obtenu la conversion de Kang Hung Sok.

(2) Empoisonner des cadres.

(3) A l'interrogatoire chez les partisans, affirmer être entrée dans la montagne pour revoir son mari sous la contrainte de ses parents.

2. Mode de liaison.

Envoyer directement à l'officier supérieur Katada ou à l'officier subalterne Minami

des services spéciaux les renseignements concernant la personne chargée de la mission et les partisans qu'elle aura ralliés.

3. Date, heure et lieu de l'entrée dans la montagne.

Après avoir fait approuver la présente mission par les parents de la personne qui en a été chargée, nous lui avons inculqué les diverses connaissances nécessaires, du 5 au 9 août à Yanji, puis, le 10, nous l'avons fait pénétrer dans le maquis, accompagnée d'un homme de nos services spéciaux, dans les parages de la cote 1088 et de Yilangou, respectivement au sud-ouest et à l'ouest de Menghedong, dans le district de Helong, où des partisans sont censés se trouver cachés — car le 8 août, à 10 h du soir, 120 hommes du gros de l'armée de Kim Il Sung, après avoir attaqué Longzecun dans le district de Helong, se sont éclipsés dans la forêt au sud-ouest.

4. Retour prévu.

Nous estimons nécessaire un délai d'environ 2 ou 3 mois.» («Document confidentiel N° 186 du consulat à Hunchun, le 26 juillet 1940, compte rendu de Kiuchi Tadao, consul à Hunchun.»)

Les services spéciaux japonais avaient surnommé Ji Sun Ok «Saenggan». Ce terme qui provient de l'«art de la guerre de Sun Zi» signifie espion appelé à revenir vivant sans faute. Que l'ennemi l'eût désignée comme «Saenggan» donne à entendre qu'il plaçait un grand espoir en elle. Il est même probable qu'il a voulu faire d'elle une espionne professionnelle.

L'ennemi lui avait dit: «Votre mari, comme il est mitrailleur chez les partisans, a fait beaucoup de mal à l'armée impériale. Même si trois générations de sa famille étaient exterminées, il ne pourrait toujours pas racheter son péché. Mais si vous consentez à aller chercher l'armée communiste, si vous amenez votre mari à se rendre et si vous exécutez la mission dont nous vous aurons chargée, vous recevrez une grosse prime et vous vous la coulerez douce.»

La crainte de voir exterminées trois générations de sa famille avait fini par faire plier Ji Sun Ok. Sa confession m'a serré le cœur, et j'avais pitié d'elle.

L'indignation grondait en moi contre ces impérialistes japonais, vils et scélérats, qui n'hésitaient pas à exploiter jusqu'au sentiment

d'amour innocent des femmes pour nous combattre. En effet, tous les moyens sont bons aux yeux des impérialistes pour étouffer la révolution. Les impérialistes japonais sont allés ainsi, pour disloquer les rangs des révolutionnaires, jusqu'à exploiter l'amour entre parents et enfants, entre maris et femmes, entre frères, et entre maîtres et disciples. Ils ont tenté d'anéantir l'âme du peuple coréen et de détruire jusqu'à ses sentiments humains, pour l'abrutir.

Si notre lutte armée avait pour but de récupérer le territoire et la souveraineté du pays que les forces étrangères nous avaient enlevés, elle n'en était pas moins une guerre contre des fauves pour défendre l'être humain et sauvegarder tout ce qu'il y avait d'humain.

C'est dans la nature des impérialistes que de chercher à déformer, à mutiler et à abrutir l'être humain. Abrutir, parce que c'est cela qu'ils tentaient en faisant d'une femme une espionne, en la contraignant à contrecarrer la cause que servait son mari et à empoisonner le Commandant et les compagnons d'armes de celui-ci.

De nos jours, tout le monde sur notre planète parle des pollutions. En effet, c'est là un casse-tête de l'humanité. Mais un autre danger plus grave encore plane sur nous: les tentatives de destruction de la morale et de dégradation des êtres humains que les impérialistes ne font qu'intensifier. Il y a de redoutables égouts et dépôts d'ordures où les impérialistes et leurs valets engendrent sans cesse des bêtes sauvages à la figure humaine, des infirmes et des mutilés sur le plan moral. Plus que tout, la dégradation de l'homme freine le progrès de l'histoire.

J'ai tenté de consoler Ji Sun Ok qui pleurait, tombée à genoux: «Allons, ne vous en faites pas. C'est un peu tard, il est vrai, que vous vous êtes repentie, mais nous ne vous reprochons rien. Vous avez commis la faute sous la menace de mort, n'est-ce pas? Levez-vous donc.»

Aussitôt la nouvelle de la mission d'espionnage de Ji Sun Ok a fait le tour du camp secret, et tout le monde a ouvert des yeux ronds. J'avais voulu tenir en secret l'affaire, mais O Jung Hup et O Paek Ryong l'avaient rendue publique pour aiguiser la vigilance générale en vue de la sécurité de notre unité.

Kang Hung Sok, lui, de retour au Quartier général, a été très surpris de voir ses compagnons d'armes chuchoter entre eux; il n'a pas tardé à avoir vent du fait. Aussitôt, le pistolet au poing, il s'est précipité de-ci de-là, à la recherche de sa femme qu'il disait vouloir achever lui-même.

Cela risquait de finir mal; je l'ai raisonné et l'ai renvoyé dans la vallée de Hongqihe où cantonnait son régiment. J'avais le cœur serré d'empêcher les deux époux de se revoir après tant d'années de séparation.

On pouvait bien comprendre le sentiment de Kang Hung Sok. Même le commandant d'armée Chen Hanzhang avait failli user de violence à l'égard de son père venu le persuader de se rendre.

Une année, An Kil, qui était pourtant si généreux et si bienveillant, avait voulu exécuter de sa propre main un de ses proches parents venu l'inciter à tourner casaque. C'est à peine si l'on était parvenu à l'en dissuader.

Chaque fois qu'une aventure de ce genre nous est arrivée, j'ai cru utile d'insister: «Gare au fusil! Si les hommes d'une armée appelée à combattre pour le bien du peuple tiraient sur leurs parents sous prétexte de respecter les principes révolutionnaires, qui la soutiendrait? Que nous tous agissions comme vous et que nous nous combattions entre père et fils, entre frères, voilà justement ce que souhaite l'ennemi. Mettez-vous bien cela en tête et ne faites pas à votre fantaisie.»

Pourtant, ce genre d'admonestation n'avait pas eu prise sur Kang

Hung Sok.

Pendant un certain temps, la plupart des hommes au camp secret se sont méfiés de Ji Sun Ok, allant parfois jusqu'à réclamer qu'on la punisse sévèrement.

Toutefois, j'avais confiance en elle. Si elle avait accepté une mission d'espionnage, c'était pour sauver sa famille et ses parents; si elle s'était fait une idée fausse de l'armée révolutionnaire, c'était sous le coup de la menace et de la propagande mensongère de l'ennemi. Quand on n'a pas la conscience de classe éveillée, on risque comme elle de tomber dans un piège. Du reste, elle n'avait pas bénéficié de formation systématique dans le cadre d'une organisation révolutionnaire. Cependant, aussitôt qu'elle avait su ce que nous étions, moi et notre armée, elle avait confessé son forfait au péril de sa vie. Si elle avait vraiment eu de mauvaises intentions, elle aurait, loin de faire des aveux, glissé le poison dans nos aliments. Les occasions ne lui en avaient pas manqué. Mais elle a préféré, bien que tardivement, se confesser. Une personne comme elle finit par se rallier à nous, et non pas à l'ennemi.

Un jour, le camarade Kim Chaek m'a raconté l'assassinat de Ri Kye Dong. Celui-ci, militant du parti de longue date, un temps son compagnon de prison, avait organisé, avec lui, la troupe de partisans de Zhuhe. Ancien élève de l'école militaire de Yunnan, il avait dirigé des combats de façon brillante. Or, cet excellent cadre militaire et politique avait été assassiné par un espion nommé Zhou Guangya qui s'était infiltré dans l'armée de guérilla et était parvenu à obtenir le poste de chef du secrétariat dans une unité de partisans. Cet agent a profité du relâchement de la discipline pour perpétrer son crime.

A en juger par cet exemple, la méfiance que nourrissaient nos partisans à l'égard de Ji Sun Ok n'était pas exagérée.

Néanmoins, je lui ai pardonné, parce que ses aveux m'avaient

révélé sa conscience. Si l'homme est l'être le plus évolué au monde, c'est qu'il est doué de la raison, de la conscience, de la moralité et du sentiment du devoir. Privé de la conscience, l'homme ne vaut rien. Une fois la conscience souillée, il perd toute sa valeur en tant qu'être social.

Ji Sun Ok avait un temps laissé sa conscience se salir, mais, au bout d'un âpre combat intérieur, elle s'était reprise et avait purifié son âme. Elle avait avoué ses torts, animée de bons sentiments à notre égard. Si l'homme risque facilement de tomber dans un gouffre, il est difficile d'en sortir. Ji Sun Ok avait réussi à s'en tirer grâce à l'effort suprême qu'elle avait fait sur elle-même, et aidée par nous. C'était signe qu'elle avait la force de s'amender. Pourquoi alors repousser dans le gouffre cette femme d'ores et déjà repentante et décidée à repartir de zéro?

La révolution a pour but, entre autres, de sauvegarder la conscience de l'homme et de l'honorer. Et je désirais protéger cette conscience en Ji Sun Ok.

Les impérialistes japonais cherchaient à isoler les révolutionnaires de leur famille. Ils tenaient à écraser par tous les moyens nos forces patriotiques, à les diviser et à les détruire les unes après les autres. C'était là leur stratégie invariable. Et ils ont voulu exploiter dans leur «campagne pour la conversion» jusqu'aux liens du sang de notre nation. Pour isoler les communistes des masses populaires—c'était leur objectif final—, ils ont employé différents procédés, dont l'un des pires était d'amener les membres d'une famille à se méfier les uns des autres, à se haïr et à s'entredéchirer.

Rien n'aurait été plus stupide que de nous laisser prendre aux ruses de l'ennemi que nous connaissions bel et bien. Voilà pourquoi nous avons décidé de pardonner et de permettre de faire peau neuve à ceux qui avaient été chargés d'une mission d'espionnage par

l'ennemi, tant qu'ils n'avaient pas commis de crime de haute trahison.

Une fois, un espion envoyé par le gouvernement général japonais en Corée était venu nous trouver, se faisant passer pour un chrétien; il nous apportait quelques sacs de farine de blé de Corée comme présent, disait-il, à l'armée révolutionnaire qui combattait dans de dures conditions sous des cieux étrangers; elle pourrait s'en servir pour se préparer des *mandu.*

J'avais ordonné aux cuisinières de faire des *mandu* de la totalité de cette farine. Peu de temps après, une cuisinière s'est présentée à moi avec un plat de *mandu.* J'ai invité l'homme à se servir, qui a décliné mon offre. Comme j'ai réitéré mon invitation, il a blêmi: la farine contenait du poison.

Je l'ai admonesté sévèrement: «Quelle rancune avez-vous contre nous pour vouloir attenter à notre vie, nous qui peinons, loin de nos foyers, pour récupérer le pays? Si vous êtes né Coréen, vous devez vous conduire de façon digne de ce nom. Pourquoi vivre aussi mesquinement? Vous devez faire un retour sur vous et recommencer de zéro, il n'est pas encore trop tard.» Et nous l'avions hébergé dans une hutte et lui avions fait faire bonne chère, avant de le laisser s'en retourner. Plus tard, une certaine revue relatera l'épisode.

Malgré O Paek Ryong, j'ai fait Ji Sun Ok rester au camp secret pour lui donner une formation, et, quelque temps après, je l'ai affectée à l'équipe de couturières. En effet, on y manquait de bras alors qu'elle devait confectionner les 600 uniformes nécessaires pour nos opérations de conversion en grandes formations. Quoi qu'il en soit, la nouvelle nomination n'a pas réjoui cette équipe. Kang Wi Ryong, par exemple, qui en faisait partie momentanément, s'en montrait mécontent.

J'ai dit à Choe Hui Suk et autres combattantes, membres du parti,

de traiter gentiment Ji Sun Ok et de veiller avec soin à sa formation, et elles n'y ont pas manqué.

Après le *Chusok,* en partant pour Hualazi, j'y ai fait venir Kang Hung Sok de la vallée de Hongqihe.

Enfin la forêt vierge de Hualazi a assisté aux retrouvailles tant attendues des deux époux.

Nous sommes restés là quelque temps à organiser les études militaires et politiques des partisans. Ji Sun Ok s'est appliquée aux études en se servant des ouvrages que nous avions rédigés. Ayant déjà reçu l'instruction primaire, elle était assez lettrée. Plus tard, lors de notre déplacement, elle nous a suivis avec courage tout en nous préparant les repas. La vie lui était certes dure et insolite, mais un sourire joyeux lui épanouissait toujours le visage.

Les choses allaient bien, quand, brusquement, elles ont tourné au tragique: Kang Hung Sok avait été tué à notre vif regret lors de la bataille de Liukesong.

Au début, nous avons caché le fait à Ji Sun Ok, incapable, à nos yeux, de tenir le coup.

Pendant la marche, elle fixait de temps en temps la mitrailleuse que portait Kim Un Sin, mais qu'elle savait être celle de son mari. Nos camarades lui ont dit que son mari l'avait remise à Kim Un Sin avant de partir en mission locale, mais ce mensonge n'allait pourtant pas tenir.

Après la bataille de Liukesong, nous avons organisé dans une forêt du bassin du Songhuajiang une représentation artistique, et j'ai trouvé Ji Sun Ok triste.

J'ai jugé donc inconvenant de la retenir davantage dans notre armée alors qu'elle avait perdu son mari. Du reste, son absence risquait de causer un malheur à ses parents. Aussi l'avons-nous fait rentrer chez elle.

Avant son départ, nous lui avons donné une somme d'argent pour le voyage, sans oublier de la faire accompagner par un guide. Je la revois encore qui s'éloignait dans la forêt, tournant de temps à autre ses regards vers moi.

Après le cessez-le-feu, un jour, j'ai appris qu'elle était venue me voir. Mais j'avais alors un emploi du temps trop chargé pour la recevoir; elle a dû en être très affligée. Par la suite encore, je n'ai pas trouvé le temps. Du reste, plus d'une personne est venue à Pyongyang me voir, mais a dû s'en retourner sans y être parvenue.

Comme Ji Sun Ok a osé venir me voir, elle ne s'était plus rendue coupable, pensé-je, envers la patrie et la nation depuis notre séparation. Bien sûr, si je l'avais alors reçue, j'aurais pu entendre un récit détaillé de la vie qu'elle avait menée depuis. Heureusement, j'ai pu saisir les grandes lignes de sa conduite dans un livre intitulé: *Documentation sur l'histoire contemporaine* que les camarades du service intéressé m'ont fait parvenir. Ce livre m'a permis de juger de son comportement, après son retour, devant l'ennemi qui l'avait envoyée à notre camp secret, ainsi que des explications qu'elle lui avait données sur la vie interne de l'armée révolutionnaire.

Le compte rendu que Kiuchi, consul japonais à Hunchun, avait envoyé à son supérieur révélait ceci: «Dans l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, les cadres, tous convaincus, s'emploient constamment à la victoire de la révolution, et les soldats, séduits par ce comportement, ont une confiance totale en eux et obéissent volontiers à leurs ordres, ce qui y facilite l'exécution de toutes tâches − Si la 2^{e} colonne a le moral excellent et manifeste un solide esprit de corps, c'est que son Commandant Kim Il Sung est pénétré d'un communisme attaché aux intérêts nationaux, qu'il est opiniâtre, bien portant et, de plus, très habile dans l'exercice de son contrôle.»

Une description assez objective de la situation de notre unité, je

pense. Cela signifie que Ji Sun Ok a donné une explication exacte et impartiale de la vie de notre armée et de la mentalité des partisans.

Pour savoir comment l'ennemi l'a traitée après son retour, il suffit de lire les passages du compte rendu que voici:

«─Avis et dispositions prises

l. Avis

(1) La déclaration de la personne mentionnée est bien acceptable parce que logique à la lumière de la situation actuelle; cependant, étant donné que le poison qu'elle portait sur elle a été découvert dès le début de son entrée dans le maquis, mais qu'elle a pu rester plus d'un an dans la troupe de bandits avant d'être relâchée saine et sauve, sans avoir subi aucune punition, nous pensons à un retour machiné par l'armée de guérilla. Aussi faut-il être très attentif à ses paroles et à ses actes ultérieurs.

…

2. Dispositions prises

(1) Ji Sun Ok a été remise entre les mains de Katada, chef de l'équipe d'opérations spéciales à Antu, laquelle la surveille secrètement en cherchant à la prendre par la douceur et à la soumettre à un interrogatoire supplémentaire, en supposant qu'elle a fait un retour forcé, et la chargera d'une autre mission spéciale.» («Document confidentiel N° 186 du consulat à Hunchun, le 26 juillet 1940, compte rendu de Kiuchi Tadao, consul à Hunchun.»)

Les Japonais se sont inquiétés fort de savoir comment Ji Sun Ok avait pu revenir saine et sauve, sans avoir subi de châtiment. Comment auraient-ils pu pénétrer ce mystère, eux qui ne considéraient l'être humain que comme un animal parlant?

Comme je l'ai déjà dit, malgré l'opposition de mes hommes qui préconisaient qu'on la châtie, je lui ai pardonné sans lui demander des comptes. Si nous l'avions condamnée, qu'est-ce qu'il s'en serait suivi? Les membres de la famille de son mari, ainsi que tous ses parents à elle auraient été étiquetés comme réactionnaires.

Notre révolution a pour but, non pas d'anéantir l'homme, mais bien de lui prodiguer amour et protection, de sauvegarder les qualités humaines et de les perfectionner. Il est facile de condamner un homme coupable, mais difficile de le réformer. Quelque difficile

que ce soit, nous devons ouvrir aux fautifs la voie du renouveau, leur faire confiance et les aider à mener une vie authentique digne d'un être humain, Traiter l'homme comme un homme et aider à sa renaissance, c'est là le grand mérite de la révolution.

Si les impérialistes abandonnent les êtres humains, nous devons par contre les secourir en les considérant comme les êtres les plus précieux du monde, et surtout ne pas les délaisser après leur avoir fait confiance. Comme je le dis souvent, l'une des plus grandes qualités du camarade Kim Jong Il est justement de ménager et de chérir l'homme, et de ne jamais délaisser ceux en qui il a eu foi.

Une fois, il a fait remarquer à ses collaborateurs: «Si Napoléon a dit: "Puisque vous me faites confiance, je vous fais confiance", mais je dis: "Puisque je vous fais confiance, vous me ferez confiance."» C'est là sa foi philosophique.

Quand je vois le camarade Kim Jong Il faire confiance au peuple, le chérir et se dévouer pour lui, j'estime n'avoir plus aucun souci à me faire pour l'avenir de notre pays et de notre peuple.

Alors que les impérialistes avaient coutume de dépraver les gens et de mutiler leur vie, notre Leader, le camarade Kim Il Sung, a, par son exemple, enseigné ceci: les communistes sont tenus de ménager et de protéger avec le plus de soin possible l'intégrité politique des gens; les rapports entre hommes doivent reposer sur une noble moralité et un profond sentiment du devoir suivant le principe de l'amour, de la confiance et du secours. C'est là l'éthique sacrée de la révolution coréenne.

2. Liu l'Interprète, propriétaire foncier chinois

Après la Libération, lors d'une audience accordée à Peng Zhen, le camarade Kim Il Sung évoqua avec émotion les années de la lutte armée entreprise en commun par les peuples et les communistes coréens et chinois sous la devise de résistance au Japon.

Peng Zhen donna alors une haute appréciation de la noble amitié de classe et du vif esprit d'internationalisme prolétarien que le peuple et les communistes coréens avaient manifestés dans cette lutte commune pour la libération nationale. A cette occasion, faisant une digression, il fit mention des certificats portant le nom et le sceau de Kim Il Sung, Commandant de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne: de nombreux propriétaires fonciers chinois les lui avaient montrés, lors des opérations pour la libération de la Chine du Nord-Est, comme preuve de leur aide à l'Armée antijaponaise unifiée. Peng Zhen était à l'époque commissaire politique de l'Armée démocratique alliée du Nord-Est.

Plus tard, répondant aux questions posées par les historiographes de la Lutte révolutionnaire antijaponaise à propos de ces certificats, le camarade Kim Il Sung racontera ce qui suit.

Les certificats attestant l'aide apportée à notre armée, et dont vous parlez, me rappellent Liu l'Interprète. Vous pourrez vous en faire une idée quand vous aurez entendu mon récit sur cet homme.

Celui-ci était un très riche Chinois dont nous avions fait la connaissance dans le district de Helong après notre arrivée au nord-est du mont Paektu. Nous avons noué avec lui des rapports aussi étroits qu'avec le Coréen Kim Jong Bu, propriétaire foncier patriote dans le district de Changbai.

Liu Yixian de son vrai nom, il parlait couramment le coréen comme sa langue maternelle et offrait volontiers ses services d'interprète entre Chinois et Coréens. D'où son surnom.

Après notre arrivée au nord-est du mont Paektu, nous avions livré bataille sur la rivière Wukou, puis, après avoir fait le tour du district de Helong, du secteur de Samjang en Corée et du district d'Antu, nous nous étions établis au camp secret sur la rive de la Wukou, d'où nous déployions d'intenses activités politiques et militaires.

Le gros de notre armée étant parti opérer ailleurs, il ne restait au Quartier général que la section de mitrailleurs et la compagnie des gardes du corps. La pénurie de vivres nous gênait pour de bon. Les paysans coréens des alentours étaient si pauvres qu'ils ne pouvaient, malgré leur bonne volonté, nous venir en aide.

Qui pis est, aux dires de nos agents, l'ennemi dans le district de Helong avait répandu, dès notre arrivée, la rumeur selon laquelle l'armée révolutionnaire allait se livrer à des extorsions de riz; et il avait fait entreposer le grain à des endroits déterminés, pour en distribuer tous les deux jours selon la quantité fixée par jour et par personne, et les délégués des villages y venaient prendre le grain avec des charrettes. L'ennemi exigeait par ailleurs que les habitants gardent chez eux deux bouteilles de pétrole à verser sur le grain si l'armée révolutionnaire venait en demander.

Je réfléchissais quant à savoir comment trouver des vivres, quand, un jour, en allant causer avec les habitants d'un village, j'ai rencontré un homme qui était venu s'installer là après la dissolution de la zone de guérilla de Xiaowangqing: c'était lui qui m'a renseigné en détail sur Liu l'Interprète, le riche propriétaire foncier chinois.

Si nous réussissions à le gagner de notre côté, il pourrait bien nous aider à rallier les forces patriotiques antijaponaises locales et nous ravitailler.

Mais Ju Jae Il, Kang Wi Ryong et autres qui avaient vécu dans ce

district avant leur enrôlement ont crié gare, excluant tout espoir de sa part. Ils ont même proposé de le punir dans les règles parce que c'était un ancien chef du corps d'autodéfense et un anticommuniste enragé. C'est qu'ils connaissaient le propriétaire foncier par le menu.

Ils disaient que les Liu habitaient un village au pied du mont Niuxin, à une douzaine de kilomètres du chef-lieu du district. Autant que je m'en souvienne, le village s'appelait Longtancun. Leur maison était imposante, entourée d'une longue muraille quadrilatère en terre surmontée d'un mirador à chaque angle.

L'aîné des Liu, un septuagénaire, se prélassait au château, ne faisant que jouir des honneurs dus à son rang de chef de famille, tandis que Liu l'Interprète, le cadet mais le vrai pilier de la maison, s'occupait des affaires extérieures, notamment des rapports avec les autorités. Le benjamin, Liu Yiqing, aidé de secrétaires, gérait les biens de la famille.

Selon Ri Pong Rok et Pak Jong Suk, anciens combattants de la révolution antijaponaise, les Liu possédaient alors, pour ne parler que de terres, plus d'une centaine d'hectares. Outre cet immense domaine, ils disposaient d'une fabrique d'huile de soja, d'une fabrique de vermicelle chinois et d'une distillerie, ainsi que de plusieurs magasins. Ils tenaient, par exemple, au chef-lieu un grand magasin, un restaurant, un comptoir de vente de sel et autres, qu'ils faisaient administrer par des mandataires, toujours selon les anciens combattants de la révolution antijaponaise.

Réputée pour sa fortune, la famille des Liu l'était aussi pour son anticommunisme. Les partisans originaires du district de Helong disaient des Liu que c'étaient nos pires ennemis. Ils citaient à l'appui de cette affirmation le fils de Liu l'Interprète qui servait dans la police fantoche mandchoue à Helong. Abusant de ses pouvoirs de policier, il tyrannisait, brandissant son fusil, les travailleurs et les métayers embauchés chez lui, tandis que son père

dénonçait à la police ceux qui lui paraissaient avoir des accointances avec les communistes ou leur reprenait les terres données à ferme pour les priver de tout moyen de subsistance.

Mais je n'ai pas consenti à exercer des représailles sur les Liu ni à les déposséder. L'enseignement tiré de nos relations avec Kim Jong Bu était encore frais dans ma mémoire. D'autre part, certains regardaient d'un autre œil Liu l'Interprète. Je ne devais donc pas prendre parti à la légère sans m'être renseigné plus avant sur lui.

Ce qui retenait mon attention dans son cas, c'était surtout qu'il parlait couramment le coréen et se mêlait sans façon aux gens d'extraction humble.

De plus, selon certaines gens, quand des métayers coréens étaient en cause à l'administration locale, il s'offrait comme interprète et prenait même fait et cause pour eux. Un point qui militait en sa faveur.

D'autres racontaient qu'il s'apitoyait sur le sort des métayers coréens, ces gens contraints de vivre péniblement sous des cieux étrangers, et s'en occupait volontiers.

En outre, le bruit courait qu'il avait pour deuxième femme une Coréenne dans le village de Niufudong, ce qui ne manquait pas d'intérêt à nos yeux.

Pourquoi un homme qui témoignait de la sympathie pour les paysans coréens, qui avait une Coréenne pour deuxième femme et savait la langue et les coutumes coréennes, passait-il pour le pire propriétaire foncier de l'avis de certains? Pourquoi, malgré la compassion qu'on lui attribuait, avait-il eu la malveillance de dénoncer à la police les familles de Ju Jae Il et de Kang Wi Ryong pour leur rendre la vie dure? .

Pour débrouiller ces mystères, j'ai envoyé quelques camarades à Longtancun. Des multiples renseignements qu'ils avaient rapportés,

il ressortait que son animosité envers les communistes datait de la Révolte du 30 Mai.

Vous savez bien à quelles folies s'étaient livrés les gauchistes aventuristes lors de cette révolte. Ils avaient frappé du même bâton tous ceux qui possédaient quelque superficie de terres, sans distinction, qu'ils fussent projaponais ou antijaponais. A leur instigation, les révoltés avaient commis des extrémités, enfonçant les portes chez les propriétaires fonciers et mettant le feu à leurs granges. L'image des communistes s'en était trouvée tout à fait ternie.

Depuis, Liu l'Interprète considérait le parti communiste comme son ennemi juré, s'acharnait contre les familles des communistes; et il s'est rapproché de la caste militariste qui protégeait les propriétaires fonciers.

Par ailleurs, depuis l'implantation d'une base de guérilla dans la région de Jiandao après les Evénements du 18 Septembre, le parti communiste avait commencé à faire une discrimination entre les zones rouges et les zones blanches et se montrait hostile aux habitants de ces dernières. La nouvelle avait indigné Liu l'Interprète, et son anticommunisme s'en était exacerbé. Finalement, il avait pris en aversion aussi bien les communistes que les Japonais qui se comportaient en maîtres en Mandchourie.

«Le parti communiste est mon ennemi juré!»

Voilà ce qu'il proférait à tout bout de champ.

J'en ai conclu que, son anticommunisme étant le résultat d'une méprise, il pourrait changer d'opinion pour sympathiser avec les communistes et prendre la voie patriotique si on lui donnait une influence positive adéquate. En effet, il en voulait aux Japonais d'avoir privé sa maison de ses gardes familiaux, d'avoir saisi leurs armes après l'occupation de la Mandchourie. Cette attitude retenait

particulièrement mon attention.

J'ai donc décidé de l'affranchir de son anticommunisme et d'encourager son esprit patriotique antijaponais pour l'amener à appuyer et à soutenir la révolution, au lieu de le punir ou de confisquer ses biens. Je lui ai dépêché un petit groupe conduit par O Il Nam du 7e régiment.

Une fois en contact avec Liu, O Il Nam lui a déclaré avoir été envoyé par le Général Kim Il Sung pour l'inviter à une entrevue avec celui-ci et lui a demandé s'il ne voulait pas s'y rendre.

Liu a esquissé alors un sourire narquois, puis, rouge de colère, a répliqué dans un coréen irréprochable: «Si vous voulez m'enlever, dites-le sans détour. A quoi bon parler d'entrevue? Que le chef de l'armée communiste demande une entrevue avec un propriétaire foncier, c'est pour ne pas dire que vous tenez à me faire prisonnier. J'ai déjà appris que votre armée est dans le district de Helong et qu'elle le parcourt de long en large. Depuis, je sais ce qui m'attend: le sort d'un gibier entre les mains de la cuisinière. Je suis prêt à crever. Inutile de tourner autour du pot! Vous pouvez avoir ma peau, me kidnapper ou saccager mes biens comme ça vous chante!» Il croyait que le groupe de O Il Nam allait le kidnapper, et il se montrait hautain et plein de dédain.

Au premier moment, O Il Nam avait cru à l'échec de sa mission, tellement Liu se cabrait. Néanmoins, plus l'autre se regimbait, plus O Il Nam se raffermissait dans sa détermination d'obtenir son départ. Il lui expliqua que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne était une armée de communistes foncièrement différents de ceux qui, lors de la Révolte du 30 Mai, avaient frappé sans distinction les riches, qu'ils fussent pro-ou antijaponais, patriotes ou traîtres, et qu'elle s'était fixé la noble mission de libérer les peuples coréen et chinois et de protéger leur vie et leurs biens. Sur ce, il s'est dit prêt à

s'en retourner sans plus insister si Liu n'acceptait pas la demande.

Liu l'Interprète s'est tu alors et est resté un bon moment à réfléchir. «Pourquoi avoir fait un si long chemin, dit-il enfin, changeant d'attitude, si vous voulez vous en aller si vite sans avoir même discuté avec moi de ce qui arrive dans le pays et ailleurs?» Il a ajouté qu'il reconsidérerait la proposition d'entrevue si vraiment le Commandant Kim l'avait faite. Il craignait sans doute une suite fâcheuse de son refus. Et puis, O Il Nam s'était conduit si sagement et avait parlé si bien politique que Liu l'Interprète était pris de curiosité, tandis que sa furie était passée.

«J'ai souvent entendu parler de la combativité des troupes du Commandant Kim, dit-il. Mais, comme le Commandant Kim est communiste lui aussi à ce qu'on dit, il doit avoir, au fond, la même aversion pour les riches. La différence, certes, je la vois d'après ce que j'ai entendu dire de vos troupes, autant que d'après le comportement de vos hommes... Enfin, j'irai voir le Général Kim s'il le veut.»

Sur ce, il a proposé de l'emmener comme un prisonnier, ligoté et sous escorte. Si les Japonais apprenaient qu'il était parti volontairement en accédant à la requête du Commandant Kim, ils enverraient une «troupe punitive» pour le supprimer et séviraient également contre les siens. Il valait donc mieux, disait-il, simuler un kidnappage.

O Il Nam a trouvé la proposition ingénieuse, mais a hésité à l'accepter. Je lui avais ordonné d'amener décemment Liu l'Interprète au Quartier général. S'il le ligotait sans l'autorisation du haut commandement, on pourrait craindre, pensait-il, les mêmes suites que celles des actes brutaux commis naguère par le groupe de Kim Ju Hyon à l'égard de Kim Jong Bu dans le district de Changbai. Heureusement qu'il y avait pensé.

Moi aussi, quand j'ai été mis au courant, j'ai jugé l'idée de Liu excellente, et j'allais l'approuver, quand quelques commandants ont fait remarquer qu'en l'occurrence les choses pourraient se compliquer, car le fils de Liu, le policier, ferait un grand tapage autour de l'incident et que la garnison se mettrait alors également en branle. Si des coups de feu retentissaient à Longtancun, des renforts ennemis ne tarderaient pas à arriver du chef-lieu du district.

Pour mettre en œuvre le projet de Liu l'Interprète, il fallait donner plus d'ampleur à l'opération. Nous avons décidé donc d'attaquer simultanément Longtancun où habitait Liu l'Interprète et deux autres villages des alentours. Le 7e régiment, le 8e régiment et même la compagnie des gardes du corps sont partis en opération.

J'ai fixé mon poste de commandement dans un village voisin de Longtancun et où se trouvait une famille alliée aux Liu par mariage.

Avant d'entreprendre l'opération, nous avons décidé, contrairement au plan initial, de laisser pour un certain temps Liu l'Interprète à la maison s'occuper des affaires de la famille et d'emmener avec nous le benjamin Liu Yiqing. Cela produirait le même effet que le voyage chez nous de Liu l'Interprète, sans pourtant alarmer autant son fils, la police et l'armée ennemies. Liu Yiqing n'avait pas d'enfant. C'était dans la coutume des Chinois que de prendre le plus de soin de celui qui, parmi les frères, n'avait pas de descendant. Les Liu pourraient donc entretenir des liens avec nous sous prétexte de négocier la libération de leur benjamin, sans éveiller les soupçons de l'ennemi et des voisins.

L'opération s'est déroulée comme prévu, et nos unités se sont retirées toutes à la fois des trois villages. Au moment où les partisans allaient quitter son village, Liu l'Interprète a chargé le troisième fils de son frère aîné d'accompagner son oncle et d'en prendre soin. C'était sans doute pour alléger le sentiment de solitude que

pourrait ressentir son frère.

En route pour notre camp secret, Liu Yiqing a donné beaucoup de mal à nos combattants: il voulait s'asseoir à tout bout de champ, ne pouvant bien se mouvoir, tant il était gros, et pire encore, opiomane, il avait besoin de drogue pour se soutenir. Enfin nos hommes ont dû le mettre sur un brancard. Qu'on imagine que des combattants d'une armée révolutionnaire eussent parcouru des lieues en portant sur brancard un opiomane! Pareils cas doivent être bien rares. Sincèrement, nous avons fait toutes sortes d'expériences à l'époque de notre lutte.

J'ai chargé O Paek Ryong, chef de la compagnie des gardes du corps, de s'occuper du frère et du neveu de Liu l'Interprète. Ses hommes ont dressé une tente pour eux et se sont occupés d'eux de près. A court de vivres, nous leur avons cependant fait servir du riz et du bouillon gras à chaque repas.

Pourtant, Liu Yiqing y touchait à peine, et nous présumions au début que ce benjamin des Liu très riches, ayant dû faire bonne chère tous les jours, ne les aimât pas tant, mais aussitôt nous nous sommes aperçus de notre erreur. C'était le manque d'opium qui lui avait coupé l'appétit. Il suppliait chaque jour nos gardes du corps de lui donner de l'opium, car il pouvait, disait-il, se passer de manger, mais non de drogue. Il le paierait autant qu'ils voudraient.

Nos hommes n'avaient cependant pas moyen de satisfaire à sa demande. Nous n'avions qu'une maigre quantité d'opium au service médical, destinée aux cas d'urgence comme anesthésique. Exaspéré de ne plus pouvoir en trouver, Liu Yiqing s'est mis enfin à lancer injures et imprécations à nos gardes du corps.

C'était vraiment absurde qu'une progéniture de propriétaire foncier accable le monde de ses exigences d'opiomane au camp secret de l'armée révolutionnaire.

J'ai fait venir les hôtes chez moi, sous la tente du Quartier général. Liu Yiqing était dans un état lamentable: yeux ternes et allures sans aplomb, caractéristiques d'un opiomane privé de drogue.

J'ai ordonné au service médical de lui donner journellement quelque quantité d'opium, quitte à épuiser la réserve. Dès qu'il en a pris une dose, il s'est métamorphosé: les yeux brillants et le visage radieux, il déambulait avec allant.

Il n'avait jamais fait, semblait-il, un quelconque travail manuel. Il ne savait même pas faire son lit, besogne qu'a dû assumer son neveu à sa place. Un coq en pâte s'il en fut.

Un jour, lui et moi, nous parlions à bâtons rompus, quand je lui ai dit que l'homme devait se servir de ses membres et remplir une tâche convenable à sa force, pour connaître la joie de vivre ou avoir du moins de l'appétit. Je lui ai raconté l'histoire d'une princesse du temps jadis qui, à force de se faire aider pour la moindre chose, était devenue bonne à rien, incapable même de peler une pomme. Quiconque vit aux dépens des autres, ai-je conclu, finit par devenir ce qu'était la princesse. Liu Yiqing a alors reconnu son incapacité, à cette petite différence qu'il était rompu à un travail: modeler des *jiaozi*. Cela m'a soulagé et réjoui à la fois. Modeler des *jiaozi* n'était certes pas un art extraordinaire, mais c'était tout de même une chance pour lui que d'avoir ce don alors que je le croyais perdu à jamais.

J'ai fait apporter au cuisinier du Quartier général ce qu'il fallait pour confectionner des *jiaozi*. Liu Yiqing a finement aplati la pâte et a modelé des *jiaozi* avec une dextérité étonnante, en les farcissant. Non seulement il en faisait de jolis, mais encore il y allait avec la rapidité de l'éclair.

En goûtant ses *jiaozi* avec les partisans, je n'ai pas oublié de lui faire compliment de son talent.

Depuis, chaque fois qu'il fallait préparer des *jiaozi,* il offrait ses services aux cuisiniers et se mettait volontiers à l'œuvre. Il parlait alors d'abondance et même plaisantait avec moi. En effet, un jour, après avoir confectionné des *jiaozi,* il m'a déclaré qu'il lui plaisait de vivre maintenant qu'il travaillait, comme je le lui avais conseillé. C'était un aveu sincère.

Cependant, la confection de *jiaozi* n'était pas une tâche de tous les jours. Et, quand il était désœuvré, Liu Yiqing séchait sur pied et fumait d'autant plus d'opium. J'ai tâché alors de lui raconter le plus possible d'histoires qui pouvaient l'édifier, depuis la Guerre de l'opium jusqu'à la vie de Kongzi et de Mengzi. Finalement, je lui ai parlé de patriotes d'origine bourgeoise qui avaient laissé leur nom dans l'histoire de la Chine, et aussi de révolutionnaires issus de familles riches comme Zhang Weihua et Chen Hanzhang.

Liu Yiqing m'écoutait avec beaucoup d'intérêt. Et, un jour, il a demandé un pinceau et du papier et a écrit une lettre à son frère Liu Yixian. S'il n'était pas prêt à se donner la mort pour le bien de la révolution comme l'avait fait Zhang Weihua, disait-il, il désirait cependant aider le Commandant Kim en argent et en biens. Il a eu même la gentillesse de me montrer la lettre.

En la lisant, je me suis rendu compte que nous ne l'avions traité avec humanité pour rien. Liu Yiqing y parlait d'abord de sa santé et de celle de son neveu. Ensuite, il racontait en appuyant qu'il passait des heures entières en ma compagnie sous la même tente, confectionnant parfois des *jiaozi* avec moi, et que les hommes de l'armée révolutionnaire le traitaient comme un frère, étant aux petits soins pour lui. Ainsi, poursuivait-il, il lui restait à répondre à ces bontés, et son frère ferait bien d'envoyer à l'armée révolutionnaire des approvisionnements, riz, tissus et chaussures, etc., ce qui serait un grand service rendu aux partisans, sinon du moins à lui-même et à

son neveu qui pourraient rentrer sous peu. Notre effort d'éducation avait produit son effet.

Liu l'Interprète, quant à lui, ne trouvait pas le repos depuis le départ de son frère et de son neveu pour la montagne, quand il reçut ce message. On peut juger de sa joie d'alors. Sans tarder, il nous a fait part de son intention de préparer avant tel jour les approvisionnements, nous priant d'envoyer ceux qui les transporteraient. Nous avons envoyé Ri Pong Rok avec environ une section. Le groupe a apporté autant de cotonnade qu'il en fallait pour confectionner plusieurs centaines d'uniformes, des brodequins de travail, du riz, de la farine de blé, du *jianbing,* de la viande de porc, de l'huile de soja, etc. Liu l'Interprète nous a fait parvenir trois fois ce genre de ravitaillements.

Ses contacts avec mes hommes se multipliaient, quand il a demandé formellement une entrevue avec moi, proposant de le conduire à notre camp secret. Tant qu'à aider l'armée révolutionnaire, il voulait le faire en présentant ses civilités à son Commandant. Je n'avais qu'à le faire venir.

Il s'apprêtait à partir pour notre camp secret, quand son fils, le policier, est intervenu. Il s'y opposait en disant: «C'est sans doute en vous fiant à la lettre de mon oncle que vous avez pris le parti d'aller au camp secret de l'armée révolutionnaire. Mais vous devriez réfléchir. D'après la lettre, mon oncle et mon cousin dorment et mangent sous la même tente que le Général Kim Il Sung, confectionnent même des *jiaozi* avec lui, mais je n'y crois pas. Pensez-y, comment le Commandant de l'armée révolutionnaire peut-il accepter de manger et de dormir avec des civils, de surcroît avec mon oncle qui est d'une famille de propriétaires fonciers? Le parti communiste considère les propriétaires fonciers comme une classe à éliminer. Que le Commandant de l'armée révolutionnaire

partage le vivre et le couvert avec des gens de la classe ennemie et confectionne des *jiaozi* comme une ménagère, quel mensonge impudent! Certainement, un des hommes du Commandant Kim aura dicté cette lettre.

—Pas de bêtises, lui a coupé la parole Liu l'Interprète. J'ai eu ces derniers temps quelques contacts avec les hommes du Commandant Kim. C'étaient tous des jeunes courtois et pleins d'humanité. De braves hommes se battent sous les ordres du Commandant Kim, me suis-je dit. Il suffit de voir leur comportement à mon égard pour juger de sa personnalité et de la force morale de son armée. Puisque nous avons déjà noué des rapports avec l'armée révolutionnaire, je tiens à aller le voir et vérifier moi-même ce que ton oncle disait dans sa lettre.»

Effectivement, il est venu me rendre visite, apportant, pour moi, un uniforme et un manteau de feutre, une paire de bottes et un chapeau. Au bout de quelques entretiens, j'ai compris que c'était un homme distingué, de beaucoup supérieur à son frère par sa personnalité et son savoir. Un homme calme, fier et plein de dignité.

D'abord, il m'a exprimé en coréen sa compréhension pour la peine que nous nous donnions dans la montagne et sa reconnaissance pour le soin que nous avions pris de son frère et de son neveu. Je l'ai remercié à mon tour de l'assistance importante qu'il avait bien voulu nous accorder et de la visite qu'il nous rendait en dépit de son âge.

Nous avons dressé pour lui une nouvelle tente, où ont eu lieu les retrouvailles entre lui, son frère et son neveu.

«Qui dit que l'armée communiste est une bande de démons rouges, a jeté avec indignation Liu Yiqing, en parlant à son frère. Quel mensonge! Nulle part ailleurs on ne trouverait de gens aussi braves et aussi bons. L'armée du Commandant Kim est composée

de gens respectables.» Il ne tarissait pas d'éloges sur l'armée révolutionnaire, jusqu'à déclarer que le Commandant Kim lui avait dessillé les yeux.

Il a dit à son frère tant de bien de nous qu'à l'issue de leur rendez-vous ce dernier est venu me remercier encore une fois.

Lors de notre entretien, j'ai été fort étonné de constater qu'il connaissait bien, outre la langue et les coutumes coréennes, l'histoire et la culture de la Corée. Aussi avons-nous pu nous comprendre avec d'autant plus de facilité.

Il a dit qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une profonde compassion pour les Coréens qui souffraient le martyre à cause de l'occupation japonaise, et cela m'a vivement ému. Il sympathisait avec les Coréens autant que je le faisais avec les Chinois.

«Il y a des gens qui appellent votre armée " troupe de bandits communistes". Est-ce vrai que vous êtes communiste? m'a-t-il demandé tout à coup.

–C'est un mensonge, ce que disent les Japonais de notre armée, mais il est vrai que je suis communiste.

–Alors, dites-moi, Commandant Kim, que pensez-vous de moi qui me suis jusqu'à présent opposé aux communistes?»

C'était apparemment pour avoir ma réponse à cette question qu'il était venu me voir au camp secret. Aussi devais-je bien réfléchir à ma réponse.

Dès le début de notre lutte armée contre les Japonais, j'avais négocié plus d'une fois avec des gens aux opinions anticommunistes. Le commandant Yu était anticommuniste, et le commandant Wu Yicheng l'était aussi au début. Le Coréen Ryang Se Bong, quoique patriote, avait été lui aussi hostile aux communistes; c'est à la fin de sa vie qu'il avait opté pour la collaboration. En négociant avec eux, j'avais toujours plaidé pour le communisme en faveur

d'un front uni, et j'avais cherché à les persuader de collaborer avec les communistes. Or, c'était au fond à eux d'opter ou non pour la collaboration. Si j'avais eu l'initiative de la discussion, j'avais alors été obligé d'attendre leur réaction, et avec anxiété.

Il en était tout autrement lors de mon entretien avec Liu l'Interprète. Je pourrais condamner son anticommunisme, tandis que lui devrait m'écouter et attendre mon jugement. Pourtant, il s'était, de sa propre initiative, proposé de savoir comment nous jugions de son anticommunisme. Et cela même méritait une appréciation. Du reste, il était franc et large d'esprit.

Selon mon expérience, il y avait deux catégories d'anticommunisme: l'une, l'anticommunisme conscient et agissant de ceux qui voulaient à tout prix détruire le communisme parce qu'ils se croyaient condamnés à disparaître si les communistes prenaient le dessus, et l'autre, l'anticommunisme aveugle de ceux qui, témoins des méfaits des pseudo-communistes, éprouvaient de la répulsion pour le communisme ou qui, dupes de la propagande des impérialistes, tenaient à distance le communisme. Liu l'Interprète appartenait, peut-on dire, à la seconde.

Pour le délivrer de son anticommunisme et l'amener à collaborer avec nous, il fallait que je lui expose sans ambages notre position. Je devais cependant prendre soin de ne pas lui donner l'impression que je cherchais à lui faire plaisir pour recevoir plus d'approvisionnements ni de le blâmer pour la seule raison qu'il avait été hostile aux communistes. L'important était de l'éclairer sur les aspects positifs et négatifs de sa conduite passée afin de l'amener à abandonner son anticommunisme et à suivre la voie patriotique de la collaboration avec les communistes.

«Je vous plains, monsieur Liu, lui ai-je dit, d'avoir été hostile au communisme. Cependant, nous n'avons pas la moindre intention de

prendre une quelconque revanche. C'est que votre anticommunisme provient d'une méconnaissance des communistes et qu'il ne vous a pas empêché d'aimer la Chine et la nation chinoise. Vous êtes contre les communistes, mais vous ne voulez pas la perte de votre pays, vous voulez rester propriétaire foncier, mais non sans patrie. Voilà ce que j'apprécie en vous. Qui aime le pays peut collaborer avec les communistes.

–Merci, Commandant Kim, a-t-il dit, les larmes aux yeux, en prenant mes mains. Ce district de Helong compte beaucoup de monde et beaucoup de bouches, mais vous y êtes le seul à reconnaître mon patriotisme. Votre appréciation suffit à elle seule pour la paix de mon âme.»

Se reprochant d'avoir été hostile aux communistes du fait de son étroitesse d'esprit, il m'a demandé ce qu'il devait faire pour collaborer avec eux.

«Ce n'est pas compliqué, lui ai-je dit. S'opposer aux autorités mandchoues, résister au Japon et assister l'armée révolutionnaire, c'est déjà collaborer avec les communistes. Vous avez d'ores et déjà commencé cette collaboration en nous envoyant votre frère et votre neveu. Ceux qui aiment le pays et le peuple finissent toujours par comprendre le communisme et tendre la main aux communistes, parce que les communistes aiment, eux aussi, le pays et le peuple. La collaboration avec les communistes et la résistance au Japon sont la première tâche patriotique des propriétaires fonciers chinois et coréens.»

Liu l'Interprète s'est déclaré heureux d'avoir su, grâce à moi, quoique tardivement, ce qu'il valait.

Mais, dès le lendemain, chose étrange, il est devenu taciturne. Je lui ai dit que je craignais qu'il ne soit malade, et il s'est contenté de répondre par la négative.

J'ai fait venir O Paek Ryong, chef de la compagnie des gardes du corps, et je lui ai demandé si on ne lui avait pas manqué d'égards dans sa compagnie.

Selon O Paek Ryong, rien de particulier n'était arrivé entre-temps, sauf le tour du camp secret qu'il avait fait avec lui sur sa demande. Ainsi le vieux Chinois avait-il assisté à l'entraînement de nos hommes et à leur séance de divertissement, puis avait-il aussi visité la cuisine de notre camp; à la vue du chaudron dans lequel on préparait de la bouillie de sorgho mêlée d'herbes comestibles, il s'était montré surpris et mécontent:

«Je vous ai envoyé des dizaines de *sok* (un *sok* équivaut à 144 kg–NDLR) de riz, a-t-il remarqué. Pourquoi ne pas préparer du riz et manger pareille chose? Que vous veuillez économiser le riz, je le comprends certes bien, mais servir de la bouillie au Commandant va à l'encontre du bon sens.» Et il avait été presque bouleversé quand il avait appris que le Commandant mangeait dans le même chaudron que ses hommes. Son émotion s'était encore accrue en visitant le service médical, où il avait appris que la réserve d'opium destinée aux malades avait été consommée par son frère.

Ayant entendu le rapport de O Paek Ryong, j'ai pensé renvoyer les Liu chez eux.

Lorsque Liu l'Interprète a été mis au courant de mon intention, il m'a prié de le laisser partir d'abord lui seul et de garder pour un certain temps son frère et son neveu. Il voulait nous offrir une plus grande quantité d'approvisionnements, mais, pour cela, il devait avoir, disait-il, un bon prétexte. Si son frère et son neveu restaient au camp secret, il pourrait se justifier au cas où les Japonais auraient dépisté le convoi.

Vouloir nous aider encore en inventant lui-même un prétexte pour duper l'ennemi était un acte méritoire de sa part. Il paraît que

c'est dans la nature de l'homme que de s'efforcer de répondre par la confiance à la confiance dont il jouit.

A la veille de notre séparation, j'ai organisé un modeste dîner d'adieu. Prenant alors la parole, Liu l'Interprète nous a demandé de l'excuser d'avoir été hostile à l'ensemble des communistes et d'avoir méconnu notre armée révolutionnaire, en la considérant comme une «troupe de bandits», puis il nous a promis de ne rien épargner à l'avenir, que ce fût argent ou autres choses, pour aider l'armée révolutionnaire.

Au moment de nous quitter, il m'a demandé un certificat attestant qu'il avait aidé matériellement l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, pour le cas où la 8e Armée de route viendrait libérer la Chine du Nord-Est. Y concédant, j'ai écrit ce qui suit en caractères chinois sur un morceau de soie: «Monsieur Liu l'Interprète est un grand patriote. Il a matériellement et spirituellement aidé l'Armée antijaponaise unifiée.» Puis j'ai écrit: «Le Commandant Kim Il Sung», et j'y ai apposé mon sceau. Les certificats qui avaient été présentés à Peng Zhen devaient être de ce genre.

A l'époque, de nombreux propriétaires fonciers chinois de Mandchourie, tout en simulant de collaborer avec les Japonais, avaient porté secours, en cachette, aux combattants de la résistance antijaponaise. Ils n'avaient jamais abandonné l'idée que l'impérialisme japonais périrait finalement et que le jour viendrait où le territoire occupé par le Mandchoukouo, Etat fantoche, serait rattaché à la Chine.

Ils disaient «zhushikang» et aidaient l'armée révolutionnaire populaire, à laquelle ils demandaient sans faute ce genre de certificats. J'en ai moi-même délivré un grand nombre aux propriétaires fonciers chinois des districts de Changbai, d'Emu et de Dunhua.

A l'origine, «zhushikang» signifie «Le porc se nourrit de son de

riz», et on l'écrit en caractères chinois «zhu» (porc), «shi» (manger) et «kang» (son de riz). Mais on peut également l'écrire «zhu» (rouge), «shi» (manger) et «kang» (paix). Ce dernier «zhushikang» qui se prononce de la même façon que le premier en diffère par le sens: il signifie que «Zhu De mange Kangde». A l'époque, on appelait la 8e Armée de route «armée de Zhu—Mao» d'après les noms de famille de Zhu De et de Mao Zedong. Quant à Kangde, c'était l'appellation du règne de Puyi, empereur du Mandchoukouo créé de toutes pièces par les Japonais. Et les Chinois se complaisaient à dire «zhushikang» comme euphémisme pour dire que la Chine du Nord-Est serait libérée par la 8e Armée de route.

Après le départ de Liu l'Interprète, nous avons vu arriver à notre camp secret sur la rive de la Wukou des convois d'approvisionnements beaucoup plus importants. Il nous les faisait parvenir par camions et nous a ainsi aidés à bien nous préparer à hiverner.

Il nous a envoyé aussi une boule d'opium grosse comme un oreiller de bois en échange de ce que notre service médical avait donné à son frère.

C'est à la veille du *Chusok* que nous avons renvoyé chez eux son frère et son neveu. En nous disant adieu, Liu Yiqing, le benjamin, a pleuré à chaudes larmes et nous a promis de ne plus prendre d'opium et de vivre de façon digne d'un homme.

Peu de temps après leur départ, nous avons quitté le camp secret sur la rive de la Wukou. Depuis, je n'ai pas eu l'occasion de rétablir les liens avec les Liu, mais je n'ai jamais oublié Liu l'Interprète, et j'étais sûr qu'il passerait le reste de sa vie selon sa conscience.

A en croire la lettre qu'un nommé Liu Zhenguo, un de ses neveux, a envoyée à l'Institut de l'histoire de notre Parti, il ne nous avait pas non plus oubliés et avait souvent parlé de nous jusqu'à son

dernier jour. Au retour de notre camp secret, il avait exprimé, paraît-il, sa volonté de lutter contre les Japonais et avait dit beaucoup de bien de nous.

Et il a gardé, tout le reste de sa vie, comme une relique de famille, le certificat que je lui avais écrit. Après sa mort, c'est son frère qui l'a conservé. Cette nouvelle a éveillé en moi de profonds souvenirs.

Somme toute, le rendez-vous au camp secret, qui a vu nos cœurs s'ouvrir l'un à l'autre, a fait de nous, Liu l'Interprète et moi, de grands amis qui ne s'oublient jamais. Nous nous trouvions loin des yeux, mais près du cœur.

Que montre tout cela? Nous refusons de faire cause commune avec les riches qui font fi de leur pays, de leur nation et de leurs proches parents et poursuivent uniquement leur profit et leur plaisir; mais les gens riches loyaux, attachés au pays, à la nation et aux êtres humains, peuvent devenir nos compagnons de route sans égard à leur nationalité, au parti ou au groupe politique dont ils font partie, ainsi qu'à leurs opinions politiques. L'idéal et la richesse ne peuvent servir de critère absolu à l'appréciation d'un homme. Le critère universel, s'il y en a, doit consister en l'amour pour la patrie et la nation, pour le peuple et l'homme. Celui qui est attaché au genre humain est porté à aimer sa nation, et celui qui l'aime fait grand cas de son pays. C'est une règle et une vérité incontestable.

Si l'on méconnaît cette vérité en s'adressant à l'homme, on risque de commettre des déviations de gauche ou de droite. Un temps, dans quelques écrits consacrés à l'histoire de la Lutte révolutionnaire antijaponaise, on a qualifié Liu l'Interprète de fieffé propriétaire foncier anticommuniste, ce qui était une appréciation injuste. Si l'on juge l'homme et décide de son sort uniquement d'après ses origines et ses antécédents, on risque de commettre de grossières erreurs. Et notamment de considérer un patriote comme un traître,

de prendre un élément favorable à la révolution pour un contre-révolutionnaire, et vice versa.

Lors d'une audience que le camarade Kim Il Sung lui a accordée, Son Won Thae, un Coréen résidant aux Etats-Unis, lui a posé cette question: «Respecté Président, qu'allez-vous faire des riches qui sont nombreux en Corée du Sud quand le pays aura été réunifié?»

Voici la réponse du Président.

Nous pensons leur tendre la main à eux tous, sauf aux pires réactionnaires qui voudraient vendre les intérêts nationaux en se prosternant devant les forces étrangères. Le Programme en dix point pour la grande union de toute la nation en faveur de la réunification de la patrie traduit de façon exhaustive cette position

3. Face aux «troupes punitives» fortes de plusieurs centaines de milliers d'hommes

Les impérialistes japonais entreprirent, de l'automne 1939 au printemps 1941, une «expédition punitive» d'une envergure sans précédent contre l'Armée révolutionnaire populaire coréenne sous le couvert de l'«opération spéciale pour le maintien de l'ordre public» dans les trois provinces du Sud-Est.

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, eut l'occasion de lire les aveux de Nozoe, animateur de cette opération, et divers autres chefs des «troupes punitives» sous ses ordres qui reconnaissaient leur défaite, et, interrompant sa lecture, il fit savoir au personnel concerné: «A les entendre parler sur ce ton déprimé, ces chefs de l'armée japonaise qui aimaient tant fanfaronner, on peut penser qu'ils ont alors été durement éprouvés. Quant aux rudes épreuves que nos hommes ont eu à supporter, j'en passe, car c'était une lutte à mort.» Et il évoqua en détail les affrontements d'alors entre son armée et les Japonais.

La période allant de la fin des années 1930 au début des années 1940 a été la plus éprouvante de notre lutte armée. Nous avons certes connu beaucoup de peines lors de la Dure Marche, mais bien plus encore quand nous avons dû faire face à l'«expédition punitive» d'envergure que les Japonais ont lancée dans les trois provinces du Sud-Est, celles du Jilin, du Tonghua et du Jiandao, sous le couvert de l'«opération spéciale pour le maintien de l'ordre public». Notre lutte a été difficile et complexe à toutes les étapes; mais les épreuves que nous avions endurées à cette époque-là ont été particulièrement dures: je ne peux les oublier.

Nous avons appris par hasard que l'ennemi envisageait de déclencher, à l'automne 1939, une «grande expédition punitive»

nouvelle et de plus longue durée contre nous.

C'est un chef de compagnie de la «troupe de Fengtian», capturé en juin de la même année, lors de la bataille de la rivière Wukou, qui nous en avait informés.

Nous avions fait prisonniers de nombreux officiers et soldats ennemis dans cette bataille, mais nous n'en avions exécuté aucun; loin de là, nous les avions renvoyés chez eux après les avoir munis d'un viatique. Cela les avait profondément touchés.

Nous avions alors sélectionné les meilleurs parmi les prisonniers qui désiraient s'enrôler dans notre armée et les avions chargés, avant de les renvoyer, d'opérer dans l'armée adverse, et, parmi les officiers mandchous qui avaient rejoint leur unité, il y avait un chef de compagnie. C'était lui qui nous avait fait parvenir ce précieux renseignement. Il disait qu'une «troupe punitive de la région de Jiandao» avait récemment été organisée, dont sa compagnie faisait partie, puis qu'une «grande expédition punitive» serait lancée au début d'octobre, l'envergure de cette opération devant être sans pareille, et enfin que, si l'armée révolutionnaire ne prenait pas à temps les mesures nécessaires pour y faire face, elle risquerait de subir de sérieux revers.

Ainsi, nous avons pu disposer d'assez de temps pour nous préparer à y faire face.

A ce que nous savions de cette «opération spéciale pour le maintien de l'ordre public au Sud-Est», elle était d'une ambition sans précédent.

D'abord, son envergure était peu commune, prévoyant la mobilisation conjointe d'importants effectifs des armées et des polices japonaises et mandchoues.

C'était une vaste campagne qui allait engager, sous le contrôle direct d'Umezu, commandant de l'armée japonaise du Guandong, et

du ministre de la Sécurité publique du Mandchoukouo, plus de 200 000 hommes des armées et des polices japonaises et mandchoues, ainsi que des unités semi-militaires.

Depuis que nous avions déclaré la guerre aux Japonais, ceux-ci ont renouvelé chaque année leurs «opérations punitives» contre nous, en en accroissant sans cesse l'envergure.

Leurs opérations de siège et d'attaque après 1934 et leur «expédition punitive» dans la région nord de la préfecture du Dongbian entreprise à l'automne 1936 avaient aussi été d'une immense dimension.

Mais 1'«expédition punitive» en préparation dépassait de beaucoup toutes les précédentes par l'étendue des régions qu'elle allait couvrir.

Si en 1936, par exemple, lors de 1'«opération pour le maintien de l'ordre public dans le Dongbian du Nord», la sphère d'opération de l'«état-major de l'expédition punitive du Tonghua» sous les ordres de Sasaki s'était limitée à une seule province, celle de Nozoe en 1939 allait s'étendre à trois provinces, Jilin, Tonghua, Jiandao, et au district de Ningan de la province du Mudanjiang, c'est-à-dire à quatre provinces.

Voici un passage du *Manzhouguojun* relatant partiellement les préparatifs en cours pour cette opération spéciale.

«Les dépenses prévues dans le budget de l'armée japonaise du Guandong se montent à trois millions de *yens.* C'est la somme plafond, dit-on. Le premier octobre, jour du lancement de l'expédition punitive, se sont réunis à l'état-major de l'armée du Guandong son chef d'état-major Iimura, le ministre Hoshino Naoki des Affaires générales du Mandchoukouo, le vice-ministre Susukida Yoshitomo de la Sécurité publique et l'officier d'état-major Kitabe représentant le général de brigade Nozoe. Exposant le plan d'opération pour le maintien de l'ordre public, Kitabe a demandé 30 millions de *yens* pour la construction et le réaménagement des routes, les communications et la mise sur pied de villages de regroupement, etc., qu'il montrait sur la carte.

«Le ministre Hoshino s'est engagé à trouver les moyens de couvrir les dépenses, et

Iizawa, chef de la comptabilité, lui a promis d'y faire face, espérant, a-t-il dit, que l'expédition punitive aboutirait dans les trois provinces. C'est ainsi qu'ils ont mis définitivement au point l'opération prévue.» (*Manzhouguojun* du Lanxinghui, p. 400.)

La nouvelle opération de l'«état-major de l'expédition punitive de Nozoe» était de beaucoup supérieure à celle de l'«état-major de l'expédition punitive du Tonghua» par 3 ou 4 fois quant à l'étendue de son théâtre, 12,5 fois quant aux effectifs qu'elle allait mobiliser et 13 fois quant aux dépenses qu'elle entraînerait. Ces chiffres nous permettent de deviner le grand espoir que les milieux militaires du Japon y mettaient.

Les chefs des armées et des polices japonaises et mandchoues n'ont pas limité leur opération à une simple «expédition punitive» d'ordre militaire, mais y ont combiné la «campagne pour la conversion», la «transformation idéologique» et 1'«opération de pacification à la racine». C'était donc une «expédition punitive» sans pareille, dépassant de loin les précédentes par son ampleur et sa profondeur comme par la rigueur de ses méthodes et de ses moyens.

Les Japonais la décrivaient comme une «guerre sainte» ou une «punition sacrée», mais c'était ridicule.

Dans leur histoire, ils ont perpétré plusieurs agressions outre-mer sans déclarer la guerre dans la plupart des cas, et sans jamais employer au début le terme de guerre. Ils les ont désignées toujours comme «événements» ou «incidents» et se sont évertués à justifier et à légitimer leurs actes d'agression. Telle était leur façon d'agir habituelle.

Et le fait qu'ils ont baptisé leur nouvelle opération «punition sacrée» ou «guerre sainte» était hautement significatif. Cela signifiait que les milieux militaires japonais qui considéraient unilatéralement l'affrontement entre eux et l'armée révolutionnaire populaire comme «punition» ou «épuration» ont enfin changé d'idée pour désormais le considérer comme un rapport de belligérance, comme un acte de guerre.

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, évoqua également la raison pour laquelle les impérialistes japonais avaient dû, à cette époque-là, mener cette opération d'après un gigantesque système de guerre totale, ainsi que l'objectif qu'ils s'étaient fixé en en élaborant le plan.

Le commandement de l'armée japonaise était alors en proie à une profonde confusion à la suite des revers réitérés subis dans la guerre sino-japonaise et dans la bataille de Khalkhin-gol.

La guerre sino-japonaise qu'il avait prétendu terminer en trois mois, ou tout au plus en six mois en cas de prolongation, continuait depuis déjà plus de deux ans sans la moindre chance de victoire pour lui. Le gros de son armée s'enlisait profondément dans la boue de cette guerre.

Certains dans les milieux militaires japonais cherchaient la cause de leurs échecs en Chine et à Khalkhin-gol dans les dissensions régnant en leur sein ou dans l'état arriéré de leur matériel militaire et technique. Nombreux étaient, cependant, parmi les fonctionnaires et spécialistes militaires, ceux qui en attribuaient la cause principale aux opérations de perturbation effectuées, dans leurs arrières, par les unités de l'armée révolutionnaire populaire, opérations qui déstabilisaient leurs arrières, coupaient leurs voies de ravitaillement et démoralisaient leurs troupes. En effet, l'ennemi avait subi, il faut le dire, des pertes importantes par suite de nos opérations de harcèlement sur ses arrières.

Cela avait fait, me semble-t-il, les Japonais revenir de leurs erreurs. Ils avaient fini par comprendre qu'il leur serait impossible d'en finir avec la guerre en Chine et de faire aboutir leurs opérations contre l'Union soviétique sans avoir écrasé les unités de l'armée révolutionnaire populaire qui opéraient sur leurs arrières. Ainsi, ils avaient dû changer d'idée à l'égard de notre armée.

Bref, comme on le voit, c'était là le bilan de leur effort de guerre

contre l'armée révolutionnaire populaire, et cela les a poussés à concevoir une nouvelle expédition dite «opération spéciale pour le maintien de l'ordre public au Sud-Est» et à l'entreprendre sous système de guerre totale. L'objectif visé était d'écraser définitivement cette armée et de mettre fin à son existence.

La harangue de Nozoe, par exemple, était d'un ton assez bravache: écraser et faire disparaître toutes les unités de notre armée.

Il y rappelait notamment qu'il y était venu pour une mission majeure parce que, malgré les expéditions punitives successives depuis des années dans les trois provinces du Jilin, du Jiandao et du Tonghua, les troupes de partisans étaient loin d'être au déclin, et qu'il allait lancer son coursier à l'assaut du mont Paektu et détruire d'un coup de sabre le repaire des bandits pour en finir une fois pour toutes avec eux; il exigeait de ses hommes qu'ils exterminent jusqu'aux dernières les troupes de l'armée révolutionnaire populaire.

Ainsi, il voulait nous avoir, et l'opération qu'il allait entamer visait principalement l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

Nous avons aussi prêté beaucoup d'attention à la stratégie et à la tactique que notre ennemi allait employer pour faire réussir sa nouvelle opération. Et nous n'avons pas tardé à relever sa tactique, celle d'opposer à notre guerre de guérilla sa propre guerre de guérilla. Cette nouvelle tactique avait été élaborée au bout d'une longue étude de la nôtre.

La tentative sournoise de l'ennemi a été confirmée par un matériel de référence concernant ses opérations contre les «bandits», lequel était tombé entre nos mains. Un recueil qui réunissait les expériences obtenues dans ses «expéditions punitives» contre nous et avait été distribué à toutes ses «troupes punitives» pour qu'elles l'étudient à fond au préalable. C'était une espèce de manuel de combat contre la guerre de guérilla.

Les autorités militaires japonaises demandaient aux troupes spéciales organisées pour combattre la guérilla qu'elles s'habillent comme nous et qu'elles s'entraînent et se comportent à la manière des partisans. Cela témoignait à l'évidence du grand soin et de la ferveur qu'elles mettaient à rechercher et à élaborer de nouvelles tactiques pour combattre l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

J'ai donc compris que notre lutte contre Nozoe allait être très âpre et que, pour en sortir vainqueurs, il nous fallait appliquer une tactique nouvelle, jamais utilisée jusque-là.

Pour mettre en pièces l'offensive d'une grande armée adverse, forte de plusieurs centaines de milliers d'hommes, et assurer l'essor continuel à notre révolution, il nous fallait trouver un moyen permettant d'intensifier plus encore nos opérations et de les faire réussir infailliblement, et nous avons, à cet effet, opté pour des opérations de conversion en grandes formations, soit des mouvements circulaires de longue durée d'importantes unités suivant des trajets secrets sur une vaste étendue de terrain. Ce n'est pas un simple mouvement tournant, mais un déplacement jalonné de combats et de coups rapides assenés à l'ennemi par diverses tactiques. Autrement, il nous était impossible de l'emporter sur l'armée ennemie forte de deux cent mille hommes.

Le réseau de filets que l'«état-major de l'expédition punitive de Nozoe» avait tendu avec ses «troupes punitives régionales et locales» couvrait toutes les trois provinces, Jilin, Jiandao et Tonghua, voire Ningan, Dongning et Muling, districts de la province du Mudanjiang en Mandchourie du Nord. Un petit faux pas, et nous risquions d'y tomber pour n'en plus sortir.

Mais, si on l'examinait de plus près, on pouvait constater que le réseau était serré par-ci, mais lâche par-là, et on remarquait en outre

des endroits où le filet était déjà tendu et où il était en train de l'être, et les dimensions des mailles en étaient différentes. Cependant, tous les districts de la province du Jiandao, notre principal champ d'activité, étaient couverts de «troupes punitives».

Nous avons donc décidé d'orienter le premier mouvement de notre conversion vers la région ouest de Dunhua et d'Emu. Ces deux districts disposaient de nombreuses organisations clandestines que nous avions mises sur pied. Et la population y ayant déjà subi une transformation révolutionnaire, tout y devait être favorable à nos opérations. Si nos grandes unités s'y rendaient pour opérer avec fracas, l'ennemi y dirigerait son attention; nous allions alors mettre le cap sur Mengjiang, Fusong et Changbai pour faire également du bruit là; et, quand l'ennemi s'y amènerait suivant nos traces, nous prendrions la direction du sud de la province du Jiandao pour revenir à notre point de départ; tel était le plan d'opérations de conversion que j'avais conçu. J'avais prévu environ une année pour durée de ce mouvement tournant.

Ces opérations de conversion devaient être exécutées par de grandes unités. Car le but en était d'anéantir l'ennemi partout où la configuration nous offrirait des avantages, et non d'éviter les accrochages avec lui. Tant qu'à le frapper, il fallait le frapper dur de sorte qu'il ne puisse plus se relever. Pour cela, il était indispensable d'opérer en grandes unités.

Il fallait ensuite garder secret le trajet établi pour notre mouvement tournant; je le considérais comme un point crucial pour la réussite de nos opérations. Une fois le secret divulgué, nous risquerions d'être à la merci de la «tactique des tiques» de l'ennemi ou de nous laisser prendre dans un filet. Nous serions alors dans une très mauvaise passe. Nos opérations de conversion comportaient un inconvénient: la difficulté de ravitaillements. Si la troupe de parti-

sans combattait, fixée dans une région déterminée, elle pouvait s'approvisionner et stocker des vivres dans ses camps secrets, pour les consommer au besoin. Mais il en allait autrement de nos opérations qui prévoyaient un déplacement incessant de grosses unités pendant tout l'hiver.

Si l'on ne résolvait pas le problème de l'approvisionnement en vivres, les opérations de conversion en grandes formations étaient inconcevables. C'est d'ailleurs pour cette raison que je n'avais pu les annoncer tout de suite et que j'en avais gardé un certain temps le plan dans ma tête.

Comme j'avais déjà défini le trajet de déplacement de nos unités, je me suis décidé à donner aux 7e et 8e régiments ainsi qu'à la compagnie des gardes du corps la tâche de stocker des vivres aux points importants sur notre chemin, d'abord dans la région nord du district d'Antu et dans les districts de Huadian et de Dunhua.

Mais on n'était pas encore à la saison de la moisson, ce qui constituait un sérieux handicap pour trouver des céréales. Nous ne pouvions en acheter avant la moisson et le battage ni aller pour autant en ville en acheter chez les marchands de riz.

J'ai suggéré aux commandants des unités qui allaient partir en mission de ravitaillement de tâcher d'acheter les cultures sur pied dans les champs. Nous devrions alors aller les moissonner et les battre de nos propres mains. Cela allait demander un si grand nombre de bras qu'il ne suffirait pas d'y mettre tous nos effectifs. Nous n'avions pas d'autre choix.

Au début d'octobre de cette année-là, lorsque le problème des vivres était en principe résolu, j'ai convoqué à Liangjiangkou dans le district d'Antu une réunion des cadres militaires et politiques, et j'ai fait part de ma décision d'entreprendre des opérations de conversion en grandes formations dans de vastes régions au

nord-est du mont Paektu.

Un autre souvenir qui m'est resté vivace de ces jours où nous opérions à Liangjiangkou et dans ses alentours est celui d'un paysan qui est venu me demander de recevoir son fils de 14 ou 15 ans dans notre armée révolutionnaire.

Ce n'était pas chose aisée que d'admettre un si jeune garçon alors que de rudes épreuves nous attendaient dans nos opérations de conversion. Nous avons dû y réfléchir.

«Nous devons marcher jour et nuit, ai-je dit au garçon. Nous parcourons parfois dix lieues ou vingt lieues par jour. Et pourrais-tu nous suivre?» A cette question, le garçon a répondu, en indiquant Ri O Song, que, si celui-là marchait, il le pourrait bien lui aussi.

M'adressant ensuite au paysan, je lui ai demandé s'il ne serait pas inquiet pour son fils après l'avoir laissé suivre l'armée de guérilla. «Je m'y suis préparé, mon Général, s'est empressé de m'assurer le père, sinon je n'oserais pas confier mon fils à l'armée révolutionnaire. On dit qu'une bonne école forme même les enfants faibles. Je suis tout à fait tranquille, respecté Général, car j'ai confiance en vous.»

L'enfant était intelligent, et son père, avisé.

J'ai décidé d'admettre le garçon.

Certains m'ont dit que j'allais au-devant d'un mécompte. Cependant, la plupart des officiers et soldats se sont réjouis, en déclarant que, si le Commandant recevait un garçon aussi jeune, c'était de bon augure pour nos opérations de conversion. Si la chance de réussite avait été maigre, estimaient-ils, il n'aurait pas pris sur lui ce fardeau supplémentaire.

J'ai laissé le garçon avec mes ordonnances, et je l'ai souvent tenu à mes côtés. Il avait le coup d'œil juste et était agile; ses progrès étaient rapides. Plus tard, quand j'ai dû partir pour une réunion à

Liangjiangkou, je l'ai pris avec moi. Sitôt après la conférence, nous nous sommes mis en route. Mais le chemin du retour était plein d'embûches. La première «expédition punitive» de Nozoe ayant déjà commencé, la situation était très alarmante. Aussi avais-je fait placer une patrouille en tête et avancions-nous discrètement.

Nous avons cependant été surpris par l'ennemi aux environs du Jiguanlazi. C'était une montagne qui rappelait une crête de coq, d'où son nom de Jiguanlazi. Son pic se dressait devant nous à gauche. Ses abords présentaient un relief favorable à l'ennemi pour tendre une embuscade et, par contre, fort défavorable à notre détachement en marche pour tenir tête à une attaque surprise. Et je songeais que, si des «troupes punitives» étaient dans ces parages, elles ne manqueraient pas de vouloir en tirer profit. Voire, elles pouvaient d'ores et déjà être là aux aguets et nous attendre. Est-ce que l'ennemi n'avait pas déclaré qu'il allait anéantir l'armée de guérilla antijaponaise par sa guerre de guérilla?

Nous ne pouvions pas pour autant changer d'itinéraire et faire un détour, ce qui aurait exigé de nous beaucoup de peine. J'ai ordonné de placer une mitrailleuse en tête et de passer à pas accélérés cet endroit dangereux.

Nous arrivions au pied du Jiguanlazi, quand des détonations violentes éclatèrent du côté du pic. L'ennemi concentrait son feu sur notre colonne qui suivait en file indienne le seul chemin qui passait par là.

Un vétéran surnommé le «Petit» et Kim Jong Dok furent mortellement touchés.

A l'instant, je me souvins du garçon enrôlé à Liangjiangkou, et, inquiet, je l'appelai. Or, le petit tirait lui aussi sur les combattants ennemis embusqués dans la montagne. Quelle ne fut pas ma surprise!

Comment avait-il pu trouver un tel courage en ce moment critique? C'était vraiment étonnant.

«Ne bougez pas, camarade Commandant!» me cria-il tout à coup. C'était plutôt lui qui veillait sur moi.

«Non, répliquai-je. Il faut bouger, et vivement. Il faut tirer en changeant de place.» Sur ce, je l'entraînai dans un creux derrière un petit tertre.

Cependant, les balles pleuvaient toujours sur nous. Nous étions dans une mauvaise passe. Ce fut alors que j'aperçus un fossé à une centaine de mètres du côté de la plaine. Avec un court «Suivez-moi!» je me mis à courir de ce côté-là. Mes hommes me suivirent en soutenant les blessés. Mais nous n'étions pas en sûreté là non plus.

Nous sommes descendus vers la rivière et l'avons longée un temps toujours aux pas de course, et nous nous sommes tournés vers l'escarpement qu'occupait l'ennemi. Je n'ai pas eu ce jour-là de loisir pour expliquer à mes hommes la raison pour laquelle nous devions courir dans cette direction. Je ne faisais que galoper obstinément vers les positions de l'ennemi, à la tête de mes hommes, qui devaient en être un peu étonnés, et pour cause. Une dizaine d'hommes ne pouvaient se lancer à l'assaut des positions de toute une troupe ennemie.

Cependant, mes hommes me suivirent sans aucune hésitation. Ils avaient une confiance totale en moi comme j'en avais en eux.

A mesure que nous nous approchions du précipice, les balles ont commencé à siffler au-dessus de nous. C'est alors seulement que mes hommes ont dû saisir mon intention.

Les combattants ennemis ne cessaient de tirer à l'aveuglette vers la plaine, croyant que nous nous étions sauvés dans cette direction. Ils descendirent de la montagne, cernèrent la plaine et s'élancèrent à

la charge en poussant des hourras. Quant à nous, nous avons gravi une hauteur voisine, tandis qu'ils se battirent un bon moment avec acharnement entre eux après avoir cerné de trois côtés la plaine.

La bataille du mont Jiguanlazi a été notre première rencontre avec les «troupes punitives de Nozoe». Elle a confirmé que l'ennemi avait beaucoup étudié nos tactiques de guérilla en préparant son expédition; elle m'a donné la conviction que mon option pour les opérations de conversion en grandes formations était juste. Elle nous offrait un spécimen de la situation militaire à laquelle nous allions être confrontés l'hiver prochain.

Pendant que j'étais à Liangjiangkou pour une réunion, mes hommes avaient terminé leur travail de ravitaillement qui était en cours lors de mon départ; et l'équipe de couturières avait confectionné la presque totalité des uniformes que je lui avais ordonné de faire.

La première étape de nos opérations de conversion, appelée alors communément l'expédition de Dunhua, passait par Hualazi, Dunhua, Mengjiang et Fusong. Vous pouvez vous en faire une idée. Notre plan était de marcher, en quittant Hualazi, d'abord vers le mont Paektu, puis de nous tourner vers le nord et de livrer quelques batailles, en parcourant les régions reculées de Dunhua, et enfin de pénétrer dans les forêts vierges de Dongpaizi dans le district de Mengjiang ou celles de Baishitan dans le district de Fusong, pour passer la saison du petit et du grand froids dans des camps secrets en nous détendant et en faisant des études militaires et politiques.

Faisant les préparatifs pour cette première étape des opérations, j'avais confié à Rim Su San une section de la compagnie des gardes du corps et le bataillon indépendant et l'avais fait partir pour Dongpaizi pour établir des camps secrets, stocker des vivres et confectionner des uniformes pour nos principales unités. J'avais par

ailleurs envoyé un détachement avec la même mission à Baishitan.

C'est à l'issue de ces préparatifs que nous nous sommes mis en route pour l'expédition de Dunhua. Pour en avoir une idée exacte, il suffit de vous rappeler les batailles de Liukesong et de Jiaxinzi, qui ont eu lieu à cette époque-là.

Pour dissimuler l'itinéraire de nos unités, nous avons fait au départ semblant de marcher vers Sanzhang en nous dirigeant vers le cours supérieur de l'Erdao.

Le jour commençait à se lever quand nous nous sommes éloignés de deux à trois lieues de Hualazi. Là nous avons abandonné la rivière et, en effaçant les traces de nos pas, avons pénétré dans une forêt proche pour nous y reposer. Une fois nos forces rétablies après le petit déjeuner, nous avons repris la marche, cette fois en direction du mont Paektu, en laissant les traces de pas d'un seul homme, puis, arrivés à proximité de Neidaoshan, nous avons fait demi-tour pour remonter vers le nord en marchant sur la Sandaobai gelée, ce pour mettre l'ennemi sur une fausse route.

Ce genre de brusque revirement produit l'effet de quelques batailles. L'ennemi, déconcerté, pouvait rôder par-ci, par-là pour se fourvoyer dans la région blanche, mourir de froid ou, épuisé, perdre sa combativité. Si nous ne craignions pas de mettre ainsi au grand jour nos traces en répandant de fausses nouvelles, c'était pour harasser l'ennemi au maximum en le traînant ça et là et le rendre incapable d'opérer, exténué et transis de froid.

Nous avons eu beaucoup de mal à franchir le mont Mudan enneigé.

Une neige à gros flocons était tombée et avait rendu les rochers glissants, et cela ralentissait notre marche.

Le gros de notre armée est passé sans accident par le mont et a disparu dans la forêt de Dunhua.

Comme vous pouvez le remarquer, les opérations de conversion en grandes formations ont été dès leur début une dure épreuve. Ce fut tout de même un départ remarquable. Nous n'avons pas donné de coups violents à l'ennemi au début de notre expédition de Dunhua. Nous nous sommes contentés de le frapper autant qu'il le fallait pour garder le secret de notre trajet. Cependant, il y a eu un grand nombre de morts et de blessés chez l'ennemi.

Toutes les fois que l'occasion s'offrait d'évoquer l'expédition de Dunhua, le camarade Kim Il Sung a parlé de la réunion de l'Union de la jeunesse antijaponaise au sein de l'armée tenue lors d'une halte.

Nous avons convoqué une séance de l'Union de la jeunesse antijaponaise pendant notre expédition de Dunhua. Cette union était une organisation de la jeunesse qu'on avait reconstituée dans une perspective de développement après la dissolution de l'Union de la jeunesse communiste suivant la décision de la Conférence de Nanhutou. Nous avons eu de bonnes raisons de tenir cette réunion. A Dunhua, il y a une localité appelée Sidaohuangkou. C'est là qu'après être sorti de la prison de Jilin j'avais passé un certain temps pour me remettre tout en travaillant à rétablir les organisations clandestines détruites. Et nous sommes arrivés à sa proximité après avoir franchi le mont Mudan. Or, le partisan qui était allé dans ce village pour se renseigner sur la situation en est revenu avec l'avis de l'organisation clandestine locale concernant l'affaire Pak Tuk Bom.

Il s'agissait là d'un commandant de l'armée révolutionnaire populaire qui avait obtenu des approvisionnements aux dépens de la dignité de cette armée.

A court de vivres et d'uniformes, son unité avait un temps beaucoup souffert. En pareil cas, attaquer l'ennemi ou faire appel à l'aide des organisations révolutionnaires était une option propre à

l'armée révolutionnaire populaire. Cependant, Pak Tuk Bom n'avait pas cherché à se battre ni à mobiliser les organisations clandestines, il craignait surtout le combat, et il s'était avisé d'un procédé lâche et révoltant pour venir à bout de la pénurie de vivres et de vêtements. C'est fort désagréable de parler en public du procédé dont il avait usé.

Voici ce qu'il avait fait. Il avait proposé à l'ennemi par l'intermédiaire d'un mouchard: «J'ai l'intention d'aller me rendre avec les effectifs d'une division. Malheureusement, les vivres nous manquent et nos uniformes sont usés. Donc procurez-nous des vivres et des tissus en quantité que je vais vous indiquer, et vous allez les apporter à l'endroit fixé. J'irai alors vous rejoindre avec mes hommes habillés de neuf et débordant de vigueur. Mais je ne peux pas me fier uniquement à vous puisque vous n'êtes qu'un agent. Vous allez donc nous envoyer, en même temps que des vivres et des tissus, des représentants qui puissent garantir notre vie après notre reddition.»

Le mouchard lui donna son accord et s'en retourna. Il alla tout droit à l'équipe spéciale à laquelle il appartenait pour rapporter l'affaire. Ce marchandage intéressa vivement l'ennemi. Ses chefs de la province du Jilin et du district de Dunhua, mis au courant, se réunirent aussitôt pour prendre les mesures nécessaires et envoyèrent leurs représentants au rendez-vous convenu.

Ce fut Pak Tuk Bom lui-même qui les accueillit et négocia avec eux. Dès qu'un officier sous ses ordres lui annonça l'arrivée du ravitaillement promis, il exécuta sur place tous les représentants de l'ennemi. Plus tard, pour cette conduite indigne, il fut sévèrement critiqué, démis de son poste et envoyé dans une brigade des gardes du corps. En 1940, fait prisonnier, il se rendit à l'ennemi en trahissant la confiance de son organisation. Sa fausse capitulation de-

vint ainsi réalité.

Après avoir changé de camp, il organisa une «troupe spéciale Pak» et fit des tournées pour inciter ses anciens compagnons d'armes à se rendre.

Son cas nous a donné une leçon sérieuse. Informé de sa conversion, je me suis dit que sa farce de capitulation n'avait pas été un coup du hasard. Une telle farce ne peut être inventée que par un homme susceptible de retourner sa veste. La conversion de Pak Tuk Bom a démontré que celui qui conçoit une telle mascarade est capable de se rendre réellement à l'ennemi.

Or, nombreux étaient ceux qui appréciaient la conduite de Pak comme un acte de courage exceptionnel. C'était grave. Le partisan qui avait été à Sidaohuangkou en mission de reconnaissance, par exemple, pensait à tort que Pak Tuk Bom avait accompli là un haut fait, mais n'avait pas été apprécié à sa juste valeur et avait été sanctionné trop durement. Après m'avoir rapporté l'opinion des villageois, il avait exprimé son mécontentement contre les habitants qui disaient de Pak Tuk Bom que c'était un officier qui avait sali la réputation de l'armée de guérilla. Cet éclaireur était membre de l'Union de la jeunesse antijaponaise.

Qu'un membre de l'Union de la jeunesse antijaponaise appréciât l'acte de Pak était dangereux. Selon les propos de celui qui était chargé des affaires de la jeunesse avec qui je me suis entretenu, assez nombreux étaient parmi les adhérents de l'Union ceux qui pensaient comme ledit éclaireur au sein de notre colonne. J'ai jugé que leur façon de penser devait être mise en cause, et j'ai dit au responsable concerné de convoquer une réunion des adhérents. Or, c'était impossible, d'après lui, parce que tous, moulus de fatigue, s'étaient laissé terrasser par le sommeil, à peine arrivés au lieu de bivouac indiqué.

C'était chose jamais vue dans nos unités. La coutume était qu'une fois au campement tous nettoient leur fusil, réparent leur uniforme, se fassent la barbe ou ramassent du bois de chauffage; c'était notre style de vie bien ordonné et hautement discipliné. Or, ce soir-là, tout était différent. Tous étaient certes fourbus de la marche. Pourtant, se laisser vaincre par la fatigue et s'endormir sans même avoir préparé le campement, c'était grave. Dans un tel état d'esprit on ne pouvait mener à bonne fin nos opérations de mouvements.

Ce soir-là, j'ai ordonné au chef de régiment O Jung Hup de tenir prête une tente de compagnie pour y rassembler les membres de l'Union de la jeunesse antijaponaise, et j'ai assisté à leur réunion.

La réunion a relevé les phénomènes témoignant d'un état d'esprit relâché, d'un manque de fermeté pour surmonter les difficultés et de négligences en matière d'hygiène et d'assainissement du cadre de vie ainsi que d'activités culturelles, et elle a arrêté les mesures nécessaires pour y remédier.

J'ai rappelé une fois de plus la gravité de l'affaire Pak Tuk Bom et insisté sur la nécessité d'être toujours vigilants et de combattre sans transiger les actes susceptibles de porter atteinte à la dignité et à l'honneur de l'armée révolutionnaire populaire, ainsi que sur celle de maintenir de bonnes relations avec la population.

Cette réunion a également eu de l'effet sur les commandants. Bon nombre d'entre eux avaient fermé les yeux sur la conduite de leurs hommes qui s'étaient endormis sans même avoir préparé le campement et leur avaient témoigné, plutôt, de la compassion au lieu de prendre les mesures qui s'imposaient pour y remédier.

On peut dire que cette réunion a tenu lieu de travail de sensibilisation à la veille des batailles de Liukesong et de Jiaxinzi. En effet, elle a produit un grand impact. Nos hommes se sont bravement

battus lors de notre attaque contre Liukesong qui a eu lieu après cette réunion. Ils ont tous combattu formidablement lors de la bataille de Jiaxinzi également. Ces batailles ont permis à nos hommes de comprendre pourquoi le Commandant avait fait convoquer brusquement cette réunion de l'Union de la jeunesse antijaponaise.

Plus les tâches à accomplir sont ardues, et la situation grave, plus on doit intensifier le travail idéologique. J'insiste toujours sur la primauté de la conscience. Je suis partisan de la toute-puissance de la conscience, et j'accorde plus de prix à l'idéologie qu'à toute autre chose. Sur quoi avons-nous compté aux prises avec un adversaire fort de plus de deux cent mille hommes, pour concevoir et exécuter jusqu'au bout des opérations aussi audacieuses que celles de conversion en grandes formations? C'était sur l'unité indéfectible de notre armée et sur son esprit révolutionnaire inflexible. Nous n'avions alors ni avions ni chars. Nous n'avions que le peuple et les combattants équipés d'armes légères. Nous avons effectué un travail de sensibilisation énergique, et les combats que nous avons livrés par la suite en ont démontré l'efficacité.

Le camarade Kim Il Sung, respecté Leader, s'est rappelé entre autres les actes de sabotage de Rim Su San, par suite desquels il avait dû changer à mi-chemin le plan initial de l'expédition en cours.

C'est Kim Jong Suk et Ri Tu Ik qui étaient venus au Quartier général, avant la tenue de la réunion de l'Union de la jeunesse antijaponaise, pour me rapporter ce qui s'était passé au camp secret de Dongpaizi. Au début, en entamant la campagne de Dunhua, j'avais pensé à passer à Dongpaizi un ou deux mois, la saison des grands froids, à faire par la suite un long détour à travers les districts de Fusong et de Changbai, pour enfin pénétrer en Corée et revenir, via Helong, à Antu, le point de notre départ. Cependant, Rim Su San, à

Dongpaizi, n'avait pas effectué des préparatifs pour accueillir nos unités importantes: prétextant la situation tendue, il ne s'était pas donné la peine d'accomplir les tâches que je lui avais confiées. Et, inquiets de cet état de choses, Kim Jong Suk et Ri Tu Ik s'étaient employés à les exécuter à la place de Rim Su San, mais ils n'avaient réussi qu'à se procurer une maigre quantité de vivres qui pouvait à peine suffire au personnel qui demeurait à Dongpaizi pour passer l'hiver.

J'en ai conclu que nous ne pouvions suivre le trajet défini au début. Nos unités ne pouvaient pas passer la saison du froid dans ce camp secret sans réserve de vivres.

A vrai dire, Rim Su San était déjà idéologiquement atteint à cette époque-là, lui qui, plus tard, se rendra à l'ennemi. La trahison n'est pas l'affaire d'un ou deux jours. Elle présuppose une étape de préparation, un processus de dégradation idéologique. La corruption idéologique suit un processus bien déterminé. Rim Su San parlait à tout bout de champ de révolution, mais il était déjà mentalement en décomposition depuis 1'«affaire de Hyesan». Cependant, ayant confiance en lui, nous n'avons pas remarqué à temps sa dégradation.

Baishitan, dans le district de Fusong, fixé comme un point de passage en réserve, était certes géographiquement favorable à nous, mais se trouvait loin des habitations. Il y avait là à peine quelques hameaux à quelque trois lieues du camp secret, et presque pas d'organisations clandestines de notre ressort.

Un autre problème était l'approvisionnement en vivres. Un petit détachement et O Paek Ryong que nous y avions envoyés avant avaient stocké une certaine quantité de céréales, à travers le fleuve Songhuajiang, mais les dépôts de stockage se trouvaient loin du camp secret de Baishitan, et nous avions convenu de les consommer

plus tard. De plus, l'avant-garde que nous avions dépêchée dans ces parages était composée pour la plupart de femmes et de gens affaiblis.

Dans ces circonstances, nous ne pouvions pas aller tout droit à Baishitan. C'était impensable pour nos grandes unités. Nous étions littéralement acculés aux abois: les grands froids arrivaient, mais nous n'avions pas où aller, l'itinéraire prévu ne pouvant plus être respecté, et il nous manquait de temps pour préparer une nouvelle route; de surcroît, l'ennemi étant sur nos talons, nous ne pouvions pas non plus nous attarder longtemps au pied du mont Mudan. La situation était vraiment embarrassante.

Si nous avions seulement de quoi nous nourrir, nous pourrions surmonter toutes les autres difficultés. C'est alors que la providence vint comme toujours à notre secours. Cette providence, c'était le peuple; il nous a offert ses bons offices, et nous avons pu obtenir un champ de soja non moissonné, et cela nous a permis de nous en tirer pour le moment.

Nous avons par la suite attaqué les exploitations forestières de Liukesong et de Jiaxinzi et avons pris un butin important, vivres et diverses autres choses, puis nous avons fait volte-face pour marcher vers le sud, enfin nous sommes arrivés au camp secret de Baishitan. C'était la première étape de nos opérations de conversion en grandes formations.

Les batailles de Liukesong et de Jiaxinzi ont brillamment couronné cette première étape. En fait, c'était bien étonnant que nous soyons passés sans accroc par les régions de Helong et d'Antu dont les montagnes et les vallées étaient couvertes d'un réseau dense des «troupes punitives»; l'ennemi avait été totalement dérouté du fait que nous avions attaqué comme l'éclair successivement ses importants points de stationnement à Dunhua. Alarmé par la nouvelle

de nos attaques de Liukesong et de Jiaxinzi et des pertes subies par ses troupes, l'ennemi a commencé à concentrer précipitamment ses effectifs sur Dunhua. Mais, nous en étions sortis subrepticement pour marcher vers le sud, et nous étions déjà dans le bassin du Songhuajiang.

Le plus grand succès que nous ayons obtenu dans la première étape de nos opérations consistait à avoir admis dans notre armée plus de 200 hommes parmi les bûcherons des exploitations forestières de Liukesong et de Jiaxinzi.

Sitôt après notre arrivée dans le bassin du Songhuajiang, nous avons donné une représentation artistique dans une forêt, et, après le spectacle, bon nombre de jeunes parmi les ouvriers qui nous avaient suivis jusque-là pour transporter notre butin ont demandé à s'enrôler dans notre armée.

C'était là en effet un événement heureux, le premier du genre depuis la naissance de l'armée de guérilla antijaponaise, que d'avoir reçu dans ses rangs un si grand nombre de jeunes ouvriers.

Nous n'avons pas alors pu leur donner de fusil ni les habiller d'uniforme. Nous leur avons fait donc porter seulement un brassard à étoile rouge. Je garde encore présente dans ma mémoire l'image des partisanes veillant des nuits à confectionner des brassards.

Les études politiques et militaires organisées au camp secret de Baishitan marquent à la fois la fin de la première étape et le début de la seconde de nos opérations de conversion.

Après une bonne préparation à Baishitan, nous avons entamé la deuxième étape de nos opérations. Le trajet de cette étape devait passer par Erdaobaihe, Sandaobaihe et Sidaobaihe, régions désertes au nord-est du mont Paektu, et, après un crochet en Corée, revenir finalement au point de notre départ dans le district d'Antu via le district de Helong.

Le camp secret de Baishitan a été découvert alors que nous nous y livrions pour de bon aux études politiques et militaires. Cela tenait à un sac de soja que le groupe de ravitaillement y avait apporté. C'était un coup du hasard vraiment navrant. Le sac était troué, mais nos hommes ne l'avaient pas remarqué. Et un mouchard avait repéré notre camp secret en suivant les grains de soja échappés traînant par terre.

Ayant reçu des informations sur une opération d'encerclement et une attaque générale que l'ennemi préparait contre nous, nous avons élaboré un plan pour y faire face. J'ai ordonné à un commandant de notre troupe de se rendre avec une compagnie sur les arrières ennemis pour attaquer Liangjiangkou, puis de s'en retirer vers Xiaweizi; j'ai enjoint à une section de la compagnie des gardes du corps de prendre position à plusieurs points sur la colline derrière Baishitan et de frapper dur l'ennemi, avant de se retirer vers Lushuihe.

Le gros de notre armée, sous ma conduite personnelle, a quitté le camp secret à peine 30 minutes avant l'attaque ennemie, pour se diriger vers Lushuihe. Pour prendre l'ennemi au piège, nous avons fait comme si nous demeurions toujours au camp secret.

A peine nos unités ont-elles évacué le camp secret que l'ennemi s'est rué sur lui, mais il n'a rencontré aucune résistance. Devant le calme qui y régnait, il a cru que, grâce à la discrétion de ses actions, il allait facilement nous prendre. Les assaillants se sont lancés à la charge de tous côtés. Cependant, les fins tireurs de notre compagnie des gardes du corps à l'affût n'ont pas riposté, ils ne faisaient que les contempler.

Au lever du jour, des avions ennemis ont apparu au-dessus du camp secret et ont largué des bombes sur les leurs qui les saluaient pourtant en agitant la main et en poussant des cris de joie. A l'éclatement des bombes, les officiers et soldats ennemis qui étaient

dans nos cabanes sont sortis. C'est alors que nos mitrailleuses ont ouvert le feu sur eux.

L'attaque conjointe de l'armée de l'air et de celle de terre s'est ainsi transformée en une collaboration entre notre armée et l'aviation japonaise, qui allait exterminer les troupes d'infanterie japonaise et mandchoue.

Pendant que l'ennemi, à Baishitan, se bousculait ainsi, tumultueusement pris dans une grande confusion, nous avons marché tranquillement vers le mont Paektu. Nous avons frappé à Lushuihe ceux qui nous poursuivaient, puis traversé la rivière Erdaobai pour disparaître dans la forêt à l'est de Neidaoshan. Nous avons ensuite attaqué une exploitation forestière aux alentours de Hualazi et fait venir la compagnie expédiée à Liangjiangkou et les combattants de la compagnie des gardes du corps laissés à Baishitan. Par la suite, j'ai dépêché un groupe de reconnaissance à Samsuphyong dans le secteur de Musan en Corée.

Mais la garde frontalière était si rigoureuse que le groupe, pourchassé par l'ennemi dès son passage du fleuve Tuman, n'a pu remplir sa mission et est revenu à grand-peine. Dans cette conjoncture, une incursion par de grosses unités en Corée était chose dangereuse.

J'ai décidé donc de remettre à plus tard l'opération de pénétration en Corée et d'attaquer en échange une importante exploitation forestière pour nous procurer des vivres, d'une part, et, de l'autre, sonder la réaction de l'ennemi aux aguets au-delà du fleuve, en Corée. Nous avons ainsi attaqué l'exploitation forestière de Damalugou à proximité du Tuman. La réaction a été rapide et vive au-delà du fleuve. On m'a rapporté que le cordon de garde frontalière était infranchissable. Nous avons frappé encore quelques jours l'ennemi à nos trousses, avant de regagner la forêt du côté sud de

Hualazi. Plus tard, nous avons anéanti à Hongqihe la troupe de Maeda. C'est ainsi que nous avons conclu nos opérations de conversion en grandes formations.

Il ne faut pas considérer notre affrontement avec les «troupes punitives de Nozoe» comme une lutte contre un commandant d'armée. C'était un combat contre les autorités militaires japonaises, une guerre contre le «grand empire japonais». L'ennemi n'a pu réussir aucune de ses trois opérations, de pacification à la surface, de transformation idéologique et de pacification à la racine, pour lesquelles il avait fait tant de publicité dans son «grand programme pour le maintien de la sécurité publique». Il en est resté pour ses frais, et c'est nous qui en sommes sortis victorieux.

Nozoe, après la défaite du Japon, a pris sa retraite et a passé le reste de sa vie dans un village de campagne à Kyushu; il a laissé ses souvenirs de cette époque-là, dont voici quelques lignes:

«Les troupes de Kim Il Sung étaient habiles dans la tactique de déguisement: opérant, dispersées en plusieurs unités et chacune se prétendant être l'unité de Kim Il Sung, elles donnaient l'impression d'être un peu partout. Or il ne pouvait y avoir évidemment qu'un seul Kim Il Sung, mais il y en avait plusieurs qui se faisaient passer pour lui, et il nous était difficile de l'identifier.»

A en croire ses confessions, Nagashima, qui avait gagné les faveurs de ses supérieurs pour ses mérites dans la répression de la révolte dans la région de Jiandao et qui avait été chargé d'une mission spéciale dans les «troupes punitives de Nozoe», a également connu bien des déceptions devant la tactique d'apparaître et de disparaître en un clin d'œil comme par magie de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

«J'ai été mis au courant de l'existence des troupes de Kim Il Sung quand j'ai été chargé d'une mission spéciale dans les troupes de Nozoe. Intrigué, j'ai tâché de me renseigner sur elles, et j'ai compris qu'elles étaient très ingénieuses dans leurs tactiques. On me disait qu'elles étaient apparues par-ci, mais, quand j'y accourais, elles n'y étaient plus, elles étaient par-là, disait-on. Elles semblent apparaître et disparaître en un clin d'œil comme par magie. Mais ses unités ne pouvaient être présentes à la fois partout. En réalité, ses troupes opéraient, divisées en plusieurs petites unités, pour donner l'impression d'être partout à la fois, et s'appelaient chacune troupe de Kim Il Sung.»

En retraçant les combats durs et pénibles qu'il avait eus contre l'Armée révolution-

naire populaire coréenne, il a noté: «Les chefs de l'Armée antijaponaise unifiée ont été tous tués ou faits prisonniers ou ont capitulé; cependant, Kim Il Sung y a survécu; il est rentré, après la guerre, en Corée du Nord et est devenu Président du Conseil des ministres.»

4. O Jung Hup et son 7e régiment

Une année, le camarade Kim Il Sung était plongé dans la lecture du roman *la Rude Zone de bataille,* quand, arrivé au passage où O Jung Hup tombe au champ d'honneur, il arrêta sa lecture, tant cela lui causait de chagrin, et il passa toute la nuit à se remémorer cet homme qui n'était plus de ce monde depuis longtemps.

Chaque fois qu'il évoquait la bataille de Liukesong, dans le district de Dunhua, qui avait victorieusement clôturé la première étape des opérations de conversion de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne en grandes formations, il pensait à la mort de O Jung Hup; et quand il se remémorait la vie héroïque de ce chef de régiment, il parlait avec tendresse de l'esprit de sacrifice que le 7e régiment sous ses ordres avait manifesté en défendant à ses risques et périls l'état-major de la révolution coréenne, ainsi que des hauts faits qu'il avait accomplis à ces fins au cours de la lutte révolutionnaire contre les Japonais.

C'est dans la bataille de Liukesong que nous avons perdu O Jung Hup, ainsi que Choe Il Hyon, chef de compagnie, et Kang Hung Sok, chef de section de mitrailleurs. Ces trois commandants, je les aimais et les ménageais beaucoup, et, à mon vif regret, je les ai perdus tous à la fois, le même jour et à la même heure. Au cours de la guerre contre les Japonais, j'ai perdu beaucoup de mes compagnons d'armes, mais c'est la disparition de O Jung Hup, pense-je, qui m'a le plus affligé.

Pour le qualifier en quelques mots, on peut dire de lui que c'était un homme détestant faire du bruit, mais qui laissait derrière lui des empreintes indélébiles, autrement dit, des traces de pas de géant, soit des exploits inoubliables.

Peut-être Choe Chun Guk et O Jung Hup étaient-ils les plus discrets des commandants de notre armée. Par être discret, on peut

entendre préférer rester à l'ombre ou être silencieux et posé. Rarement chef militaire a été aussi effacé et aussi posé que O Jung Hup. Détestant faire du bruit, il accomplissait cependant beaucoup de tâches. Modeste et simple, il n'aimait pas paraître.

On disait de Choe Chun Guk qu'il était comme une jeune mariée. Cependant, O Jung Hup l'était plus encore. En somme, c'était un type d'homme chez qui il est difficile de trouver un défaut notable.

Discret et posé dans la vie quotidienne, il faisait preuve d'une grande décision dans la pratique révolutionnaire. Une fois la chose décidée, il s'y attaquait, tel un tigre, ne reculant devant rien. Il méprisait les difficultés et menait n'importe quelle tâche à terme. Il oubliait alors sommeil et repos.

Doué d'un profond sens de la justice, il ne transigeait pas avec les injustices. Peut-être ce trait avait-il éveillé en lui, plus tôt que chez personne, la conscience de classe.

Une année où l'on avait fait de mauvaises récoltes par suite de la sécheresse, son père est allé supplier le propriétaire foncier de diminuer le fermage en en tenant compte. Mais loin de témoigner la moindre commisération, ce dernier, avare et féroce, l'a étiqueté comme voleur et voulait le battre avec sa canne. A cette vue, O Jung Hup, hors de lui, a abreuvé de coups de fléau le méchant propriétaire. Il avait alors 14 ou 15 ans; ce petit épisode suffit à faire comprendre l'attachement profond qu'avait le jeune homme pour la justice.

L'attachement à la justice permet un éveil précoce de la conscience de classe et l'engagement de bonne heure dans la lutte révolutionnaire. On peut alors devenir le combattant par excellence, on peut se battre à la tête des autres, même en risquant sa vie.

Selon le vieux O Thae Hui, O Jung Hup avait aimé, dès son enfance, jouer à la guerre pour l'indépendance. Kim Jwa Jin avait

alors fréquenté, à cheval, son village, aussi devait-il avoir subi l'influence de l'armée indépendantiste. Puis, sous l'influence de son cousin O Jung Hwa, il s'est imprégné d'idées communistes. S'il s'est ouvert très tôt à une vue révolutionnaire, c'est parce qu'il éprouvait une haine implacable contre l'occupant, un violent sentiment de révolte à l'égard de l'envahisseur.

Je pense aujourd'hui encore qu'on peut trouver rarement des chefs militaires aussi courageux et aussi intrépides que lui.

Depuis l'antiquité, les généraux en renom, quand ils s'entraînaient pour acquérir les qualités de guerrier, prisaient avant tout le courage et l'intrépidité, de même que l'intelligence et la vertu, et ils s'efforçaient de les acquérir. Si une tigresse laisse tomber ses petits du haut d'un escarpement, c'est pour les rendre courageux.

O Jung Hup n'avait jamais fréquenté une école militaire ni rencontré un maître d'art de la guerre. C'est dans le creuset de la révolution antijaponaise qu'il avait acquis le courage et l'intrépidité de révolutionnaire.

En 1939, lors de l'attaque d'une mine d'or aux alentours de Sandaogou dans le district de Helong, à la veille du *Chusok,* il a été le héros de deux épisodes, rares même sur le champ de bataille.

Il commandait l'opération, lorsqu'une balle l'a frappé au front. Or, la chance a voulu qu'il ne mourût pas. Peut-être la balle lui avait-elle touché le crâne de biais.

Touché au front, il n'est pourtant pas tombé, il a même continué de diriger la bataille. On dirait un miracle.

Le crâne d'un homme, tout fragile qu'il est, pourrait-il résister à une balle même si elle le frappait obliquement? Mais cela a eu lieu, et j'ai examiné moi-même la plaie que son ordonnance avait pansée.

Ses camarades lui ont dit qu'il avait eu une grande chance et que

«Dieu» était sans doute de son côté; il a alors répondu que la balle aveugle des Japonais pouvait fendre le crâne d'un lâche, mais jamais le front d'un communiste.

Blessé, il commandait toujours la bataille, lorsqu'une grenade à main est tombée aux pieds de ses hommes. L'ennemi l'avait lancée par-dessus le mur. Moment critique: vivement, O Jung Hup l'a ramassée et l'a rejetée par-dessus le mur.

Le retour de l'explosif a stupéfié les combattants ennemis, qui, précipitamment, ont pris les jambes à leur cou. O Jung Hup en a profité pour lancer ses hommes à l'assaut. Un autre miracle.

Une grenade à main est un projectile destiné à tuer à une faible distance; elle éclate deux ou trois secondes après qu'on l'a lancée. Ramasser une grenade dégoupillée, prête à éclater, ce n'est rien de moins que de risquer sa vie. Or, O Jung Hup l'a fait sans sourciller.

Ces deux épisodes vous aideront à vous faire une idée de sa personnalité.

O Jung Hup était un chef militaire, un guerrier d'une haute habileté. La rapidité de jugement et de décision, la minutie dans l'organisation des opérations étaient autant de qualités qui faisaient son fort. Ce qu'il avait de particulier, c'était qu'une fois sa décision prise il s'élançait impétueusement vers l'objectif sans hésiter ni tergiverser. Un bon lutteur use d'une tactique ingénieuse pour l'emporter sur un adversaire plus fort que lui. De même O Jung Hup employait des tactiques adaptées aux circonstances pour vaincre n'importe quel ennemi, même beaucoup plus fort que lui. En fait, c'était un chef militaire tout aussi avisé et éprouvé que Choe Hyon ou Choe Chun Guk. S'il n'a pu pourtant se tailler une réputation aussi brillante qu'eux, c'était parce qu'il avait toujours accompagné le Quartier général de notre armée.

J'ai peu rencontré, dans mes dizaines d'années d'activités ré-

volutionnaires, d'hommes doués d'un aussi vif esprit d'organisation et de discipline que lui. Avant tout, il appliquait rigoureusement et sans aucune excuse les ordres et les directives de ses supérieurs. Quand on lui assignait une tâche, il l'acceptait volontiers sans biaiser ni jamais invoquer de prétexte pour s'y soustraire.

Il exécutait parfaitement et ponctuellement, en toutes circonstances, les ordres et les directives que je lui donnais: si je lui ordonnais de se rendre à tel endroit pour accomplir telle mission et de regagner tel point de rendez-vous jusqu'à tel jour, il ne manquait pas de le faire; si une tâche imprévue survenait au cours de sa mission, il confiait à quelques hommes le soin de s'en occuper et lui-même revenait à tout prix, à jour fixé, à la tête du gros de sa troupe. En pareil cas, il persuadait et encourageait ses hommes en leur disant que, s'ils ne rentraient pas à temps, le camarade Commandant serait inquiet.

Ce chef de régiment donnait l'exemple aux autres aussi bien dans l'entretien de sa troupe que dans la formation de ses hommes: il observait strictement à ces fins les consignes que nous avions établies. Il veillait méticuleusement sur la vie de son régiment, comme on le fait dans une armée régulière, quelque difficiles que fussent les circonstances. Personne dans son régiment ne portait des chaussures ou des uniformes déchirés. S'il remarquait au cours d'une marche quelqu'un qui portait un vêtement en mauvais état, il le lui faisait rapiécer lors d'une halte. Puisqu'il entretenait impeccablement son régiment, aucun accident ne s'y produisait.

Il percevait mes intentions même dans mes soliloques et les prenait pour des ordres du Commandant.

Un jour, à la veille du *Chusok* de 1939, je me promenais avec O Paek Ryong dans l'enceinte du camp secret sur la rive de la Wukou, lorsque je me suis laissé échapper malgré moi: «Le *Chusok* ap-

proche...»

Et ce monologue est parvenu jusqu'à O Jung Hup.

Très sensible et prompt à saisir mes intentions, il n'y est pas resté indifférent; il s'est demandé: «Pourquoi le camarade Commandant a-t-il fait allusion à cette fête qui approche? Ne s'inquiète-t-il pas des préparatifs de la fête à l'idée que les recrues ressentiraient le mal du pays à l'approche de cette fête?» Ainsi, quelques jours après, il a organisé un raid et rapporté un butin important en vivres et autres aliments, notamment *yuebing* (gâteau de riz chinois en forme de lune–NDLR). C'est justement lors de cette fête que, sur la demande de O Jung Hup, j'ai raconté aux combattants du 7e régiment et aux personnes du Quartier général l'origine de ce gâteau.

O Jung Hup était très dévoué à moi; il reconnaissait même les coups de feu que je tirais. Au cours de la Dure Marche, il nous est arrivé d'opérer un temps par petites unités. Au moment de nous séparer, O Jung Hup et moi, je lui avais dit que nous nous retrouverions le printemps prochain à Samsugol. A l'époque, les Coréens appelaient ainsi la vallée de Shisandaogou.

Au début de mars 1939, j'ai organisé l'attaque d'un des villages de Samsugol, et j'ai appris que, ayant reconnu mes coups de feu, il avait dit à ses hommes: «Voilà les coups de feu que tire le camarade Commandant. Le Quartier général qui n'a avec lui que l'effectif d'une compagnie a dû être repéré et se trouver exposé au danger d'encerclement. Camarades, il nous faut le sauvegarder même au prix de notre vie!» Ensuite, il s'était mis à courir vers nous à la tête de son régiment.

O Jung Hup était de ces hommes chez qui l'honnêteté est naturelle.

Je vous raconterai une anecdote qui est arrivée quand il venait de rejoindre l'armée de guérilla après ses activités clandestines à

Wonjiadian dans le district de Wangqing.

La troupe de partisans de Wangqing manquait alors d'armes. Elle comptait beaucoup de nouvelles recrues, et nombreux étaient les candidats à l'enrôlement. Mais on n'avait pas de fusils. Comme le film *les Cinq Frères partisans* le montre, les combattants sans fusil devaient se contenter d'un sabre ou d'une lance.

O Jung Hup, lui aussi, portait, au début, une épée fabriquée dans une petite forge.

Dans la troupe de partisans, ceux qui n'avaient pas de fusil marchaient toujours aux derniers rangs de la colonne.

Quand il montait la garde, O Jung Hup devait emprunter un fusil à l'un de ses camarades. Mais il ne semblait nullement en être gêné. Ses camarades le taquinaient sur l'épée qu'il portait depuis des mois.

Un jour, je lui ai demandé d'un air que je voulais sérieux: «Camarade Jung Hup, vous marchez toujours à la queue de la colonne puisque vous n'avez qu'une épée. N'en êtes-vous pas gêné?— Non, je la compte pour beaucoup, cette épée. Y a-t-il un fusil pour chacun? En combattant, on finira par en avoir un.»

Je crois toutefois qu'il devait ressentir de la gêne à fermer toujours la marche avec une épée et une bombe *Yongil* à son ceinturon quand les autres se pavanaient avec un fusil sur l'épaule, mais il ne voulait en laisser rien paraître.

Nous avons livré un combat pour procurer des armes aux partisans. C'était l'unique moyen de nous procurer des fusils. Nous avons attaqué un chantier sur le chemin de fer allant de Tumen à Mudanjiang via Sanchakou.

O Jung Hup a alors enlevé plusieurs fusils à l'ennemi ainsi qu'un revolver à un officier.

C'était lors de la réunion de bilan du combat que l'on décidait à

qui distribuer les armes suivant le principe de la priorité accordée à ceux qui avaient combattu bravement et étaient exemplaires dans l'observation de la discipline.

J'ai assisté à ce genre de réunion tenue après l'attaque du chantier de chemin de fer, et O Jung Hup a alors reçu un fusil.

Depuis, il a avancé progressivement en grade: d'abord chef d'escouade, chef de section, chef de compagnie et enfin chef de régiment. C'était donc un spécimen, un modèle de l'encadrement de l'armée révolutionnaire.

Diverses autres qualités faisaient son fort.

En effet, sa discrétion était alliée à la gaieté, à l'optimisme, à la sociabilité et à la soif de connaissances. Il parlait et se conduisait toujours de façon posée et décente; très réceptif à la critique de ses camarades, il s'efforçait sincèrement de corriger ses défauts. En outre, il veillait avec un grand soin et une minutie extrême à la vie matérielle de son unité; enfin, il était ferme, plus que personne, dans la confiance en soi et le stoïcisme.

Il n'est pas exagéré de dire que son évolution en tant que combattant de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne se confondait avec celle du 7^{e} régiment.

Celui-ci devait son origine au régiment indépendant constitué des compagnies sélectionnées de chaque district de la Mandchourie de l'Est, notamment de Wangqing, de Yanji et de Helong.

Ainsi, la 7^{e} compagnie du district de Wangqing avait été incorporée dans ce régiment indépendant; elle avait été détachée de la première compagnie de Wangqing et était devenue la 2^{e} compagnie du régiment indépendant. O Jung Hup était alors responsable des affaires de la jeunesse dans cette compagnie.

En 1935, le régiment indépendant a été transformé en 2^{e} régiment de la première division indépendante, puis, après la Confé-

rence de Nanhutou, en 7e régiment de la nouvelle division principale de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. C'était l'unité pilier de cette division.

O Jung Hup, O Paek Ryong et Kang Jung Ryong ont connu un avancement progressif avec l'évolution mouvementée du 7e régiment pour devenir respectivement chef de régiment, chef de compagnie et chef de section.

Le 7e régiment était composé principalement de Coréens. Nous avons veillé à former systématiquement O Jung Hup depuis le temps de Wangqing, et tout autant nous nous sommes attachés à former ce régiment en renforçant notre direction sur lui plus que sur les autres, afin d'en faire un modèle, l'unité la plus combative de la nouvelle division. Tout d'abord, nous avons affecté des éléments prometteurs aux postes de chef de section, d'instructeur politique, de chef de compagnie et autres, puis nous avons veillé à long terme sur leur formation politique, idéologique et militaire. Nous leur avons enseigné, outre les tactiques de la guérilla, jusqu'à l'art d'organiser le campement, la cuisine, la marche, à celui de s'orienter, aux connaissances nécessaires pour improviser une estrade, rédiger un programme de représentation artistique, écrire le texte d'introduction, etc.

Le haut commandement de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et les cadres de la division ont consacré de gros efforts à ces fins. Ils sont souvent descendus au régiment pour aider ses commandants à se perfectionner sur les plans politique et militaire et résoudre à temps leurs problèmes. C'est ainsi que le 7e régiment est devenu un régiment modèle, la fierté du gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

Nous avons désigné de nombreux camarades aguerris issus de ce régiment comme commandants d'autres unités. Wei Zhengmin, lui

aussi, quand il avait besoin de nouveaux cadres politiques et militaires, me demandait des cadres du 7e régiment. Une fois affectés à d'autres unités, ceux-ci réussissaient à former, à leur tour, bon nombre de cadres et de combattants modèles. Le 7e régiment a joué ainsi un rôle de pépinière pour la formation de cadres politiques et militaires. La compagnie des gardes du corps sous les ordres de Ri Tong Hak ou de Pak Su Man deviendra elle aussi plus tard une compagnie modèle. De nombreux combattants de cette compagnie étaient venus de ce régiment.

Sans avoir d'établissement d'enseignement permanent pour la formation de cadres politiques et militaires, nous avons choisi, pour subvenir à nos besoins croissants en la matière, de former systématiquement des cadres par le canal de ce régiment pour ensuite les fournir aux autres unités. C'est une des expériences de grande valeur que nous avons acquises au cours de la révolution antijaponaise. Cette expérience est à l'origine de la méthode de travail traditionnelle de notre Parti consistant à créer un modèle, puis à le généraliser dans tout le pays.

Un grand nombre de cadres politiques et militaires de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne étaient issus du 7e régiment: O Jung Hup, Kim Ju Hyon, Ri Tong Hak, Ri Tong Gol, O Paek Ryong, Kim Thaek Hwan, Choe Il Hyon, O Il Nam, Son Thae Chun, Kang Hung Sok, Kang Jung Ryong. Un des instructeurs politiques de compagnie de ce régiment avait un surnom: Chochobol. Pour autant qu'il m'en souvienne, son nom de famille était Choe. Je ne me souviens plus de son vrai nom. Le bord de ses yeux semblait toujours mouillé, d'où son surnom. Il a combattu bravement avant de tomber au champ d'honneur en même temps que Kim San Ho lors de la bataille de Xiaotanghe.

Choe Il Hyon a été choisi comme candidat au poste de com-

mandant lorsque, plus tard, on aura organisé la troupe de guérilla populaire antijaponaise de Pukson (région septentrionale de la Corée–NDLR). Le chef de compagnie Kim Thaek Hwan était aussi un commandant avisé.

Si un chef militaire se montre inflexible et intrépide, ses hommes le deviennent à leur tour. Un chef de compagnie imite son chef de régiment, un chef de section, son chef de compagnie, et les soldats, leur chef de section ou d'escouade. Ainsi, chacun imite sans s'en rendre compte la personnalité et les traits de caractère de son supérieur. On peut dire que le 7e régiment est devenu une unité indéfectible, parce que tous ses hommes prenaient exemple sur leur chef.

Les officiers et soldats des autres unités enviaient ce régiment.

Quand nous étions dans la base du mont Paektu, Cao Guoan, le chef de division de la première armée m'a demandé, après avoir vécu quelque temps avec nos troupes, un homme intelligent et sachant bien se servir de la mitrailleuse. Il désirait Kang Jung Ryong, chef de section et mitrailleur renommé du 7e régiment. C'était le mari de Pak Rok Gum.

J'ai essayé de persuader ce dernier d'aller combattre dans la 2e division de la première armée, mais il a refusé carrément. J'ai pensé qu'il ne voulait pas quitter Pak Rok Gum, mais, en l'écoutant, j'ai compris qu'il n'en était rien; il supporterait bien de se séparer de sa femme, mais jamais du Général et du 7e régiment de O Jung Hup. Il s'était pris d'affection pour O Jung Hup. Ils avaient été des amis d'enfance quand ils vivaient à Wangqing et avaient longtemps servi dans une même compagnie à commencer par la première compagnie de Wangqing.

O Paek Ryong, lui aussi, quand il a été désigné comme mitrailleur au 8e régiment, a refusé de quitter le 7e régiment de O Jung

Hup.

Ces deux faits suffisent pour faire comprendre la popularité de O Jung Hup parmi les partisans de son régiment. Ceux-ci éprouvaient un profond attachement pour leur unité et étaient étroitement unis entre eux.

Par ailleurs, nous envoyions au 7e régiment des hommes qui avaient commis des erreurs ou qui étaient peu formés, pour qu'ils s'améliorent et s'aguerrissent.

En 1938, un chef de section de mitrailleurs dans un camp secret aux alentours de Xintaizi dans le district de Linjiang a commis une erreur. D'ailleurs, il manquait de capacité. Nous l'avons donc affecté à titre provisoire à la 4e compagnie du 7e régiment.

Avant son départ, je lui ai dit:

«Si un cadre ne peut prendre la responsabilité de la vie de ses hommes, il n'a plus qualité pour tenir ses fonctions. Pour être à la hauteur de son poste, un cadre doit être persuadé qu'une faute de sa part risque de faire souffrir toute la multitude de personnes sous ses ordres. Vous devez aller vous former et vous aguerrir davantage au 7e régiment.»

Grâce à l'aide de O Jung Hup, ce chef de section réussira à se corriger et à reprendre ses fonctions.

Le 7e régiment était la plus combative des unités de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. Il était naturel que l'état-major s'en remît toujours à lui quand s'imposait une tâche urgente ou de haute importance. Ce régiment était la force d'élite de cette armée.

J'avais l'habitude, lors des marches comme lors des campements, de poster en arrière-garde ce régiment qui, hautement combatif, faisait preuve d'un sens très élevé de ses responsabilités. L'arrière-garde jouait un rôle majeur dans la guérilla toujours en butte aux poursuites et aux attaques surprises de l'ennemi.

Quand nous avions à camper, nous placions l'unité la plus combative en arrière à 300 ou à 500 mètres du Quartier général, du côté du chemin par où nous étions venus. Cette distance s'allongeait parfois d'un ou deux kilomètres. Et l'on postait des sentinelles ou des guetteurs à intervalles réguliers entre l'arrière-garde et le Quartier général.

Nous savions par expérience que les «troupes punitives» ennemies préféraient la poursuite à l'embuscade sur notre chemin, et nous placions en arrière la plus forte et la plus aguerrie de nos unités.

Nous en avons fait autant par exemple lors de notre marche vers le secteur de Musan, au printemps 1939; nous avons placé le 7e régiment en arrière-garde quand nous campions au mont Chongbong. Ses combattants étaient alors obligés de passer la nuit sans même avoir allumé de feu de bivouac sous peine d'être découverts, mais personne ne s'est plaint ni de la fatigue ni de la dureté de leur situation.

J'insiste depuis longtemps pour qu'on donne comme modèles à suivre O Jung Hup et autres semblables dans l'Armée populaire. Faire de lui un modèle, c'est faire en sorte qu'on suive son exemple.

Le camarade Kim Jong Il a fait remarquer, dès le début des années 1960, que l'Armée populaire devait suivre l'exemple du 7e régiment.

Depuis son enfance, il connaissait bien ce qu'étaient O Jung Hup et son 7e régiment.

Qu'est-ce que nos cadres, les autres membres du Parti et les militaires de l'Armée populaire doivent apprendre de O Jung Hup et de son régiment?

On pourrait parler des diverses qualités de O Jung Hup, mais l'essentielle en est, à mon avis, sa grande fidélité à la révolution.

Comment cette qualité majeure s'est-elle manifestée? La plus fidèle expression en était son dévouement total à son Commandant.

Avant tout, O Jung Hup était fidèle à nos idées et à notre ligne. Il tenait pour les plus justes nos idées et nos orientations en matière de mouvement communiste et de lutte de libération nationale de Corée et les étudiait à fond. Par ailleurs, c'était en tout temps et en tous lieux un défenseur jaloux des idées de son Commandant, un farouche ennemi de tout ce qui allait à l'encontre de celles-ci.

Il prenait pour loi et impératif suprême les idées et les orientations stratégiques militaires que nous avions formulées, et il y adhérait sans partage. Il était imperméable aux idées étrangères aux nôtres. Les idées perverses ne peuvent avoir aucune emprise sur un homme comme lui. Un esprit sain ne se laisse jamais contaminer par des saletés.

Comme son chef était d'une bonne santé idéologique, le 7e régiment s'inspirait lui aussi de la pensée du Commandant.

O Jung Hup exécutait de façon rigoureuse les ordres et les directives du Commandant en faisant preuve d'un sens très élevé de ses responsabilités. Voilà un autre trait de sa fidélité à la révolution. Il les exécutait sans faute et de façon impeccable. Même si l'ordre ou la directive à exécuter étaient très difficiles, il ne s'en plaignait jamais.

Et après les avoir exécutés, il n'oubliait pas de m'en rendre compte. Quant aux insuffisances relevées au cours de leur exécution, sans jamais chercher à passer outre, il en dressait un bilan détaillé.

Un autre aspect de son attitude à l'égard des ordres et des directives du Commandant était que, après exécution, il ne tardait pas à en demander d'autres. C'est un autre de ses traits que nos cadres doivent suivre. Il détestait piétiner et aimait s'attaquer à de nouvelles tâches. Il tenait à innover et à progresser sans cesse comme on

a l'habitude de le dire de nos jours. Si le 7e régiment a connu plus de difficultés que les autres, cela tenait, en partie, à ce que son chef était un grand abatteur de besogne.

En effet, c'était un chef militaire d'un tempérament peu commun: il éprouvait plus de joie à recevoir une tâche difficile que facile.

Son dévouement à la révolution et à son Commandant se traduisait par le grand esprit de sacrifice qu'il manifestait pour défendre et sauvegarder ce dernier. Pour veiller à la sécurité du Commandant, il n'a pas hésité à risquer sa vie à la tête de son régiment ni à livrer des combats ardus.

Lorsque, à Hongtoushan, avec la compagnie de Ri Tu Su, je soutenais un combat pénible contre une troupe ennemie forte de plusieurs centaines d'hommes, O Jung Hup qui accomplissait alors une mission de combat loin de nous s'est inquiété tellement de notre sécurité qu'il a surpris cette troupe ennemie en campement. Alarmé de ce coup inattendu sur ses arrières, l'adversaire a tourné précipitamment les talons. Cette attaque nous a beaucoup profité.

Ce sont aussi O Jung Hup et ses hommes qui, lors de la bataille aux alentours de Manjiang, ont servi de pare-balles pour notre sécurité alors que je dirigeais le repli de notre troupe. Il en a été de même lors de la bataille de Duantoushan; son 7e régiment a couvert le Quartier général qui battait en retraite, plusieurs centaines de combattants ennemis à ses trousses.

La Dure Marche a fourni des preuves éclatantes de la fidélité sans borne de O Jung Hup au Commandant. Au début de la marche, pendant près de quinze jours, son régiment a soutenu de durs combats en arrière-garde tout en marchant en *zigzag,* pour assurer la sécurité du Quartier général.

Comme je l'ai déjà dit en diverses occasions, au cours de cette marche, arrivés à l'orée de Qidaogou, nous avions décidé, jugeant

l'opération en grandes unités défavorable, d'opérer par petites unités. Et O Jung Hup a dû se séparer de nous. Sur sa propre initiative, son régiment s'est déguisé en état-major et a leurré l'ennemi pendant plus de deux mois à travers les massifs escarpés de Longgang et de Changbai. Le régiment en a souffert le martyre, mais son acte d'abnégation a un temps épargné à l'état-major les harcèlements de l'ennemi.

Au moment de notre séparation à Qidaogou, ce régiment avait déjà épuisé sa réserve de vivres. Pour s'en procurer, il n'aurait pas dû tracer son itinéraire loin des agglomérations; cependant, O Jung Hup avait sciemment choisi un trajet allant de Jiayuhe à Deshuigou en passant par le plateau de Sidungfang, l'ouest de Hongtoushan et le nord de Shuangchatou. Le chemin traversait ainsi une zone blanche, région inhabitée, à quelques rares huttes d'ermites près. C'était un vrai labyrinthe: une fois engagé là, on avait du mal à en sortir vivant.

Néanmoins, décidé à supporter la faim et autres difficultés, O Jung Hup a accepté volontairement de tout risquer pour attirer à lui l'ennemi qui convergeait vers l'état-major de notre armée.

Au début, le régiment a pu tromper la faim avec la viande des bœufs et des chevaux qu'il avait enlevés à l'ennemi en surprenant une exploitation forestière. Mais, plus on pénétrait dans les profondeurs des montagnes, plus se raréfiaient les choses comestibles jusqu'à n'avoir plus rien que de la neige à manger.

Un jour, O s'est aperçu que l'ennemi ne poursuivait plus son unité, et il a lancé à ses hommes cet appel:

«Tout laisse croire que l'ennemi a percé à jour notre déguisement. S'il en est ainsi, nous en sommes pour les frais de notre peine. Il nous faut courir après l'ennemi et le remettre à nos trousses. Suivez-moi tous!»

Brandissant son mauser, il s'est jeté en avant à la tête de son régiment, il a rebroussé chemin sur des lieues qu'il venait de faire, en endurant toutes sortes d'épreuves et de privations, et a attaqué un campement ennemi. Son plan a réussi et l'adversaire s'est remis à poursuivre son régiment.

La même opération recommencera plusieurs fois par la suite: chaque fois qu'il se trouvait hors de poursuite, le régiment revenait sur ses pas pour harceler l'ennemi, qui se remettait à le talonner. Ainsi menait-il l'adversaire par le bout du nez.

A court de vivres, le régiment s'est nourri de peaux de bœuf abandonnées par les troupes japonaises. O Jung Hup et ses hommes ont dû se contenter de pommes de terre gelées pour fêter le jour de l'an du calendrier lunaire de cette année-là. Néanmoins, il s'était inquiété plutôt pour nous, comme je devais le savoir plus tard, en disant: «Il nous est donné quand même de prendre ce repas, quoique frugal, dans la montagne, mais je m'inquiète de savoir si le Quartier général a de quoi se nourrir.»

Au cours de la marche, il disait à ses hommes qui souffraient d'inanition et d'épuisement: «Les multiples tribulations que nous endurons depuis une dizaine d'années finiront par nous apporter le bonheur. Imaginez-vous le jour où nous marcherons vers une patrie libérée après avoir vaincu les impérialistes japonais! Peut-on espérer, pour les Coréens, une action d'éclat plus exaltante et plus méritoire? N'oubliez pas que cette marche dure et pénible mène à la patrie libérée. C'est d'ailleurs ce que nous dit le Commandant Kim Il Sung. Allons tous énergiquement de l'avant pour la sécurité du Quartier général!»

Voilà comment était O Jung Hup. Un puissant feu intérieur brûlait en lui, le feu de la révolution; et cet élan était centré sur une ferme volonté de dévouement à son Commandant.

Je répète: tous ses officiers et soldats, sans exception, se préoccupaient de la sécurité de l'état-major de leur armée plus que de toute autre chose, en tout temps et en toutes circonstances, telle était la caractéristique du 7e régiment; d'autre part, tous considéraient les ordres et les directives du Commandant comme impérieux et les appliquaient à la lettre, ils saisissaient rapidement les intentions du Quartier général et les réalisaient au mieux avec esprit de sacrifice et de suite, tel était le style militant qui présidait à sa vie quotidienne et à ses combats.

Ri Kwon Haeng est tombé au champ d'honneur, en me couvrant de son corps pour me protéger des balles ennemies. Lui aussi était issu du 7e régiment. L'étaient également O Il Nam, Son Thae Chun et Kim Hyok Chol qui ont donné leur vie en exécutant les ordres et les directives du haut commandement.

O Jung Hup, Choe Il Hyon et Kang Hung Sok ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour la défense du Quartier général et sont tombés, à notre profond regret, lors de la bataille de Liukesong. De là vient que l'évocation de cette bataille me serre si douloureusement le cœur. Inutile de dire que la bataille a été une victoire éclatante, mais elle nous a coûté la vie des trois commandants qui nous étaient si chers.

Le jour J, à dix heures du soir, O Jung Hup, à la tête de son régiment et de la troupe de Hwang Jong Hae, a attaqué un casernement ennemi à Liukesong, objectif principal de notre raid. Ce jour-là, je ne lui avais même pas dit, je ne sais pourquoi, de veiller à sa sécurité. Il est certes vrai que, même si je le lui avais dit, il ne se serait pas ménagé. C'était dans son habitude que de se tenir à la tête de sa troupe toutes les fois qu'il avait à accomplir une mission dangereuse.

Après le départ du 7e régiment et de la troupe de Hwang Jong

Hae, j'ai envoyé le 8e régiment effectuer un travail politique parmi les bûcherons et attaquer des entrepôts militaires ennemis pour nous procurer des vivres et des munitions.

O Jung Hup, à la tête d'un groupe de choc, pénétra subrepticement dans le casernement à travers une palissade fortifiée, coupa les barbelés et lança ses hommes à l'assaut. Le régiment s'empara en un clin d'œil du fort et du casernement, sans même donner à l'ennemi le temps de reprendre ses esprits. Pris au dépourvu, ce dernier se précipita alors dans le passage souterrain creusé au-dessous de son casernement et y resta caché; O Jung Hup ordonna à ses hommes de mettre le feu dans chacune de ses entrées, et, une fois le feu allumé, les combattants ennemis, ne pouvant y tenir, se mirent à sortir à quatre pattes en suffoquant.

Notre victoire semblait certaine, lorsque, tout à coup, un contrecoup inattendu s'est produit: le chef de régiment O Jung Hup qui commandait l'opération d'investigation fut mortellement blessé par une balle tirée de l'intérieur du passage souterrain. Son ordonnance Kim Chol Man, lui aussi, fut blessé. Les rescapés adverses opposaient une résistance désespérée. Choe Il Hyon et Kang Hung Sok, chefs militaires éprouvés du 7e régiment, tombèrent également. O Jung Hup, grièvement blessé, a rendu, à notre profond regret, son dernier souffle. Il nous a quittés ainsi, cet homme au cœur si ardent, qui avait combattu toute sa vie pour la révolution, sans se ménager le moins du monde, toujours sur la brèche.

A l'époque de la lutte armée contre les Japonais, j'ai souvent insisté auprès de mes camarades pour qu'ils ne relâchent pas la vigilance, surtout aux derniers moments de la bataille, car des incidents fâcheux se produisaient la plupart du temps à la dernière phase des combats. Lors de la bataille de Liukesong, mes trois chers compagnons d'armes sont tombés eux aussi pendant les cinq der-

nières minutes.

Il me semble que O Jung Hup ne s'est pas alors tenu assez sur ses gardes. Parce que la bataille avait pris une tournure tout à fait favorable et que l'ennemi, asphyxié par la fumée du coton brûlé, se rendait, les mains levées, il était trop sûr de la victoire.

O Jung Hup ne commettait guère de faute: il savait organiser la vie et combattre avec art. Il était plus vigilant que les autres. Mais, ce jour-là, il n'a pu soupçonner, je ne sais pourquoi, que des rescapés ennemis se tenaient cachés au-dessous de lui dans le passage souterrain. Et puis, le groupe d'éclaireurs n'avait pas visité tous les coins et recoins de l'intérieur des casernes de l'ennemi. Si seulement la reconnaissance avait été minutieuse, le malheur aurait été évité. Quel dommage! Kim Chol Man, blessé, s'est présenté devant moi et m'a annoncé en pleurant comme un enfant la nouvelle de la mort de O Jung Hup. D'abord, je n'ai pu en croire mes oreilles.

Puis, me rendant à l'évidence, j'ai perdu presque la raison et couru vers le casernement en criant: «Où est celui qui a tué O Jung Hup? Impossible de lui pardonner!»

Quelque affreuse que fût la douleur que j'avais à supporter, j'étais accoutumé à me contrôler devant mes hommes. Ce jour-là, cependant, je n'ai pu me maîtriser, tellement profond était mon attachement que j'éprouvais pour lui. Aujourd'hui encore, cela me fend le cœur d'y penser. Ce jour-là, nous avons mis hors de combat un grand nombre d'hommes du camp ennemi et avons remporté un butin important. Qu'importe! Tout me paraissait terne. Jamais mes hommes et moi n'avons été aussi chagrinés que ce jour-là.

Sur l'ordre de retraite, mes hommes ont évacué Liukesong, transportant sur des brancards les corps de nos compagnons d'armes tombés. Les centaines d'hommes marchaient en grand silence, en pleurant à chaudes larmes.

Accablés d'une tristesse sans fond, nous avons procédé aux funérailles. Je me suis avancé pour prononcer mon oraison funèbre, mais je n'ai pu parler, les larmes me brouillant la vue et le trop vif chagrin m'oppressant le cœur. Dans le passé comme aujourd'hui, je n'ai jamais versé de larmes devant l'adversité, mais j'ai beaucoup pleuré, même plus que personne, lors des deuils.

La bataille de Liukesong avait une importance majeure: elle a fait échec aux deuxièmes opérations d'«expédition punitive» de l'ennemi, et c'était là une victoire qui préfigurait celle de la première étape de nos opérations de conversion en grandes formations. Au moment où l'ennemi concentrait d'importantes forces dans le bassin du Tuman, au nord-est du mont Paektu, nous avions tiré des coups de feu dans les profondeurs de Dunhua, et l'adversaire en a été complètement dérouté.

Lors de cette bataille comme lors des autres, le 7e régiment s'est distingué par sa grande combativité, comme troupe d'élite du gros de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. C'était en effet une troupe invincible, une «unité de fer». Or, il serait juste de dire que, si ce régiment était devenu indéfectible, apte à combattre à un contre cent, le mérite en appartenait à son chef, O Jung Hup; autrement dit, le régiment devait son invincibilité à la fidélité et à la haute compétence de son commandant.

Je ne peux oublier O Jung Hup, comme je ne peux oublier Kim Hyok et Cha Kwang Su. Il était pour moi un compagnon d'armes révolutionnaire et un camarade, à qui je dois ma vie.

Son régiment était un pare-balles, un rempart inexpugnable pour la sécurité du Quartier général de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne en butte aux incessantes attaques et provocations de l'ennemi.

Après la mort de O Jung Hup, j'ai eu plus d'égards pour mes

hommes et leur ai accordé davantage de moi-même. Je me suis efforcé en particulier de les amener à élargir leur vue, à être circonspects au combat de façon à se prémunir contre les pertes éventuelles et à être davantage sur le qui-vive. Rien n'a pu pourtant compenser la perte de O Jung Hup.

On dit souvent que c'est nous qui avons formé O Jung Hup pour faire de lui un aussi excellent révolutionnaire, mais ce n'est pas tout à fait juste.

Quand nous pensons à son mérite, nous devons penser également à la formation révolutionnaire des familles.

La famille de O Thae Hui était considérée comme la première des familles de révolutionnaires et de patriotes de la région de Jiandao, et surtout de Wangqing. Presque tous les membres de cette famille avaient pris part à la révolution antijaponaise, et une vingtaine d'entre eux sont tombés pendant qu'ils opéraient comme agents clandestins ou combattants de l'armée révolutionnaire populaire. Ce seul fait en dit long sur le patriotisme de cette famille.

Si O Jung Hup a pu se distinguer de façon si brillante dans la lutte révolutionnaire, c'est, entre autres, grâce à la bonne formation qu'il avait reçue de sa famille.

Un grand nombre de jeunes gens de cette famille étaient devenus des révolutionnaires irréductibles sous l'influence des quatre vieux frères O Thae Hui, O Song Hui, O Chang Hui et O Jong Hui. Ceux-ci avaient eu grand souci de les mettre sur la bonne voie.

Les O accordaient beaucoup d'attention à l'éducation de leurs enfants. Ils s'étaient surtout attachés à leur donner une bonne formation morale, et cela a servi de base, plus tard, à la culture en eux du patriotisme, de la haine des Japonais et de l'esprit révolutionnaire. Vivant dans le besoin, ils avaient accordé cependant une grande importance à l'éducation de leurs enfants et s'étaient mis en

quatre pour les envoyer à l'école.

Plus d'une dizaine d'entre ceux-ci ont terminé l'école secondaire, mais pas un seul n'est devenu fonctionnaire dans des organismes administratifs du temps pour faire carrière. Tous se sont engagés dans la voie de la révolution. O Jung Hwa y a joué un rôle majeur.

En effet, il a mis tout son soin à donner une formation révolutionnaire à sa famille. Quand nous étions rentrés à Wangqing de l'expédition en Mandchourie du Sud et du Nord, tous dans cette famille, jeunes, adultes, femmes, militaient dans des organisations révolutionnaires.

Parmi les familles O, celle de O Jung Hup était la plus pauvre, et c'est cela qui a dû autant accélérer sa formation révolutionnaire. Une fois acquis à la révolution, il s'est attaché à l'éducation de ses deux jeunes frères, puis des autres membres de sa famille.

Ils ont été, ses deux frères et lui, des cadres militaires ou politiques au niveau de régiment ou de bataillon dans l'armée révolutionnaire, avant de tomber au champ d'honneur.

En été 1941, quand je dirigeais les activités de petites unités dans la région de Luozigou, j'ai eu l'occasion de contacter O Chang Hui, père de O Jung Hup, et Pak Tok Sim, père de Pak Kil Song. Les O vivaient alors à Luozigou. Du haut d'une colline, j'ai pu avec mes jumelles observer leur maison et les gens de cette famille qui y entraient par le portillon en branchage, avec, sur leur dos, du bois de chauffage. Les O y vivaient toujours de façon digne d'une famille de combattants de l'armée révolutionnaire.

J'ai alors pris soin de créer, par le biais du camarade Kim Il, une organisation clandestine avec des membres des familles de combattants de la région de Luozigou, en les regroupant autour des vieux O Chang Hui et Pak Tok Sim.

Quand nous menions des activités par petites unités au nord-est

du mont Paektu, nous avons souvent bénéficié de l'aide du vieil O Chang Hui. C'est également avec son aide que je me suis rendu dans la région de Kyongwon (actuel Saepyol) pour y implanter des organisations révolutionnaires.

Cette famille de révolutionnaires mérite en effet de figurer dans les livres d'histoire de la Corée.

Aujourd'hui encore, je regrette la disparition de O Jung Hup. S'il était vivant, notre pays aurait vu naître de nombreux autres 7es régiments.

Le camarade Kim Jong Il dirige le mouvement pour suivre l'exemple de O Jung Hup dans l'Armée populaire, et je l'apprécie beaucoup.

Dans le passé, j'avais auprès de moi bon nombre d'hommes aussi dévoués que O Jung Hup. Aujourd'hui, il nous faut former beaucoup d'hommes fidèles dans son genre pour qu'ils travaillent dans l'entourage du camarade Kim Jong Il.

Celui-ci représente l'avenir de la Corée et le destin de la révolution coréenne. Si l'on veut que notre patrie prospère toujours et que le socialisme ne cesse de se développer dans notre pays, il faut veiller à ce que le camarade Kim Jong Il se porte bien et à ce que tout le Parti et toute l'armée soutiennent fidèlement ses directives. Tout notre encadrement est tenu de le soutenir de son mieux, lui, le chef de notre révolution; il doit, déterminé à continuer de génération en génération et à parachever l'œuvre révolutionnaire Juche commencée dans la forêt du Paektu, travailler à bien réussir dans l'édification du socialisme dans tous les domaines; il doit dans le même temps défendre farouchement, même en risquant sa vie s'il le faut, le camarade Kim Jong Il et le Comité central du Parti, l'état-major de la révolution coréenne, à l'instar du régiment de O Jung Hup qui a fait l'impossible pour défendre le Quartier général

de son armée.

5. Un homme du Phyong-an

La vie du camarade Kim Il Sung est riche en épisodes peu communs, émaillés de rencontres et d'adieux. Il a rencontré bien des gens et a dû s'en séparer; il a revu les uns, mais non les autres; il n'a eu des nouvelles de certains d'entre eux qu'après leur mort, pour une raison ou une autre bien qu'il ait espéré les retrouver, et il s'en est fort attristé.

En octobre 1993, évoquant devant des historiographes de la Lutte révolutionnaire antijaponaise les opérations de conversion effectuées par de grandes formations de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, le camarade Kim Il Sung raconta sa brève rencontre à Liukesong avec un homme du Phyong-an. Il dit qu'il consacrerait à cet homme tout un paragraphe dans le tome 7 de ses mémoires *A travers le siècle,* en ajoutant que nombreux étaient ceux avec qui il s'était lié par le fait de hasards exceptionnels au cours de ses activités révolutionnaires.

Je voudrais, en passant, parler un peu de l'homme du Phyong-an que j'ai rencontré à Liukesong.

Après avoir fait les funérailles de O Jung Hup, nous retournions à notre campement, lorsque mon ordonnance est venue me dire qu'un inconnu suivait notre troupe depuis Liukesong et insistait pour me voir.

A l'époque de la Lutte armée antijaponaise, je n'ai jamais fait s'en retourner sans les avoir reçus ceux qui venaient me voir. Quelque surchargé que je fusse, j'ai reçu tous les visiteurs que je pouvais. Comme nous étions alors absorbés dans la guerre de guérilla, c'était un plaisir pour nous de rencontrer les gens venant des zones ennemies ou de Corée.

Cependant, cette nuit-là, je n'étais pas d'humeur à recevoir quelque visiteur que ce fût, me sentant fatigué de tout: la mort de O

Jung Hup dans la bataille de Liukesong m'avait tant bouleversé. Par surcroît, nous avions perdu Choe Il Hyon et Kang Hung Sok dans la même bataille, et je n'avais envie de rien, ni de manger ni de parler. La mort de O Jung Hup équivalait ni plus ni moins à la perte de mon bras droit. J'étais donc sous le coup d'une grande commotion.

J'enjoignis à mon ordonnance de dire au visiteur que je ne pouvais recevoir personne ce soir-là et de lui transmettre mes excuses.

Mais il répliqua d'un air embarrassé qu'il l'avait déjà fait plusieurs fois, mais que l'inconnu insistait toujours pour voir le Général Kim Il Sung, ne fût-ce qu'une minute, pour le saluer, en disant qu'il était une de ses vieilles connaissances.

J'ai trouvé tout cela bizarre, car je n'avais pas de connaissances à Liukesong, région inconnue pour nous.

J'ai fini par sortir, guidé par mon ordonnance, et je vis, non loin de là, un homme entre deux âges, qui se tenait debout, un sac alpin sur le dos. Bien que l'homme eût prétendu bien me connaître, je ne me rappelais pas l'avoir rencontré. Or, dès qu'il m'aperçut, il me prit les mains dans les siennes, en disant que c'était lui, 1'«homme du Phyong-an».

A ces mots, je devinai du coup qui il était.

Une année, notre troupe était en marche à travers une forêt, quand nous avons aperçu au fond d'une vallée perdue une maison brûlée; devant les cendres encore fumantes, un homme d'âge moyen pleurait, brisé de chagrin, un petit garçon sur le dos.

J'ai essayé de le calmer, je lui ai demandé ce qui lui était arrivé. Et voici ce qu'il a répondu: quelques heures avant, pendant qu'il était allé, armé d'une hache, faire du bois dans la montagne, une «troupe punitive» s'était ruée sur sa maison, l'avait incendiée et tué sa femme et ses enfants à coups de feu; le garçon qu'il portait sur

son dos l'avait échappé belle en allant chercher son père.

Son récit m'avait saisi; je frémissais d'indignation; j'ai décidé de le venger. J'ai interrogé l'homme sur l'ennemi, et il m'a dit que la troupe ennemie comptait à peu près 40 hommes et qu'elle était repartie à peine une demi-heure avant.

Je dis à mes hommes: «Tenez! Voilà ce que sont ces barbares de Japonais! Que voulez-vous faire à l'égard de cette famille innocente, mais si cruellement martyrisée?» Ils ont proposé de livrer un combat pour la venger, chacun demandant à y participer.

J'ai formé un commando avec une cinquantaine d'hommes des plus dynamiques, et je l'ai lancé à la poursuite de la «troupe punitive»; il a surpris les combattants ennemis qui se préparaient à camper, il les a exterminés.

Avant de quitter la maison brûlée, j'ai offert à l'hôte une somme de 50 *yuans* et lui ai dit: «Vu votre situation, j'aurais bien voulu vous construire une maison, mais, pour le moment, je n'ai que cela à vous donner. Avec cet argent, allez chercher votre salut dans une autre contrée. Mais promettons-nous de nous revoir après l'indépendance de la patrie.»

50 *yuans* n'étaient pas alors une somme dérisoire; avec elle, on pouvait acheter un bœuf de trait; un *mal* (un *mal* équivaut à 14 kilogrammes–NDLR) de millet coûtait alors 3 *maos*.

«Je suis originaire du Phyong-an, a-t-il alors répondu, mais, ayant entendu dire qu'il faisait bon vivre dans la région de Xijiandao, je suis venu ici, mais me voilà frappé du pire malheur. Je vous serai éternellement reconnaissant de ce bienfait. Avant de vous dire adieu, j'aimerais bien savoir votre nom.» Il a demandé avec une telle insistance que mes camarades ont fini par lui dire mon nom.

En apprenant qu'il était du Phyong-an, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un sentiment d'amitié et de pitié pour le pauvre homme,

un de mes pays.

Bon nombre d'entre les Coréens qui habitaient alors en Mandchourie étaient originaires du Phyong-an, mais la plupart d'entre eux habitaient en Mandchourie du Sud, et il y en avait très peu dans la région de Jiandao.

Une fois, dans la région de Xijiandao, j'ai passé chez un homme venu du Phyong-an, qui m'a servi des mysis saumurées. Quand je lui ai demandé comment il avait pu obtenir cette denrée rare en Mandchourie, il m'a dit que sa bru venait de rendre visite chez ses propres parents. C'est avec beaucoup d'appétit que j'ai alors mangé du maïs vert avec ces mysis saumurées. Comme j'ai passé des années de mon enfance dans la région occidentale de la Corée, j'avais un faible pour les mysis et les crangons saumurés.

Témoin oculaire du malheur de l'homme du Phyong-an qui avait perdu d'un coup trois membres de sa famille, je n'ai pu calmer ma colère. Bien que je lui eusse offert une certaine somme d'argent comme mesure de secours d'urgence, j'avais le cœur gros. Rien qu'à penser à la désolation et à la douleur qu'il devait ressentir, j'ai eu de la peine à le quitter. Comment pourrait-il vivre désormais avec un petit sur ses bras, sans sa femme?

Toutefois, nous avons dû nous séparer.

Vaste est le monde, oui et non! Comment aurions-nous pu nous imaginer que nous nous reverrions dans une contrée reculée de Dunhua?

Si nous n'avions pas perdu O Jung Hup, j'aurais été charmé de ces retrouvailles. Mais comme j'étais dévoré par le trop profond chagrin causé par la mort de mes compagnons d'armes, je n'ai pu l'accueillir dans la joie comme je le devais.

Refoulant avec effort ma tristesse, je lui ai demandé comment il était venu à Liukesong et pourquoi il venait me trouver à cette heure

de la nuit.

Après notre séparation, il était venu à Liukesong, avec son enfant, où il avait trouvé un emploi, ainsi qu'une seconde femme pour vivoter au jour le jour. «Moi et mon fils, disait-il, nous vous devons notre vie, cher Général. Sans cette somme de 50 *yuans,* nous serions devenus des mendiants et serions morts de faim. En travaillant comme bûcheron, j'ai gagné de quoi acheter un *mal* de riz pour vous, et j'ai attendu le jour où je vous reverrais, cher Général. J'ai prié Dieu pour que vous passiez par ici.»

C'était un homme qui faisait grand cas de ses obligations et qui tenait à ne pas manquer de payer de retour le bienfait reçu.

Dans son riz, j'ai vu le profond amour que le peuple vouait à notre armée révolutionnaire, et j'ai ressenti le dévouement et le sentiment du devoir moral dont il faisait preuve envers elle. Et, au nom de ce peuple même, je me suis alors dit que je vaincrais ma tristesse et reprendrais courage pour faire payer mille fois cher à l'ennemi tout le mal qu'il nous avait causé.

Cette nuit-là, je n'ai pu m'entretenir longtemps avec lui. Nous étions pressés de reprendre notre marche, et lui ne pouvait pas non plus s'attarder. Le cœur gros, je lui ai dit adieu, et il s'est éloigné, les larmes aux yeux.

Depuis, je n'ai pas eu de ses nouvelles. Or, au lendemain de la Libération, un hasard m'a fait le rencontrer à nouveau à Sinuiju. C'était en novembre 1945, lors de l'agitation des élèves de Sinuiju.

L'affaire des élèves de Sinuiju a éclaté à l'Ecole secondaire de Tong. A l'instigation des réactionnaires, les élèves de cette école avaient attaqué le siège du comité du parti de la province; si l'on n'apaisait pas à temps la contestation, on ne saurait quelle tournure elle pouvait prendre. Comme on affirmait que seul Kim Il Sung pourrait remédier à cet état de choses, je suis allé à Sinuiju en avion.

A l'origine, l'Ecole secondaire de Tong comptait nombre d'élèves patriotes. Le pasteur Hong Tong Gun était aussi diplômé de cette école. Les réactionnaires ont attisé, en arguant des méfaits perpétrés par les pseudo-communistes, des sentiments anticommunistes parmi les élèves de cette école qui, dès avant la Libération, avaient subi l'influence du nationalisme. Sous le coup du moment, ceux-ci s'étaient enflammés comme un tonneau de poudre et avaient commis des bêtises.

Arrivé à Sinuiju, j'ai fait rassembler dans la cour de cette école des citadins et des élèves, et j'ai prononcé un discours. A mes paroles, les élèves se sont rendu compte qu'ils avaient commis des sottises en faisant le jeu des réactionnaires et que s'opposer au parti communiste, c'était nuire à l'édification d'une patrie nouvelle et à l'union nationale. Depuis, ils n'ont jamais renouvelé leur contestation.

J'allais revenir à mon séjour après mon discours, quand, à ma grande surprise, l'«homme du Phyong-an» est surgi. Il m'a dit qu'il avait assisté lui aussi au rassemblement. Devant le monde, nous nous sommes embrassés avec effusion comme de vieux amis. Je l'ai présenté aux cadres qui me tenaient compagnie, et je leur ai raconté les circonstances dans lesquelles nous nous étions connus.

Qui accomplit de bonnes actions trouve de bons amis; et les bons amis ne manquent pas de se retrouver, après la séparation.

Les vieux de jadis aimaient dire «Samik-u» et «Samsonu».

«Samik-u» désigne trois sortes de bons amis, soit des amis honnêtes, des amis fiables et des amis cultivés. On gagne à avoir de tels amis.

«Samsonu» désigne trois genres d'amis pouvant porter préjudice, soit des personnes à courte vue, des débonnaires sans conviction et des personnes qui ne tiennent pas leur parole. On perd à avoir de tels

amis, et il faut les tenir à distance.

Puisque ces expressions ont été employées par les anciens, on ne peut affirmer qu'elles correspondent à cent pour cent aux mœurs actuelles, mais je pense qu'elles définissent assez correctement les bons amis et ceux qui sont nuisibles.

Si j'essayais de ranger dans l'une de ces catégories de «Samik-u» ou de «Samsonu» un homme que nous avions rencontré un bref instant au cours de notre marche, cela pourrait paraître peu raisonnable.

Toutefois, 1'«homme du Phyong-an» était sûrement de bonne foi et fiable. Un tel homme apporte toujours du bien et ne cause pas d'ennuis. La preuve en est qu'il était venu nous voir avec du riz sur son dos dès qu'il eut appris notre arrivée dans sa région. Bien sûr, je ne sais pas quel était son niveau d'instruction, mais quel genre d'instruction eût-il pu recevoir en habitant au fond d'une montagne?

En tout cas, je pense qu'il était un bon ami pouvant appartenir à l'une des trois catégories de bons amis. Ceux qui font grand cas du devoir moral, qui sont toujours reconnaissants du bienfait reçu, pour modeste qu'il soit, et qui savent répondre à la bonté par la bonté sont de bonne foi.

Alors, j'ai dit à l'homme du Phyong-an: «Puisque notre pays est libéré, nous pourrions désormais nous revoir librement. Venez me trouver comme un vieil ami quand vous voudrez.» Chose étrange, ce jour-là aussi, nous avons dû nous séparer aussitôt: j'étais pressé, et lui, il ne voulait pas me faire perdre mon temps. L'ayant rencontré ainsi trois fois dans des circonstances pressantes, pour nous dire adieu tout de suite, je ne me suis même pas enquis de son nom ni de son adresse.

C'était vers la fin de 1945. Alors, tout le monde exultait de joie à la suite de la Libération et était affairé plus que jamais. Moi aussi,

j'avais un emploi du temps surchargé, imposé par les affaires de l'édification nationale. Aussi n'ai-je pas eu le temps de causer à loisir avec cet homme qu'il m'avait été donné de connaître dans des circonstances exceptionnelles, et je le regrette toujours.

Le petit garçon qu'il portait sur son dos quand il pleurait la mort de sa femme et de ses autres enfants, s'il est encore en vie, doit aller sur sa soixantaine. Comme je serais heureux si seulement j'apprenais son nom!

Je ne sais pas pour quelle raison l'homme du Phyong-an n'est jamais venu me voir depuis nos retrouvailles à Sinuiju. Pendant la dernière guerre, les bombardements américains ont fait un grand nombre de victimes, tués et blessés, dans cette ville. S'il vivait toujours là, il est probable qu'il a péri dans ces bombardements.

Combien sont ceux qui ont laissé leurs souvenirs sur la bataille de Liukesong? Ne trouve-t-on pas parmi eux une personne qui fasse penser à mon homme du Phyong-an? Je regrette vivement de ne pas l'avoir revu avant la guerre.

Je ne sais pas quand il est mort; il a dû accomplir beaucoup de bonnes actions pour le bien du pays jusqu'à ses derniers jours.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, je trouve le plus grand plaisir à rencontrer des gens, ainsi qu'à me mêler au peuple. Pendant mes 80 années d'existence, j'ai rencontré beaucoup de gens, et je prends plaisir à me remémorer ceux que j'ai rencontrés dans mes années de jeunesse.

Ce que je regrette le plus aujourd'hui, c'est de ne pas avoir revu tous ceux que je désirais revoir, surtout ceux qui m'ont aidé et soutenu dans les années les plus difficiles de mon combat, et de n'avoir aucune nouvelle d'eux.

A fortiori, quand je pense à ceux avec qui nous avions convenu de nous revoir, mais sans y parvenir; j'ai le cœur lourd; parmi eux

figure un paysan nommé Kim Chi Bom.

Celui-ci, dès avant la Libération, travaillait la terre aux environs de Séoul, et il était venu, en août 1950, à Pyongyang, faisant partie d'un groupe de tourisme du peuple, ouvriers, paysans, jeunes gens et hommes de culture de la ville de Séoul et de la province du Kyonggi. Le jour qui marquait le 5e anniversaire de la Libération du 15 Août, j'ai reçu en audience, au siège du Conseil des ministres, les membres de ce groupe au nombre de cent et quelques dizaines. En m'entretenant avec eux, j'ai appris qu'un des leurs dont ils s'étaient séparés lors d'un bombardement récent n'était pas encore arrivé. C'était justement ce paysan en question.

C'était un patriote, ont-ils répondu quand je m'étais enquis de lui; il avait aidé, selon eux, par tous les moyens, les agents politiques de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne qui avaient pénétré dès 1943 dans la région de Séoul; après la Libération, il avait exhorté les membres de sa famille à s'engager dans la lutte pour le salut national: son fils avait été condamné à mort pour avoir combattu contre le régime fantoche de Syngman Rhee.

Ce récit a excité d'autant plus mon désir de le voir. Les autres membres du groupe regrettaient eux aussi qu'il manquât mon audience.

Je l'ai attendu donc avec impatience en prolongeant ma réception.

Mais, jusqu'au dernier moment, il n'est pas apparu.

Où donc se trouvait-il? A ce que j'ai appris plus tard, en allant de-ci, de-là à la recherche de son groupe, il avait aperçu un enfant blessé dans un jardin d'enfants bombardé; il l'avait retiré et l'avait fait hospitaliser, ce qui l'avait retardé. Ayant appris cet épisode, j'ai décidé de le revoir, si pris que je fusse. Il devait regretter d'avoir manqué de me voir, et le sommeil me fuyait.

Le lendemain, comme les touristes devaient aller visiter Mangyongdae, j'ai pris exprès le temps de m'y rendre: j'avais l'intention de voir ce paysan avec mon grand-père; je présumais qu'ils s'entendraient très bien dès le premier moment, car mon grand-père était aussi paysan.

Le lendemain matin, je suis parti pour Mangyongdae avec un cadeau pour lui.

Toutes affaires cessantes, je l'ai attendu dans ma maison natale avec mon grand-père, mais il n'est pas arrivé jusqu'au dernier moment du rendez-vous.

Faute de mieux, j'ai prié mon grand-père de bien vouloir le recevoir à ma place, avant de retourner au siège du Conseil des ministres.

S'il n'était pas arrivé à l'heure ce matin-là, a-t-on dit, c'était parce que, par malheur, son groupe avait été surpris par un bombardement aux abords du pont Phaltong.

Comme je le lui avait demandé, mon grand-père l'a reçu et lui a remis mon présent.

De retour à Séoul après sa visite à Pyongyang, il s'est employé activement à soutenir le front de notre côté. Tous les gens de sa famille se sont attelés au transport des vivres et des munitions. En plus, ils ont prodigué des soins aux blessés de l'Armée populaire.

Par la suite, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Puisqu'il approchait de la soixantaine lorsqu'il était venu à Pyongyang, il a maintenant, s'il est encore en vie, dépassé la centaine.

Si je n'avais pas alors eu d'affaires urgentes, j'aurais pu le voir. Je regrette que je n'aie pu plus attendre son arrivée. Heureusement que mon grand-père l'a reçu à ma place. Sinon, quel dommage!

«Les belles actions vous donnent de bons amis», c'est un excellent adage. On doit accomplir de bonnes actions si l'on veut avoir

de bons amis. Qui ne travaille pas pour le bien du pays, de la collectivité, des camarades et des voisins ne peut jamais en avoir.

C'est au cours de ma lutte pour la liberté et le bonheur du peuple que je me suis lié d'amitié avec l'homme du Phyong-an. Je le tiens pour un de mes grands amis. Je le revois devant moi comme si c'était hier, pleurant avec beaucoup d'amertume, son enfant sur son dos, devant sa maison réduite en cendres, et puis, à Liukesong, venu me voir avec du riz.

6. «Défendons par les armes l'Union soviétique!»

L'Union soviétique a été le premier Etat sur notre globe à avoir instauré le pouvoir du peuple pour les ouvriers et les paysans et mis fin à l'exploitation de l'homme par l'homme. C'était un pays idéal pour l'humanité aspirant au socialisme et au progrès social.

Les communistes et les peuples révolutionnaires du monde entier n'ont rien épargné dans le passé pour la soutenir et la sauvegarder. Son drapeau rouge où figurent un marteau et une faucille est teint non seulement du sang de son héroïque peuple, mais également de celui des combattants internationalistes de nombreux pays du monde.

Toutes les fois que ce pays a été menacé militairement, les combattants de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne ont frappé de dos les impérialistes japonais sous le mot d'ordre «Défendons par les armes l'Union soviétique!», et bon nombre d'entre eux sont tombés au cours des opérations engagées pour contrecarrer les attaques de l'armée japonaise contre lui.

Voici les souvenirs du camarade Kim Il Sung à ce sujet.

Les communistes doivent se faire une idée claire des rapports existant entre la révolution dans leur pays et la révolution mondiale. Dans le passé, d'aucuns ont prétendu que, pour les communistes, se préoccuper de la révolution dans leur propre pays était contraire aux principes du marxisme; d'autres ont qualifié de trahison à la nation la conduite des patriotes coréens qui parlaient de la révolution soviétique ou de la révolution mondiale avant d'avoir recouvré l'indépendance nationale. Cette interprétation déviationniste de gauche et de droite de l'interdépendance des révolutions nationale et mondiale a suscité un temps pas mal de confusion et de troubles idéologiques au sein du mouvement révolutionnaire de notre pays

en en opposant les militants les uns aux autres.

Lorsque nous avons lancé le slogan «Défendons par les armes l'Union soviétique!» tout en combattant contre le Japon, certains s'en sont montrés mécontents. Cela pouvait donner, affirmaient-ils, prétexte aux nationalistes de dénigrer les communistes. D'autre part, les impérialistes japonais et leurs acolytes nous avertissaient, par la voie de leurs médias, de ne pas devenir «victimes de l'Union soviétique ou de Staline».

Ceux qui n'avaient pas saisi le vrai sens de l'internationalisme disaient que nous ferions un sacrifice inutile en cherchant à soutenir l'Union soviétique même au prix de notre sang.

Si, malgré les difficultés que nous avions à surmonter pour mener la révolution nationale, nous avons lancé haut le mot d'ordre de défendre par les armes l'Union soviétique et avons versé du sang pour soutenir les Soviétiques dans leur combat, c'était avant tout en répondant à l'impératif de la situation: l'Union soviétique, prise clans l'encerclement impérialiste, traversait alors de grandes difficultés.

Que les communistes la soutiennent par les armes était non seulement indispensable dans l'intérêt de la révolution, mais également juste dans l'optique de la morale et du devoir. Voilà pourquoi, dès le début de notre lutte armée contre les Japonais, nous avons porté haut le drapeau de l'internationalisme prolétarien et avons soutenu et défendu activement l'Union soviétique.

Les efforts que les Coréens ont déployés à cet effet ne datent pas des années 1930; ils remontent aux années 1920.

Hong Pom Do n'était pas communiste au début, il n'avait pourtant pas rejeté le mouvement communiste. Il avait entrepris ses activités patriotiques dans le cadre du mouvement nationaliste, mais il ne s'en était pas tenu là, pas plus qu'il n'avait considéré ce mou-

vement comme absolu.

Nombreux étaient parmi les indépendantistes coréens ceux qui avaient gagné, après le Soulèvement populaire du Premier Mars, la Russie soviétique et avaient lutté, les armes à la main. Pendant la guerre civile, pour défendre le pouvoir soviétique, ils avaient versé beaucoup de leur sang, soit dans l'armée rouge, soit dans les troupes de partisans de la région extrême-orientale. Au cours de cette lutte, Hong Pom Do a accompli de hauts faits d'armes, ce qui lui a valu une entrevue avec Lénine.

Au début des années 1920, les impérialistes japonais s'étaient fréquemment livrés à des interventions armées dans la région extrême-orientale de la Russie et avaient soutenu les Blancs. Et les organisations du parti communiste de cette région avaient fait appel à Hong Pom Do qui opérait dans la région maritime extrême-orientale de ce pays. Certains personnages de la direction de l'armée indépendantiste qualifiaient alors de bêtise, pour les Coréens, d'aller verser leur sang pour autrui alors qu'ils ne parvenaient pas à régler leurs propres affaires. Cependant, Hong Pom Do avait prêté main-forte à l'armée rouge au risque de sa vie en déclarant que toutes les armées s'opposant aux Japonais étaient ses amies.

La plus fameuse des batailles auxquelles il a pris part est certainement celle d'Iman. Iman se trouve dans le bassin de l'Oussouri. Sa troupe indépendantiste s'y est battue si vaillamment que, depuis lors, les Japonais et les Blancs ont pris la fuite, paniques, disait-on, au moindre cri de commandement lancé en coréen.

Les Soviétiques ont érigé il y a longtemps un monument à la mémoire des combattants tombés lors de la bataille d'Iman.

Ce fait suffit pour attester la longue histoire de lutte commune des peuples coréen et soviétique.

«L'Union soviétique est le premier pays au monde à avoir fondé

une république pour les déshérités, a notamment dit Hong Pom Do à ses hommes. Nous devons donc lui donner un coup de main et aussi savoir recevoir son aide de notre côté. Elle est seule dans le monde, et innombrables doivent être les difficultés qu'elle rencontre! Il faut donc l'aider de notre mieux.» Ainsi Hong Pom Do avait-il fait preuve de largeur d'esprit plus que ceux qui se disaient alors les plus cultivés.

Il suffisait de suivre de près les mouvements de l'armée japonaise du Guandong (Kwang Tung–NDLR) qui faisait face à l'armée rouge à la frontière soviéto-mandchoue pour nous faire une idée de la rage avec laquelle les impérialistes se sont acharnés à écraser l'Union soviétique. L'impérialisme japonais a provoqué, de 1932 à 1939, presque un millier d'incidents frontaliers, petits et grands, dont ceux, bien connus, du lac Khassan et de Khalkhin-gol, soit une provocation armée à intervalle de quelques jours. Donc, pas un jour ne s'est passé sans la fumée de la poudre sur la frontière soviéto-mandchoue.

Les rapports d'hostilité soviéto-japonais sont profondément enracinés dans l'histoire. Une guerre avait opposé la Russie et le Japon en 1904-1905. A l'issue de ce conflit, comme tout le monde le sait, la Russie avait fait au Japon beaucoup de concessions, y compris des concessions territoriales.

Après la révolution d'Octobre, les impérialistes japonais avaient également pris une part active aux interventions armées des puissances impérialistes contre la jeune république des soviets. Ils avaient envoyé leurs troupes en Sibérie et soutenu les Blancs par une intervention armée ouverte.

L'armée japonaise avait été, dit-on, la plus âpre et la plus sauvage des troupes interventionnistes des puissances impérialistes. Elle avait alors littéralement abreuvé de sang la région maritime

extrême-orientale de la Russie soviétique. C'est justement alors qu'elle avait jeté dans le foyer d'une locomotive et brûlé vif le chef des partisans Razo, tombé entre ses mains. De plus, elle avait continué à accroître ses effectifs interventionnistes et à s'acharner au combat même après que les autres interventionnistes, troupes américaines, britanniques et françaises, incapables de contenir la contre-offensive de l'armée rouge, s'étaient retirés du front. C'est que les impérialistes japonais étaient atteints de mégalomanie depuis qu'ils avaient réussi à l'emporter sur l'empire des Qing et la Russie par la force des armes. Excités par l'idée de leur grandeur, ils se croyaient capables de conquérir tout pays et de vaincre toute armée et fourraient le nez partout où des hostilités d'importance mondiale éclataient, comptant pouvoir s'y tailler une part importante du butin.

La guerre sino-japonaise, peut-on affirmer, a fait ressortir davantage l'antagonisme soviéto-japonais. Avec les Evénements du 7 Juillet, l'Union soviétique a soutenu la Chine. Depuis, les rapports soviéto-nippons se sont dégradés plus encore. Suite à la conclusion, en août 1937, du traité de non-agression avec la Chine, l'Union soviétique a fermé de sa propre initiative certains de ses consulats établis sur le territoire du ressort des autorités japonaises et a exigé de celles-ci qu'elles en fassent autant en ce qui concerne les consulats japonais sur le territoire soviétique. Les contradictions entre les deux pays se sont aggravées au fil des années.

C'est dans ce contexte que les autorités japonaises ont retenu en janvier 1938 un avion soviétique qui avait effectué un atterrissage forcé en Mandchourie. De ce fait, les relations entre les deux pays ont connu un grave regain de tension. Il n'était difficile à personne de prévoir que leur antagonisme finirait par un conflit local ou total.

Les impérialistes japonais avaient proclamé en août 1936, lors

d'une «réunion de 5 ministres», l'agression contre l'Union soviétique comme politique d'Etat. Ils en avaient établi un plan détaillé qui prévoyait, entre autres, l'accroissement de leurs forces armées en Mandchourie et en Corée pour pouvoir anéantir dès le déclenchement d'une guerre les forces armées soviétiques disposées dans la région extrême-orientale. Si l'Allemagne hitlérienne avait mis au point son plan d'agression contre l'Union soviétique baptisé «Barbarossa» à la veille de la Seconde Guerre mondiale, les autorités militaires japonaises avaient dressé plus tôt encore le leur, baptisé «Otsu». Le Japon était donc en avance sur l'Allemagne sur ce point.

Dans ses «principes de règlement des litiges sur la frontière soviéto-mandchoue», le commandant en chef de l'armée japonaise du Guandong, Ueda, enjoignit aux commandants sur place de tracer à leur guise la frontière là où elle n'était pas précise et de faire, en cas de conflit, l'impossible pour en sortir vainqueurs inconditionnellement, quelles que soient l'importance des effectifs engagés et la situation de cette frontière. L'Union soviétique se trouvait ainsi dans un état de paix précaire et courait le risque de se voir entraînée à tout instant dans une guerre totale par suite des provocations frontalières injustifiées de l'armée japonaise.

Nous ne pouvions contenir notre indignation devant ces provocations effrontées de l'armée japonaise. Notre détermination de soutenir l'Union soviétique par les armes était une manifestation naturelle de notre camaraderie à nous, communistes coréens, qui menions journellement des combats sanglants contre l'armée japonaise du Guandong.

Pour nous qui combattions pour le socialisme, l'Union soviétique sous le pouvoir des ouvriers et des paysans était le pays idéal par excellence, et l'existence même sur notre globe de cette société

qui avait balayé les oppresseurs et les exploiteurs parasitaires était une réalité étonnante. C'est pourquoi nous étions décidés à tout faire pour la protéger et la sauvegarder même au prix de lourds sacrifices.

Tout comme il avait semé la discorde entre les peuples coréen et chinois, l'impérialisme japonais recourait à cette politique pour jeter la méfiance entre les peuples coréen et soviétique. Il avait ainsi un temps créé une compagnie de surveillance de la frontière, composée de jeunes Coréens projaponais de Hunchun, et l'avait placée à la frontière soviéto-mandchoue pour la faire combattre contre les Soviétiques. Il avait monté pour elle une farce de distribution de primes au nom du ministre des Affaires militaires du Mandchoukouo.

Il faisait par ailleurs courir la rumeur selon laquelle il avait formé un grand nombre d'espions parmi les Coréens de la région de Jiandao et les avait infiltrés en Union soviétique. C'était pour pousser les Soviétiques à haïr et à tenir à distance les Coréens.

A l'époque où nous opérions dans la zone de guérilla de Xiaowangqing, les camarades du régiment de Hunchun nous avaient dit que les rapports entre leur unité et la garde frontalière de l'Union soviétique s'étaient détériorés à l'extrême à cause des machinations de discorde des impérialistes japonais et que, une fois, un chef de compagnie de leur troupe, qui, ignorant le changement d'attitude des Soviétiques à l'égard des Coréens, avait tenté de les contacter comme auparavant selon l'ordre en vigueur, avait failli être détenu par eux.

En été 1938, le bruit courait qu'un général du commissariat du peuple aux Affaires intérieures de la région extrême-orientale de l'Union soviétique avait passé par Hunchun pour aller s'exiler au Japon.

Au milieu des années 1930, avait eu lieu en Union soviétique un

déplacement massif des Coréens de la région extrême-orientale en Asie centrale, soit au Kazakhstan et à l'Ouzbékistan. Les Soviétiques avaient alors tenté de l'expliquer par la mesure de défense obligée pour leur pays, mais les Coréens ne l'avaient pas acceptée de bon gré.

A cette nouvelle, j'avais ressenti, moi aussi, une douleur poignante jusqu'à la moelle des os, douleur propre à un peuple privé de son pays.

En dépit de tout cela, nous avons toujours porté haut, pour notre grande cause, le drapeau de la défense de l'Union soviétique.

Les batailles que nous avions livrées dans les parages de la frontière soviéto-mandchoue ne nous étaient pas toutes favorables du point de vue militaire; nous en étions conscients, nous les avons cependant livrées de notre propre initiative, uniquement désireux d'aider l'Union soviétique.

Nous n'étions pas alors liés à celle-ci par un quelconque traité de coopération militaire; nous n'avions pas non plus reçu de sollicitation de sa part, à la différence de la troupe de Hong Pom Do que les Russes avaient priée d'intervenir. C'étaient des actions militaires que nous avions décidées et entreprises de notre propre initiative et par notre sentiment de camaraderie à son égard et par la haine que nous éprouvions à l'égard de notre ennemi commun, l'impérialisme japonais.

L'opération de sauvetage entreprise en hiver 1934, lorsqu'un pilote soviétique, emporté par un vent violent lors d'un vol d'essai, a effectué un atterrissage forcé près de Hulin en Mandchourie, montre bien l'ardeur et la volonté de nos combattants d'aider et de défendre l'Union soviétique.

C'est Pak Kwang Son qui y a joué le rôle principal. Il se trouvait alors à quelques lieues de Hulin. Il y était venu négocier, en qualité

d'agent d'un poste de liaison de l'Armée de guérilla populaire antijaponaise, avec une troupe chinoise antijaponaise, conduite par un certain Yu Yang. Le jour de l'atterrissage forcé de l'avion soviétique sur la rive de l'Oussouri coïncidait avec l'enrôlement d'une cinquantaine de jeunes Coréens pleins de vigueur dans cette unité.

A la vue de l'avion qui descendait, il est couru au poste de liaison et a invité ses compagnons d'armes à sauver le pilote. Les Japonais, de leur côté, se sont lancés après le pilote pour le capturer.

Les partisans, peu nombreux, ont dû soutenir un combat à outrance contre une centaine de Japonais munis de mitrailleuses et de canons de petit calibre. C'est alors que les soldats de la troupe de Yu Yang en route pour une attaque contre un convoi de transport ennemi sont intervenus aux côtés de nos combattants.

Mais le pilote soviétique n'arrivait pas à distinguer les amis des ennemis et restait planté près de son avion, incapable de prendre un parti. Pak Kwang Son lui a crié en coréen de venir sans crainte, mais le pilote a tiré sur lui avec son revolver en le croyant du camp ennemi.

A ce moment décisif, un Coréen en mission dans la troupe chinoise antijaponaise de Yu Yang est venu au secours de Pak Kwang Son. Il a crié dans un russe parfait qu'ils étaient de l'armée révolutionnaire et a encouragé le pilote à venir vers eux.

Le pilote se décida enfin à avancer vers eux en rampant, et ainsi il a pu se tirer d'affaire.

Bien émouvant était le dévouement avec lequel nos partisans ont protégé et soigné le pilote soviétique. Ils n'avaient même pas alors assez de maïs pour s'offrir une claire bouillie. Pourtant pour se procurer de la farine de blé et servir du pain au pilote, ils ont attaqué des convois de transport ennemis et, pour lui donner de la viande et du poisson, sont allés, en dépit du froid rigoureux, chasser le san-

glier et pêcher dans le fleuve Oussouri gelé.

Le pilote soviétique qui, grièvement contusionné, avait failli être fait prisonnier a pu se remettre et regagner son pays sain et sauf, escorté par nos hommes.

Cette histoire a servi d'exemple de l'internationalisme dans les troupes de l'armée révolutionnaire populaire.

Les impérialistes japonais ont provoqué en été 1938 un nouvel incident, appelé le plus souvent incident du lac Khassan ou du mont Zhanggufeng. C'était une des plus grandes provocations frontalières éhontées perpétrées jusqu'alors par eux.

Le mont Zhanggufeng est une petite hauteur qui se dresse en Union soviétique au-delà du Tuman, en face de la commune de Sahoe, dans l'arrondissement de Unggi en Corée. Les Soviétiques l'appelaient alors hauteur sans nom. Un lac appelé Khassan s'étend près d'elle. L'incident du lac Khassan ou l'incident du mont Zhanggufeng devaient donc leur nom à ces toponymes.

Les impérialistes japonais avaient déclaré au début que le lac Khassan était de leur ressort, mais, voyant leurs prétentions territoriales méconnues, ils ont lancé leur troupe à l'assaut d'un poste de garde frontalière soviétique sur la hauteur sans nom. Ils voulaient, après la prise de cette hauteur, y envoyer des renforts et occuper ensuite la région maritime extrême-orientale au sud de Vladivostok.

En effet, après s'être emparée dudit poste, l'armée japonaise a concentré dans ces parages d'énormes effectifs axés sur la 19^{e} division de Ranam. La partie soviétique y a envoyé à son tour d'importantes forces armées, usé de représailles méritées contre les envahisseurs japonais et les a chassés de son territoire.

Lors de l'incident du lac Khassan, nous qui opérions dans les parages de Linjiang avons frappé les arrières ennemis.

Les autorités militaires japonaises ont dû toujours se casser la

tête à cause de l'existence de l'armée révolutionnaire populaire qui harcelait leur armée de dos, chaque fois qu'elle perpétrait des provocations armées contre l'Union soviétique ou la Chine. N'avoir pas réussi à s'en débarrasser, elle qui était devenue le «cancer» de la domination japonaise, c'étaient pour les milieux politiques et le commandement de l'armée du Japon la source des plus grands soucis, le sujet des plus grands tourments.

Quand nous avons tracé, lors d'une réunion des cadres militaires et politiques tenue dans le district de Linjiang, l'orientation d'entreprendre des opérations de harcèlement dans les arrières de l'ennemi pour défendre par les armes l'Union soviétique, tous les officiers et soldats de l'armée révolutionnaire populaire l'ont approuvée et ont lutté pour son exécution parfaite. La population y a également apporté son concours.

Les populations patriotes en Corée ont engagé une lutte énergique pour s'opposer à l'agression des impérialistes japonais contre l'Union soviétique, à côté des opérations militaires de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne.

Les matériaux suivants l'attestent:

«Selon l'"Etat actuel de l'ordre public en Corée" publié par la direction de la police auprès du gouvernement général japonais en Corée, plus de 150 personnes du port de Chongjin ont refusé de travailler dans la nuit du 2 août en signe de protestation à l'agression japonaise contre le Khassan, et un grand nombre de grévistes sont partis pour la guérilla.» («Le Peuple coréen en lutte pour l'indépendance et la démocratie». Editions de l'Académie des sciences de l'Union soviétique.)

L'incident du lac Khassan a fini par la conclusion d'un cessez-le-feu entre l'Union soviétique et le Japon. L'Union soviétique s'était montrée très ferme à l'égard de son adversaire dans le règlement de l'incident.

Les milieux militaires bellicistes japonais étaient par contre intimidés face au durcissement de l'Union soviétique. Celle-ci n'était plus la Russie impuissante de l'époque de la guerre russo-nipponne;

c'était une grande puissance à ne pas sous-estimer. Les impérialistes japonais ont dû la juger selon une optique nouvelle et réexaminer sérieusement le plan d'agression qu'ils poursuivaient obstinément contre elle.

Mais ils n'ont point abandonné leurs ambitions agressives. Et, dans le but de tester une fois de plus la fermeté de l'Union soviétique, ils se sont livrés à la préparation d'une nouvelle provocation militaire dans les parages de la frontière mongole-mandchoue. Voilà comment l'incident de Khalkhin-gol ou de Nomonhan s'est produit. La Khalkhin-gol est une rivière mongole coulant près de la frontière soviéto-mandchoue, et «nomonhan» signifie, dit-on, «paix» en mongol.

En provoquant l'incident de Khalkhin-gol, les impérialistes japonais s'étaient fixé pour objectif de s'approprier le territoire mongol à l'est de la rivière Khalkhin-gol, d'en faire une zone de défense pour protéger la seconde ligne de chemin de fer qu'ils envisageaient d'y installer et enfin de couper la ligne transibérienne pour détacher la région extrême-orientale de la Russie.

Parallèlement, ils voulaient sonder la réaction de l'Union soviétique à leur agression militaire, sa stratégie et sa puissance militaire. D'autant plus qu'on n'avait pas alors de données officielles et précises des forces armées soviétiques. Beaucoup de choses en Union soviétique étaient encore un mystère pour eux.

Autour de cette époque, nombre de chefs de l'armée soviétique ont été éliminés des premiers rangs de la hiérarchie militaire. Les Japonais avaient suivi avec intérêt ce changement, et ils désiraient vivement savoir quel en était l'impact sur la puissance militaire de l'Union soviétique.

Il était de notoriété publique que les milieux politiques et militaires du Japon avaient été longtemps partagés entre la doctrine de

l'expansion vers le Nord et celle vers le Sud et que cela avait soulevé une vive controverse sur la stratégie à adopter: fallait-il attaquer d'abord l'Union soviétique ou s'emparer d'abord des régions du Sud?

Il n'est pas erroné de considérer dans cet ordre d'idées que la provocation militaire à Khalkhin-gol a été un test pour déterminer les chances d'une marche vers le Nord.

La rivière Khalkhin-gol est, dit-on, bordée de vastes étendues de dunes et de steppes. L'incident de Khalkhin-gol a été provoqué sciemment par les Japonais sous le prétexte fallacieux de violation de la frontière par la garde frontalière de la Mongolie. A en croire une anecdote qui circulait alors, ce fut un troupeau de moutons qui broutait dans la steppe de Khalkhin-gol qui aurait fourni le premier motif à ce conflit local. Est-ce que le bétail comme les vaches ou les moutons sait reconnaître une frontière ou une zone interdite? Or, les Japonais, prétendant injustement que le troupeau de moutons avait franchi la ligne frontière, ont fait par les policiers mandchous fouiller et arrêter des Mongols et en ont tiré prétexte pour provoquer l'incident de Khalkhin-gol.

Déjà en 1935, les impérialistes japonais avaient fait imprimer une fausse carte, sur laquelle la frontière du Mandchoukouo était fixée à leur avantage, avancée de plus de 20 kilomètres à l'intérieur de la Mongolie.

Le fait que le général Komatsubara, un temps attaché militaire à l'ambassade du Japon à Moscou et qui faisait partie du haut commandement de l'armée japonaise, avait joué le rôle de protagoniste dans cet incident prouve que le Japon avait longuement prémédité ses provocations militaires de grande envergure comme l'incident de Khalkhin-gol.

Pour l'adresse dont il avait fait preuve dans le complot antiso-

viétique, Komatsubara s'était vu nommé à la tête de la division japonaise stationnée à Hailaer, qui pouvait être considérée comme force de la première ligne dans les opérations à lancer contre l'Union soviétique. Au début de cet incident, il avait profondément pénétré dans le territoire mongol à la tête de sa division et occupé une immense région à l'ouest de Khalkhin-gol pour en faire une tête de pont de l'armée japonaise. Il n'y avait alors que peu d'effectifs mongols, et l'armée soviétique se trouvait à une centaine de kilomètres. Komatsubara en avait tiré parti.

Mais les armées soviétique et mongole ont riposté par des opérations conjointes et décimé les troupes ennemies, y compris la division de Komatsubara.

Les Japonais ont fait alors venir du Japon de nouveaux effectifs pour former un important groupe d'armées et ont engagé de nouvelles opérations.

La partie soviétique y a envoyé Joukov, commandant adjoint de la région militaire de Biélorussie, et celui-ci a anéanti par une tactique de grande mobilité et de surprise, utilisant essentiellement les chars et l'aviation, les troupes japonaises supérieures en nombre.

Le conflit local à Khalkhin-gol s'est terminé à la mi-septembre de la même année par la victoire des armées soviétique et mongole. Alors que celles-ci menaient des combats pénibles, nous avons donné à toutes les unités de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne un nouvel ordre d'entreprendre des opérations de harcèlement dans les arrières ennemis, afin de défendre par les armes l'Union soviétique.

Conformément à cet ordre, les unités de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne ont livré en cet été de nombreuses batailles et ont contribué grandement à freiner l'agression japonaise contre l'Union soviétique.

La bataille la plus représentative fut celle de Dashahe-Dajianggang.

Cette opération a été entreprise alors que l'ennemi était tout occupé à déplacer ses effectifs et à transporter son matériel de guerre pour la formation d'une nouvelle armée, notamment la 6e, qu'il devait engager sur le front à Khalkhin-gol. Les affrontements durèrent deux jours. Nous y mîmes hors de combat 500 combattants ennemis.

C'est lors de la bataille de Dashahe que Kim Jin a obstrué la bouche d'un blockhaus ennemi de son corps pour ouvrir la voie à son détachement lancé à l'assaut.

A son instar, un grand nombre de soldats de l'Armée populaire agiront de la même façon pendant la grande guerre de Libération de la patrie.

Kim Jin s'était enrôlé dans notre armée de guérilla à Badaohezi, dans le district de Ningan, lors de notre 2e expédition en Mandchourie du Nord. O Jin U nous avait présenté un jeune valet de ferme quand nous étions arrivés dans ce village. C'était Kim Jin. Il nous avait implorés avec une telle insistance que nous avions fini par l'admettre.

Le camarade O Jin U le connaissait bien. Il a été le chef de sa section.

Kim Jin avait fréquenté à peine quelques jours l'école traditionnelle «Sodang». Il s'est instruit après son enrôlement dans notre armée avec le concours de ses compagnons d'armes. Je lui ai appris moi-même à écrire en le tenant auprès de moi pendant quelque temps. C'était un jeune homme simple, mais il a accompli un grand exploit pour notre révolution et est tombé en héros sur le champ de bataille.

Il est nécessaire de présenter des gens comme lui à la postérité.

Je considère comme un fait très significatif qu'un tel héros ait

marqué la bataille livrée pour soutenir l'Union soviétique dans son conflit avec le Japon, à Khalkhin-gol.

Ho Song Suk aussi est une combattante inoubliable: elle a trouvé la mort lors d'une de nos opérations de harcèlement dans les arrières ennemis pour aider l'Union soviétique.

C'était une jeune fille qui, malgré son jeune âge, avait quitté le toit paternel en signe d'opposition à son père, chef du corps d'autodéfense à la solde des Japonais dans son village. Elle s'était mise seule en route pour une zone de guérilla et s'était fait admettre dans l'armée révolutionnaire. On disait qu'elle avait beaucoup souffert à cause de son père. Elle l'avait supplié plusieurs fois par jour d'abandonner son poste, mais il avait fait la sourde oreille.

N'ayant pu dissuader son père, elle avait quitté résolument sa maison pour se rendre dans la zone de guérilla de Sandaowan. C'était en 1933 alors qu'elle avait 16 ou 17 ans. C'est quelques années plus tard que j'ai appris toute son histoire.

Je ne trouvais pas tout à fait correctes sa rupture avec son père et son hostilité envers lui, quelle qu'en fût la raison.

J'ai eu un tête-à-tête avec elle au sujet de l'organisation d'une compagnie de femmes. Je lui ai alors conseillé: «Vous devez changer d'abord d'attitude à l'égard de votre père. Bien qu'il soit chef du corps d'autodéfense, il est de votre devoir de l'aider et de le dissuader patiemment de commettre des actes de trahison. Il ne faut pas le traiter comme un ennemi—à ce léger reproche, elle a agité la main et dit qu'elle en avait marre d'en parler.

«Ce n'est pas là l'attitude qu'il vous faut prendre même si votre père est réellement devenu projaponais. Vous auriez dû réfléchir pour trouver le moyen de l'engager dans la voie de la révolution, plutôt que de le blâmer. Si vous déclarez rompre avec lui et le poussez vers l'ennemi, que deviendra-t-il? Une fille incapable de

faire changer d'opinion son père est une ingrate, et une telle fille, comment pourrait-elle faire la révolution? Et, même si elle la faisait, pourrait-elle y réussir? Nous envisageons de mettre sur pied sous peu une compagnie de femmes, mais vous n'en ferez pas partie si vous ne changez pas d'attitude envers votre père.»

Là-dessus, Ho Song Suk a reconnu d'une voix altérée ses erreurs et promis de tâcher de convaincre son père si l'occasion se présentait, et elle m'a prié de l'admettre dans la compagnie de femmes. Plus tard, incluse dans cette compagnie, elle s'est courageusement battue et ses compagnons d'armes l'ont appelée «général Ho» ou «femme générale».

Le soir de la bataille du mont Jiansan, j'ai dit à Choe Hyon d'accorder à Ho Song Suk une permission de quelques jours pour qu'elle puisse aller voir ses parents. Je voulais préparer un rendez-vous entre père et fille dans mon désir d'améliorer leurs relations. Choe Hyon y a consenti sur-le-champ et m'a promis de l'envoyer chez son père dès que nos unités arriveraient dans les environs de Mingyuegou.

Mais Ho Song Suk n'a pu revoir son père. Lorsqu'elle s'apprêtait à partir, la bataille de Dashahe-Dajianggang était en voie de préparation en tant qu'opération de soutien à celle de Khalkhin-gol.

Disant qu'elle ne pouvait pas donner la priorité à ses affaires personnelles à la veille d'une opération d'envergure destinée à soutenir l'Union soviétique, elle a proposé de remettre à plus tard son départ.

Le jour de cette bataille, elle a aperçu du poste de sentinelle un convoi militaire ennemi. Ce n'était pas elle, mais le plus vieux combattant de son unité qui montait alors la garde. Ayant pris le déjeuner, elle voulait l'aider et se dirigeait vers le poste de sentinelle, quand elle a aperçu plusieurs camions militaires bondés qui ap-

prochaient. Elle pria le vieux combattant d'aller en informer le commandement, et elle-même se porta au-devant du convoi.

Elle tira un coup de feu pour attirer sur elle l'attention de l'ennemi. Elle voulait freiner l'attaque de celui-ci, ne serait-ce que quelques secondes durant. Le feu de l'ennemi convergea vers elle seule.

Elle fut touchée par plusieurs balles, mais elle ne ferma les yeux qu'après avoir lancé toutes ses grenades à main. Grâce à son action héroïque, son unité a pu éviter des pertes et gagner à temps le champ de bataille.

Elle devait alors avoir 22 ou 23 ans: que de rêves elle a dû garder dans son cœur! Elle a sacrifié tous ses rêves au profit des combats pour soutenir les Soviétiques à Khalkhin-gol. C'était une vraie fleur de l'internationalisme.

Le chef de régiment Jon Tong Gyu et son commissaire politique Ryang Hyong U sont également tombés au champ d'honneur lors de la bataille de Dashahe-Dajianggang. C'étaient des jeunes prometteurs, originaires de la troupe de partisans de Hunchun. Leurs hommes étaient très attachés à eux et les tenaient en haute estime pour leur personnalité et leurs qualités distinguées et parce qu'ils prêchaient toujours d'exemple.

Ryang Hyong U a combattu dès les premiers jours de la fondation de la troupe de partisans de Hunchun. Lors de la bataille de Dashahe-Dajianggang, son régiment devait, après l'attaque contre Dashahe, occuper la hauteur de Xiaoshahe et y tenir tête aux assaillants. Mais la bataille de Dashahe s'étant prolongée, il lui fut impossible d'occuper à temps la hauteur. Ce fut l'ennemi qui la prit le premier. Réussir ou non à la lui enlever allait décider de l'issue de la bataille de Dashahe-Dajianggang. A ce moment décisif, Ryang Hyong U prit une mitrailleuse et fonça le premier. Ses hommes se

lancèrent à sa suite à l'assaut de la hauteur. Ils allaient en déloger l'ennemi, lorsqu'une balle frappa Ryang Hyong U au ventre.

Mais, en pressant sa blessure avec la main gauche et en brandissant sa mitrailleuse avec la droite, il exhorta ses hommes: «Les Japonais sont les ennemis mortels du peuple coréen! Ils veulent maintenant envahir le territoire de l'Union soviétique. Anéantissons-les jusqu'au dernier et défendons l'Union soviétique même au prix de notre sang!» A ces mots, ses hommes se lancèrent impétueusement en avant et prirent d'assaut la hauteur.

Le chef de régiment Jon Tong Gyu qui s'était aguerri toujours côte-à-côte avec Ryang Hyong U depuis les années de leurs activités dans le district de Hunchun a anéanti une troupe ennemie, avant de tomber héroïquement au champ d'honneur.

Nos combattants qui ont trouvé la mort sur le champ de bataille de Dashahe-Dajianggang sont tous des martyrs de l'internationalisme dévoués à la révolution.

La bataille de Yaocha aussi a été une des opérations entreprises par les unités de l'armée révolutionnaire populaire pour soutenir l'Union soviétique, malgré le risque de pertes qu'elles couraient. C'est Ri Ryong Un, nouvellement nommé chef de régiment, qui dirigeait alors nos combattants. Son régiment a mis hors de combat des centaines d'hommes de l'armée ennemie. Malheureusement, une balle lui a transpercé la poitrine. Il sera remis de sa blessure, mais il tombera au cours de ses activités à la tête d'un petit détachement dans les parages de la frontière soviéto-mandchoue, après la Conférence de Xiaohaerbaling. Il opérait alors en étroite liaison avec l'Internationale communiste. Son petit détachement accomplissait alors une mission de caractère internationaliste.

De telles opérations de harcèlement entreprises par l'armée révolutionnaire populaire dans les arrières ennemis pour aider l'Union

soviétique sont nombreuses, dont l'attaque surprise contre la troupe policière en garnison à la mine d'or de Sadaogou dans le district de Helong, l'assaut de Fuerhe dans le district d'Antu et l'attaque surprise de Baicaogou dans le district de Wangqing.

Ces opérations ont tellement harassé l'ennemi que celui-ci a fait couper tous les arbres et les arbustes sur une largeur de 100 ou 200 mètres de chaque côté des routes et des chemins de fer passant dans les parages de la frontière soviéto-mandchoue. Mais ces mesures palliatives n'ont pu l'aider à arrêter les attaques et embuscades des unités de l'armée révolutionnaire populaire. En effet, le dynamitage et le déraillement des convois militaires, dus aux actions audacieuses des unités de l'armée révolutionnaire populaire, ne cessèrent pas dans cette région.

Ces unités non seulement détruisirent d'énormes forces vives ennemies, mais retinrent également d'importants effectifs ennemis dans les zones d'opération de l'armée de guérilla, empêchant ainsi l'adversaire de mobiliser aisément ses forces pour les provocations militaires contre l'Union soviétique. L'ennemi dut ainsi, lors de l'incident du lac Khassan, disposer un effectif de 2 brigades rien que dans la région de Jiandao pour parer aux actions de nos troupes. Il y plaça, dit-on, davantage d'hommes lors de l'incident de Khalkhin-gol.

Comme on peut le remarquer, nos opérations dans les arrières ennemis ont grandement contribué à entraver l'agression japonaise contre l'Union soviétique.

Quand les soldats avancent en ligne déployée, tous doivent couvrir celui qui marche en tête. C'est un principe élémentaire de l'art de la guerre. Dans l'optique des communistes, l'Union soviétique, unique Etat socialiste sur notre planète, était comme le soldat en tête de la ligne déployée. Et nous, les communistes coréens,

avons frappé de dos l'armée japonaise du Guandong pour couvrir l'Union soviétique avançant au premier rang du mouvement communiste international.

C'est pour les communistes à la fois un devoir internationaliste et un devoir moral que de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour soutenir et défendre la révolution victorieuse, en sauvegarder et en consolider les acquis. C'est d'ailleurs en aidant la révolution en avance que celle en retard peut progresser victorieusement en étroite liaison avec la première. Voilà pourquoi les communistes doivent s'unir sur le plan international pour s'entraider, se soutenir et se compléter.

La bataille de Khalkhin-gol s'est terminée par une défaite honteuse de l'armée japonaise du Guandong: 50 000 morts, blessés, prisonniers et disparus. C'était le résultat logique des actes téméraires des bellicistes. Les chefs japonais qui avaient perdu tous leurs hommes ont brûlé les drapeaux de leurs unités, disait-on, se sont donné la mort ou ont été contraints par leurs supérieurs de le faire. Le haut commandement de l'armée japonaise du Guandong, à commencer par le commandant en chef Ueda, le chef d'état-major, le chef du service des opérations et tous les officiers dudit bureau, a été destitué avant le cessez-le-feu.

Après cette défaite, l'impérialisme japonais a changé de politique à l'égard de l'Union soviétique; il a pour un temps passé de la politique de durcissement à celle du radoucissement.

D'aucuns peuvent se demander: les communistes coréens ont-ils bien fait d'aider et de défendre au prix de leur sang l'Union soviétique pendant la guerre de résistance au Japon? aujourd'hui que le socialisme s'est effondré et que le capitalisme est restauré dans l'ex-Union soviétique, ne s'avère-t-il pas que cette aide internationaliste a été vaine?

C'est une question qui ne mérite même pas d'être discutée. Personne chez nous ne la soulève ni ne cherche chicane. Seuls ceux qui ont perdu leur foi en le socialisme peuvent s'arrêter sur un tel non-sens.

Nous n'avons jamais déprécié l'aide internationaliste que les communistes coréens avaient apportée à l'Union soviétique. Il est impossible que notre aide à sa lutte révolutionnaire ait été vaine pour la simple raison que cet Etat s'est effondré. La loyauté manifestée et les efforts consentis pour une juste cause ne sont jamais perdus.

Nous considérons la chute du socialisme en ex-Union soviétique comme un phénomène passager. Il est bien évident que le socialisme renaîtra inéluctablement parce que c'est l'idéal de l'humanité et l'aboutissement logique du développement historique. Le socialisme est justice, et non injustice. S'il est justice, l'aide à l'Union soviétique, sa première incarnation, doit être considérée comme juste elle aussi et sacrée, et non comme inutile.

Nous tirons fierté aujourd'hui encore de l'aide que nous avons apportée au prix de notre sang, par la force des armes, aux Soviétiques quand ils étaient en difficulté.

Aujourd'hui n'existe plus le pays appelé «Union soviétique», pas plus que les révolutionnaires qui avaient jeté les premiers fondements de l'Etat des soviets. Dans la Russie actuelle, peu nombreux doivent être ceux qui ont pris part à la bataille de Khalkhin-gol, et presque plus personne ne pourrait évoquer les opérations de harcèlement que nous avons déployées alors pour l'Union soviétique dans les arrières ennemis.

Le jardin de l'internationalisme que nous avons soigné avec tant de passion et d'effort ne peut perdre de sa valeur pour le simple fait que plus personne n'en parle.

Nous ne nous en préoccupions d'ailleurs guère quand nous prêtions main-forte à l'Union soviétique. C'était d'ailleurs une entreprise pour nous-mêmes. Les Soviétiques ont répondu par la suite à notre internationalisme par le leur.

A présent, beaucoup de pays donnent dans l'égoïsme national. Un grand nombre de gens, me semble-t-il, sont sous l'emprise de l'égoïsme, se montrent indifférents aux malheurs d'autrui et ne pensent qu'à leur propre bonheur. Le sort des autres les laisse indifférents. Je suis contre l'égoïsme national de même que contre l'égoïsme individuel. Ne vivre que pour soi n'est pas une vie digne d'un homme. Quant à moi, je pense que le plus grand bonheur dont un homme puisse jouir, c'est lorsqu'il aide ses semblables.

7. La fin de la «troupe punitive de Maeda»

La bataille de Hongqihe en mars 1940 a été le brillant couronnement, peut-on dire, de la dernière étape de nos opérations de conversion en grandes formations.

Cela a été un coup terrible pour l'ennemi qui prétendait à cor et à cri supprimer l'armée révolutionnaire par son «opération spéciale pour le maintien de l'ordre public au Sud-Est». La fin tragique de toute une compagnie d'«expédition punitive» l'a tellement déconcerté qu'il en a perdu la raison.

Mais quelle était la situation d'alors? La guerre sino-japonaise tendait à se prolonger indéfiniment, et la tension entre l'Union soviétique et le Japon s'était aggravée à l'extrême par suite des incidents du lac Khassan et de Khalkhin-gol; et la flamme de la Seconde Guerre mondiale se propageait de plus en plus.

C'est dans ce contexte que les chefs de l'armée japonaise du Guandong ont lancé avec fracas 1'«opération spéciale pour le maintien de l'ordre public au Sud-Est» en affirmant qu'ils allaient en finir une fois pour toutes avec la résistance antijaponaise en Chine du Nord-Est.

Mais, comme nous le frappions constamment, puis disparaissions sans laisser de traces, l'ennemi devait parcourir pendant tout l'hiver les forêts des districts de Dunhua et de Fusong à notre recherche. C'est alors que le gros de l'Armée révolutionnaire popu-

laire coréenne dont il disait qu'il avait succombé au froid jusqu'aux derniers a fait soudain une nouvelle apparition aux confins des districts d'Antu et de Helong et a exterminé la «troupe punitive de Maeda» à Hongqihe. Rien d'étonnant à ce que l'ennemi en a perdu le nord.

Cette bataille a été une de nos opérations militaires inoubliables, à côté des batailles, de grande envergure, de Pochonbo, du mont Jiansan, du chef-lieu du district de Dongning et du chef-lieu du district de Fusong. C'est peut-être pour cette raison que je garde dans la mémoire le nom de Maeda.

Ce Japonais, un simple chef de compagnie de la «troupe punitive» de policiers du district de Helong, n'était pas un adversaire à la mesure de notre Armée révolutionnaire populaire coréenne. C'était en fait un petit chef, mais un des pires comme c'est le cas de Wang le Chef de Fusong et de Ri To Son d'Antu. Malgré son grade modeste, il avait acquis mauvaise réputation par ses tentatives téméraires pour porter atteinte à l'état-major de la révolution coréenne.

A cette époque, suivant notre plan pour les opérations de conversion en grandes formations, nous ne cessions de frapper l'ennemi tout en prenant du repos et tout en faisant des études de formation.

A peu près un mois avant la bataille de Hongqihe, l'ennemi a lancé une attaque surprise contre nous alors que nous faisions des études militaires et politiques au camp secret de Baishitan. Nous lui avons alors assené des coups foudroyants, puis nous nous sommes retirés dans la direction d'Antu. Cela a marqué le début de la deuxième étape de nos opérations de conversion en grandes formations.

Mais, dès le début, nous avons dû surmonter de nombreuses difficultés. Rim Su San qui demeurait au camp secret de Dongpaizi

n'avait pas accompli, par négligence, les tâches que lui avait assignées le Quartier général; et nous avons dû renoncer à l'itinéraire secret initialement choisi et en prendre un nouveau, à travers certaines régions inhabitées et inexplorées, zone blanche, au nord-est du mont Paektu.

Même les topographes d'élite, assez nombreux, dont l'armée japonaise se vantait de disposer ne voulaient pas, disait-on, se hasarder dans ces contrées, qui, n'ayant pas été arpentées, restaient blanches sur la carte. On les appelait régions sans couleur.

Nous envisagions donc, en quittant Baishitan, de traverser cette région pour déboucher dans le secteur de Musan et de Samjang en Corée, d'y tirer une fois encore des coups de feu et de revenir opérer au cœur du district d'Antu, via le district de Helong. Tel était le plan que nous nous étions fixé pour la deuxième étape de nos opérations de conversion.

Après le combat de Lushuihe, nous sommes descendus vers la région sud du district d'Antu à travers Toudaobaihe, Erdaobaihe et Sandaobaihe.

Notre marche à travers la région blanche a été très pénible. Tout était alors notre ennemi: neige profonde et vent glacial. Transis de froid et affamés, nous ne pouvions pas bouger. Mais, le plus désolant, c'était de nous tromper souvent de direction. Toute la nature ayant été habillée de neige blanche, il était difficile de distinguer les terrains et de trouver un repère. Quand nous étions arrivés à proximité de Damalugou, nous étions à court de vivres, et nos habits et nos chaussures tombaient en lambeaux. Pour nous approvisionner, nous avons attaqué Damalugou. Damalugou signifie vallée des grands cerfs, et Xiaomalugou, vallée des petits cerfs. Dans le passé, les cerfs de Damalugou franchissaient le fleuve Tuman pour brouter les herbes vertes en Corée et regagnaient en hiver Damalugou pour

se nourrir de graminacées.

Damalugou, une des bases principales des «troupes punitives» ennemies, abritait en outre le commandement d'une compagnie de la police forestière. C'était un point d'appui de l'«expédition punitive» de l'ennemi dans cette région frontalière. A l'époque, les impérialistes japonais pillaient massivement du bois pour ses besoins militaires par le biais d'une société d'exploitation forestière qui avait ses chantiers d'abattage un peu partout dans cette région.

A la veille de notre attaque, nous avons envoyé un groupe de reconnaissance à Damalugou. De retour, celui-ci m'a rapporté, entre autres, qu'il avait vu des individus de race curieuse, jamais vus: les yeux embués, la taille haute, le nez énorme et les mains couvertes de poils. J'y ai dépêché alors un partisan pour se renseigner plus en détail. Il revint et me dit que c'étaient des Russes blancs, tous chauffeurs à l'exploitation forestière. Il y avait beaucoup de Russes blancs à Haerbin.

J'y en avais vu moi-même un grand nombre en été 1930.

Profitant de l'absence des forces principales ennemies, nous nous sommes emparés par une attaque surprise de Damalugou en un clin d'œil. Les Russes blancs s'empressèrent alors d'offrir des anneaux en or à mes hommes. Ils avaient pris, paraît-il, notre armée pour une troupe de bandits. En voyant nos hommes refuser de les accepter ou les leur rendre, ils hochèrent la tête, étonnés, comme s'ils n'y comprenaient rien. En effet, avec leur mentalité arriérée, ils ne pouvaient comprendre les nôtres.

A Damalugou, nous avons mis la main sur une importante quantité de farine de blé. Nous en avons distribué une partie à la population, à raison d'un sac à chaque foyer. Notre butin était si important qu'il en est resté beaucoup après que nos hommes en eurent pris chacun sur eux. Des dizaines de bûcherons se sont of-

ferts alors de les transporter pour nous.

Initialement, nous avions voulu transporter tout le butin en camions jusqu'à un certain point, mais les chauffeurs russes n'avaient pas voulu nous prêter la main, et j'avais dû leur envoyer un de mes hommes parlant russe pour les convaincre. Finalement, ils ont accepté de nous aider.

J'ai alors eu un entretien avec eux. Lorsque je leur ai demandé pourquoi ils vivaient en Chine au lieu de rentrer dans leur pays, ils ont répondu que le parti communiste de l'Union soviétique ne voulait pas d'eux, descendants d'anciens propriétaires fonciers et capitalistes, mais que, si leurs pères avaient été coupables s'étant opposés à la révolution socialiste, eux étaient innocents. Et ils ont dit oui à la question de savoir s'ils avaient l'intention de rentrer et de participer à l'édification du socialisme côte à côte avec les communistes s'ils étaient, sur ma recommandation, acceptés en Union soviétique.

Il y avait un ouvrier japonais parmi ceux qui nous accompagnaient avec des charges, et il a dit du bien de nous, après son retour. Notamment: «Les hommes de l'armée révolutionnaire que j'ai rencontrés sont tous de braves gens; ils sont pour les ouvriers comme nous; ils savaient bien que je suis Japonais, mais ils m'ont traité sans discrimination; ils m'ont dit que les ouvriers japonais et les ouvriers coréens devaient unir leurs forces pour combattre l'impérialisme japonais.» Bref, il semble avoir relaté fidèlement ce qu'il avait vu et entendu. A en croire les rumeurs, il a plus tard été appréhendé et chassé pour sa conduite, ayant été dénoncé par un surveillant de l'exploitation forestière.

Notre attaque surprise à Damalugou a mis les groupements ennemis d'Antu et de Helong dans le pire état d'alerte. Ils se démenaient fiévreusement en vue d'en finir avec le gros de notre armée.

A leur tête se trouvaient Unami, chef de la police et commandant de la «troupe punitive de policiers» du district de Helong, ainsi que Maeda.

Cette «troupe punitive» a été créée en mai 1939, alors que nous livrions successivement des combats d'envergure dans le bassin du Tuman, après nos opérations dans le secteur de Musan. Organisée à la hâte spécialement en vue de nous tenir en respect et de nous exterminer et composée de quatre compagnies, dont celle de Maeda, et de deux compagnies de garde des chemins de fer, elle s'adonnait entièrement, sous les ordres du chef des «troupes punitives» de la région de Jiandao, aux «opérations punitives» contre les partisans.

Enragée par notre apparition inattendue dans les districts de Helong et d'Antu, alors qu'elle nous croyait plus au nord, ainsi que par notre attaque surprise contre Damalugou, elle s'est jetée de toutes ses forces sur nous.

Nous apprendrons plus tard que Maeda avait mis, plus que quiconque, un zèle fanatique aux «opérations punitives» contre nous en débitant des propos fanfarons du genre: «Je les aurai, les forces principales de l'armée de Kim Il Sung.»

L'«état-major des expéditions punitives de Nozoe» avait mis à prix ma tête pour 10 000 *yuans,* voire pour une somme plus importante selon d'autres documents.

C'était une somme prodigieuse si l'on tenait compte du «prix pour les policiers» fixé par les autorités de la Sécurité publique du Mandchoukouo, qui allait de 10 *yuans* pour récompense ordinaire à 200 *yuans* pour récompense suprême offerte au nom du ministre de la Sécurité publique.

Maeda avait été d'abord policier subalterne en Corée, puis avait servi en Mandchourie au sein du commandement de la garde relevant de la préfecture de police de la capitale et ensuite comme

commissaire de police dans plusieurs localités frontalières avoisinant la Corée. Il avait été gratifié du prix du ministre de la Sécurité publique pour ses «hauts faits» dans les «opérations pour le maintien de l'ordre public» dans la région de Jiandao.

Pris de rage à la nouvelle de notre attaque de Damalugou, il a fait savoir sa détermination d'anéantir notre guérilla; il a écrit même un serment avec son sang et a organisé la «cérémonie de départ pour les expéditions punitives». Les «troupes punitives» combinées d'unités des armées et des polices japonaises et mandchoues ont investi les vastes forêts autour du mont Paektu et tendu un «réseau serré d'investigation qui ne permettait même pas à une fourmi de passer».

Certain qu'elles se mettraient sur nos talons, j'ai conçu un plan pour les semer. D'abord, en renvoyant vers Damalugou un petit détachement et les quarante et quelques porteurs qui nous suivaient avec le butin, je leur ai dit de laisser leurs traces un peu partout.

Induit en erreur par ce stratagème, l'ennemi nous perdit de vue. Excédé, il gémit un temps d'avoir perdu les traces des troupes de guérilla qu'il avait dépistées à grand-peine, puis il se remit aussitôt à fouiller les montagnes jour après jour, en se répandant en menaces et en rodomontades: «Cette fois-ci, on ne sera plus dupe. Non! On saura dépister le Quartier général de l'armée communiste si l'on furète dans les parages du mont Paektu. Kim Il Sung ne pourra pas nous échapper, quelque habile qu'il soit dans ses apparitions et disparitions.»

Mais nous avons donné le change à l'ennemi, et nous avons organisé pendant quelque temps des études militaires et politiques pour le gros de notre armée au camp secret de Hualazi. En même temps, nous nous sommes reposés et avons repris nos forces. Puis nous avons repris notre marche vers Musan. L'ennemi qui se dé-

menait, dispersé dans les parages de Hualazi, à la recherche de nos troupes a fini par nous dépister et s'est mis à nos trousses.

Sur le chemin, nous avons rencontré des paysans mobilisés pour le transport par les «troupes punitives», et nous avons appris de leur bouche que des troupes ennemies fortes d'un millier d'hommes nous poursuivaient. On était en mars, mais les congères nous arrivaient encore jusqu'à la taille; cela nous gênait autant que l'ennemi. Il marchait pourtant plus rapidement que nous, car nous devions nous frayer un chemin dans la neige tandis qu'il ne faisait que nous suivre.

Pour le comble du malheur, des crampes dues au coup de froid et à la fatigue paralysaient nos hommes. Un ou deux au début, mais leur nombre s'est accru pour monter à la fin à 15.

J'ai demandé à Rim Chun Chu comment il allait les soigner. Cadre politique, cet homme possédait une riche expérience médicale. Il m'a répondu qu'il voulait leur administrer de l'opium. Rien à faire. Je l'ai encouragé à faire l'impossible pour les guérir, avec de l'opium ou toute autre chose.

Les malades ont pris de l'opium et ont passé le moment difficile, mais ils n'étaient pas en mesure de continuer la marche. Il nous fallait cependant accélérer le rythme de notre marche et laisser l'ennemi loin derrière, mais, à cause des malades, notre marche ralentissait et la distance entre nous et les poursuivants diminuait jusqu'à 4 à 6 kilomètres.

La rivière Damalugou, un affluent du cours supérieur du Hongqi, recevait les eaux de plusieurs vallées. Le jour tombait, quand nous sommes arrivés à l'une de ces vallées. Nous y avons découvert une ancienne cabane délabrée abandonnée par les ouvriers d'une exploitation forestière. Après avoir posté des sentinelles aux environs, j'y ai fait passer la nuit à mes hommes. Nous n'étions pas en état de

nous battre sans avoir pris un bon repos. Quand je leur avais ordonné d'y faire halte et de camper, mes hommes s'étaient un peu étonnés et inquiets, car l'ennemi n'était pas loin. Seulement en me voyant m'étendre le premier, ils se sont rassurés.

J'ai pris ma décision de frapper la «troupe punitive de Maeda» dans la vallée de Hongqihe.

L'ennemi qui avait pénétré jusqu'à Hualazi devait passer par là pour regagner sa base; c'est bien pourquoi je l'avais choisie comme endroit d'embuscade.

De plus, sa configuration était on ne peut plus propice pour tendre une embuscade et attaquer nos poursuivants. Comme le chef de la police du district de Helong le dira plus tard, elle offrait un terrain où une fois tombé là dans l'embuscade l'on ne pourrait plus s'en tirer, «la configuration excluant toute possibilité de mettre en œuvre une quelconque tactique habituelle».

«Mon Général, l'ennemi viendrait-il de lui-même se fourrer dans cette trappe, m'a demandé O Paek Ryong, mis au courant de ma décision, car il connaît bien notre tactique?» Il avait raison. Ce que l'ennemi craignait le plus, c'était notre tactique de leurre et d'embuscade. Il l'avait baptisée «tactique Luowang (Luowang signifie filet en chinois–NDLR)» et étudiait secrètement les moyens d'y faire face. «Veiller à ne pas tomber dans le Luowang de Kim Il Sung» était devenu, pour lui, comme une formule d'avertissement. Cela démontre l'amère expérience qu'il en avait faite. C'est pourquoi, il tâchait d'éviter, autant que possible, les endroits propices à l'embuscade des partisans. O Paek Ryong le savait bien.

Et moi, j'avais pris en considération justement ce point: l'armée japonaise pouvait croire que, puisqu'elle se tenait en garde contre «Luowang», l'armée communiste n'y recourrait plus. De là ma décision de tendre une embuscade dans la vallée de Hongqihe pour

anéantir la «troupe punitive» à nos trousses. Autrement dit, je voulais me servir encore de cette tactique alors que l'ennemi ne croyait plus que j'y recourrais.

Le lendemain, nous avons repris la marche en direction de Xiaomalugou. Nous avons un temps suivi la crête de la montagne, puis sommes descendus dans la vallée. Les montagnes qui se dressaient des deux côtés présentaient une configuration singulière: à droite, en allant vers l'amont, trois collines qui se ressemblaient comme trois sœurs et offraient un terrain idéal pour l'embuscade, et à gauche, une seule colline, au pied de laquelle s'étendait une petite forêt qui nous était également favorable.

J'ai fait réunir les commandants des unités et pris rapidement les dispositions requises pour la bataille: la section de mitrailleurs et la compagnie des gardes du corps prendraient position sur les trois collines, et les 7^{e} et 8^{e} régiments se retrancheraient au pied de la colline de gauche; toutes les unités descendraient en laissant des traces de pas, puis remonteraient en effaçant leurs traces, pour s'embusquer aux endroits indiqués; le commando, chargé d'attirer l'ennemi, marcherait en longeant la vallée et en laissant nettement ses traces de pas, et le petit détachement de Son Thae Chun occuperait le versant nord de la première colline et couperait la retraite à l'ennemi. Le commando chargé d'attirer l'ennemi devait se retrancher au fond de la vallée et jouer le rôle de détachement de couverture.

Ce jour-là, nous avons engagé la bataille comme prévu. Il faisait brusquement chaud, et la neige se mettait à fondre sur l'adret. Le chemin devenait boueux.

Ce fut dans l'après-midi, quand le soleil était déjà au déclin que les combattants ennemis apparurent dans la vallée. Je les ai observés à la jumelle. C'était une patrouille. Mais, pour une patrouille, ils

étaient bien nombreux. D'habitude, l'ennemi envoyait un ou deux soldats en éclaireurs, mais cette fois la patrouille comptait une dizaine d'hommes. On eût cru que toutes les «troupes punitives» de Hualazi allaient foncer sur nous.

Derrière la patrouille, l'avant-garde s'est montrée.

Celle-ci passait devant nos hommes de la dernière colline, quand un officier portant un long sabre fit son apparition dans la vallée. C'était Maeda lui-même, ce que nous allions apprendre plus tard.

La tête de la colonne ennemie pénétrait profondément dans le secteur de l'embuscade. Maeda s'arrêta et examina attentivement les traces de pas sur la neige, ainsi que la configuration particulière de la vallée.

J'ai eu peur qu'il ne s'avisât d'envoyer une patrouille en haut de la vallée ou de faire volte-face à sa troupe. Cependant, il avait l'air distrait et détendu juste à ce moment fatal exigeant plus d'acuité de vue et de jugement. C'était peut-être parce qu'il était trop épuisé par sa randonnée sans résultat de plus de 10 jours à travers des régions montagneuses, très accidentées. Le voyant arrêté sous un arbre isolé, les officiers sous ses ordres se sont approchés de lui. Maeda, s'appuyant sur son sabre, semblait leur donner des instructions. Entre-temps, la colonne principale ennemie est entrée tout entière dans l'angle de tir de notre embuscade.

Pour ne pas rater ce moment unique, j'ai tiré un coup de feu en guise de signal d'attaque.

Plus de la moitié des soldats ennemis ont été terrassés sous nos premiers coups de feu. Surpris par les tirs d'enfilade venant des deux côtés de la vallée, Maeda a déployé ses hommes et a tenté d'occuper le sommet nord avec le gros de son unité. Mais il y a échoué sous le feu nourri de mes hommes aux aguets dans les bosquets ouest. Conscient de la situation qui empirait à son désa-

vantage, il paraissait résolu à engager un combat à outrance. Il a lancé l'ordre de monter à l'assaut et, à la tête de ses hommes, s'est jeté à la charge, sabre au clair. Grièvement blessé, il n'a cependant pas cessé de commander ses hommes jusqu'à ses derniers moments.

Les survivants ont opposé une résistance désespérée. Ils ne voulaient pas déposer les armes et ont trouvé tous la mort. Toute la compagnie a été anéantie, sauf une trentaine d'hommes qui se sont rendus. Les blessés et les morts se chiffraient à plus de 140.

Nos hommes se sont battus admirablement. Et surtout le chef de régiment O Paek Ryong, successeur de O Jung Hup tombé sur le champ de bataille à Liukesong, et le chef de la troupe de choc Kim Il.

Le combat terminé, nous avons fouillé le champ de bataille. Le butin était énorme: il y avait, entre autres, un appareil de radiotélégraphie, des dizaines de milliers de cartouches, une importante quantité d'armes. Pour ce qui est des armes, nous en disposions déjà de plus qu'il nous en fallait. Aussi en avons-nous distribué une partie aux partisans équipés d'armes vieux modèle, en avons-nous enterré et enfoui dans le creux des arbres le reste enveloppé dans du papier huilé, en prévision du grand événement prochain qu'était la libération du pays.

Nous avions achevé de disposer notre butin, lorsque la «troupe de Fengtian» de l'armée fantoche mandchoue est apparue non loin de nous. Elle a allumé des feux et nous regardait. Prise de peur, elle a tiré à l'aveuglette quelques coups de feu, sans oser nous affronter. J'ai ordonné à O Paek Ryong d'installer toutes les mitrailleuses capturées et de gratifier les Mandchous d'un tir nourri. Histoire de les intimider, mais aussi de vérifier la qualité des mitrailleuses prises.

Cette nuit-là, O Paek Ryong m'a informé que les Mandchous

commençaient à bouger un peu et m'a demandé s'il pouvait les frapper encore. «Laissez-les tranquilles, ai-je dit pour l'en dissuader. Inutile de frapper les spectateurs. Mieux vaut les laisser rentrer vivants que de les exterminer. Ils vont ainsi, à notre place, répandre la nouvelle de la débâcle de l'unité de Maeda.»

Nous avions entendu dire que Maeda avait fait à ses hommes rédiger chacun un testament. Nous en avons trouvé la preuve en explorant le champ de bataille. Nous avons découvert un testament dans la poche d'un officier tué. Ce testament, soigneusement enveloppé dans de la soie, était pathétique. Aux dires des prisonniers, avant de partir pour le combat, Maeda avait demandé à ses hommes d'écrire chacun un testament en les haranguant: «Notre compagnie doit combattre les troupes de Kim Il Sung en tant qu'une partie de la "troupe punitive" régionale. Pour les vaincre, vous devez vous inspirer du Yamato Tamashii (esprit japonais) et être prêts à donner votre vie pour l'empereur.» Il avait même fait confectionner une urne à garder ses restes s'il lui arrivait de trouver la mort.

J'ai acquis ainsi la conviction que Maeda, bien que simple «chef de compagnie d'expédition punitive», était un adepte fanatique du chauvinisme japonais.

Ce sont, à mon avis, le militarisme et le nationalisme japonais qui ont fait de Maeda un chauviniste et un anticommuniste aussi féroces.

L'impérialisme japonais a tout mis en œuvre pour transformer son peuple en fervent adepte du chauvinisme. Le chauvinisme se farde toujours de patriotisme. Aussi son venin pénètre-t-il facilement les esprits relativement peu éveillés.

Comme je l'ai dit avant, les militaristes japonais s'étaient évertués à faire accroire aux jeunes et aux enfants de leur pays qu'ils ne pourraient s'assurer une vie meilleure qu'en mettant la main sur la

Mandchourie. Ils étaient allés jusqu'à graver des lettres préconisant l'expansion outre-mer sur le pain, les gâteaux et autres produits alimentaires que l'on consommait quotidiennement. Ainsi, selon eux, on devait toujours penser à empiéter sur d'autres nations même en prenant son repas. Si la propagande atteint un tel degré d'acharnement, n'importe quel venin idéologique finit par s'emparer des esprits.

Certaines gens pensent à tort que les bourgeois n'ont pas d'idéologie. Ils ont leurs idées à eux, bourgeoises tout comme les communistes ont les leurs; et ils forment les apologistes de leur doctrine idéologique.

Un temps, en ce qui concernait l'instillation de l'esprit japonais dans l'armée japonaise, certains commandants de l'armée révolutionnaire ne faisaient mention que de sa fausseté et de son absurdité. Cela a eu pour conséquence de créer la tendance à considérer les soldats japonais comme des automates munis de fusil. Tendance pernicieuse.

Si nous insistions sur la supériorité politique et idéologique de notre armée, cela ne veut pas dire que notre ennemi soit dépourvu d'idéologie, nous voulions dire par-là même que nos idées sont supérieures aux siennes, et non qu'il nous était permis de le sous-estimer parce que ses idées ne sont pas valables. Partant, nous avons insisté auprès de nos cadres politiques pour qu'ils ne reviennent pas toujours sur la faiblesse idéologique de notre ennemi ni n'oublient que celui-ci cherche, lui aussi, à animer ses soldats de son infâme idéologie et à les dresser avec le venin anticommuniste.

L'ennemi a essuyé les déboires de la défaite lors de la bataille de Hongqihe. Il avait beau poursuivre l'Armée révolutionnaire populaire coréenne, il n'en a récolté que des défaites déplorables comme la fin de la «troupe punitive de Maeda». Telle était la première leçon

que cette bataille lui a donnée, la seconde étant que nulle force ne pouvait l'emporter sur notre armée.

Cette bataille a démontré à la face du monde entier que l'Armée révolutionnaire populaire coréenne existait saine et sauve, qu'elle allait de victoire en victoire et qu'elle ne baisserait jamais pavillon ni ne disparaîtrait, quelque dures que fussent les épreuves qu'elle rencontrait.

D'autre part, elle a exercé une bonne influence sur notre peuple. Hongqihe se trouve tout près du territoire coréen, et la nouvelle de la défaite de Maeda et de la victoire de notre armée a franchi le Tuman et s'est répandue rapidement à travers la Corée. Elle a réconforté notre peuple qui s'inquiétait fort du sort de notre armée. Depuis, personne n'a fait crédit à la propagande japonaise qui tentait vainement de faire accroire la débâcle de l'armée révolutionnaire.

Après cette bataille, la puissance de notre armée a défrayé les conversations dans des régions toujours plus vastes. Le peuple plaçait toute sa confiance en elle et s'en remettait à elle. C'était un changement heureux. Cela allait permettre à toutes les forces patriotiques antijaponaises de Corée de poursuivre énergiquement et confiantes en la victoire la résistance nationale dans la perspective du grand événement qu'était la libération de la patrie. C'était le plus grand bénéfice que nous ayons tiré de cette bataille.

Ce fut par contre un coup foudroyant, une défaite honteuse pour les armées et les polices japonaises et mandchoues qui prétendaient, par un grand battage publicitaire, mettre sous peu un terme à la guerre de guérilla antijaponaise en Chine du Nord-Est si elles parvenaient à anéantir les unités de Kim Il Sung.

Décontenancées par la fin tragique de la troupe de Maeda, les autorités policières du district de Helong n'ont trouvé d'autres mots que de déclarer que la Providence n'avait pas cette fois-là été de leur

côté et d'avouer que la débâcle de la troupe de Maeda avait été inévitable car les tactiques de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne étaient par trop ingénieuses. En effet, la fin de la «troupe punitive de Maeda» a signifié l'échec de l'«opération spéciale pour le maintien de l'ordre public au Sud-Est», à laquelle les chefs des armées et des polices japonaises et mandchoues avaient consacré tant d'efforts.

Unami, ancien chef de la police du district de Helong et supérieur de Maeda, qui était rentré au Japon après la défaite, a laissé ces écrits:

«Policier du Mandchoukouo en poste dans la province du Jiandao, j'ai participé, de 1938 à 1941, à l'expédition punitive contre les troupes antijaponaises commandées par le Général Kim Il Sung.

…

«En dépit des conditions difficiles, nous avions recueilli des renseignements relativement précis sur le Général Kim Il Sung: "Il a fait ses études à Jilin. Brillant élève, il s'est distingué par son jugement politique et son talent d'organisateur et de dirigeant, et aussi par la confiance dont il jouissait."

…

«Son art extraordinaire du commandement a donné toute sa mesure, me semble-t-il, dans la guérilla antijaponaise. Il a été surtout très habile à nous induire en erreur et à tendre des embuscades, ce qui nous a causé beaucoup d'ennuis.

…

«Damalugou, encaissé dans le ravin de Hongqihe, fut, le 11 mars 1940, l'objet d'une attaque surprise des troupes de Kim Il Sung. C'était un point d'appui de nos troupes punitives. Il abritait en outre le commandement d'une compagnie de police forestière. Ce commandement fut attaqué, et le centre de réparation des véhicules automobiles incendié. Armes, munitions, vivres et uniformes furent emportés.

«Le chef de la troupe punitive régionale Nunokami a enjoint au bataillon de police de pourchasser et d'anéantir les troupes de Kim Il Sung en collaboration avec les troupes de l'armée japonaise commandées par Oba et Akabori.

«Quant à moi, j'ai chargé la compagnie de Maeda Takeichi d'y participer. Cette compagnie a rencontré, le 25 mars, les troupes de Kim Il Sung, non loin de Damalugou. et, tombée dans une embuscade, elle a été anéantie dans sa totalité, y compris son chef Maeda, au bout d'une âpre lutte. Sa défaite totale a donné un grand choc à toutes les troupes punitives.

«Nos opérations d'expédition punitive n'ont pratiquement pas réussi dans les zones forestières parce que les troupes de Kim Il Sung connaissaient bien le terrain et usaient de

tactiques efficaces.

…

«A cette époque-là, les troupes de partisans de Kim Il Sung avaient un moral élevé et étaient toujours sûres d'elles-mêmes au point de déclarer: "Nous sommes de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne commandée par le Général Kim Il Sung. Nous ne faisons pas de compromis dans notre lutte pour la libération de la patrie − Les troupes punitives ennemies sont, pour nous, les bienvenues, car elles nous approvisionnent en armes, en vivres et en uniformes. "

«A l'heure actuelle, la République Populaire Démocratique de Corée réalise d'admirables progrès sous la direction du Président du Conseil des ministres Kim Il Sung.

«J'ai la certitude que le peuple coréen qui va de l'avant sous la direction de son éminent Dirigeant finira par refaire son unité nationale. C'est la conclusion que je tire de mon expérience.»

Plus tard, évoquant encore la bataille de Hongqihe, le Président Kim Il Sung, grand Leader, a insisté sur la nécessité de redoubler de vigilance et de nous mettre en garde contre la renaissance du militarisme. Voici une partie de ce qu'il a dit.

Les milieux dirigeants du Japon prétendent en public qu'ils ont abandonné leur chimère d'hégémonie mondiale après la Seconde Guerre mondiale. Si cela est vrai, c'est une bonne chose pour le Japon et pour ses voisins.

Cependant, à en juger par leur comportement actuel, il y a lieu forcément de les soupçonner de briguer la «sphère de coprospérité de la grande Asie orientale» ou l'hégémonie mondiale. Le Japon a dans le passé envahi et spolié la Corée et de nombreux autres pays asiatiques, où il a massacré des millions d'êtres humains, mais ses forces réactionnaires qui sont non négligeables n'entendent toujours pas reconnaître ces crimes ni en dédommager les peuples victimes. Pire encore, elles tentent de désavouer les crimes barbares que l'armée japonaise a commis contre plus de deux cent mille femmes qu'elle avait traitées comme des jouets pour les plaisirs bestiaux de ses soldats. Par surcroît, le Japon ambitionne secrètement de devenir une grande puissance politique et militaire en mettant à profit ses moyens économiques. En outre, en Europe, les néo-fascistes relè-

vent la tête, ce qui est tout aussi inquiétant. Il ne nous est donc pas permis de relâcher notre vigilance face à la résurrection du militarisme.

NOTES

1. ***Jongsori***—Journal hebdomadaire édité dans l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. Il fut fondé en décembre 1937 au camp secret de Matanggou dans le district de Mengjiang.

2. ***Sogwang***—Organe de l'Armée révolutionnaire populaire coréenne fondé comme journal hebdomadaire politique en mai 1937 à Donggang dans le district de Fusong. Plus tard, il parut sous forme de revue.

3. **«Affaire de Hyesan»**—Deux rafles auxquelles procédèrent l'armée et la police japonaises à l'automne 1937 et en 1938 dans le bassin du fleuve Amnok en vue de dépister et de réprimer les organisations révolutionnaires et les révolutionnaires coréens.

4. **Armée indépendantiste**—Groupes armés coréens d'obédience nationaliste qui firent leur apparition après l'occupation japonaise de la Corée en 1905 et opérèrent en Mandchourie du Sud, de l'Est et du Nord contre l'agresseur japonais. On appelait l'ensemble de ces troupes l'armée indépendantiste qui cessera d'exister en 1938.

5. **Corps *Paeksan* des guerriers**—Groupe armé constitué pour l'essentiel d'indépendantistes de la région du Phyong-an en Corée. Il fut organisé par Kang Jin Sok, oncle maternel du camarade Kim Il Sung, grand Leader. (Voir Kim Il Sung, Mémoires, *A travers le siècle,* t.1 .p. 68-69.)

6. **Hong Jong U**—Fonctionnaire à la gendarmerie japonaise depuis 1919, il apporta un soutien efficace aux indépendantistes, dont Kim Hyong Jik, père du respecté Leader, le camarade Kim Il Sung, et éminent dirigeant du mouvement antijaponais de libération nationale. (Voir Kim Il Sung, Mémoires, *A travers le siècle,* t.1 .p. 74-79.)

7. **Liaoxi et Rehe**—Régions de la Chine du Nord-Est. Région ouest de la province du Liaoning, Liaoxi se situe à l'ouest de Liaohe. Rehe, ancienne province du Rehe, comprenait la partie nord-est de l'actuelle province du Hebei et la partie ouest de l'actuelle province du Liaoning.

8. **Villages de regroupement**—Villages et bourgs que l'agresseur japonais créa en faisant déménager de force les gens, pour les faire vivre regroupés à des endroits déterminés en vue de couper tout lien entre l'Armée révolutionnaire populaire coréenne et la population à

l'époque de la Lutte armée antijaponaise. Ces agglomérations étaient entourées de hautes murailles surmontées de miradors aux quatre angles; et l'ennemi veillait à ce que les vivres, les tissus et autres n'en sortent pas pour s'acheminer vers l'Armée révolutionnaire populaire coréenne. Il y disposait des forces de son armée et de sa police.

9. **«U.A.I.»** —Abréviation de l'Union pour abattre l'impérialisme, première organisation communiste dans le vrai sens du terme fondée le 17 octobre 1926 à Huadian par le camarade Kim Il Sung, grand Leader. Ce fut en effet une organisation révolutionnaire de type nouveau, tout à fait différente des groupes ou des fractions des nationalistes et des communistes précédents.

Elle eut comme tâche immédiate le renversement de l'impérialisme japonais, la libération et l'indépendance de la Corée, et comme objectif final la construction du socialisme, puis du communisme en Corée et, à plus long terme, le renversement de tout impérialisme et l'édification du communisme dans le monde entier.

La fondation de l'«U.A.I.» marqua le début de l'édification du Parti du Travail de Corée qui y prit racine. (Voir Kim Il Sung, Mémoires, *A travers le siècle,* t. l. p. 177-179.)

10. **Taewongun** (1820-1898)—Régent de l'Etat féodal sous la dynastie des Ri. On appelait ainsi respectueusement le membre de la famille royale dont le fils était monté sur le trône après la mort d'un roi sans héritier direct. Ri Ha Ung de son vrai nom, père de Kojong, 26e roi de la dynastie des Ri, il détint la réalité du pouvoir de 1863 à 1873.

11. **Ecole Hwasong**—Etablissement d'enseignement politique et militaire de deux ans fondé par les nationalistes coréens au début de 1925 pour former les cadres des troupes indépendantistes.

En juin 1926, le camarade Kim Il Sung, grand Leader, s'inscrivit à cette école.

Au mois de décembre de la même année, il l'abandonna, désenchanté des idées nationalistes qu'on y enseignait et de la formation militaire démodée qu'on y donnait, et afin de militer sérieusement en faveur du mouvement communiste sur un vaste terrain et à une étape plus avancée. Pendant ses études à l'Ecole Hwasong, il fonda l'Union pour abattre l'impérialisme.

12. ***Histoire de Sim Chong***—Roman créé au début du 18e siècle d'après les contes exaltant la piété filiale des Coréennes.

Sim Chong, héroïne du roman, fait preuve d'un dévouement total à son père aveugle à la place de sa mère morte de bonne heure et lui fait recouvrer la vue.

13. **Société *Konsol* de camarades**—Dénomination de la première organisation du parti que le camarade Kim Il Sung créa le 3 juillet 1930 à Kalun. Ce fut une organisation-mère des structures de base du parti. (Voir Kim Il Sung, Mémoires, *A travers le siècle,* t. 2. p. 59-76.)

14. **Zhongyuan**—Nom d'une région de la Chine, englobant le bassin des cours moyen et inférieur du Huanghe, soit la plus grande partie de la province du Henan, la partie ouest de la province du Shandong et la partie sud des provinces du Hebei et du Shanxi.

15. ***Chusok***—Fête traditionnelle d'automne, le 15 du huitième mois lunaire. A l'occasion de cette fête, les Coréens rendent visite aux tombes de leurs ascendants pour y faire des offrandes. En outre, pour célébrer les succès qu'ils ont obtenus dans leurs efforts de l'année, ils organisent diverses compétitions sportives et des jeux à la veille de la moisson.

Imprimé en République Populaire Démocratique de Corée